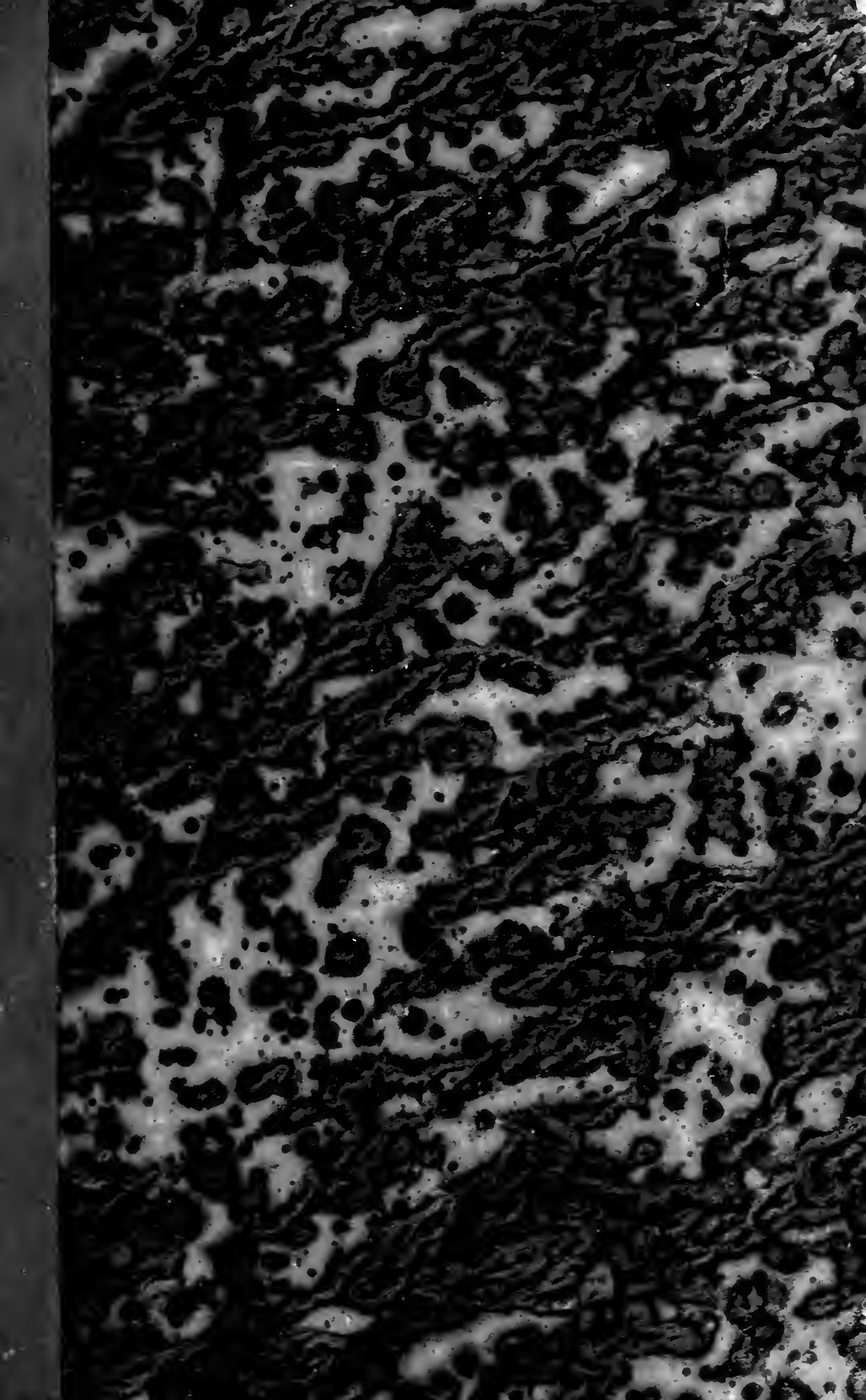


REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; F. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME TROISIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1836.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire. — Philosophie.

DES ARMOIRIES

ET DE LEUR IMPORTANCE HISTORIQUE.

Aujourd'hui l'aristocratie du rang a pour rivale dangereuse l'aristocratie de la fortune. Le seigneur suzerain d'un bon millier d'écus tient dans le monde un rang plus élevé que le fils pauvre d'une famille princière. Il y a quatre cents ans, les hommes les plus riches de l'Europe, les juifs, étaient brûlés et pendus : alors si l'on vous eût donné à choisir entre une fortune colossale et un écusson bien authentique, remontant aux croisades, chargé de pals et de contre-pals, trouvant une descendance directe et une généalogie inattaquable, vous auriez choisi le blason ou vous n'auriez pas eu de cœur. L'utile, l'intérêt, accomplit aujourd'hui son envahissement progressif. Sous le masque d'une philoso-

phie protectrice et philanthropique, le lucre détruit l'honneur, comme le négoce absorbe la guerre. Ne nous plaignons pas : acceptons notre temps. Mais, bizarre contradiction! à peine s'est-on procuré assez d'or pour se croire heureux, on revient aux préjugés antiques; on est très volontiers baron, vicomte, prince même, non-seulement en Angleterre, mais en Amérique. On fait peindre sur son équipage et graver sur sa vaisselle plate ces symboles héraldiques dont on ne connaît même plus le sens. Les descendans des hérauts d'armes des vieux temps, nos *Garter, Norroy, Clarencieux, Lyon et Ulster* (1) servent les caprices du bourgeois enrichi, et inventent pour plaire à sa vanité des symboles menteurs, qui attribuent à l'homme du comptoir toutes les vertus du champ de bataille, à l'honorable et paisible marchand tous les attributs de l'héroïsme sanglant et guerrier. Il est étrange de voir ces emblèmes se maintenir en face de nos doctrines utilitaires; les distinctions les plus aristocratiques résister à l'usurpation de la démocratie; les hiéroglyphes du vasselage et de la suzeraineté être brigués par les ennemis de la hiérarchie; toutes les peintures de nos écussons, inintelligibles pour la foule, obtenir encore son respect; et ce débris mutilé du moyen-âge survivre, non-seulement aux joutes et aux tournois de la chevalerie, mais à tout un monde anéanti.

Qui sait aujourd'hui ce que c'est qu'un *métal* et une *couleur*? La *bande*, la *barre*, le *cherron*, le *sautoir* (1) ne sont-ils pas des termes hébreux pour le vulgaire; et ces indices d'une noble descendance n'ont-ils pas quelque chose de ridiculement chimérique, lorsque, après avoir fait for-

(1) Désignations conventionnelles des hérauts d'armes d'Angleterre.

(2) Termes de blason. *Bande* est une pièce qui traverse diagonalement le tiers de l'écu, de droite à gauche. *Barre* se prend dans le même sens que *Bande*. Le *Chevron* se compose de deux bandes plates qui s'élargissent en forme de compas; le *Sautoir* est formé de divers objets disposés en x.

tune dans le commerce, on va marchander chez le roi-d'armes la plus belle cotte de mailles et le plus noble écusson que renferme son magasin? Voilà ce qui arrive chaque jour en Angleterre.

Ce desir de distinctions dans les classes inférieures est si naturel, qu'on le voit se développer au sein de toutes les civilisations. Nos premières familles ont pour auteurs un drapier du douzième siècle, un orfèvre du onzième, qui, orgueilleux d'une fortune due à leur persévérance et à leur industrie, ont légué à leurs neveux, avec le fruit d'un travail pénible, les armoiries et les titres qui en consacrent le souvenir. A New-York, j'admirais naguère l'équipage d'un marchand boucher, aujourd'hui millionnaire, et qui a fait peindre en or, sur sa calèche, une hache *au naturel en champ de gueules* (1). Les radicaux de Londres comptent dans leurs rangs quelques tailleurs, grands propriétaires, qui ne vont jamais se promener au Parc, sans être suivis de leurs valets en livrée jaune et argent. Tendance puérile en apparence, mais qui entretient l'énergie du corps social. Elle recrute les rangs de l'aristocratie à mesure que cette dernière s'épuise. Un mouvement d'ascension perpétuelle porte les classes inférieures vers les sommités de la civilisation, et favorise dans tous les rangs un déploiement de forces actives. L'envie, qui fait la base du principe démocratique, tendrait à tout rabaisser. Le besoin de supériorité, inhérent à l'aristocratie, détermine une impulsion ascendante et noble, qui fait jaillir de l'obscurité les talens enfouis, stimule l'industrie et prévient l'énervement des races. La masse entière, qui partage ce que l'on appelle le préjugé aristocratique, ne cesse point de fournir son contingent. On voit éclore peu-à-peu des familles nouvelles et puissantes, qui ont pour fondateurs les membres les plus actifs, les plus industrieux, les plus entreprenans des races plébéiennes. Législateurs, vous n'aurez point de société sans hiérarchie;

(1) Sur un fond rouge.

vous n'arriverez à rien de grand, si vous n'entourez pas d'un grand respect l'élite sociale. Si ce respect n'est pas héréditaire, c'est-à-dire placé en dehors des coups de la fortune, il ne s'adressera qu'à l'or et rabaissera les âmes, au lieu de les élever. Le blason, souvent raillé, n'est que la consécration de cette hérédité et de ce respect.

Pour que les emblèmes héraldiques aient résisté, je ne dis pas aux révolutions matérielles qui fracassent les trônes, mais à ces révolutions de l'esprit humain, dont l'influence est bien plus puissante, il faut que les associations d'idées soient douées d'une vitalité énergique, et que les avantages moraux, dont nous parlons, se mêlent à des avantages matériels, dont le genre humain a long-temps profité. Un Russell, un Montmorency, un Chandos, possèdent encore un nom qui vaut une fortune. En Angleterre, l'héritage des armes entraîne communément avec lui l'héritage de propriétés, le fils aîné possède les domaines et l'écusson paternels. Les branches cadettes ne peuvent prétendre qu'aux armoiries, altérées par des brisures, des lambels, symbole d'infériorité, mais qui, malgré cette différence, leur assurent plus tard la possession des revenus et des titres, si les chefs de la branche aînée viennent à mourir. Ainsi se trouve fixée d'une manière irréfragable la descendance importante des familles. Les héritières apportent à leurs maris, avec le patrimoine dont elles disposent, les armes de leur propre famille, qui se retrouvent accolées ou écartelées dans les armoiries conjugales. Les nouveaux domaines, apportés par la femme dans la communauté, disparaissent-ils, comme il arrive souvent? Du moins le blason reste, témoin perpétuel de l'alliance et des acquisitions dont elle a été suivie. La transmission de presque tous nos grands domaines et des symboles héraldiques qui les représentent a été régulière et simultanée. On retrouve donc dans l'histoire du blason celle des propriétés, et elle n'est que le symbole permanent non-seulement d'une gloire héréditaire et souvent très bien acquise, mais de ces châteaux, de ces parcs, de ces

forêts, de ces terres qui ont une valeur incontestée et pour lesquels on professe une vénération générale.

Une foule de familles nobles, mais sans titres, les *Stapilton* de Carleton, les *Harcourt* de Amkerwick, les *Berkeleys* de Speley, les *Kingscote* de Kingscote, les *Cliftons* de Clifton, et les *Tors* de Tor-Abbey, n'ont plus aujourd'hui pour signes de leur généalogie que leur écusson héréditaire. Dans les peintures sans art que vous prendriez pour les enseignes d'une vieille auberge, les annales glorieuses de chaque famille sont inscrites à jamais. Tantôt les rois ont accordé comme récompense les armes dont une race jouit; tantôt leur naissance se perd dans la nuit des âges. Quelle marque d'infériorité, de folie ou de bassesse trouvez-vous dans le respect pour de tels signes? Anéantir ce respect, c'est vouloir détruire l'admiration pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est beau. L'amour de l'honneur s'entretient dans les races. Le plus modeste membre de la famille Howard ne voudrait pas perdre cette partie de son écusson, qui fut ajoutée après la bataille de Flodden, et qui en fait revivre la mémoire. Toutes les branches de Douglas savent que le *cœur couronné*, dont leurs armes sont blasonnées, se rapporte à l'une des circonstances les plus romanesques du moyen-âge, au dévoûment du bon roi James, que Robert Bruce mourant pria de faire porter son cœur en Terre-Sainte par le meilleur chevalier du royaume. Quel est celui des Stuarts, qui, pendant son exil, eût voulu renoncer à la preuve héraldique de sa généalogie? Si les Seatons portent dans leurs armes une couronne soutenue par une épée, c'est que leur ancêtre prêta le secours de son glaive au monarque reconnaissant. Franklin, né à une autre époque, eût inscrit sur son blason la foudre même, et ses derniers descendans eussent été fiers de cette armoirie.

Si toutes les familles que je viens de citer perdaient fortune, honneurs, dignités, la poésie de leur race se conserverait dans leur écusson, et j'en connais beaucoup qui renonceraient plutôt à leurs domaines qu'à leurs lambels; à

leurs créneaux magnifiques, qu'aux chevrons imaginaires, aux croix chimériques, aux stériles besans (1), qui prouvent la légitimité de leur race. Ne nous étonnons donc pas si les sages, qui nous vendent la folie, n'ont pu déraciner tout-à-fait un excellent préjugé, une erreur apparente, fondée sur une philosophie réelle. Se perpétuant, résistant aux influences les plus contraires, ce préjugé conserve encore le souvenir du passé et la généalogie des races. Il a été un besoin pour tous les peuples.

Au moyen-âge, il occupait la première place parmi les nécessités sociales : on punissait l'usurpateur des armoiries comme nous châtions l'envahisseur des propriétés. En 1450, Richard III institua le Comte-Maréchal et un collège de hérauts-d'armes, pour décider en dernier ressort les querelles relatives à l'art héraldique et à la légalité des armoiries. En Irlande, la même suprématie appartient à *Ulster, roi-d'armes ;* en Ecosse, à *Lyon, roi-d'armes :* tribunaux très sévères; charges souveraines qui n'étaient pas illusoires comme aujourd'hui. Leur nom subsiste; nous craignons bien que ce ne soit là tout leur pouvoir. Jusqu'où s'étend leur autorité? Pourraient-elles faire respecter leur sentence? Nous l'ignorons. Dans le cas d'une réclamation en usurpation d'armoiries, comment ces puissans seigneurs se conduiraient-ils? Quels hommes d'armes exécuteraient leurs ordres? Il y a très long-temps que l'on n'a vu deux familles se disputer le même blason; et cette rivalité, fort ordinaire au moyen-âge, n'excite plus une seule querelle. Alors l'usurpation d'un titre recevait pour châtiment non-seulement une amende assez forte et les réprimandes du seigneur, mais quelques bons

(1) Pièces de monnaie, dont les croisées ornaient leur écu pour indiquer qu'ils avaient fait le voyage de la Terre-Sainte. Le Besan était une monnaie d'or qui valait 50 sols du temps de saint Louis, puisque suivant Joinville les 200,000 besans qu'on demanda pour sa rançon valaient 500,000 livres tournois.

coups d'épée ou de lance, administrés par une main vengeresse.

Le plus curieux monument de ces débats héraldiques qui soit parvenu jusqu'à nous vient d'être réimprimé par un antiquaire consciencieux, sir Harris Nicolas, et ne formera pas moins de trois volumes. C'est un chef-d'œuvre de patience généalogique et d'érudition inconnue. A propos d'une discussion entre sir Richard lord Scrope de Bolton et sir Robert Grosvenor, on voit paraître en scène toutes les vieilles familles de l'Angleterre, on voit se ranimer tous les souvenirs de la chevalerie. Il s'agissait de savoir à qui des deux appartenait réellement l'écusson porté par l'un et l'autre : « une *bande or en champ d'azur.* » De 1385 à 1390, sous le règne de Richard II, la haute cour de chevalerie, présidée par le grand connétable d'Angleterre, ne fut occupée que de ce débat, qui fixa l'attention de toute la noblesse, et dont les détails, conservés à la Tour de Londres, sont parvenus jusqu'à nous, à demi rongés, il est vrai, par le cours des ans, par la négligence des gardiens, par les tarières des insectes et par l'humidité des murailles antiques. Là, se trouve un tableau complet des prétentions et des mœurs féodales.

Long-temps trésorier d'Edouard III, Richard Scrope, créé baron par Richard II, qu'il avait servi en qualité de chancelier et de garde-des-sceaux, est un des personnages les plus vertueux et les plus estimables de ce temps éloigné. A une probité scrupuleuse et à la connaissance des lois, il joignait cet héroïsme guerrier qui passait alors pour indispensable. Non-seulement le magistrat, mais l'homme d'église, était guerrier. Les armes spirituelles n'étaient pas les seules dont un bon archevêque dût faire usage. Le moyen-âge, règne de la force, déifiait la force. Il n'avait pas enfermé dans des limites étroites la capacité de chacun, et, pourvu que l'on fût brave, que l'on maniât la hache d'armes, on pouvait être à-la-fois, poète, historien, évêque, soldat, juge, érudit, homme d'état. Cette vaste latitude donnée au déploiement de

l'énergie humaine prête un vif intérêt aux annales de l'époque, la plus colorée dont il ait jamais été question.

Le grand chancelier de Richard II, Scrope l'avait bien servi à la guerre : aussi son mérite de juge s'effaça-t-il sous le lustre de ses exploits guerriers. On oublia le magistrat pour le héros. Depuis la bataille de Crécy jusqu'en 1386, époque où commencèrent les débats héraldiques dont nous allons parler (c'est-à-dire pendant quarante ans), les Anglais ne livrent pas une seule bataille importante sur terre ou sur mer, sans que le grand-chancelier Scrope y jette son épée. Un usurpateur heureux, Henri IV, s'empare du trône. Le fils aîné de lord Scrope, le duc de Wiltshire, trop fidèle à son premier maître, paie de sa tête son dévoûment et sa loyauté. Son second fils Richard, archevêque d'York, embrasse la même cause et succombe. Les lois sur la haute trahison, lois qui emportaient alors la confiscation totale des biens de la famille, devaient ruiner le vieux chef de cette race. Lorsque l'arrêt de déchéance porté contre le duc de Wiltshire fut prononcé au parlement en présence du vieillard, le vénérable Scrope, magistrat et guerrier, se leva, les yeux pleins de larmes, et demanda comme grâce, que le procès de l'un de ses fils n'eût aucune influence sur la transmission de ses biens à ses autres enfans. L'estime, dont une vie laborieuse et pleine de bonnes actions l'avait entouré, l'emporta sur la sévérité cruelle de l'époque. Le monarque promit au vieux lord que ses intérêts et ceux de ses enfans seraient ménagés, et il lui adressa même des paroles de consolation : « Vous êtes (lui dit-il) un chevalier vertueux et loyal, je l'ai toujours pensé; conservez vos biens. »

Tel était cet homme remarquable, ce loyal chevalier qui défendit son écusson, sa *bande d'or en champ d'azur*, contre sir Robert Grosvenor de Cheshire, ancêtre du marquis actuel de Westminster. Lorsque Richard II, en 1385, se mit à la tête de l'armée qui marchait contre l'Écosse, les armoiries de lord Scrope parurent pour la première fois sur l'écusson de

sir Robert, au grand étonnement de toute l'armée. On se souvenait que ce blason, écartelé de diverses manières et chargé de plusieurs lambels, avait été porté par les divers membres de cette famille honorée, pendant les guerres du siècle précédent. La réclamation fut vive et générale. La famille Scrope somma les Grosvenor de justifier les prétentions nouvelles qu'ils affichaient. Une proclamation invita tous ceux dont le témoignage pouvait éclaircir la discussion, à se rendre le 20 août 1385, à Newcastle-upon-Tyne. Les témoignages furent nombreux et contradictoires. Le duc de Glocester nomma des commissaires chargés de les recueillir. Mais l'affaire traîna jusqu'en 1390. Après une multitude de dits et de contredits, le roi « en sa grand'chambre du parlement, « dans le palais royal de Westminster, en présence de ses « oncles les ducs de Guyenne et de Glocester, jugea cette « cause en dernier appel. »

Ranimons ces antiques débats : faisons renaître ces vieux personnages, ces compagnons d'armes, ces chevaliers rivaux, ces héros d'un âge évanoui, ces chefs des bandes du prince Noir et d'Édouard III, ces vainqueurs de Halidon, de Berwick, de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, de Najara. Il ne s'agit pas de fiction ; ce sont leurs paroles authentiques, dont les parchemins moisis dans la Tour de Londres, ont conservé les traces. Les voici, racontant leurs hauts faits, répétant les noms des champs de bataille de leur jeunesse, et blasonnant avec soin et plaisir leurs propres armoiries.

Le premier d'entre eux est Lancastre, qui prétendait au trône de Léon et de Castille, au moment des débats. Il allait partir pour l'Espagne, accompagné de Constance sa femme, fille de Pierre-le-Cruel et entouré de la fleur de la chevalerie anglaise. Vouée à sa cause, elle allait disputer le trône à Transtamare. La déposition du duc de Lancastre, dans l'affaire de Grosvenor et de Scrope, peut donner une idée de l'importance que l'on attachait, à cette époque, à la sincérité du blason.

« Moi, dit-il, Jean de Gand, par la grâce de Dieu, roi « de Castille et de Léon, duc de Lancastre, ayant été prié « et requis, selon la loi des armes, de porter témoignage « dans la discussion qui s'est élevée entre Sir Richard de « Scrope et Sir Robert de Grosvenor, touchant le droit de « porter pour armes, *une bande or en champ d'azur*, j'at- « teste et certifie qu'en nos batailles et voyages en divers « lieux, j'ai toujours vu ledit Sir Richard porter la *bande or* « *en champ d'azur*. Différens personnages de sa famille, « ont porté les mêmes armoiries avec des différences; et tout « le monde se rappelle les avoir vues peintes sur leurs ban- « nières, pennons, écus, cottes de maille, boucliers. « Nous tenons de nos pères, ainsi que de plusieurs nobles « hommes et preux chevaliers, maintenant défunts, que tel « a été le blason des Scrope, depuis la conquête. A l'époque « où notre redouté père et seigneur commanda sa dernière « expédition contre la France, il s'éleva une controverse « entre ledit Scrope et un nommé Carmynault, de Cor- « nouailles. Ledit Carmynault réclamait comme siennes, les « armoiries d'azur avec *la bande or*, affirmant qu'elles ap- « partenaient à ses ancêtres, depuis l'époque du roi Arthur. « Six chevaliers décidèrent que les deux parties tenaient les « mêmes armes d'une descendance directe et non interrom- « pue. En raison de quoi ils permirent à l'un et à l'autre, de « porter les mêmes armes entières. Nous ne savons pas, et « il n'est point venu à notre connaissance, que ledit Robert « Grosvenor, ou personne de sa famille, ait jamais, avant « la dernière expédition du roi, notre maître, en Écosse, « porté les armes en question. »

Le second témoin est Henry Plantagenet. Jeune encore, il se montre modeste dans ses expressions : « Il est armé che- « valier, dit-il, depuis peu de temps, mais il confesse qu'il « n'a vu encore que Sir Richard Scrope porter lesdites « armes. » Ainsi déposent tous les noms chevaleresques de l'époque, les *Morieux*, les *Saint-Clair*, les *Mauleve-*

rer, les *Hastings*, les *Vavasour*, les *Blunt*. On voit comparaître tour-à-tour *Sir Thomas Erpingham*, qui, âgé de plus de soixante ans, commandait encore les archers d'Angleterre; puis les *Courtney*, les *Scales*, les *Clinton*, les *De Windsor*, brillante chevalerie dont le type le plus singulier était le vieux *Sir John Sully*. S'il faut en croire sa propre déposition, il avait alors cent cinq ans et portait les armes depuis quatre-vingts années. Chevalier de la Croix, il avait assisté aux principales batailles données pendant le long règne d'Édouard III. En 1370, âgé de quatre-vingt-dix ans, il se retira dans son domaine d'Iddlesleigh, accompagné de son fidèle écuyer Richard Becarr; le caporal Trim de cet oncle Toby. Ce fut à cette époque qu'il obtint du roi l'étrange permission de tirer un coup d'arbalète dans les forêts et parcs royaux; d'y lâcher une fois sa meute; et d'y faire courir une seule fois sa chienne *Bercelette*. Ce héros de cent batailles eut, avant de mourir, de singulières fantaisies. Un jour, se sentant très faible, et voyant les intendans de ses terres lui apporter en espèces des arrérages considérables, il fit jeter son manteau sur le sol, entassa sur ce manteau tout l'or et tout l'argent qu'on venait lui remettre; puis s'étendant sur ce lit de nouvelle façon : « Je veux qu'il soit dit, s'écria-t-il, que « Sully, après avoir vu cent batailles, a couché sur un lit « d'or. » Il partagea ensuite le trésor entre sa femme, ses officiers et les pauvres. Sa déposition est favorable à Scrope. « Il a vu, dit-il, ces armes portées par les Scrope, soit en« tières, soit avec des différences, aux diverses batailles « d'Halidon-hill, de Crécy, de Poitiers, de Najara. »

La vie aventureuse et guerrière de cette époque prolongeait-elle la vieillesse? on le croirait. Voici venir un autre héros de Poitiers presque centenaire, Sir Guy Bryan, de Tor Bryan; et un guerrier qui a vécu plus d'un siècle, Sir John Chydioke, celui qui construisit le château de ce nom, dans le comté de Dorset; l'ancêtre des nobles familles d'Arundel de Walden et de Stourton de Stourton.

Un parent de Grosvenor s'étant obstiné à ne pas répondre aux questions posées par l'avoué de Scrope fut condamné à payer l'amende. A tous ces hommes d'armes succéda un bataillon d'ecclésiastiques. Abbés de Gervaux, de Rivaux, de Sainte-Agathe de Byland, de Roche, de Coverham; prieurs de Gisburgh, de Lanercost, de Newburgh, de Wartre, viennent attester tour-à-tour la munificence de la vieille famille Scrope et faire valoir en sa faveur les nombreuses chartres portant concessions faites par ces nobles à diverses abbayes et églises; chartres sur lesquelles sont gravées ou peintes les armoiries contestées. On les voit apparaître encore dans les nefs des églises, dans les cryptes des monastères, sur les tombeaux des chevaliers; on les retrouve brodées en or et en argent sur les étoles, les surplis, les aubes, les corporaux, les chasubles; gravées sur les ciboires et les maître-autels. Les moines reconnaissans font valoir, en faveur des Scrope, de vieilles chroniques qui étaient déjà vieilles à cette époque et qui prouvent que immédiatement après la conquête, la famille Scrope porta la bande d'or en champ d'azur. Le prieur de Lanercost cita des armoiries sculptées au-dessus des ogives de son église; armoiries composées du quadruple blason d'Angleterre, de France, d'Ecosse et de la famille Scrope. Cet ancien document judiciaire prouve ainsi l'influence du clergé au moyen-âge; les donations nombreuses qui l'attachaient aux familles nobles et la consécration qu'il prêtait à ces familles en mêlant leur écusson héréditaire aux symboles de la foi. Toute la hiérarchie sociale de l'époque, tout ce système si bien lié de la dépendance féodale, redevient complet, se réveille et sort de la poudre des tombeaux. Admirez cette érudition si peu utile en apparence et qui aboutit en définitive à une véritable évocation!

La chevalerie du Nord et spécialement celle de l'Yorkshire, province que les Scrope avaient long-temps habitée succède au bataillon ecclésiastique. On reconnaît dans cette foule de noms

historiques les *Marmion*, les *Rokeby*, les *Spencer*, les *Pierpoint*, les *Melton*, les *Hotham*, les *Reresby*. Tous ils confirment les dépositions précédentes. Ils ont vu les armes des Scrope sur les pennons et sur les étendards, sur les tombes et au-dessus des ponts-levis, dans les tournois et dans les fêtes, à la cour des rois et sur les chapes pontificales. Ils savent que cette image est la poésie symbolique des Scrope. Ils la reconnaissent parfaitement et la rendent avec honneur à ses véritables propriétaires. Elle rappelle les prouesses des Scrope, leur héroïsme dans les anciens temps et leurs exploits dans les temps nouveaux. L'un d'eux a été mourir en Lithuanie au siège de Wellon ; au-dessus de la tombe placée dans la cathédrale de Konisberg brille encore cette bande d'or en champ d'azur, objet spécial du litige. N'est-ce pas chose intéressante pour l'imagination la plus pauvre et l'âme la plus froide, que ce voyage d'un symbole, représentant le courage héréditaire de toute une famille ; signe obscur et sans valeur par lui-même, et qui en acquiert une immens lorsqu'il va inscrire un souvenir de gloire sur les murs de toutes les églises d'Europe, sur les parois de tous les tombeaux ?

Pour avoir ressuscité une procession semblable et fait revivre les preux des anciens temps avec leurs devises et leurs cottes de maille, Walter Scott a conquis le rang qu'il occupe. Le plaisir que ses fouilles érudites donnaient autrefois aux antiquaires est partagé maintenant par la masse du public ; lorsque le savant sir Harris Nicolas a fait revivre le vieux procès dont nous parlons, les Revues anglaises s'en occupèrent comme d'un roman nouveau. Chacun des acteurs nommés dans cette vaste liste est familier aux lecteurs de Froissard. Voici venir sir Louis Clifford, l'un des chevaliers anglais qui, en 1390, à Calais, acceptèrent le défi porté par trois chevaliers français ; sir Richard Legaucher qui prit part à toutes les victoires d'Edouard III et du prince Noir ; sir John Bourchier dont Froissard parle si honorablement ; sir Richard

Waldegrave qui présida malgré lui la Chambre des Communes, lorsque Richard III abolit les franchises concédées aux vilains révoltés; mesure inique mais admirée au moyen-âge, et qui ne rencontra pas une seule opposition de la part des bourgeois, des lords, des ecclésiastiques et des chevaliers. Voici enfin au milieu de cette foule glorieuse trois noms diversement illustres; le duc de Northumberland, son fils sir Henry Percy et le vieux poète Geoffroi Chaucer. Sir Henry Percy, le Hotspur de Shakspeare n'a point dans ses réponses ce caractère de violence étourdie que les chroniques lui attribuent et que l'auteur dramatique lui a conservé. Les interrogateurs, contre lesquels plusieurs autres chevaliers avaient fait entendre des plaintes assez vives, sont traités fort poliment par cet Achille de la moderne Angleterre. Les dépositions du poète Chaucer sont curieuses : il ne se contente pas de déposer en faveur de *Scrope;* cet auteur de fabliaux a des anecdotes à raconter, des récits à faire. Au lieu de se contenter d'un *oui* et d'un *non*, il s'amuse à deviser; c'est son métier de poète, c'est aussi son plaisir :

« Un jour, dit-il, je passais dans la rue *Vendredi* à Lon-
« dres, lorsque je vis une enseigne qui se balançait en de-
« hors d'une maison; et sur cette enseigne, *la bande d'or*
« *en champ d'azur,* brillante armoirie que je connaissais.
« Quelle est, demandai-je, cette nouvelle auberge qui
« s'empare de l'écusson des Scrope? On me répondit que ce
« n'était pas une auberge, et que l'écusson dont je parlais
« appartenait à sir Robert Grosvenor. Jamais cette famille
« n'avait porté les armes dont je parle. » A cette époque, Chaucer, de son propre aveu, représentait le comté de Kent au parlement. Il avait quarante ans et il était armé chevalier depuis vingt-sept années. On l'avait fait prisonnier en France; et Edouard III lui avait confié plusieurs missions importantes. Circonstances inconnues de tous les biographes de ce poète et entre autres de Godwin qui lui a consacré quatre volumes fort remarquables.

La liste des témoins en faveur de sir Robert Grosvenor ne se compose pas d'aussi brillans personnages : on y trouve cependant une partie de la noblesse du Lancashire, du Cheshire et du comté de Galles; les Vernon, les Cholmeley, les Brereton, les Davenport, les Hyde, les Leicester, les Malpas, les Mainwaring, les Moston, les Merton, les Fleming et surtout cet Owen Glendower qui occupe dans les drames de Shakspeare une place éclatante. La plupart d'entre eux, spécialement l'abbé du Val royal, soutiennent que les armoiries contestées appartiennent réellement à sir Robert, descendant de sir Gilbert de Grosvenor qui, au temps de la conquête, vint soumettre l'Angleterre avec son oncle Hugues Lupus, l'un des plus braves chevaliers normands.

Les premiers juges permirent à sir Robert de porter les armoiries de la famille Scrope, mais dans une *bordure argent*. Il appela de cette sentence et l'arrêt définitif du roi, arrêt prononcé le 7 mai 1390 dans la grand'salle de Westminster, finit par lui interdire expressément, ainsi qu'à ses héritiers, l'emploi de ces armes, « parce que, comme le porte le jugement, les susdites armoiries sont étrangères auxdits Grosvenor. » Ce dernier fut condamné au paiement des frais qui montaient à 466 livres sterling 13 shillings 4 deniers; somme qu'il faudrait sextupler pour en obtenir l'équivalent en monnaie moderne. Le roi réduisit l'amende à 600 marcs d'argent, et sir Robert supplia son adversaire victorieux de ne pas exiger le paiement de la somme. Scrope à son tour le requit d'avouer que ses prétentions « *n'étaient pas bien, ni fondées.* » Grosvenor y consentit; moyennant quoi, le paiement lui fut remis. Il se reconcilia solennellement avec son adversaire et lui donna l'accolade, en présence du roi et des autres chevaliers. Le jugement qui avait permis à Grosvenor de porter la *bande or en champ d'azur* avec bordure *argent* fut déclaré nul, *attendu*, dit l'arrêt, *que la différence de la bordure n'est pas suffisante pour distinguer deux personnes appartenant à deux familles différentes.* Les armoiries d'Hu-

gues Lupus, « le mantel d'or en champ d'azur, » furent concédées à Grosvenor.

Tel est encore aujourd'hui le symbole héraldique dont se trouve orné l'écusson du marquis de Westminster, son descendant immédiat. Mais si nous avons bonne mémoire, les magnifiques sculptures dont le château d'Eaton est orné, offrent au moment où nous écrivons, malgré la sentence solennelle que nous venons de rapporter, les armoiries prohibées : *la bande d'or en champ d'azur,* dont il semble que les Grosvenor n'ont pas voulu se défaire. Où sont les descendans de lord Scrope? Qu'ils viennent! Qu'ils paraissent! Qu'ils réclament leurs droits! Qu'ils s'appuient sur cette immense plaidoirie en trois tomes in-octavo, terminée par une sentence qui date de quatre siècles et demi! J'ai bien peur qu'ils n'aient à se plaindre d'un déni de justice, et que ni le collège des hérauts d'armes, ni la société des Antiquaires de Londres ne puissent effacer le faux blason dont le marquis de Westminster continue à s'enorgueillir.

Voilà quelle est l'importance historique héraldique. Un seul document! Il vient de nous montrer vivante tout une glorieuse époque. Nous l'avons passée en revue à propos d'un simple procès d'armoiries. On ne peut contester l'utilité réelle de ces recherches; et l'étrange ténacité avec laquelle la famille des Grosvenor s'est attachée et pour ainsi dire cramponnée au blason dont on voulait lui interdire l'usage, offre une preuve curieuse de la ténacité inhérente au souvenir dans les races humaines. C'est preuve de sagesse, chez les législateurs, que d'avoir exploité ce sentiment, de l'avoir employé à perpétuer les idées de gloire et d'honneur.

Sous ce point de vue, l'histoire philosophique du blason serait curieuse à faire! Nous ne prétendons pas, avec ceux qui, pendant le moyen-âge, ont écrit sur l'art héraldique, qu'Agamemnon et Achille fussent les inventeurs de cette noble science, ni qu'il faille en chercher les premières traces dans les hiéroglyphes égyptiens. Robison et Gwyllim ne mettent pas

en doute qu'Alexandre-le-Grand ait été le créateur du blason. Sir George Mackenzie est très persuadé que les armoiries remontent au patriarche Jacob. L'esprit symbolique de certains commentateurs a voulu retrouver, dans ces devises et dans ces emblèmes, les secrets de la mythologie païenne, les mystères d'Eleusis ou même une profonde allégorie théogonique. Une prieure du treizième siècle, lady Juliana Berners, possédant le prioré de Sopewell, s'est donné la peine d'écrire sur cette matière un traité spécial. Elle veut bien nous apprendre *comment les gentilshommes commencèrent* (ce sont ses termes) *et comment la loi des armes fut ordonnée primitivement*. Elle débute par la chute des anges, fait l'histoire de la création de l'homme et de la femme et arrive au déluge. « Jésus-Christ, nous dit-elle, était bon gentilhomme, « du côté de sa mère du moins. » Laissons de côté ce pédantisme ridicule. De tout temps, dans tous les pays, les chefs de guerre se firent reconnaître par des signes spéciaux. Une empreinte fut gravée sur leurs armes, leurs monnaies, leurs casques, leurs boucliers. L'art héraldique, proprement dit, ne se trouve pas encore là. Il ne commence qu'à l'époque où la transmission héréditaire de ces signes leur donne une importance sociale. Le blason est le fils aîné de la chevalerie. L'essence même du système féodal, c'est l'obligation au service militaire imposée à quiconque reçoit une terre à titre de fief. Tout feudataire devait suivre la bannière du suzerain : tout chevalier, à la réquisition de son seigneur, devait mener en guerre un certain nombre d'hommes. L'armée se composait d'un grand nombre de petits détachemens soumis à leurs propres chefs, combattant sous une bannière distincte et reconnaissant dans la mêlée l'étendard de la race suzeraine. De là, cette variété de symboles dont les pennons et les drapeaux furent ornés. Comme le chef combattait visière baissée, il fallait que la couleur de son bouclier ou les peintures de son écusson le signalassent à ses suivans. Ces signes de reconnaissance, ces moyens de ralliement se reproduisaient par-

tout : sur les bannières, les cuirasses, les hauberts ; et comme la guerre était la seule industrie, la seule gloire, ces symboles s'associèrent à jamais aux exploits de ceux qui les avaient portés. Ils formèrent un nouveau baptême du courage ; ils imposèrent un second nom de famille. On ne quitta plus désormais cette désignation hiéroglyphique, et son antiquité augmenta le respect que l'on eut pour elle.

Les armoiries de chaque famille reparaissaient dans les joutes et dans les tournois ; la couleur de la race, une fois adoptée, servait d'unique point de ralliement ; un fait d'armes célèbre portait sa nuance distincte. Le chevalier *au blanc pennon, au panache bleu, au bouclier d'argent,* recevait les applaudissemens des femmes. Cette gloire, conquise à la pointe de la lance, ne se perdait jamais : on se transmettait de génération en génération l'héritage de l'honneur. Ainsi, le blason, comme l'art gothique, naquit de la nécessité, et non d'un système préconçu.

Déjà il avait usurpé force de loi, lorsque les souverains jugèrent convenable de lui imposer des réglemens fixes. On ne sait trop quel fut le prince qui posa les premières bases de cette nouvelle législation. Le Ménétrier attribue les premiers réglemens en vigueur sur la matière, à Henry l'Oiseleur, empereur d'Occident en 920. En effet, au rapport des chroniqueurs, ce monarque chevaleresque s'occupa spécialement des tournois et des joutes (1). Le onzième siècle et l'Allemagne ont des droits à l'invention du blason. Berceau primitif de la chevalerie féodale, la Germanie l'a nourrie, exaltée, développée, après l'avoir portée dans son sein. C'est là que la féodalité s'est constituée de la manière la plus complète ; que son organisation a été puissante, active, détaillée, et bien en-

(1) Note du trad. Les armoiries des comtes de Barcelone datent de la bataille de Saucour, livrée aux Normands dans le IXe siècle. L'un d'eux ayant été blessé, Louis III trempa le doigt dans le sang de ses plaies et en traça quatre traits sur l'écu du comte en forme de pal, en lui disant : voici vos armoiries.

tendue. Les premiers documens authentiques relatifs à l'adoption des armoiries ne remontent pas, toutefois, au-delà du douzième siècle. Telles sont celles de Richard Fitzhughes, comte de Chester, de Robert-le-Normand, comte de Flandre et de Geoffroy Magnaville, comte d'Essex. Que le voyageur jette les yeux sur cette célèbre tapisserie conservée dans l'hôtel de ville de Bayeux, et où Guillaume-le-Normand et tous ses guerriers apparaissent brodés des mains des femmes de la cour, il verra tous les chevaliers portant des boucliers de diverses couleurs, chargés de croix et de symboles différens. Un *lion rampant* se montre sur le *scel* de Robert de Frise, duc de Flandre, scel attaché à une charte datée de l'an 1072. La première croisade fut féconde en armoiries : on portait des boucliers ornés d'une foule de symboles. L'aggrégation de tant de chevaliers appartenant à des contrées diverses exigeait une extrême variété de désignations. Robert d'Aix, l'un des héros de la croisade, dit « que les boucliers de « ses compagnons d'armes resplendissaient d'or, de pierre- « ries et de nuances diverses. »

Si quelques blasons naquirent dans les joutes et les tournois, la plupart eurent pour berceau le combat acharné, la mêlée sanglante. En effet, les armoiries sont pleines de têtes tranchées, de bras coupés, de mains détachées, de gantelets de fer, de tourelles, de massues, de flèches, d'arcs et d'épées. Il est probable que la *barre*, la *bande*, le *chef*, le *chevron*, n'étaient d'abord que des lignes tracées à droite, à gauche, en haut, en bas, sur le bouclier; lignes qui servaient de signes mémoratifs de quelque haut fait antique. Une concession du chef déterminait souvent le choix du blason; quelquefois il a suffi d'un caprice guerrier. La famille des Hayes ou de la Hays, venue de Normandie, portait *de gueules à trois chevrons;* parce que, dit-on, après la bataille de Loncarty, en Écosse, les deux fils et le père furent rapportés, couverts de sang, sur leurs boucliers. La tradition ajoute que le père, étant laboureur, combattit avec le soc

de sa charrue; aussi un soc de charrue domine-t-il l'écusson. Les croisades se retrouvent évidemment dans les coquilles de pélerin, les croix, les croisettes, les alérions, les têtes de Maures, de Nègres et de Sarrazins, qui embellissent ou défigurent un si grand nombre d'armoiries.

Les animaux symboliques choisis par la fantaisie du noble se rapportent assez ordinairement aux qualités qu'il prétend avoir, et surtout à sa valeur militaire. Rien de plus naturel que ces symboles hiérarchiques, à une époque où tout était symbole et hiérarchie. Le lion, roi des forêts, fut mis en réquisition par une multitude de héros. On le fit *rampant, passant, seyant, combattant, statant, guardant, reguardant.* On varia de mille manières ses attitudes et sa couleur, destinées à prévenir la confusion des emblèmes dans les diverses familles. Le lion fut tour-à-tour *passant-regardant, passant-combattant, statant-guardant.* On lui ensanglanta la gueule; le demi-lion fut admis, ainsi que le lioncel. Le pauvre animal, tour-à-tour couronné ou enchaîné, armé d'une housse, d'une épée, d'un flambeau, traversa toutes les métamorphoses. Un beau jour, sa queue fut coupée et sa langue dorée; on dora ses griffes; on argenta sa crinière; il fut *débruisé, déhaché,* pour orner la cotte d'armes des Maitlands. On prétend que le bouclier de Guillaume-le-Conquérant portait à-la-fois un lion et un léopard, deux animaux qui jouissaient alors d'un crédit à-peu-près égal. Après ces deux rois du blason, viennent les cerfs, les daims, les sangliers, les aigles, les faucons, les lévriers, les chevaux, les taureaux, emblèmes de la passion de la chasse, alliée de près aux autres passions de la noblesse. Trois études spéciales marchaient de front pendant le moyen-âge : la fauconnerie, la chasse, le blason; nobles inutilités; frivolités méprisées des philosophes. Peut-être en entretenant le courage et l'honneur ont-elles contribué au maintien et à l'éclat de nos sociétés. Un respect superstitieux a conservé dans le blason tous les vieux termes de fauconnerie et de chasse que ses créateurs y intro-

duisirent; dialecte aujourd'hui fort étrange. Sans être initié à ces vénérables mystères, comment savoir ce que veut dire un paon *affronté*, une tête de bélier *attirée-propre*, deux *lévriers se respectant l'un l'autre* (respecting), c'est-à-dire *vis-à-vis* l'un de l'autre; paroles sacramentelles dont nul blasonneur ne serait assez hardi pour altérer le sens et l'application?

Le blason allemand prodigue les animaux symboliques : souvent il les dispose d'une façon bizarre qui blesse l'œil du héraut-d'armes anglais. Vous diriez ou une enseigne de village, ou la copie de quelques vieilles gravures sur bois appartenant aux fables d'Ésope. J'y ai vu des renards causant avec des corneilles, des lapins assis et groupés, des ânes formant un grand conseil, un chat en contemplation devant une lanterne, et autres inventions extravagantes. Lorsque Bonaparte, heureux de s'allier à la maison d'Autriche, jeta les yeux sur les armoiries de son illustre beau-père, sur ce vieil écusson germanique dont il était si heureux de charger l'écusson impérial; il fut un peu étonné d'y voir une grande quantité d'animaux héraldiques, dormant, assis, couchés, qui en remplissaient les compartimens. « C'est une arche de « Noé, s'écria-t-il, mais il y a toujours eu beaucoup de bêtes « dans la famille. »

Les armes parlantes sont assez communes : en général elles s'embarrassent peu de l'orthographe, et reposent quelquefois sur un solécisme ou sur une mauvaise prononciation. Elles consacrent le calembourg populaire : les *Turbuts* portent un turbot; les *Cockaignes*, un coq; ainsi que les *Cockburnes*, les *Cockerelles*, etc.; les *Arundelles* ont trois hirondelles; les *Archer*, un arc; les *Olifant*, un éléphant; les *Mytton*, une tête de mouton; les *Tremayne*, trois mains; les *Troutbecks*, une truite; les *Whalleys*, trois baleines (*whales*); enfin trois paires de bas (*hose*) ornent l'écusson des *Hosys*. On ne s'est pas contenté d'épuiser les cadres de l'histoire naturelle et de l'économie domestique. On s'est élancé dans les régions invisibles auxquelles on a emprunté les chimères et les anges,

les chérubins et les séraphins. Trois chérubins ornent l'écu des *Chaloners;* on voit souvent des anges à côté de chandeliers, et des peignes à côté de la colombe du Saint-Esprit. Un héraut-d'armes du dix-septième siècle poussa la folie jusqu'à consacrer un chapitre entier à ce qu'il nomme le *blason légitime* de Dieu le père, de Dieu le fils, du Saint-Esprit, des saints, des anges et des démons. *Griffons, syrènes, gorgones, harpies, dragons, centaures*, déploient auprès des symboles chrétiens leurs attributs redoutables, destinés sans doute à jeter au loin l'épouvante. *Étienne de Blois* portait un centaure. Les armes du duché de Milan sont un serpent couronné qui dévore un enfant. Le premier comte de Milan, Othon (s'il faut en croire la légende), emprunta ce blason au géant Volux, qu'il tua en Terre-Sainte après un combat singulier. Les ecclésiastiques se contentent ordinairement de mitres et de croix, de bâtons pastoraux et de têtes d'ange. Les armoiries de l'évêché de Chichester sont au moins fort bizarres : « on y voit un *prêtre Jean* assis sur une tombe, la « main droite étendue, un rouleau dans la gauche, une mitre « de linge blanc sur la tête, une épée dans la bouche. » Ce rébus peut donner à penser aux plus habiles. Forteresses, pont-levis, tours, tourelles, créneaux, murailles, remparts, herses, bastions, attestent les faits d'armes de ceux qui se sont distingués à la prise des villes ou des citadelles.

On découvre beaucoup de singularités parmi les armoiries commémoratives. La plus étrange sans doute est celle des *Dalzels*. L'écusson de la noble race offre aux regards étonnés, un *gibet* et un *pendu*. Qui le croirait? Ce gibet et ce pendu sont un honorable symbole. Voici la tradition : les Pictes avaient fait prisonnier et pendu sans forme de procès l'un des parens et des favoris du roi d'Écosse, Kenneth II. Le roi offrit récompense à l'homme assez hardi pour saisir le cadavre et lui rendre les honneurs de la sépulture. Personne ne se présentait, lorsqu'un membre de la famille Menteith s'avança et dit en gaëlique : *Dalzel* : « Je l'ose! » Il l'osa.

Il décrocha le pendu, prit le nom de Dalziel ou Dalzel et inscrivit sur son écu ce gibet, marque d'honneur pour ses descendans.

Les premiers blasons étaient fort simples : on s'est plu à les compliquer d'une manière souvent ridicule. Il fallait sans doute différencier les alliances et marquer d'un sceau distinct toutes les branches des familles : mais les emblèmes, dont certains écussons modernes se trouvent surchargés, sont d'un mauvais goût vraiment extraordinaire, et les plus récens sont les plus dignes de risée. Il n'y a pas long-temps que la famille *Titlow* a fait emplète des extraordinaires armoiries dont voici la description : « Un livre, sur ce livre un penny, sur le penny l'oraison dominicale, sur l'oraison dominicale un pigeon et dans le bec du pigeon une plume taillée! » Les militaires qui se sont distingués sur le champ de bataille ont raison de consacrer par des armoiries leur illustration guerrière. C'est là se montrer fidèles à la fondation et à l'institution même du blason; c'est perpétuer le souvenir de leur héroïsme; mais nos blasonneurs pourraient bien leur donner quelques hiéroglyphes moins compliqués; les soldats de Crécy et de Poitiers ne se croyaient pas forcés, comme nos capitaines et nos lieutenans de 1815, d'inscrire sur leur écu chacun des nombreux coups de lance qu'ils avaient distribués.

Les supports, en terme de blason, sont les personnages fabuleux placés des deux côtés de l'écusson comme pour le soutenir. Nous ne pouvons croire, ni avec le père Ménétrier, que ces *supports* représentent les deux pages qui portaient l'écu dans les grandes cérémonies, ni qu'ils font allusion aux nobles qui servaient de parrains aux chevaliers lorsqu'ils se présentaient devant le roi. En consultant les armoiries les plus antiques, on voit que les supports sont tout simplement des ornemens de caprice, qu'ils n'ont par eux-mêmes aucune signification positive et qu'il a dépendu de chaque famille de les varier et de les altérer selon leur nouvelle fantaisie. Souvent

même les graveurs et les peintres, chargés de représenter les blasons, substituèrent aux véritables supports de l'écusson originaire, les fruits de leur imagination vagabonde et créatrice. Le lion et la licorne, l'homme sauvage et le Maure jouent un grand rôle dans cette partie du blason. Aujourd'hui l'usage des supports en Angleterre n'est permis qu'aux chevaliers du bain et de la jarretière et à quelques familles non titrées qui usent de ce droit comme d'un privilège spécial. En Ecosse, les chefs de clans et les baronnets jouissent de la même distinction, qui a quelque chose de beaucoup trop vague. Nous ne voyons pas pourquoi le baronnet de Leinster se trouverait frappé d'une infériorité, si flagrante, en face de son confrère écossais.

Autrefois les abbayes et les maisons religieuses avaient leurs armes ainsi que les corporations et corps de métiers, qui se battaient bravement sous ces insignes distinctifs de leur roture. Notre époque d'égalité ne comprend plus cette hiérarchie : elle a perdu tout souvenir de la forme sociale qui régissait l'ancien monde, qui groupait toutes les classes autour d'un étendard, et toutes les bannières autour d'une bannière centrale. Les villes avaient leurs écussons dont elles étaient fières et qu'elles défendaient noblement contre les seigneurs. Ecoles, universités, hôpitaux, rien n'était sans blason. En Angleterre et en Allemagne, ces armoiries spéciales subsistent du moins en partie. On les emploie dans les grandes circonstances. Sur le continent, comme parmi nous, chaque évêché a ses armes, et quiconque a visité le territoire pontifical sait avec quelle prodigalité les deux clefs du Saint-Siège ont été semées sur tous les monumens de la campagne romaine. Partout on les voit saillir en ronde bosse, acolées aux armes spéciales du pontife auquel ce monument est dû.

On blasonnait non-seulement les armures, mais le justaucorps, le manteau, le chaperon, tous les vêtemens. Une broderie d'or massif, à laquelle les plus habiles ouvriers consacraient leur talent, faisait briller le chevron ou le crois-

sant sur la poitrine des nobles. Richard II porta au plus haut degré cette magnificence. Long-temps avant lui, elle était de mode. On ne se plongeait dans le sang et la poudre de la mêlée que sous le poids des plus riches habits (1). Toutes les jacques de maille, toutes les cottes d'armes portaient le blason du maître. Froissard décrit minutieusement le long vêtement flottant que lord Chandos portait par-dessus ses armes à l'affaire de *Pont Lussac*. Chargée d'un lourd blason, qui armoiriait la poitrine et le dos, cette robe embarrassa son maître de ses replis et causa sa mort. Un curieux document, que sir Frédéric Madden a lu récemment à la société des antiquaires de Londres sous le titre d'*Equipement d'un baron près de son seigneur*, donne l'inventaire complet des vêtemens et armures de Henri V, duc de Northumberland, lorsqu'il partit pour la campagne de France. Les armoiries y sont semées avec profusion. Harnais, caparaçons, armures, tout est brodé en or, aux armes de Henri. Dans les joutes et tournois, on ne déployait pas moins de magnificence. En 1390, les trente-quatre chevaliers qui joutèrent pour le roi à Smithfield furent conduits de la Tour au lieu du combat par vingt-quatre dames, qui toutes tenaient à la main une chaîne d'or et dont les bras et le cou étaient couverts d'ornemens du même métal. Au tournois de Saint-Inglevère, près Calais, tournois où, pendant trente jours, trois chevaliers français portèrent défi à tous les chevaliers anglais qui voudraient se présenter, trois tentes de soie de couleur incarnat furent élevées près de la lice, et chacun des chevaliers, à qui la tente appartenait, suspendait son écu à l'entrée. Quiconque voulait jouter avec les chevaliers qui avaient porté le défi, touchait du bout de sa lance l'un ou l'autre des boucliers.

Tous ceux qui appartenaient à une maison en portaient les

(1) « Si les hommes qui ne sont point chevaliers, dit Mathieu de Coucy, sont obligés d'honorer le chevalier, à plus forte raison doit-il l'honorer soi-même par beaux et nobles vêtemens, chevaux, harnais et serviteurs. »

armes, ou, si l'on veut, la livrée (1). Le ménestrel d'une maison noble suspendait à son cou le blason du maître par une chaîne d'argent. L'*ours* et le *vieux bâton* des Warwick, la *boucle* des Pelham, l'*anneau* des Clifford, appartiennent à la livrée spéciale de ces familles baroniales. L'*antilope* et la *rose rouge*, et le *cygne-argent* avec *chaîne* et *gorgerin d'or*, appartiennent à la maison de Lancastre. Henri de Lancastre portait l'*antilope* et le *cygne* sur velours vert et bleu, lorsqu'il se présenta dans la lice à Coventry, pour combattre le duc de Norfolk.

Les signes de ralliement auxquels les temps calmes donnent peu d'importance deviennent significatifs et dangereux dans les temps de guerre civile. On a vu, il y a quelques années, la violette et la fleur de lis jouer presque un aussi grand rôle dans les annales de la France, que la *rose rouge* et la *rose blanche* dans les annales de l'Angleterre. C'est un rameau d'arbre avec une fleur que les clans écossais ont choisi : le genêt, le mûrier, le bouleau.

Sur les draperies de la tente et les bannières qui flottaient toujours près du seigneur, sur ses pennons, ses étendards et ses oriflammes, le symbole de ses pères se montrait toujours : il l'escortait dans ses expéditions, s'élevait sur sa tête, quand il rendait la justice, brillait près de lui dans les logemens temporaires qu'il occupait, se retrouvait ciselé sur ses hanaps et se déployait enfin sur son cadavre, quand la pierre sépulcrale le recouvrait. Les architectes en faisaient le plus fréquent usage et le répandaient avec profusion sur les fenêtres, sur les corniches, les balustrades, au-dessus des portes, et spécialement au milieu des vitrages, où l'on voyait resplendir sous le soleil l'écusson royal accompagné de celui du suzerain

(1) Note du trad. C'est ainsi que certains *émaux* ou *couleurs* ont dû naturellement dominer dans les anciennes armoiries des provinces soumises à des seigneurs particuliers. Saint-Jullien de Balleure prétend que les plus anciennes maisons de Bourgogne blasonnaient de *gueules*, et celles de Bretagne d'*hermines* à l'exemple des ducs de ces deux provinces.

propriétaire. Les Orestes et les Pylades de ces temps héroïques accolaient leurs armoiries aux armoiries de leurs amis. « Il y « a trois cents ans (disait le prieur de Marton, qui déposait « en faveur des Scrope dans l'affaire dont nous avons parlé « plus haut), lord Scrope et lord Quenby étaient liés d'une « amitié si intime, que lord Quenby, fondateur de notre « église, y fit placer une fenêtre aux armes de lord Scrope, « et lord Scrope, à son tour, fit faire dans la sienne une « fenêtre aux armes de lord Quenby. »

L'emploi du scel, gravé aux armes d'une famille, remplaçait la signature du chevalier qui, la plupart du temps, ne savait pas écrire ; et si, par miracle, il avait acquis ce rare talent, le scel était une confirmation très valable de l'authenticité de son écriture. Les graveurs d'armoiries, ainsi que les architectes et les sculpteurs, aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, ont fait preuve d'un goût exquis dans la manière dont ils ont disposé ces emblèmes souvent ingrats; artistes anonymes, dont les travaux délicats embellissent toutes les cathédrales de l'Europe septentrionale, et qui, tout en laissant leurs noms s'éteindre, ont légué à leurs descendans d'inimitables modèles. Il paraît que la mode de graver les armoiries sur les tombeaux, ne remonte pas à l'époque la plus ancienne. Aucun blason n'accompagne ces effigies monumentales qui ornent encore nos églises, et qui vont se perdre dans les profondeurs obscures du moyen-âge. L'une des plus vieilles armoiries sépulcrales que l'on connaisse se trouve sur le tombeau de Geoffroy Mandeville, comte d'Essex, dans l'église du Temple, à Londres. Ce guerrier est mort en 1148, lorsque l'art du blason était à son berceau. La plupart des églises d'Angleterre et d'Allemagne sont ornées d'écussons funèbres qui conservent la mémoire des séries généalogiques, des alliances entre leurs familles, et des dates de la nécrologie. On a souvent suspendu sur la tombe l'armure de combat dont le chevalier faisait usage, et les antiquaires les plus sceptiques n'ont élevé aucun doute sur l'au-

thenticité de la cuirasse et du bouclier du prince Noir, conservés l'une et l'autre dans la cathédrale de Canterbury, et chargés des armes, en relief, de France et d'Angleterre. On voit dans la même église le fourreau de son épée et ses gantelets de fer.

Faut-il en croire l'érudition poétique des hérauts d'armes? Les marques distinctives qui séparent l'aîné, le chef de la famille, des autres membres de sa race, contiennent-elles une moralité emblématique? Nous en doutons. Demandons-leur cependant ces curieuses explications, ces ingénieuses ou folles allégories. Ils affirment que le *croissant* du second fils indique la possibilité d'élever et d'étendre sa fortune. La *mollette* ou l'éperon du troisième lui dit, s'il faut les en croire : « monte à cheval et conquiers le succès par l'activité. » L'*hirondelle* sans pattes, qui préside aux destinées du quatrième, représente un pauvre petit oiseau faible et qui abandonne son nid sans défense et sans protection ; ce symbole nous apprend qu'un homme sans domaine et sans territoire a beaucoup à faire. Qu'il prenne donc l'essor pour se mettre en quête de la fortune ; il battra long-temps de l'aile avant de l'atteindre. Leçon excellente assurément. On attachera le degré d'importance que l'on voudra à ces enseignemens chimériques.

Quant aux devises, on ne peut les confondre dans le même dédain. Là se trouve la véritable intention des armoiries : l'âme du blason ; c'est un cri parti du sanctuaire des vieux temps, répété de génération en génération par les fils et les petits-fils des héros et survivant à toutes les révolutions de familles. Les devises de la noblesse anglaise se font remarquer en général par le laconisme énergique de leur éloquence. J'aime à voir sur le bouclier de l'homme d'armes les mots qui lui rappellent sans cesse son devoir ; sur celui de Heselrigge, *Pro Aris et Focis ;* sur celui des Douglas, *Jamais arrière ;* sur celui de Lansdowne, *Virtute non verbis ;* sur celui des Winchelsea, *Nil conscire sibi.* Que les membres de quelques-unes de ces races n'aient pas été fidèles à leurs devises, ainsi

le veut la faiblesse humaine. Mais la devise consacre le principe et déshonore quiconque ternit son écusson. Une collection de vraies devises de famille offrirait un recueil de paroles énergiques et souvent brillantes. La plupart respirent l'orgueil des temps chevaleresques : *Dieu et mon droit,* s'écrie le roi d'Angleterre ! *Antiquum obtinens.* « *Notre race est antique* inscrivent les Bagots sur leur écusson ! *Avi numerantur avorum.* » *On compte les aïeux de mes aïeux,* disent les Grantley. Le même genre de vanité éclate dans la devise du marquis de Bute, de lord Wharncliffe et de lord Stuart de Rothsay. En voici de plus audacieuses encore : *Courage sans peur* (Gage), *Crescit sub pondere virtus* (duc de Denbigh), *Decrevi,* « Je l'ai résolu » (Westmeath), *Depressus extollor,* « Plus on m'accable plus je m'élève » (comte de Kilkenny) ; *Et nos quoque tela sparsimus,* « Et nous aussi nous avons lancé des flèches » (Hastings). Deux très belles devises sont celles des Fairfax et des Dundas. L'une qui fait allusion au nom de famille de Fairfax est *Fare fac,* « Parle, agis ». L'autre est simplement *Essayez !*

Fax mentis, incendium gloriæ, « L'ardeur de la gloire est le flambeau de l'esprit » (Granard) ; *Cadere non cedere,* « Tomber mais non céder » (marquis de Drogheda) ; *Frangas non Flectes,* « Vous me briserez, vous ne me plierez pas » (duc de Sutherland et lord Granville) ; *Gaudet tentamine virtus,* « Le courage aime la lutte » (comte Dartmouth) ; *I dare,* « J'ose » (comte de Carnwath) ; *Je le tiens* (lord Audley) ; *Je le maintiendrai* (comte Malmesbury) ; *Malo mori quam fœdari* (comte Athlone) ; *Manu forte,* « D'une main forte » (Reay) ; *Ready aye ready,* « Prêt toujours prêt » (lord Napier) ; *Sequor nec inferior,* « Je viens après, mais je vaux autant » (lord Crewe) ; *Tu manqueras avant moi* (lord Cranton), sont des devises pleines d'orgueil ; ainsi que le *Traditus non victus,* « Trahi non vaincu » (d'Howden) ; le *Triumpho morte tam vitâ* du vicomte Allen ; et le *Vivere sat vincere* du comte Sefton. Tou-

tes ces devises portent avec elles un sens noble et courageux. Quelques-unes sont purement philosophiques, et même il leur arrive de s'insurger bizarrement contre les prétentions nobiliaires. Ainsi le marquis D'Abercorn a pour devise : *Sola nobilitas virtus.* La crainte des mésalliances est vivement exprimée par quelques-uns : *Ales volat propriis*, « L'oiseau vole vers ses pareils » s'écrie le comte de Thanet.

Mais le sentiment religieux qui dominait au moyen-âge a dicté la plupart des exergues du blason. Ils expriment surtout l'espérance en Dieu, la foi, la confiance dans la Providence. Ce sont aussi des conseils donnés par les pères à leurs petits-fils, *Craignez honte, — Marchez dans les voies droites,—Mêlez la prudence au courage.* Quelquefois l'écusson répète le cri de guerre poussé par les sauvages ancêtres au milieu des roches d'Ecosse, ou dans les bois de l'Irlande. Le calembourg, l'allittération, se retrouvent à chaque instant dans les armoiries ; tels sont : le *Forte scutum salus ducum* des Fortescues, — *Ver non semper viret* des Vernon (ici même, le jeu des mots est double, suivant que l'on écrit *Ver non* en deux mots ou en un seul), — le *Fare fac* des Fairfax,—le *Festina lente* des Onslow. Les Hérons portent un héron pour chef; et leur devise a l'avantage de réunir toutes les espèces de calembourgs et de jeux de mots; *Ardua petit ardea.* Malgré le ridicule apparent de cette manie scolastique qui force les consonnes à se heurter contre les consonnes et les voyelles à jouer avec les voyelles, on ne peut blâmer, dans les devises héraldiques destinées à se graver dans le souvenir populaire, cette forme de langage qui compose une espèce de mnémonique nobiliaire, et ne permet pas aux nations de perdre le mot caractéristique de chaque famille. Il y a d'ailleurs dans le sens de chacune de ces devises beaucoup de force et de grandeur : tels sont *Volens et Valens* (Fetherstone), *Think and Thank* (Aylesbury), *Thure et Jure* (Foulis), *Pro rege, lege grege* (Ponsonby et lord Brougham), *Dum spiro spero* (Dillon); *Ora et Labora*

(Dalhousie), *Astra, castra, numen, lumen, munimen* (Balcarres); *Furth fortune and fill the fetters* (Atholl). Nous avons cité le *Virtute non Verbis* des Lan owne, traduction littérale de ce vers de Corneille :

Il faut des actions et non pas des paroles.

Le *Spectemur agendo* des Montagues, le *Sans tache* des Gormanston, ont bien leur prix. Les Byron portaient dans leurs armes une noble devise : « *Crede Biron*, croyez à Biron ! » et Jean Lebreton inscrivait sur son écu : « Fiez-vous à moi, *crede mihi* ». Souvent les chefs des clans antiques choisissaient pour devise le nom du lieu ordinaire du rendez-vous, *Bellendal, Craig-Allachies*, etc., etc.

Comme nous l'avons déjà dit, la puissance et le crédit moral des armoiries ne sont pas détruits parmi nous. Cependant la société, ne se rattachant plus aujourd'hui aux vertus militaires qui ont fondé nos institutions, nées de la conquête, l'importance du blason devient surtout historique et perd son influence active. La distinction des races a pour rivale la distinction des individus. A côté de la gloire des familles et de leur éclat héréditaire, les travaux de chacun prennent place. Il faut qu'une nouvelle morale s'adapte à une nouvelle société, et son combat avec la moralité ancienne est un curieux phénomène. L'orgueil humain a trouvé son aliment dans les armoiries : il les soutient encore. C'est une grande question de savoir comment se terminera ce grand changement et si l'époque pacifique aura son blason comme l'époque conquérante. Mais, en attendant, tout l'intérêt historique reste aux annales héroïques et à la généalogie des races européennes.

Nous indiquons un magnifique sujet à l'homme doué de patience et de philosophie, qui voudra s'en emparer. Quels sont les auteurs et les fondateurs réels de ces nobles races, sous lesquelles l'Europe a si long-temps fléchi? Par quels artifices des familles nouvelles, s'emparant du blason des

familles véritables, en ont-elles flétri les honneurs? Comment les sources diverses du sang Celtique, Ibère, Goth, Germain, Romain, Vandale, se sont-elles mêlées, confondues, altérées? En consultant l'histoire philosophiquement, ne peut-on reconnaître des vices et des vertus de familles, des types héréditaires, comme ceux des visages, comme les traits de la physionomie, comme la force et la faiblesse physique que les siècles ne changent pas? Profondes questions que nous nous contentons de soulever.

(Quarterly Review.)

Histoire Contemporaine.

LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE. — VENEZUELA ; VARGAS, PRÉSIDENT. — RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR ; FLORES, PRÉSIDENT. — PÉROU ; LUTTES DE GAMARRA, D'OBREGOSO ET DE SALABERRY POUR LA PRÉSIDENCE. — RÉPUBLIQUE BOLIVIENNE ; LE GÉNÉRAL SANTA-CRUZ, PRÉSIDENT. — GUATEMALA ; LE GÉNÉRAL MORAZAN, PRÉSIDENT. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE ; LE GÉNÉRAL ROSA, PRÉSIDENT. — RÉPUBLIQUE DU MEXIQUE. — LE GÉNÉRAL SANTA-ANNA PRÉSIDENT. — EXPÉDITION DU TEXAS. — RÉPUBLIQUE DU CHILI.

Le nouveau monde, dévasté par l'ancien monde, soumis par lui à l'esclavage le plus barbare, s'est vengé en lui envoyant plusieurs fléaux dont il ne guérira jamais. L'or du Mexique a perdu l'Espagne; les colonies américaines ont ébranlé l'Angleterre; c'est au nouveau monde que Dieu a confié le berceau de cette liberté fausse et théorétique, reposant sur des axiomes arides, semblables à des axiomes de géométrie, et qui, depuis les trompeuses promesses et les paroles menteuses des sophistes anciens de la Grèce, est une des plus bizarres déceptions qui puissent abuser l'humanité. De là est née cette ferveur de républiques qui menace les nations modernes d'une tyrannie si terrible. Une région, long-temps esclave et qui a fini par ne plus l'être, a donné naissance à cette déclaration des droits de l'homme, si vaguement philosophique, si follement générale, et d'où nous avons vu jaillir toutes les constitutions nouvelles. On a oublié que les vraies constitutions étaient dans les mœurs. Ces documens

inutiles, talismans vénérés du peuple, ont semblé devoir ouvrir au monde une perspective enchantée : leur influence magique exerce peu de pouvoir sur la réalité. Avant d'assurer les droits d'un peuple à la liberté illimitée, faites qu'il soit digne de cette liberté. Que l'estomac, destiné à supporter cet aliment solide, soit vigoureux et puissant! Pourquoi s'exposer à la risée des nations et de l'avenir, en portant inscrit sur sa constitution le mot *liberté*, et en le réfutant chaque jour par la soumission à l'esclavage le plus réel! Il est des vices qui ne permettent pas à l'homme politique et à l'homme privé d'être libres. Le père de famille, ivrogne ou joueur, peut-il diriger les affaires de sa maison? L'un des chefs les plus hardis de la nouvelle école, Rousseau, comprenait du moins ce ridicule. Il ne voulait pas faire des peuples, sans avoir fait des hommes; il ne concevait pas les Libertés sans les Mœurs.

Jamais nation n'atteindra une noble existence, ne sera vraiment indépendante, si elle ne commence à se contrôler elle-même aussi rigoureusement que pourrait le faire un despote moral et bienfaisant. Belle liberté que la liberté folle de l'écolier? Cette vacance de tous les devoirs, sans dignité comme sans fruit!

L'Espagne reconnaîtra-t-elle l'indépendance des républiques espagnoles du nouveau monde? Voilà une question que les hommes politiques du monde ancien ont agitée avec grand bruit. Qu'importe? Il semblait qu'en leur disant : *soyez libres*, on allait leur conférer tous les privilèges, toutes les qualités indispensables à l'exercice de la liberté. Il fallait entendre les prédications de nos maîtres, leurs théories, leurs fictions. Comme Jésus, ils prétendaient dire au paralytique : *marchez!* Miracle impossible aujourd'hui. Lorsque Canning, avec son éloquence habituelle, faisait briller à nos yeux ce nouveau monde, et nous le faisait voir avec sa grandeur, sa splendeur, sa force, versant dans les veines du monde ancien un sang plus frais et plus jeune, doublant l'activité du commerce, forçant la civilisation de glisser sur une rainure plus rapide; M. Canning ne savait-il

pas que ce nouveau monde était déjà perverti par l'ancien? Selon la vieille habitude des orateurs, ne tendait-il pas le piège de son éloquence aux honnêtes gens qui l'écoutaient? Il savait bien, lui, que ce que l'on nomme liberté est une valeur fausse, à moins d'être soutenue par d'autres qualités qui ne s'improvisent pas, que les aïeux transmettent, que les petits-fils recueillent; c'est, si l'on peut le dire, l'acceptation nécessaire à cette lettre-de-change. Si, par le mot *constitution*, vous entendez définitivement l'organisation sociale puissante et forte, très bien; mais voulez-vous que nous nommions ainsi la prostration et le suicide des peuples?

Voyez un peu ce que sont devenues, sous l'application étourdie de ces principes, les régions splendides de l'Amérique méridionale, où, pour produire, la nature ne demande pas même à l'homme le travail de ses bras; où le repos de l'agriculteur ne s'oppose pas à la récolte. Riche jusqu'au luxe, fécond jusqu'à l'excès, le sol attend à peine qu'on lui demande les fruits qui naissent spontanément de son sein. La conquête a d'abord ensanglanté cette terre promise; puis la liberté des sophismes, la liberté des constitutions écrites est venue s'abattre sur ces riches contrées; qu'en a-t-elle fait?

La réponse se trouve écrite dans toutes ces provinces dévastées, dans toutes ces villes dépeuplées, dans tous ces ports ruinés, dans ces catastrophes de toutes les semaines, dans ces révolutions de tous les quinze jours, dans cette anarchie sans fin et sans limite, dans cette pénurie atroce, dans ce massacre éternel, dont les plaines et les montagnes offrent les traces hideuses. Il est beau de parler théorie et philosophie; mais que répondre aux faits? Qu'est-ce que l'éloquence des paroles près de cette autre éloquence plus sévère, celle des réalités dans l'histoire? Quand même l'Amérique obtiendrait, dans toute son étendue, la reconnaissance de son indépendance et l'alliance de la mère-patrie, quel serait le résultat de ce nouveau baptême? Prêtera-t-il aux républiques nouveau-nées la force et l'énergie, sans lesquelles un peuple

n'est jamais qu'un fantôme? Voyez tous ces petits groupes qui se sont couverts du vieux manteau républicain : ne se trouvent-ils pas en pleine banqueroute; peut-on nommer gouvernement, la bande d'aventuriers besogneux qui dépossède les premiers détenteurs de l'autorité et vient se mettre à leur place, en attendant le règne d'une nouvelle bande plus audacieuse et plus effrénée? Dans quel abîme de sang et de boue sont-elles tombées, ces républiques prétendues!

Quel peuple voudrait maintenant d'une liberté en peinture, d'une indépendance par écrit, d'un faux sublime trempé dans le ridicule et dans l'horrible, d'une grandeur factice et mensongère, semblable à celle de ces acteurs nomades qui se donnent des airs de rois et plongent leur sceptre de carton dans les plaisirs crapuleux de la taverne? Jetons un rapide coup-d'œil sur la situation présente de ces démocraties dont l'existence politique ne se révèle à l'Europe que par des exécutions sanglantes des guerres civiles et des spoliations. Les colons espagnols n'ont jamais eu à se plaindre du gouvernement de la métropole, le plus doux, le plus inactif, le plus faible, le plus passif de tous les gouvernemens : c'était sur les Indiens que le joug castillan pesait de tout son poids. A eux les travaux des mines, les chaînes, les supplices, la fatigue de la culture, au milieu de plaines arides, sous un soleil brûlant. L'avarice de la mère-patrie, son apathie, sa profonde négligence, se contentait de recevoir par intervalle les lingots arrachés aux mines par les sueurs des Mexicains et des Péruviens : des trésors, voilà tout ce qu'elle exigeait, le seul compte-rendu qu'elle demandât. Une fois ce tribut payé, l'Espagne était satisfaite. Les possesseurs du sol, les maîtres réels, chargeaient leurs vaisseaux de piastres, et se livraient en liberté aux vices de leurs aïeux et aux oppressions de toute nature, dont on leur avait donné l'exemple.

L'Amérique septentrionale s'était trouvée dans une autre situation. Aux États-Unis, l'exigence impérieuse, déplacée, inique, de la métropole, avait déterminé la révolte. Les co-

lonies sud-américaines, au contraire, accablèrent l'Espagne quand cette dernière était faible et abattue. Elles se montrèrent sans générosité, par le choix du moment où elles proclamèrent leur indépendance. Alors Bonaparte inondait de ses bataillons l'Espagne épouvantée. La métropole, sans ressources, employait toute son énergie dans une lutte terrible; elle n'avait aucune résistance à opposer à ses colonies, qui l'abandonnèrent avec une lâcheté dont l'histoire tiendra compte, et que l'on ne pardonnerait pas à un individu. L'Amérique méridionale n'eut pas à soutenir ce combat héroïquement inégal des Franklin et des Washington. Les colonies espagnoles se replièrent sur elles-mêmes pour se livrer sans contrainte à leurs vices acquis et à leurs vices nouveaux. L'intérêt particulier, l'avidité du pouvoir, saluèrent l'aurore d'une liberté fatale. Partout l'on vit éclore de petites républiques improvisées, pleines de vénération pour leur berceau, d'idolâtrie pour leurs langes obscurs : *Colombia,* le *Chili, Buenos-Ayres, Guatemala,* le *Pérou, Mexico,* enfin *Bolivia.* Les nobles paroles ne leur manquaient pas. Bégayant à peine, mais affectant dans cette puérilité la raison profonde d'une maturité sage, toutes, elles inscrivaient les mots de Philosophie et d'Humanité à la tête de leurs codes. Que sont devenus ces embryons de républiques? Quelle prospérité les a couronnées? Comment se sont réalisés ces plans magnifiques?

Hélas! l'Amérique méridionale n'a encore recueilli que la guerre civile, le pillage, la détresse. La plus misérable des monarchies est un Éden, si vous la comparez à ces démocraties présomptueuses et sanglantes. Elles n'ont rien fait de grand; leurs crimes mêmes sont mesquins; ce ne sont que lâches usurpations, pillages honteux, guerres sans courage. A peine nées, on les a vues crouler, comme ces idoles de plâtre élevées pour l'amusement d'un jour dans les fêtes publiques. Furieux de cet insuccès, le peuple, au lieu de l'attribuer à ses véritables causes, s'est d'abord attaqué aux riches et aux puissans qu'il a égorgés sans pitié, dépouillés,

bannis et chargés d'opprobre. Ce fut la première scène de la tragédie. Aussitôt de nouveaux acteurs apparurent; les ambitieux se montrèrent; ceux qui n'ayant rien à perdre et beaucoup à gagner, point de scrupules, mais de vastes desirs, se trouvaient dans la position la plus heureuse et voulaient profiter de chances si favorables. Derrière eux s'avançait la race idiote et nombreuse des hommes crédules que les théories séduisent, qui se paient de paroles, que les mots gouvernent, que l'exemple entraîne, que vous feriez aller au bout du monde avec un système; puis la tourbe légère et puérile que le changement amuse, qui n'a d'amour que pour ce qui n'est pas, et de haine que pour ce qui existe; enfin, ces honorables personnages pour qui une révolution est l'absolution générale, le dépôt du bilan, le solde de compte, le paiement de toutes dettes, le dernier refuge; classe qui, depuis l'époque de Salluste et de Catilina, se tient toujours prête au service de tous les bouleversemens.

Voici vingt-cinq ans que dure l'expérience tentée par les Américains du sud, imitateurs de leurs confrères du nord. Mais quelle différence! Avec quelle dextérité, il faut le dire, avec quelle probité consommée, les pilotes politiques des États-Unis ont dirigé le navire de leurs institutions nouvelles! Quelle garantie de succès qu'un désintéressement si noble! Chez la plupart des fondateurs, l'habileté se joignait à la moralité : remarquez de quelle importance est la moralité des nations dans le progrès de leur destinée.

Colombia, à peine fondée, a subi une révolution annuelle et a fini par se briser en trois fragmens qui, sous les noms de *Venezuela,* de la *Nouvelle-Grenade,* et de l'*Equateur,* jouissent d'une existence républicaine à-la-fois obscure et agitée. La scission ne remonte pas plus haut que 1830; déjà cependant Venezuela a été le théâtre d'une révolution particulière. Au milieu de ces atroces boucheries que l'on nommera, si l'on veut, «Guerres de l'indépendance», un homme s'était fait remarquer : il fut élu président; investi de l'autorité civile et

militaire, il se servit de l'épée du général pour faire respecter son pouvoir politique. Grâce à sa fermeté, le règne de cinq années que lui conférait la Charte improvisée dont on n'avait pas manqué d'accompagner son inauguration, ne fut pas ébranlé. Mais aussitôt qu'il eut livré au jurisconsulte Vargas, son successeur, les rênes de l'état, les choses changèrent de face. Un homme qui avait étudié la loi, voulut essayer de gouverner par elle. Les gardes prétoriennes dont le général Paez s'était environné, et auxquelles le prudent général laissait des privilèges fort étendus, entre autres celui de couper la gorge à quiconque leur déplaisait, sentirent leur influence décroître. Sous la domination du général, l'épée seule avait pesé dans la balance de la justice. Vargas prétendit y jeter aussi le livre de la loi et rétablir ainsi l'équilibre : folle prétention. Les prétoriens s'en aperçurent; l'offense était grave et fut ressentie. Un 18 brumaire au petit pied fut organisé contre l'imprudent Vargas : on conspira sa ruine. Il y a huit ou neuf mois seulement, la maison du président fut entourée par ses ennemis. Une douzaine de généraux (comme on les nomme dans l'Amérique méridionale) s'emparèrent du chef constitutionnel. Jeté sur un vaisseau qui se trouvait prêt à mettre à la voile et auquel on donna pour lest quelques milliers d'exemplaires de la nouvelle constitution, tout humides encore et sortant des presses de l'état, il fut débarqué, sans autre forme de procès, à Saint-Thomas, colonie danoise. On le laissa là, libre de réfléchir sur l'instabilité du pouvoir, la solidité des constitutions modernes, et la force des sermens populaires.

Grâce au bon sens dont l'avait doué la nature le président Vargas remercia le ciel; sa vie était sauve. Il n'avait pris envie à aucun des nobles généralissimes de disposer de ses jours. Il resta donc fort paisible à Saint-Thomas. J'aime ces révolutions tranquilles qui ne coûtent aux conspirateurs que le désagrément de se lever matin.

Après ce grand acte patriotique, les conjurés se rendirent en masse chez le général Paez qu'ils supplièrent de vouloir

bien reprendre le pouvoir. Tout entier aux soins de sa ferme et aux délices du cigarre, Paez refusa un dangereux honneur. Il savait que l'expulsion du président Vargas, antécédent redoutable serait bientôt un titre et une arme contre son successeur. Assez heureux pour échapper une première fois par miracle aux oscillations de la liberté Hispano-Américaine; il lui sembla ridicule et dangereux de tenter de nouveau le sort. Comment se tenir en équilibre pendant cinq ans sur un trône auquel le soutien des baïonnettes prête seul un peu de consistance et de vigueur? Cincinnatus sagace, il repoussa les avances que lui faisaient les rebelles; il prévit qu'il n'aurait quelque autorité, quelque crédit qu'en prenant parti contre eux. Aussitôt il reforme une armée. Les nombreux brigands en expectative, qui dans un tel pays se tiennent à la piste de toutes les dévastations, ne lui laissent que l'embarras du choix. Le général n'a pas de peine à recruter deux ou trois mille hommes qu'il fait marcher contre Caracas siège de la révolte.

Glorieuse conquête : le général entra par une porte et les conjurés sortirent par l'autre. La province de Cumana leur offrit un asile, et ils laissèrent à Paez la possession paisible de Caracas dont il s'était emparé et de la république entière. Ainsi la force des armes décide de tout ; le président Vargas aurait pu mourir de décrépitude à Saint-Thomas, sans retrouver jamais sa couronne quinquennale, s'il n'avait plu au général Paez de saisir de sa main puissante le président légitime pour le reporter sur le trône que la constitution lui avait assigné.

Les insurgens n'ont pas encore évacué Puerto-Cabello, forteresse importante. Partout des ruines fumantes couvrent le sol, et des troupes errantes de mendians affamés attestent les impitoyables ravages de la guerre. Le vol est légitimé, la force est maîtresse, le droit inconnu.

La *Nouvelle-Grenade* tardera-t-elle à se révolutionner? Nous l'ignorons; mais on peut prédire qu'elle suivra l'exem-

ple de *Venezuela* et de *l'Equateur*. Quant à cette dernière province, rien n'est comparable au désordre qui la bouleverse. Le général Flores, président, qui s'est élu lui-même, repousse de son mieux le torrent écumeux des partis; chaque jour tel ou tel général éclot dans quelque district pour briguer le pouvoir. Villes mises à sac; assassinats commis dans les rues en plein jour; incendies de tous les domaines; citoyens mutilés; pillage permanent : voilà l'état normal de la nation. Trois batailles rangées par semaine. Cette attitude militaire est-elle favorable au courage? Nullement; c'est une guerre d'écoliers. On compte sur le champ de bataille cinq blessés et un tué. En attendant, ces deux choses que l'on regarde comme utiles à la vie d'une nation : le commerce et l'industrie, n'existent plus. Le chiffre de la population diminue sans cesse. Les ports de Caraccas et de Venezuela ne reçoivent des navires qu'à de rares intervalles, et le trésor, épuisé par la solde de l'armée, par les exactions des fonctionnaires, présente chaque année un déficit nouveau, et laisse en souffrance le service de la dette qui est de 40,000,000 de piastres (212,000,000 fr.)

Le Pérou, plus mobile encore, plus actif dans l'usage qu'il fait de ce grand levier de l'indépendance, a vu ses présidens passer comme les fantômes de Macbeth. Les révolutions, accaparées tantôt par trois tailleurs, tantôt par quatre tisserands s'engendrent l'une l'autre avec une fertilité désastreuse. Dans cette république, on ne compte plus les constitutions; il serait difficile de dire quel en est le président actuel : tout homme qui peut commander une bande de soldats ou de volontaires armés de carabines se fait président et ravage le pays. Son gouvernement, c'est sa milice. Au mois d'octobre 1835 les plus remarquables de ces chefs étaient trois Césars improvisés qui tous avaient d'excellens prétextes pour justifier leurs ravages. Le général Gamarra, après avoir été quelque temps détenteur du pouvoir, trouva bon de le garder. Confiscations, amendes, vengeances personnelles, son

titre lui permettait tout. La période fixée par la loi expira vainement. Il ne quitta pas un trône si commode. Il fallut qu'Obregoso, élu selon les formes constitutionnelles, entrât en campagne, se fît reconnaître de vive force, et siégeât comme président à Lima. Mais à peine le commerce épuisé releva, dans cet intervalle de paix mensongère, sa tête humiliée; un nouveau grand homme, Salaberry auquel la forteresse de Callao avait obéi quelque temps se fit suivre des 250 héros dont se composait la garnison et attaqua Obregoso dans Lima. Ce dernier soutint le choc avec cette espèce de courage rétroactif dont les braves Belges ont naguère étonné l'Europe. Il décampa paisiblement avec armes et bagages, laissant sa bonne ville à la merci des nouveaux maîtres qui se mirent à en partager les domaines selon les lois éternelles de la sainte égalité. Quand ils eurent prélevé une somme assez honnête de contributions volontaires, ils virent entrer en lice un nouveau rival; le général Nieto qui essaya de leur enlever ce monopole lucratif. Au moment où nous écrivons c'est une amusante république que celle du Pérou : tout une ligne de côtes est occupée par Salaberry; Nieto tient Callao, le port le plus important; Obregoso couvre le pays. Tous les liens qui rattachent entre eux les divers groupes dont une nation se compose se trouvent brisés; la banqueroute est en permanence.

Il était impossible que Bolivia et le Pérou échappassent au génie de discorde qui s'étend sur toute l'Amérique méridionale. Lorsque Bolivar divisa l'antique vice-royauté du Pérou en deux parties, qui composèrent le Haut et Bas-Pérou, c'est-à-dire les républiques actuelles du Pérou et de Bolivia, les deux provinces du sud, Arequipa et Cuzco, entrèrent dans la subdivision du Pérou et laissèrent Bolivia sans ports de mer : celui de Cobija n'existait pas encore; et le général Santa-Cruz n'avait pas fait commencer les travaux qui ont amené les eaux dans ce port naissant : mauvaise répartition, première faute de Bolivar, qui bientôt y ajouta celle d'un projet de con-

stitution défectueuse. Les provinces du sud, jugeant que l'intérêt de leur commerce les rapprochait bien plus de Bolivia que du Pérou, et que les ports utiles à l'une de ces provinces étaient inutiles à l'autre, demandèrent à se réunir à la république bolivienne : beaucoup de notables émigrèrent même sur les terres de cette dernière république. De là de nombreuses plaintes et de grands démêlés entre les deux gouvernemens; une guerre ardente de journaux et de pamphlets qui ne fit qu'envenimer la querelle. Nous venons de voir entrer en scène le dernier président du Pérou dont l'autorité légale n'a pas encore expiré, Obregoso, homme de bien et auquel on attribue les meilleures intentions, mais qui se fait remarquer par un défaut total d'énergie et une extrême pusillanimité. On a vu, au moment où les rènes de la république réclamaient une main ferme, cet homme timide laisser éclater à Callao l'insurrection de Salaberry, jeune encore, fougueux, impatient, énergique, qui proclamait son desir ardent de sauver la patrie et s'environnait de ces hommes qui ne manquent jamais aux chefs de révolution, hommes qui ont tout à gagner et rien à perdre. Nous avons vu Obregoso, fidèle à son caractère, quitter la capitale, se hâter de fuir, et publier des proclamations. Bientôt il demande secours à Santa-Cruz. Ce dernier sort de Bolivia à la tête de 6000 hommes, s'oppose à la marche de Salaberry, gagne une bataille près de Cuzco et pénètre dans cette antique capitale des Incas (1). Les provinces du sud profitent de la circonstance pour réclamer hautement leur réunion si desirée avec Bolivia ; et Santa-Cruz, maître des deux armées de Bolivia et du Pérou, tourne ses armes contre Obregoso lui-même, auquel il livre bataille et dont il met les troupes en déroute ; les choses en sont là au-

(1) Les journaux anglais annonçaient ces jours derniers que Salaberry avait été fusillé par les ordres du général Santa-Cruz.—Don Andrès de Santa-Cruz ami et compagnon d'armes de Bolivar, est président de la République Bolivienne.

jourd'hui. On voit de quelle prospérité et de quelle activité le commerce doit jouir dans un pays ainsi gouverné. Sur les cinq mille mines qui se trouvent à Potosi, cent sont à peine exploitées, et toutes les mines d'or et d'argent du Pérou ne produisent pas aujourd'hui plus de 500,000 piastres par année.

La *Fédération de l'Amérique Centrale* se compose de cinq républiques, où se trouvent 2,000,000 d'habitans, dont 600,000 sont aborigènes, savoir :

1.	Costa-Rica	150,000
2.	Nicaragua	350,000
3.	Honduras	300,000
4.	Salvador	350,000
5.	Guatemala	700,000
6.	District fédéral	50,000

On compte dans ces divers états 29 villes importantes et 12 ports, dont 6 sur la mer des Caraïbes et le golfe de Honduras, et 6 autres sur la mer Pacifique. Les troubles politiques ont dévoré toutes les ressources, qu'une situation si avantageuse et un sol fertile offraient aux habitans de ce pays.

Guatemala se trouvait placée, il a six mois, entre deux factions ennemies qui, sans doute, l'auront réduite en poudre : telles sont les dernières nouvelles que nous avons reçues de ce pays, administré aujourd'hui par le général Morazan. En fait de liberté anarchique, la *République Argentine*, celle de Buenos-Ayres, l'emporte sur toutes ses rivales. Après avoir régulièrement révolutionné ses institutions au commencement de chaque mois, la république Argentine, incapable de se gouverner par la modération, a destitué le général Viamont, naguère son président, pour conférer définitivement au général Rosa une dictature plus redoutable et plus étendue que celle de Sylla. Celui-ci en a usé pour massacrer à son aise le plus brave militaire de la contrée, le général Quiroga, et pour obtenir, à titre d'indemnité, cinquante lieues carrées de terre sur les bords du *Sauce-Grande*. Plus

de commerce, plus de crédit, plus de finances. La dette de la république Argentine s'élève à 130,000,000 de francs, et la Banque, instituée par Rivadavia, réclame aujourd'hui au gouvernement 20,000,000 de piastres en capital et intérêts. En revanche, on voit éclore des actes constitutionnels que l'on répare toutes les semaines et qui ne font pas renaître la marine délabrée, qui ne reconstruisent pas les ports détruits, qui ne remplissent pas les caisses épuisées.

Le Mexique marche rapidement vers la monarchie. Bientôt sans doute le général Santa-Anna, président actuel, s'emparera du diadème. L'or germe dans le sol de Mexico, et sans la détestable anarchie qui l'a décimé jusqu'à ce jour, ce serait un puissant empire. Peut-être devra-t-il au despotisme militaire ce que toutes ces constitutions, assaisonnées de pillages et de meurtres, n'ont pu accomplir jusqu'ici. Mais encore faudrait-il, pour accomplir ce chef-d'œuvre, une tyrannie persévérante et puissante : depuis Iturbide, les despotes n'ont pas manqué; malheureusement leur despotisme n'a duré qu'un moment. Acteur passager d'un ridicule mélodrame, chacun a fait son jouet sanglant du bien public et de la prospérité de l'état; chacun l'a exploité dans l'intérêt de sa fortune et de ses jouissantes égoïstes. On a traité sa patrie comme le brigand traite le voyageur, qu'il rançonne sans pitié et qui reste à demi mort sur la route, pendant que le bandit se sauve et cherche un asile dans les bois.

Le génie républicain s'est vigoureusement développé dans le Mexique, mais pour ne produire que des résultats désastreux : un esprit fédéral sans unité s'est opposé à toute centralisation; les gouverneurs n'ont pensé qu'à augmenter et étendre leur influence locale; à se rendre indépendans de l'autorité suprême, et à se créer une force militaire qui pût un jour les aider à s'emparer de la dictature. Cette scission d'intérêts ne pouvait aboutir qu'à l'anéantissement de la prospérité universelle. Il a fallu une révolution pour fixer le pouvoir central entre les mains de Santa-Anna, qui a détrôné

deux ou trois compétiteurs dont les forces, à-peu-près égales, se détruisaient mutuellement en désolant le pays. Ici encore, que de constitutions essayées, à combien d'expériences les médecins ont soumis la malheureuse république ! Chaque nouveau code brillait à l'horizon comme un météore et disparaissait aussitôt, éclipsé par les réglemens arbitraires du nouveau maître, qui ne tardait pas à céder la place à quelque adversaire plus heureux !

Le Mexique formait naguère une république fédérale, composée de dix-neuf états, de quatre territoires et d'un district fédéral, dont Mexico était le centre. Leur population réunie s'élève à 8,000,000 d'habitans. En 1808, le revenu du Mexique était de 22,000,000 de piastres (100,600,000 fr.); aujourd'hui, il ne dépasse guère 10 à 12,000,000 de piastres; et le budget de la guerre absorde plus des deux tiers de cette somme. En 1832, cependant, grâces aux droits exagérés des douanes, le revenu public s'est élevé à 16,000,000 de piatres. Les exportations de Vera-Cruz qui, avant l'indépendance, montaient à 22,000,000 de piastres ne dépassent pas maintenant 7,000,000 ; et toutes les républiques mexicaines consomment moins de marchandises anglaises que le Brésil, quoique la population de cet état ne se compose que de 5,000,000 d'habitans. Telle était la situation du Mexique lorsque Santa-Anna a pris en main les rênes du gouvernement.

Le général don Antonio Lopez de Santa-Anna, ancien lieutenant d'Iturbide, est né au Mexique de parens nobles et aisés. Son instruction est nulle ; mais il a l'instinct du commandement. Soldat heureux, plutôt que général habile, on l'a vu prendre part à toutes les insurrections qui ont désolé le Mexique. Après la guerre de l'indépendance, il contribue à l'érection de l'empire, puis il chasse Iturbide, devient démagogue, lutte contre l'aristocratie, attaque la centralisation au nom des fédéralistes, et renverse le système fédéral en faveur de l'unité. Maintenant le voilà jouant le rôle du serpent de bronze de Moïse : il a englouti tous les serpens subalternes qui dévoraient le pays par lambeaux. Tous ces actes sont illégaux ; mais

qui pourrait attendre autre chose d'un pays où la violence seule règne ? J'aime mieux l'énergie , la résolution , l'activité de Santa-Anna, que les rapines successives de vingt ombres de gouvernemens. Cette main rude et terrible, qui s'est emparée du pouvoir, le consolide en le saisissant. Plus tard, elle pourra rejeter le gantelet de fer dont elle s'arme, et pacifier la patrie. Déjà, dans ses rapports avec la province de Xacatecas, qui s'était soulevée, le président a donné une forte leçon aux gouverneurs des provinces; il les a ramenées violemment vers le centre; il a reconstitué ces liens de dépendance mutuelle sans lesquels tous les fragmens d'un vaste empire ne forment que des groupes inutiles et isolés. Après avoir prouvé la volonté active de faire respecter les lois du pays, il a fait acte de modération en dédaignant une vengeance personnelle.

La destruction du système fédératif, l'action vigoureuse d'une administration centrale, faisaient espérer que Mexico se releverait rapidement et donnerait l'exemple aux autres républiques, ses sœurs. Tout-à-coup un nouveau fléau, parti de l'une des extrémités de l'empire, est venu dessécher les premiers germes d'une végétation plus heureuse. Le Texas est aujourd'hui en pleine révolte. Les 12 ou 15,000 habitans de cette province demandaient : qu'elle fût érigée en état indépendant et à être représentés au congrès de Mexico. Comme on n'accédait pas assez vite à leur proposition, ils ont couru aux armes, seule manière de réclamer dans l'Amérique du sud. Les troupes du gouvernement ont été battues; et des places importantes se trouvent au pouvoir des rebelles qui ont été sur le point de s'emparer du port de Tampico.

Le Texas, vaste territoire qui s'étend depuis le 40° de latitude jusqu'au 28°, sillonné par plusieurs fleuves, et dont le sol présente une grande fertilité, avait depuis long-temps arrêté l'attention du gouvernement espagnol. Il voulait y attirer les émigrans d'Europe, leur accorder des priviléges, favoriser leurs établissemens; mais comme tous les projets du gouvernement espagnol, celui-ci fut bientôt oublié. Après l'indépen-

dance, les divers présidens de la république du Mexique n'eurent pas le temps de songer à des projets de colonisation. Il s'agissait de consolider le nouvel état, d'étouffer la révolte qui menaçait sans cesse le pouvoir. Cependant, le président Victoria, homme faible et borné, crut que le partage des vastes terrains, qui forment la province du Texas, rendrait son nom populaire; il essaya l'entreprise. Mais sans système, sans combinaison arrêtée, il ne put rien réaliser. Le président Guerrero mit à exécution les projets de son prédécesseur : il fit des concessions; disposa du territoire du Texas, comme d'une propriété privée; il enrichit ses amis, ses parens et ses flatteurs. Ceux-ci, dans la crainte de se voir un jour dépossédés de leurs nouvelles propriétés, dont les titres étaient fort contestables, s'empressèrent de convertir en piastres les milliers d'acres qui leur avaient été si libéralement départis. Sur toutes les places de l'Union anglo-américaine : à la Nouvelle-Orléans, à Boston, à New-York, des marchés furent ouverts, les concessions du Texas devinrent l'objet des plus honteuses spéculations. La lie des émigrans fut envoyée sur ce sol fertile : des aventuriers de toutes les contrées, sans ressources, sans moralité, se chargèrent d'y naturaliser la civilisation et l'industrie : armée d'avant-garde que le cabinet de Washington protégeait pour sonder les intentions du Mexique et profiter de son imprudente politique. Depuis ce moment, les Anglo-Américains, qui s'étaient arrêtés sur les bords du Rio-Colorado cherchèrent à s'introduire dans la partie centrale de la province, et ils seraient parvenus à s'y établir, sans la résistance énergique du vice-président Bustamente; seule administration digne du nom de gouvernement que les Américains du sud aient eue depuis leur indépendance. Rien ne prouve mieux les secrètes intentions du cabinet de Washington que la réponse faite par M. Van Buren aux observations que lui adressait le ministre résident du Mexique, sur la part que prenaient les Anglo-Américains aux méfaits des aventuriers du Rio-Colorado, et sur l'assistance qu'ils trouvaient dans leur gouvernement. « Non, monsieur, répondit

« M. Van Buren, le gouvernement ne protège pas l'invasion :
« ce serait un attentat contre le droit des gens : il protège les
« citoyens de l'Union, parce qu'il ne doit pas les abandonner
« dans aucune circonstance. »

Le soulèvement de ces étrangers a fait la plus vive sensation sur l'esprit des Mexicains, et la guerre du Texas est devenue une guerre nationale. Santa-Anna s'est mis à la tête d'une armée de six à sept mille hommes, bien vêtus, bien équipés (chose rare dans ces contrées). Il a franchi heureusement l'immense distance qui le séparait du théâtre de l'insurrection : mais les débuts de la campagne lui ont été peu favorables. Depuis il a pris sa revanche; mais en définitive parviendra-t-il à soumettre les rebelles : comment alimentera-t-il son armée dans un pays inculte, tandis que les Texiens, s'appuyant sur le Rio-Colorado, recevront de leurs alliés, les Anglo-Américains, tous les secours nécessaires pour traîner la guerre en longueur, épuiser l'armée de Santa-Anna, et triompher des Mexicains par leur passiveté? Voilà où en sont les choses : il serait difficile de dire quel sera le résultat de cette lutte.

Quel bénéfice pourrait apporter à ce malheureux pays la reconnaissance de son indépendance par l'Espagne, telle complète que vous la supposiez ? A quoi cela lui servirait-il ? L'Espagne elle-même n'est-elle pas accablée par la banqueroute, déchirée par les dissensions, dévorée par la guerre civile? Quels trésors peut-elle verser dans les caisses d'une nouvelle alliée, elle si malheureuse et si fatale, que ses embrassemens peuvent passer pour mortels ? Le Mexique doit tirer parti de ses dons naturels, de sa situation, de sa richesse : que sa législation commerciale et civile se stabilise, tout son avenir est là. Comment un perpétuel changement de systèmes n'effraierait-il pas le commerçant? Sous la foi des réglemens sanctionnés par un premier dictateur, amenera-t-il sa cargaison dans un port, qui sera bientôt soumis aux lois nouvelles, posées par un dictateur nouveau, sous peine de voir peut-être sa fortune confisquée par l'autorité arbitraire

d'un troisième? Remplira-t-il ses magasins de marchandises, lorsque chaque jour une bande de sans-culottes peut venir les piller au nom de la république, ou un bataillon de soldats indisciplinés les dévaster au nom du gouvernement? La stabilité des institutions peut seule créer le commerce et le soutenir. L'Espagne aura beau reconnaître l'indépendance du Mexique : tant que l'autorité suprême, ballottée par le vent des partis, changera de semaine en semaine, la pauvreté s'abattra sur ces régions fertiles, et tous les efforts des législateurs n'y pourront rien.

Le Chili, désolé par un épouvantable tremblement de terre, incapable de se livrer à des convulsions politiques, plus fatales peut-être que les convulsions du globe, n'a pas encore cicatrisé les plaies que ce fléau lui a faites. Nous n'avons rien à dire de ce malheureux pays, si ce n'est qu'il n'a encore payé ni le capital, ni l'intérêt de sa dette, et que sans doute il ne les paiera jamais. Telle est à-peu-près aussi la situation des républiques de Guatemala et de Bolivia, où le commerce languit, où l'activité publique s'endort au milieu des richesses du sol. Il est probable que Bolivia, par suite des mouvemens dont nous avons parlé plus haut, finira par absorber le Pérou. Tristes exemples, pour le monde, du peu d'influence que les constitutions écrites exercent sur la destinée des peuples. A travers l'Amérique méridionale, nous ne trouvons encore, après vingt ans d'expérience républicaine, que l'indolence du lazzarone ou l'activité fatale du bandit. Cette race n'est point cependant déshéritée de Dieu : elle a quelque chose de la souplesse de l'Indien et de l'énergie espagnole : elle vit sous le ciel le plus riche, dans la contrée la plus prodigue. Mais les vicieuses habitudes des nations sont lentes à se réformer. Une mauvaise éducation de peuple ne se répare pas au moyen d'une constitution. Les lois écrites sont toujours les esclaves des mœurs, et les institutions de Sparte n'eussent pas régénéré Byzance expirante.

(*Fraser's Magazine.*)

Villes industrielles de l'Angleterre.

N° I.

BIRMINGHAM.

On s'est fort peu occupé, jusqu'ici, de l'existence de nos villes industrielles, des phases diverses qu'elles ont parcourues; des transformations successives qu'elles ont subies. Ces foyers d'activité constante; ces sources inépuisables de notre richesse, qui, jettent sans cesse, dans la circulation, de nouveaux produits, qui rajeunissent la sève du corps social, qui font naître de nouveaux besoins, et forcent l'homme à de nouvelles exertions; toutes ces révolutions paisibles, mais plus utiles au bonheur des peuples que les plus brillantes conquêtes, n'ont pas encore eu leur historien. Personne n'a cherché à savoir comment nos villes industrielles, après s'être débarrassées des serres de la féodalité, ont abattu leurs tours, renversé leurs murailles, comblé les fossés qui gênaient leur essor, converti leurs manoirs seigneuriaux en usines et en ateliers, et comment enfin, sur ces ruines, elles se sont élevées grandes et fortes, et ont donné le signal d'une civilisation nouvelle. Cela devait être ainsi. Là vivent des hommes d'action livrés à des travaux pénibles, qui n'ont qu'un seul jour dans la semaine pour voir le soleil, pour respirer l'air pur; pour essuyer la sueur agglutinée sur leur front; pour

délasser leurs membres contractés par des manœuvres rudes et uniformes. Le loisir leur manque pour écrire ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, ce qu'ils éprouvent. D'ailleurs après de telles épreuves la pensée s'énerve ; on songe peu à résumer, à comparer; et les forces nouvelles que l'on acquiert sont immédiatement appliquées à l'accomplissement des mêmes uniformes travaux.

A l'extérieur, on fait peu d'attention à tous ces prodiges qui changent la face des empires : la mesure manque d'ailleurs pour les apprécier. Qu'est-ce en effet. Une navette qui se déroule d'elle-même ; des bobines qui fonctionnent comme des mains intelligentes; un engrenage plus simple; un peu d'eau qui s'évapore et dont on utilise la force. Eh bien! c'est la réunion de tous ces agens, simples, faibles en apparence, mais immenses dans leurs résultats parce qu'ils se multiplient à l'infini, qui crée des millards, transforme des bourgades en villes opulentes, comble les déficits occasionés par les guerres et les dilapidations, fait voguer nos mille navires, et assure sur tous les points du globe la prépondérance du nom anglais. Mais comment relier entre elles les mailles de ce vaste réseau; comment assigner à chacune d'elles la valeur qui leur est propre : comment supputer la part de toutes ces influences sur le résultat général; c'est à quoi on n'a pas songé. L'histoire des lieux où s'accomplissent tous ces phénomènes n'a pas même été faite. Cette histoire, nous n'avons pas la prétention de l'entreprendre ici, c'est seulement un essai que nous allons tenter.

Ne serait-ce pas un grand et magnifique tableau, que cette autopsie du corps industriel de la Grande-Bretagne; que ce panorama historique des villes où s'élabore tout ce qui est nécessaire à notre luxe et à nos besoins; où 4,000,000 d'hommes, secondés par de puissantes machines, convertissent tout ce qu'ils touchent en objets utiles, et dont le résultat définitif est une production annuelle de 160,000,000 £ (quatre milliards de francs). Manchester, les deux Bolton, Blackburn,

Preston, Rochdale, Warrington, nous ouvriraient leurs manufactures de coton; Halifax, Bradford, Huddersfield, Kendal, Norwick, Salisbury, Taunton, leurs manufactures de laine; Leeds, Barnsley, Warrington, Exeter, leurs fabriques de toile; Coventry, Macclesfield, Reading, Nottingham, nous convieraient au ravissant spectacle de leurs tissages de la soie; tandis que, plus modestes, Burslem, Etruria, Newcastle, Bristol, Worcester et Derby, nous feraient assister à ces manipulations habiles qui donnent à l'argile et au kaolin des formes si diverses et si gracieuses. Jusqu'à présent cette revue n'a pas été tentée : nous allons la commencer par une ville qui se distingue de toutes celles que nous venons de nommer par l'extrême variété des travaux industriels qui s'y concentrent.

Birmingham occupe une petite langue de terre à l'extrémité nord-ouest du comté de Warwick, qui, de ce côté, s'avance entre ceux de Stafford et de Worcester. Sa position géographique est à 52° 59' de latitude nord et 1° 18' de longitude ouest de Greenwich. Le canal de Fazeley, qui se joint à celui d'Oxford et de Grand-Tronc, met Birmingham en communication avec Londres, Hull, Manchester et Liverpool, tandis que le Vieux-Canal lui facilite les arrivages des produits des mines de fer et de charbon du Staffordshire. Birmingham se trouve ainsi en communication avec les mers qui entourent l'Angleterre : la mer du Nord, le canal Britannique, la mer d'Irlande et le canal Saint-Christophe. Grâces à cette heureuse situation, que l'art a su rendre encore plus favorable, Birmingham est parvenu à concentrer dans son sein les branches les plus diverses des arts métallurgiques.

Ici, le travail, armé de mille marteaux, se bat avec la nécessité et transforme en mille objets divers le cuivre, le fer et l'acier. Voici des câbles, des essieux, des enclumes; les roues tournent en sifflant, environnées d'écume, et polissent le métal : le fer, sous la pression d'immenses cylindres, tantôt s'aplatissant en rubans, tantôt traversant des filières de diffé-

rentes dimensions, s'enroule sur des bobines aussi souple, aussi délié que les brins de coton à Manchester. Birmingham peut fournir dix mille canons de fusil par mois, et deux milliards d'épingles en une semaine. A la fabrication des armes à feu se joint celle de tous les articles de quincaillerie fine, les boucles et les boutons, puis les fouets, la sellerie, les tabatières, les jouets d'enfans, la bijouterie, le plaqué, la tôle, l'émail, les garnitures de cheminée. Il serait impossible de donner une nomenclature exacte de tout ce qui se produit à Birmingham : des sièges à étui, des parasols de poche, des marche-pieds à ressort, des yeux de poupée et mille inventions merveilleuses pour tous les besoins domestiques. Depuis long-temps les fabricans de Birmingham se sont appliqués à la verrerie, et ils produisent aujourd'hui des lustres dont le travail présente la plus rare perfection. Les imitations du laque de la Chine y forment aussi une branche de commerce très étendue, depuis que Bakerville eut l'idée d'appliquer ce vernis sur le carton-pâte.

Un article, qu'au premier aspect on jugerait devoir être d'une très faible importance, est devenu, depuis quelque temps d'un usage si général, qu'il forme aujourd'hui une branche d'industrie très considérable : c'est la plume d'acier. Le prix de ces plumes n'a cessé de diminuer pendant que leur qualité se perfectionnait. Le principal fabricant de plumes d'acier emploie 250 ouvriers et consomme annuellement plus de 40 tonneaux d'acier en feuilles, dont chaque tonneau fait à-peu-près 10,000 grosses de plumes. En supposant que ce fabricant fasse à lui seul la moitié des plumes que produit la ville, nous aurons un total de 800,000 grosses ou 115 millions de plumes d'acier, fabriquées annuellement à Birmingham, sans compter celles qui se font à Sheffield et en d'autres lieux.

Mais ce n'est là qu'un échantillon bien incomplet des produits si divers de l'industrie de Birmingham. Sheffield s'applique surtout à confectionner des objets d'utilité, des instrumens aratoires et d'un usage général ; Birmingham, au

contraire, joint à ces articles une foule d'objets de luxe, dont la plupart sont sans importance, pris isolément, mais qui réunis, représentent des sommes considérables. On estime que les arts métallurgiques, dans la Grande-Bretagne, fournissent tous les ans à la consommation 18,000,000 £ (450,000,000 fr.) de produits, dont près de 100,000,0000 fr. sont livrés à l'exportation. Trois cent soixante mille ouvriers concourent à cette production, et Birmingham en occupe plus de 50,000. Cette ville entre donc pour un sixième au moins dans cette production et pour moitié dans la production de la quincaillerie, dont l'exportation seule s'élève à 40,000,000 fr. Mais pénétrons plus avant dans l'histoire de cette ville.

Birmingham est située à-peu-près au centre de l'ancien royaume saxon de Mercie. Le fondateur de ce royaume et son premier roi fut Cridda, soldat de fortune, qui, en l'an 585, donna Birmingham à l'un de ses lieutenans, nommé Ulwine, prénom qui, après plusieurs changemens, finit par devenir le nom de famille d'Allen, assez commun aujourd'hui. Les Allen possédèrent Birmingham jusqu'à ce que Guillaume-le-Normand introduisît le droit féodal en Angleterre, et usurpât la suzeraineté absolue sur tous les domaines. Dans la division arbitraire qu'il fit du pays en baronies, il donna Birmingham avec tous ses droits, dépendances et immunités à un officier normand, nommé Guillaume Fitz-Ausculph. Les Allen de Birmingham se virent forcés, comme tous les autres seigneurs anglais, de plier sous le joug de l'usurpation normande, et au lieu des droits héréditaires dont ils avaient joui jusqu'alors, ils n'eurent d'autre alternative que de se soumettre à un humiliant vasselage ou d'accepter leur ancien patrimoine comme un arrière-fief militaire. Ils préférèrent ce dernler parti et continuèrent à résider sur leur terre de Birmingham, où ils devinrent les chevaliers de leurs nouveaux seigneurs, les barons de Fitz-Ausculph, qui tinrent leur cour au château de Dudley. La famille d'Allen demeura, après cela, en possession tranquille de son manoir patrimo-

nial jusqu'au règne de Henri VIII. Mais, en 1537, John Dudley, lord L'Isle, qui fut fait duc de Northumberland par Edouard VI, dépouilla indignement Edouard Allen de Birmingham de ses biens et de son honneur par la plus infâme des machinations. Voici les détails de cette triste histoire: Northumberland, desirant avoir le domaine de Birmingham, fit sonder Edouard Allen, pour savoir s'il consentirait à s'en défaire. Ce dernier, n'ayant pas besoin d'argent et ne voulant pas vendre une terre que sa famille possédait depuis tant de siècles, rejeta les ouvertures du duc. Ce lord résolut alors de s'en emparer à tout prix. A cet effet il gagna deux scélérats pour commettre un vol de grand chemin sur un de leurs confrères dans un moment où Edouard de Birmingham passerait, afin que l'on pût jurer qu'ayant été présent au crime, il en avait été complice. Arrêté, jeté en prison, accusé de vol, des émissaires du duc vinrent le trouver et lui firent entendre que, s'il consentait à céder à celui-ci le domaine de Birmingham, ce seigneur userait de son influence auprès du roi, pour lui sauver la vie. L'infortuné Edouard se vit forcé de consentir à cette impudente proposition et ne se réserva qu'une pension de 40 £ pour lui et sa femme. Northumberland ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Décapité pour haute trahison, le 1er mai 1553, ses biens furent confisqués, et la reine Marie, au lieu de rendre la terre de Birmingham à la maison qui en avait été si cruellement dépouillée, la donna à une famille du comté de Warwick, nommée Marrow, qui la conserva jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. La succession mâle de cette famille s'étant éteinte, le domaine fut vendu à Sherlock, évêque de Londres, qui le revendit en 1746 à Thomas Archer, d'Umberslade, dans le comté de Warwick, des mains duquel il passa à André, lord Archer, qui mourut en 1778, laissant trois filles pour partager sa succession. L'une d'elles épousa Christophe Mulgrave, écuyer, du comté de Sussex, et reçut pour sa part le domaine de Birmingham, qu'elle possède encore

aujourd'hui. Le plus important des droits seigneuriaux, savoir l'octroi du marché, a été acheté, il y a quelques années, par la ville, au prix de 12,500 £. On calcule qu'il vaut aujourd'hui 45,000 £.

L'histoire industrielle de la ville de Birmingham peut se diviser en trois époques. La première commence avec l'origine même du lieu, et cesse à la restauration de Charles II. La seconde s'étend depuis l'an 1660 jusqu'à l'application de la machine à vapeur aux travaux des manufactures; la troisième époque, la plus courte des trois, mais sans contredit la plus importante, ne comprend que l'espace qui s'est écoulé depuis cette application jusqu'à nos jours. Examinons quelle a été l'influence relative de ces trois époques sur l'accroissement de la population de cette ville : ce rapprochement est du plus haut intérêt. Jusqu'au onzième siècle, Birmingham ne posséda que 3,000 habitans; en 1650, il y en avait plus de 5,000; en 1700 ce chiffre se trouva triplé. En 1781, lors de l'applicatisn de la vapeur aux travaux de l'industrie, on comptait à Birmingham 50,000 âmes; en 1835 ce chiffre s'est élévé à 155,000, et la valeur des propriétés immobilières y est estimée à 10,000,000 £ (250,000,000 fr.). Cependant, il n'y a pas long-temps encore, Birmingham n'avait pas de bureau de postes, et n'était point représentée au Parlement.

Il n'existe aucune description de cette ville, au-delà du seizième siècle. Le premier écrivain qui en ait parlé avec quelque détail est Leland. Voici ce qu'il en dit :

« J'entrai dans la ville de *Bermigham* par une des plus jolies rues que j'aie vues. Cette rue, si j'ai bonne mémoire, s'appelle *Dirtey* (aujourd'hui *Deritend*). Elle est habitée par des forgerons et des couteliers, et il y a un ruisseau qui sépare cette rue de Bermigham; c'est un hameau dépendant de la paroisse qui y touche (celle d'Aston). A l'extrémité de Dirtey, il y a une chapelle fort propre et un presbytère en bois tout contre le bord du ruisseau, qui coule devant; et comme je traversais le gué près du pont, l'eau descendait à droite, et

à quelques milles plus bas le ruisseau se jette dans la *Tame* sur la rive droite. Ce ruisseau, au-dessus de Dirtey, se divise en deux bras qui se rejoignent de nouveau au-dessous du pont. On dit qu'il prend sa source à quatre ou cinq milles au-dessus de Bermigham, près des montagnes noires. Bermigham est une bonne ville de marché à l'extrémité du comté de Warwick, et ce qu'elle a de plus beau est une rue qui monte depuis la rive gauche du ruisseau, le long d'une colline, pendant l'espace d'un mille. Je n'ai vu dans la ville qu'une seule église paroissiale. Il y a beaucoup de forgerons et des couteliers qui font des couteaux et autres instrumens tranchans, et des fabricans de mors, et beaucoup de cloutiers, de sorte qu'une grande partie de la ville subsiste du travail des forgerons qui tirent leur fer et leur charbon du comté de Stafford. » Quarante ans après Leland, Camden disait :

« *Bermicham* est plein d'habitans, et la ville retentit du « bruit des marteaux et des enclumes ; car la plupart d'entre « eux sont des forgerons. La partie basse est fort humide, « dans la partie haute s'élèvent de belles maisons. »

On a pu remarquer que ces deux anciens auteurs ne se servent pas de la même orthographe en parlant de cette ville. Un antiquaire de Birmingham, M. Hamper, assure que ce nom a été écrit de cent quarante manières différentes. Quant à la manière de le prononcer, la plus populaire est de dire *Broemdjem ;* plusieurs savans grammairiens et entre autres le docteur Parr, soutiennent qu'il faut dire *Bromitchem,* tandis que les merveilleux, qui veulent éviter tout ce qui peut ressembler à la vulgarité, affectent de prononcer *Birmingham,* comme le nom s'écrit.

S'il faut en croire les écrivains qui se sont livrés à des recherches sur les antiquités de l'Angleterre, la ville de Birmingham avait déjà un marché public avant l'invasion des Romains. Les chartes qui lui avaient été accordées pour lui assurer le droit de tenir des marchés furent renouvelées à diverses époques par les rois saxons et danois ; mais, chose

étonnante et digne de remarque, depuis les temps les plus reculés, le jour de la tenue du marché n'a jamais changé : il est toujours resté fixé au jeudi. Située à peu de distance des mines de fer du Staffordshire, qui ont été bien certainement exploitées à une époque fort reculée, placée en outre dans un district autrefois très boisé, elle réunissait de grandes facilités pour l'établissement des forges et des usines métallurgiques qui, jadis, n'employaient d'autre combustible que le charbon de bois. Le premier historien de Birmingham, William Hutton, en décrivant un très ancien fourneau, qui était encore en activité en 1780, remarque que, tout à côté, s'élevait ce qu'il appelle une montagne de scories, restes des opérations de la fonte, et qui, d'après l'échelle d'accroissement, devait avoir exigé au moins dix siècles pour se former. C'est tout ce que l'on sait de cette première époque de la vie industrielle de Birmingham.

Un roi qui avait parcouru les différentes cours de l'Europe, et une cour qui avait puisé l'amour du luxe chez les peuples étrangers, introduisirent en Angleterre le goût de l'élégance et de la recherche dans les meubles; Birmingham se plaça dès-lors à la tête de toutes les villes du royaume, par le talent et l'industrie avec lequel elle se livra à la fabrication d'une foule d'objets conformes aux nouvelles exigences du commerce. Une des fabriques les plus florissantes de Birmingham était celle des boucles de souliers. Quand elles étaient à la mode, on en fabriquait tous les ans 2,500,000 paires, qui employaient 5,000 ouvriers. Les boucles se sont maintenues en Angleterre pendant près d'un siècle. Les premières, portées par Guillaume III, n'avaient que la grandeur d'une fève, mais après avoir pris toutes sortes de formes, elles finirent par devenir si laides et acquérir des dimensions si gênantes qu'elles furent abandonnées. La substitution des cordons de souliers aux boucles de cuivre et d'acier anéantit cette industrie.

La fabrique de boutons, objet d'une utilité plus durable, et qui, étant en quelque sorte indispensable, ne courait au-

cun risque de passer entièrement de mode ; elle est encore aujourd'hui une des principales branches du commerce de Birmingham, et ses produits s'élèvent à plus de 1,600,000 £. Cette industrie se subdivise en soixante branches différentes, dont plusieurs fournissent de l'occupation à des milliers de femmes et d'enfans. La manufacture de feu M. Taylor était célèbre pour les boutons dorés et argentés, et l'on assure que les balayures, contenant les particules de métaux précieux qui se perdent dans les diverses opérations, se vendaient annuellement 1,000 £. MM. Heaton fabriquent tous les ans quarante tonneaux de formes de boutons, dont la valeur est estimée à 200,000 £ (5,000,000 fr.). Le nombre total de formes de boutons que fournissent chaque année les manufactures de Birmingham, est porté à 600,000,000.

Dès avant la conquête des Normands, les habitans de Birmingham se livraient à la fabrication des lances et des épées; mais long-temps après l'invention de la poudre, Londres fut la seule ville du royaume où l'on fabriquât des armes à feu. La compagnie des armuriers de Londres fut établie comme corps de métier, par lettres-patentes du roi Charles Ier, en 1638. Lors de la restauration cette branche d'industrie pénétra aussi à Birmingham. Elle y fit cependant peu de progrès; car, dans les premières années du règne de Guillaume III, les fusils anglais étaient peu estimés. Ce roi s'étant plaint un jour de ce qu'il était obligé d'en faire venir de Hollande, à grands frais et avec beaucoup de difficultés, sir Richard Newdegate, l'un des députés du comté de Warwick au parlement, recommanda à l'attention du roi ses commettans de Birmingham, qu'il assura être parfaitement en état d'obvier à cette difficulté, pourvu qu'ils obtinssent la protection nécessaire. Le roi fit sur-le-champ demander un nombre considérable de fusils, et depuis ce temps, Birmingham s'est autant distinguée dans cette branche d'industrire que dans toutes les autres. De 1805 à 1815, cette ville seule fabriqua pour l'usage du gouvernement 3,079,120 canons

de fusil et 2,935,787 chiens. Pendant le même espace de temps, Birmingham fabriqua, en outre, un million de fusils pour la Compagnie des Indes, sans compter un grand nombre de fusils de chasse et de fantaisie. Un tir d'essayage pour l'épreuve de tous les canons de fusils et des pistolets qui sortent des fabriques de la ville, a été établi par acte du parlement. Tous ceux qui supportent l'explosion d'une très forte charge, sont marqués d'un poinçon dont la contrefaçon est punie de la déportation, et la vente des canons qui n'ont pas été poinçonnés est prohibée sous peine d'une très forte amende.

C'est ici qu'il convient de décrire le bel établissement de Soho, qui appartient aussi, du moins quant à sa fondation, à la seconde des époques dont nous venons de parler. Cet établissement est situé à environ deux milles du centre de la ville, sur la route de Wolverhampton; mais dans un comté différent, c'est-à-dire, dans celui de Stafford. Le penchant de la colline que recouvrent aujourd'hui les vastes bâtimens et les jardins de Soho, était en 1757 une stérile bruyère, où vivaient quelques milliers de lapins, sous la surveillance d'un garde-chasse dont la cabane était placée au sommet du coteau. Dans cette même année, MM. Ruston et Evans louèrent ce terrain par bail emphythéotique de quatre-vingt-dix-neuf ans, et y construisirent une maison, ainsi qu'un moulin pour rouler le métal. En 1762, M. Boulton, fabricant de Birmingham, acheta l'emphythéose, et commença par reconstruire et agrandir le moulin; puis il y transporta sa fabrique tout entière; mais les édifices ne suffisant pas aux vastes entreprises auxquelles il avait l'intention de se livrer, il posa en 1764 les fondations de la manufacture telle qu'elle existe aujourd'hui, et la termina l'année suivante.

Les constructions se composent de quatre carrés, réunis par des rangées de magasins assez vastes pour recevoir 1000 ouvriers, dont plus de 600 sont constamment employés. On n'a épargné aucune dépense pour rendre l'architecture des

bâtimens uniforme, élégante et commode, tandis que les jardins et le parc, parfaitement bien entretenus, font l'admiration de tous les étrangers qui les visitent. Lors du premier établissement de cette manufacture, elle ne produisait guère que les mêmes objets que fournissaient les autres fabriques du voisinage : des boutons, des boucles, des chaînes de montres, de la menue bijouterie, etc. Peu de temps après, on y entreprit la fabrication du plaqué sur une grande échelle, et, quand le succès de cette branche d'industrie et de quelques autres encore fut assuré, M. Boulton, qui s'était associé avec M. Fothergill, entreprit celle des ouvrages en bronze et en or moulu. Ils établirent une correspondance étendue avec toute l'Europe, et offrirent les plus grands avantages aux hommes qui pouvaient les seconder. Ils fabriquèrent des vases, des candélabres, des cages de pendules, des porte-montres et toutes sortes d'ornemens de ce genre. Cette manufacture, nouvelle en Angleterre, fut encouragée par le roi et par les seigneurs les plus riches du royaume; le résultat fut tel que l'importation de ces objets diminua considérablement, et qu'une branche précieuse de commerce s'ouvrit avec les principales villes de l'Europe. Le succès de cette tentative encouragea les industrieux propriétaires de la manufacture de Soho à faire de nouveaux essais. La première entreprise, à laquelle ils se livrèrent, fut la fabrication de la vaisselle d'argent. Ils obtinrent non sans peine, du gouvernement, l'établissement d'un bureau de contrôle à Birmingham, et, depuis ce temps, la vaisselle d'argent forme un des plus importans produits de la manufacture de Soho. La quantité d'argent employé seulement pour faire des porte-crayons, des tabatières, des chaînes, des dés à coudre, etc., est évaluée à 3,000 onces par semaine, ou 150,000 onces par an.

Mais ce qui a surtout donné une grande extension à ce magnifique établissement, c'est la fabrication primitive et exclusive des *machines à vapeur*. Arrêtons-nous ici un instant; car c'est de là que date la troisième et sans contredit la

plus importante époque de la prospérité de Birmingham.

Le docteur Roebuck, associé de Watt, et co-propriétaire du brevet d'invention que ce dernier avait obtenu pour la fabrication des machines à vapeur, ayant éprouvé des pertes considérables dans l'exploitation de mines, se trouva hors d'état de remplir les engagemens qu'il avait contractés avec Watt. M. Boulton était déjà connu à cette époque, pour un des fabricans les plus intelligens et les plus entreprenans de l'Angleterre. M. Roebuck, ayant obtenu le consentement de M. Watt, lui vendit sa part dans le brevet d'invention. Ceci se passait en 1773. Watt s'étant rendu à Birmingham, une partie des bâtimens de Soho lui fut exclusivement réservés, et Boulton comprit si bien toute l'importance de la découverte à laquelle il s'était associé qu'il ne craignit pas de dépenser 47,000 £, avant de voir arriver la plus faible rentrée. Il s'écoula un temps assez considérable avant que l'usage de ces machines commençât à être adoptée; peu-à-peu cependant elles pénétrèrent dans les mines, puis dans les manufactures du royaume. Quand cette fabrication eut pris de l'extension, on construisit à une distance commode une fonderie. Située sur le bord d'une des branches du canal de Birmingham, elle a l'avantage de recevoir par eau le charbon, le fer, le sable, toutes les matières premières qui sont nécessaires, etc., et elle expédie, par la même voie, sur tous les points du royaume, ses machines et ses autres produits.

Toutefois, la manufacture de Soho, en s'occupant de la construction de machines à vapeur pour les autres, ne négligea pas de tirer pour elle-même tout l'avantage possible de cette importante découverte. Ses cylindres, ses pompes, ses fourneaux, furent tournés, percés, soufflés par le moyen de la vapeur, et elle appliqua même cette force nouvelle à la fabrication de la monnaie. Le moulin ou machine à monnayer, que M. Boulton y établit en 1783, et qui reçut plus tard de grands perfectionnemens, frappait les pièces non-seulement avec une promptitude, mais encore avec une netteté jusqu'alors

inconnue. Depuis ce temps, toutes les pièces de cuivre qui ont cours en Angleterre se frappent à la monnaie de Soho. La machine à vapeur, qui dessert la monnaie de Soho met en mouvement huit machines différentes. Chacune d'elles est capable de frapper 70 à 84 pièces par minute, c'est-à-dire 4 à 5,000 par heure, de sorte que les huit machines ensemble peuvent frapper par heure 30 à 40,000 pièces. Voici les opérations que ces machines exécutent à l'aide de la vapeur. Elles roulent les masses de cuivre en feuilles; elles amincissent ces feuilles entre des cylindres d'acier; elles façonnent les pièces pour les mettre sous le balancier; elles secouent les pièces monnayées dans des sacs; elles frappent à-la-fois les deux côtés, cordonnent les bords des pièces, et chassent immédiatement chaque pièce frappée, qu'elles remplacent aussitôt par une autre. Enfin, ces machines ont encore l'immense avantage d'empêcher la fraude en tenant un compte exact des pièces qu'elles frappent, et avec leur secours un petit nombre d'enfans peuvent, dans l'espace de six heures, frapper environ deux cent mille pièces de monnaie.

Les laminoirs offrent des résultats non moins remarquables. Là une force immense est nécessaire, afin de dilater par une simple compression une barre de métal en une feuille longue et mince. L'action de la machine à vapeur, source du mouvement, la révolution rapide de l'énorme et lourd balancier, que l'œil peut à peine suivre, le tournoiement perpétuel des cylindres qui allongent la matière résistante que l'on présente à leur action, tout se réunit pour donner au spectateur une haute idée de la merveilleuse puissance de la vapeur et des applications infiniment variées, dont elle est susceptible. Dans les clouteries, un mécanisme simple découpe le clou sur des feuilles de fer avec une promptitude qui surpasse celle que la main la plus exercée mettrait à découper du papier avec des ciseaux. Les clous ainsi coupés reçoivent par une forte pression des têtes bien formées, pendant qu'une heureuse application des sciences chimiques leur donne par la recuite

(*annealing*) une ténacité qui égale presque ce qu'auraient produit le marteau et l'enclume. On fait aussi à Birmingham des vis avec une admirable précision, sans le secours de la chaleur et par une série de procédés mécaniques qui dispense de tout ce que ce travail avait de pénible. La machine qui sert à faire les anneaux des boutons est encore fort ingénieuse. Une seule révolution suffit pour couper le fil de laiton, le courber et donner à ses extrémités l'aplatissement nécessaire pour attacher l'anneau au corps du bouton. Sans contredit, c'est à ces puissantes machines et aux améliorations continuelles qu'elles subissent, que l'on doit imputer l'abaissement progressif que l'on remarque dans les produits de cette ville, ainsi que le constate le tableau suivant :

NATURE DES PRODUITS.		PRIX EN 1812	PRIX EN 1832	TAUX DE LA RÉDUCTION p. 0/0.
		fr. c.	fr. c.	
Enclumes et blocs en fer	le quintal.	35 25	17 50	44
Alènes Liverpool	les 12 douz.	4 35	1 25	71
Chandeliers en fer unis.	les 12 douz.	4 95	2 80	41
—— à raies	les 12 douz.	7 90	4 65	41
Chevilles à lit, 6 po.. à tête carrée. .	les 12 douz.	9 35	5 60	40
—— *id.* à tête plate . .	les 12 douz.	10 60	5 80	45
Etrilles à 6 rangs	la douz.	6 05	1 25	75
— à 8 rangs.	la douz.	7 80	1 75	74
Etrilles avec brevet de perfectionnement. à 6 rangs. . . .	la douz.	8 55	1 75	80
Etrilles avec brevet de perfectionnement. à 8 rangs. . . .	la douz.	10 60	2 »	79
Chenets avec tête en fer, n° 1	la douz.	1 65	70	53
— — — — n° 2	la douz.	4 85	60	53
— — — — n° 3	la douz.	2 05	90	53
— — — — n° 4	la douz.	2 25	1 05	53
Platines de fusil	la pièce.	8 95	2 20	73
Serrures avec un quart laiton	la pièce.	30 »	3 10	85
— de 2 et demi à 3 pouces	la pièce.	2 70	95	65
Marteaux, brochoirs	les 12 douz.	6 25	2 50	60
Cuillers en fer-blanc	les 12 douz.	28 10	75	69
Etriers plaqués en étain.	la douz.	8 79	2 95	61
Chaînes de trait en fer	le quintal.	58 40	18 75	68

Cette diminution ne s'est pas arrêtée là : depuis une dizaine d'années, le prix de la plupart des articles de Birmingham a baissé de 40 à 50 p. %. Les grandes usines de Soho et les

nombreuses machines à vapeur, répandues dans la ville, ont opéré cette réduction. On compte aujourd'hui à Birmingham 110 machines à vapeur de la force de 2000 chevaux, autour desquelles se groupent une foule de petites industries, qui ont besoin de moteurs économiques. Les fabricans de ceintures, de cordons, de bretelles, de garnitures de parapluies, d'ébénisteries, etc., etc., viennent demander à ces grandes suzeraines une partie de l'excédant de leurs forces. Moyennant une faible rétribution annuelle, la grande machine fait mouvoir leurs tours, leurs broches, leurs volans, leurs métiers, et cette féodalité d'une nouvelle espèce a pour résultat de mettre à la portée de toutes les fortunes une multitude d'objets utiles, dont le bas prix auquel ils sont livrés fait la prospérité de Birmingham.

(British and Edinburgh Cyclopedia.)

Voyages.

—

DIX ANNÉES

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

M. Moodie, lieutenant au service de l'armée anglaise, fut mis à la demi-solde en 1819. Une partie de sa famille, d'origine écossaise, avait émigré au Cap pour réparer les désastres de sa fortune. Sans ressources, sans patrimoine, et la carrière militaire ne lui offrant plus de chances d'avenir ; ce jeune officier quitta la mère-patrie pour aller rejoindre son frère, établi dans les environs de la ville du Cap. Après un séjour de dix années dans cette colonie, M. Moodie, de retour en Angleterre, a publié le résultat de ses observations, dont nous allons donner les extraits qui nous ont paru les plus intéressans :

Plusieurs circonstances concourent à rendre l'Afrique méridionale l'un des pays les plus salubres qu'il y ait au monde. Les deux vents régnans, celui du S. E. et celui du N. O. passant sur une grande étendue de mer, tempèrent les chaleurs de l'été, chassent les miasmes et préservent le pays des maladies qui résultent de la putréfaction des matières végétales. Les maladies dont les habitans se plaignent sont peu dangereuses, et le plus souvent elles sont causées par l'excès de nourriture et le défaut d'exercice. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le climat du Cap, c'est

son extrême sécheresse. Une grande partie du pays se trouve, par le seul défaut d'humidité, hors d'état de produire aucune espèce de céréales, tandis que quand on remédie à ce défaut par une irrigation artificielle, le sol devient si fertile qu'il donne de 80 à 100 pour un de froment. Maintenant la colonie se trouve dans des conditions plus favorables pour élever des troupeaux que pour cultiver des céréales. En examinant la carte, on reconnaîtra que toutes les contrées situées sous le même parallèle de latitude que le Cap, sont dans le même cas, à moins que les fleuves qui les baignent ne prennent leur source dans des lieux soumis à l'influence des pluies du tropique. Or, comme il n'en est point ainsi de ceux qui arrosent l'extrémité méridionale de l'Afrique, cette région éprouve toute la sécheresse naturelle à sa position géographique.

La situation de la ville du Cap est magnifique et imposante. Elle est construite sur un terrain en pointe qui regarde la mer, tandis que la montagne de la Table s'élève brusquement par derrière à une hauteur de 3500 pieds. Au bas de la montagne, on trouve de nombreuses plantations de l'arbre d'argent (*silver tree*), et des vignobles considérables, ornés de jolies chaumières blanchies à la chaux et ombragées de pampres. Les rues disposées avec une grande régularité et se coupant à angles droits, et les maisons avec leurs toits en terrasse, donnent à la ville du Cap un aspect très agréable, mais, dès que l'on pénètre dans l'intérieur, on est choqué des grossiers ornemens en plâtre, dont les façades des maisons sont surchargées et qui leur donnent l'apparence de constructions en pain d'épice. Le Cap de Bonne-Espérance, étant un point de relâche pour tous les navires qui font les voyages de l'Inde, de l'Amérique et de l'Australie, prend chaque jour plus d'importance. En 1824, la population de la ville s'élevait à 18,668 personnes, on la portait, en 1831, à plus de 20,000; et le recensement de cette époque élevait le chiffre de la population totale de la

colonie à 127,000 personnes, dont 34,000 esclaves. Parmi les colons d'origine européenne, il en est beaucoup qui descendent des protestans français. Ils sont établis dans ce qu'on appelle le quartier français *(de fransche hoek)* depuis la révocation de l'édit de Nantes. Ce sont eux qui ont introduit dans le pays la culture de la vigne. Quoiqu'ils aient entièrement perdu la langue et les mœurs de leur patrie, en s'alliant avec les Hollandais, ils conservent toutefois quelques qualités physiques qui les distinguent des autres colons. Ils sont moins phlegmatiques; leur physionomie est plus expressive; leurs yeux ont plus d'éclat et leurs traits plus d'agrément.

A en juger par l'air d'aisance qui règne chez la plupart des habitans, l'étranger pourrait être porté à se former les idées les plus fausses de la prospérité réelle de la colonie : la population agricole est gênée et la culture n'augmente point. Les vignerons des environs de la ville du Cap ne sont pas dans une position prospère, et le commerce des vins y a décliné par suite de la réduction des droits sur les vins d'Europe et par la qualité inférieure de ceux du Cap.

Voici quel a été dans ces dernières années le mouvement du port. En 1831, plus de 200 navires sont entrés dans le port du Cap, et 231 en sont sortis. Le chiffre des importations s'est élevé à 345,000 £ (8,625,000 fr.), et celui des exportations à 213,000 £ (5,325,000). Dans ce dernier chiffre les vins du Cap y entrent pour 149,000 £ (3,725,000 fr.), c'est-à-dire pour plus de moitié. La valeur du froment exporté s'est élevée à 24,000 £ (600,000 fr.).

Après le Cap, les villes les plus importantes de la colonie sont Stellenbosch et Zwellendam, chefs-lieux de deux districts agricoles assez florissans. En me rendant à la résidence de mon frère, qui se trouve dans le voisinage de Zwellendam, le sol m'apparut généralement sablonneux et aride, mais néanmoins couvert partout de broussailles et de magnifiques bruyères qui s'élevaient à une hauteur de plusieurs

pieds. A mesure que nous avancions le terrain devenait meilleur et bientôt il me sembla qu'il ne lui aurait fallu qu'une plus grande abondance d'eau pour le rendre extrêmement productif. Pendant que nous traversions les défilés des montagnes nous rencontrâmes plusieurs charrettes pesamment chargées de blé, de beurre et de volaille, qui se rendaient au marché de la ville du Cap. La lenteur que ces charrettes mettent dans leurs voyages paraîtra inconcevable à un cultivateur anglais; elles sont traînées par douze bœufs, et emploient souvent douze ou quatorze jours pour faire 70 lieues. Du reste, la construction de ces voitures est admirable, surtout quand on considère leur solidité qui leur permet de traverser sans se briser les terribles ornières dont sont remplies les routes qui passent par les précipices et les ravins qu'elles sont obligées de franchir.

Il n'y a point d'auberge sur les routes; aussi les personnes qui voyagent profitent toujours de l'hospitalité que les fermiers leur accordent sans vouloir jamais accepter de rémunération. Possédant en abondance tout ce qui leur est nécessaire, les fermiers se regardent comme amplement payés de leurs bontés par les nouvelles que l'étranger leur donne en échange. Les mœurs et les usages des Hollandais se ressemblent tous d'une extrémité de la colonie à l'autre, et ils n'aiment pas à s'en départir : aussi un voyageur doit-il toujours calculer sa route de façon à arriver à la ferme où il veut dîner, avant midi. Après avoir dessellé son cheval, il attend tranquillement que le couvert soit mis, se place à table sans invitation, se sert lui-même et prend avec sa fourchette les morceaux qui lui plaisent. S'il faisait des façons ou s'il voulait servir les dames, il s'exposerait au ridicule. Qu'il prenne garde surtout d'arriver trop tard; on ne lui offrirait rien, car on se figurerait que s'il avait eu l'intention de manger, il eût pris soin de venir à temps.

Le régime intérieur des établissemens moraves est trop connu pour que j'entre à ce sujet dans de grands détails;

je me bornerai à faire remarquer que, quoique les frères aient établi entre eux une entière communauté de biens, ils n'exigent pas que les Hottentots qu'ils instruisent suivent leur exemple. Ils comprennent que cette discipline sociale n'est pas de nature à être adoptée par tous les hommes; il faut avouer en effet que si elle convient peu aux sociétés civilisées, elle est bien moins faite encore pour réveiller l'énergie assoupie d'une nation sauvage, plongée dans l'ignorance et la paresse. D'un autre côté cependant les frères moraves commettent une erreur grave dont ils paraissent n'avoir pas calculé toutes les conséquences. Ils obligent les Hottentots qui appartiennent à leur institution à déposer entre leurs mains tout l'argent qu'ils gagnent, et leur fournissent en retour les objets dont ils ont besoin pour se vêtir ou se nourrir. Par ce moyen ils les empêchent, à la vérité, de dépenser leur argent en boissons spiritueuses, défaut auquel ils ne sont que trop enclins, mais en revanche ils les retiennent sous une tutelle perpétuelle, ils leur ôtent toute émulation et arrêtent les progrès de leur industrie. C'est à cela principalement qu'il faut attribuer la langueur dont paraissent frappés les établissemens des missionnaires Moraves.

C'est de la société-mère en Allemagne que les frères reçoivent leurs épouses; il paraît que ceux d'Europe ont grand soin de garder les plus belles pour eux. Parmi les sœurs que je vis à Genadendaal, l'une était boîteuse, l'autre borgne et la troisième un peu vieille relativement à l'âge de son mari. Les ménages m'ont cependant paru fort heureux. Les dames surtout semblaient enchantées d'avoir échappé à un célibat perpétuel.

La ferme qu'occupe mon frère appelée *Groot vader's Bosch* (le Bois du grand-père) est située à vingt milles de Zwellendam, chef-lieu du district de ce nom, et tout près du canton de Zuure Brak qui forme un de ces lots de terre réservés par les Européens aux Hottentots dépossédés. L'étendue de ce canton était autrefois plus considérable qu'elle ne l'est à

présent. Là se sont rassemblés un assez grand nombre d'individus de cette race infortunée, sous l'autorité précaire d'un chef de leur nation qui, pour marque de sa dignité, porte une longue canne à pomme de cuivre. Ces Hottentots se procurent une misérable existence en tuant du gibier et en buvant le lait de leurs vaches; quelques-uns d'entre eux cultivent de petits carrés de terre. Il est impossible de se faire une idée de la misère et de la malpropreté qui règne chez eux. Les femmes ne sont vêtues que d'un jupon en lambeaux et d'un morceau de vieux sac ou d'une peau de mouton, avec la laine, jetée sur leurs épaules. Les hommes sont un peu mieux pourvus; indépendamment de la *carosse* ou couverture faite de peaux de moutons cousues ensemble dans laquelle ils se roulent par terre et qui leur tient lieu de lit, ils portent de vieilles jaquettes rapiécées, des pantalons de cuir retenus autour des reins par une ceinture qu'ils serrent quand ils ont faim pour tromper le besoin. Leurs alimens sont détestables. Quand ils n'ont rien de mieux, ils se contentent d'un morceau de peau de bœuf grillée et d'une plante aquatique dont le goût n'est pas désagréable, mais qui ne possède presque aucune qualité nutritive.

Le jardin de mon frère étant situé au pied d'un ravin ou *kloe* tirait de la montagne qui s'élevait par derrière l'eau nécessaire pour son irrigation. La brillante verdure des orangers et des citronniers y contrastait avec le feuillage plus sombre des châtaigniers. Mon frère avait acheté ce domaine d'un colon hollandais pour 8000 rixdalles (15,000 fr.) Indépendamment d'un excellent verger, il s'y trouvait un vaste vignoble qui produisait sept à huit barriques d'un vin assez médiocre et environ une barrique d'eau-de-vie passable. La maison d'habitation, quoique bâtie seulement avec de l'argile, datait de près d'un siècle. Dans les maisons des fermiers, les maîtres ne jouissent d'aucune espèce de liberté. Ils sont assis à une extrémité de leurs longs vestibules, tandis que l'autre sert de

passage aux domestiques qui vont et viennent sans cesse. Cette distribution vicieuse ne convenant nullement aux habitudes de mon frère, il avait fait élever une cloison qui partageait en deux le vestibule et qui, prévenant ce contact désagréable, lui cachait en même temps le bat-beurre que les fermiers hollandais, toujours attentifs à leurs intérêts, ne perdent jamais de vue. Il avait aussi, au grand étonnement de ses voisins, introduit dans son salon une cheminée. Les colons sont si attachés à leurs anciens usages que quoique les nuits d'hiver soient souvent très froides, ils n'ont presque jamais recours à cet expédient. Je les ai vus plus d'une fois grelottant dans leurs grands vestibules ouverts à tous les vents et forcés enfin pour se réchauffer, d'aller avant huit heures du soir se coucher auprès de leurs fraîches et grasses *vrous*.

Les troupeaux constituent la principale richesse du pays. La manière dont on s'y prend pour traire les vaches est assez curieuse. Ces animaux n'étant jamais renfermés sont très sauvages, se laissent difficilement approcher et ne fournissent du lait qu'après que les veaux ont tété pendant quelques minutes; aussi la quantité de lait que l'on en retire est fort petite, mais il est d'une très bonne qualité. Du reste si les vaches sont d'un naturel sauvage, les taureaux sont fort doux en comparaison de ceux d'Europe. Le prix des vaches varie selon la race de 24 shill. à 45 shill. (30 à 57 fr.) par tête. Dans une ferme bien dirigée on peut obtenir par an de cent vaches soixante-dix à quatre-vingts veaux, sans compter ce que rapporte le beurre qui se vend de 4 pence 1/2 à 6 1/4 (45 à 67 centimes) la livre. Les fermiers de Zwellendam élèvent aussi beaucoup de chevaux pour le marché de la ville du Cap; mais ces animaux sont sujets à une maladie singulière qui en emporte un grand nombre et que l'on croit être une affection des poumons. Les moutons du Cap, à longue queue, sont d'une espèce très inférieure et ont du poil au lieu de laine.

Les vertus ainsi que les vices des Hollandais du Cap frappent moins au premier aspect que ceux des Anglais qui habitent la colonie. Ils sont fort attachés à leurs coutumes et n'adoptent celles des Anglais, ainsi que la langue de leurs nouveaux maîtres qu'autant que leur intérêt l'exige. Ils sont généreux envers les personnes de leur famille, les secourent dans le malheur et leur procurent des établissemens quand elles sont industrieuses; d'un autre côté le gouvernement despotique de la colonie les a rendus bas, trompeurs et lâches. La singulière uniformité de caractère, qui règne dans toute la population hollandaise de la colonie, et dont j'ai déjà eu occasion de parler, m'a frappé dans tous les rapports que j'ai eus avec elle. Ce caractère présente un mélange extraordinaire de simplicité et d'astuce, de brusquerie et de servilité. La ruse est, aux yeux des colons, la plus grande qualité et la preuve la plus évidente d'un talent éminent; quand ils réussissent, par ce moyen, à obtenir un léger avantage sur un voisin, ils ne font aucun scrupule de s'en vanter ouvertement, bien sûrs de s'élever par là dans l'estime de leurs concitoyens. Il est impossible de tromper et de mentir avec une plus grande apparence de sincérité; leur insensibilité phlegmatique et la simplicité extérieure de leurs manières contribuent également à leurs succès. Toutes les fois qu'ils vendent quelque bagatelle à un prix exorbitant, ils s'efforcent de vous persuader que l'amitié toute particulière qu'ils éprouvent pour vous a seule pu les engager à vous la laisser à si bon marché; cependant, malgré leur adresse, ils montrent peu de talent et mettent peu de variété dans les tours qu'ils jouent aux étrangers, aussi n'est-il pas difficile de déjouer leurs supercheries. Pendant mon séjour, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de juger de leurs petites ruses. Il ne se passait presque pas de jour que quelque esclave ou quelque Hottentot ne vînt apporter à mon frère une lettre d'un des *boers* ou d'une des *vrous* du voisinage, qui lui envoyait un présent : des fleurs, une demi-douzaine d'œufs, en

le priant de lui envoyer en retour, par le porteur, quelque objet d'une valeur sextuple de ce qu'on lui offrait : quelques bouteilles de vinaigre, un fichu d'une jolie couleur ou une certaine quantité de thé et de sucre.

Les hommes vivent dans la dépendance complète de leurs femmes et n'oseraient pas, sans leur consentement, entreprendre la moindre affaire. Si les hommes sont intéressés, les femmes le sont bien davantage. L'éducation des enfans semble avoir pour principal but de développer chez eux ces dispositions. J'ai souvent entendu un père se glorifier de ce que son fils avait trompé un homme fait.

Les colons hollandais sont grands; ils ont les épaules larges et les membres forts; mais leur fibre est lâche et ils ont beaucoup de tendance à l'embonpoint, même à un âge peu avancé. Cette disposition est si générale parmi eux qu'ils la regardent comme inséparable d'une santé parfaite, aussi est-ce, à leurs yeux, une partie essentielle de la beauté. Quand un Hollandais parle d'une belle femme, il ne manque pas de dire qu'elle est *dik en vet* (grosse et grasse). De tous ceux que j'ai vus, le plus remarquable sous ce rapport était un de nos voisins, qui s'appelait Martinus Botha. Depuis plusieurs années, ce malheureux ne pouvait plus se coucher dans un lit; il ne dormait qu'assis, la tête appuyée sur une table; encore ce sommeil ne durait-il jamais plus de quelques minutes de suite. Un énorme sac de graisse lui pendait au-dessous du menton, et la chair qui recouvrait ses chevilles touchait à ses souliers. Avec cela, il était fort gourmand : il mangeait plusieurs livres de mouton à son dîner et buvait ensuite une bouteille tout entière d'eau-de-vie, sans en éprouver le moindre inconvénient. A l'époque où je fis sa connaissance, il commençait à s'inquiéter un peu de l'augmentation extraordinaire de ses dimensions. Un jour, il arriva chez mon frère dans sa charrette, accompagné de deux de ses fils. Après s'être reposé pendant quelques momens et avoir bu un verre d'eau-de-vie, il nous dit qu'il était hydropique et qu'il venait chez nous

pour se faire faire un cercueil par un de nos charpentiers écossais, attendu qu'il n'avait pas long-temps à vivre et qu'il était si gros qu'il n'en trouverait pas à sa taille chez ses voisins. En entendant l'observation du vieux Botha, un de ses fils lui répondit du plus grand sang-froid du monde: « C'est bien vrai, ce que vous dites là, mon père? » — Je ferai remarquer ici que tous les paysans du Cap sont dans l'usage d'acheter leur cercueil à l'avance et qu'ils se les cèdent mutuellement au prix coûtant. Martinus se coucha pour prendre mesure, et recommanda qu'on lui fît un cercueil bien solide et bien large; parce que, selon toute apparence, il enflerait beaucoup après sa mort.

J'entrai un jour dans la maison d'un pauvre paysan, chez qui j'avais coutume de m'arrêter quand j'allais à la chasse aux gazelles, je le trouvai plus sérieux qu'à l'ordinaire surpris de ne pas voir sa femme assise auprès de lui. « Comment se porte votre *vrouwe?* » lui demandai-je. « Elle est morte, répondit Jean Nieuwkerk avec un soupir qui partait autant de l'estomac que du cœur. *Ja Mynheer Moodie,* voilà quinze jours qu'elle est morte, et elle m'a laissé avec une maison pleine de petits enfans..... Deux beaux chevaux de selle sont morts aussi. *Oh! Ja! Ja!* Ainsi, va le monde. Aujourd'hui vous avez une chose; demain vous ne l'avez plus, et toute votre peine a été pour rien. »

Quoique tous les esclaves aient dans le caractère une grande ressemblance, produite par l'état d'avilissement dans lequel ils végètent; toutefois ceux de l'Afrique méridionale offrent des nuances fort remarquables, suivant les races auxquelles ils appartiennent. Les Malais sont ceux chez qui l'intelligence est le plus développée. Ils descendent d'un peuple où la civilisation a fait de grands progrès, et ils sont industrieux, sobres, persévérans et énergiques. Ils sont susceptibles d'un grand attachement pour les maîtres qui les traitent bien; mais ils n'oublient jamais les injustices ou les injures. Leur caractère vindicatif, la supériorité de leur

esprit, leur dissimulation profonde, en font des objets d'un effroi superstitieux pour les colons, qui racontent une foule d'histoires terribles des effets de leur colère, quand elle est excitée par la jalousie ou la vengeance. Ils connaissent assez bien les propriétés naturelles des plantes, et l'on ajoute beaucoup plus de foi à leurs talens en médecine qu'à ceux des chirurgiens européens. Les Hollandais, et en général les classes inférieures, sont persuadés qu'ils sont en état d'administrer du poison de façon à détruire la santé et à ne faire arriver la mort qu'au bout d'un certain nombre de mois ou même d'années. Sans accorder à ces récits une croyance implicite, il n'est pas possible de les rejeter tout-à-fait et de résister au témoignage des nombreux exemples que l'on cite.

Pendant que j'habitais le district de Zwellendam, je remarquai un esclave malais qui gardait les troupeaux de son maître et qui portait une grosse tumeur immédiatement au-dessus de l'estomac. Il était en outre fort maigre et avait l'air très malsain. N'ayant jamais rien observé de pareil, je lui demandai la cause de l'état où il se trouvait, et il me raconta qu'étant à la ville du Cap, il avait eu une intrigue avec la femme d'un autre Malais qui s'était vengé en l'empoisonnant. Il ajouta que la tumeur s'était accrue par degrés, et qu'ayant soupçonné la cause de son mal, il fit ce qu'il put pour apaiser la colère de son camarade. Il y parvint, et celui-ci lui donna des remèdes qui arrêtèrent la croissance ultérieure de la tumeur, mais qui ne purent la dissiper complètement. Beaucoup d'ouvriers anglais de la ville du Cap vivent avec des filles malaises qui sont souvent très belles, mais d'une jalousie si excessive, qu'il passe pour être fort dangereux d'encourir leur colère, et l'on m'a assuré qu'il leur arrive fréquemment de traiter leurs amans comme l'a été le pauvre Malais dont je viens de parler. En ce cas, on n'a rien de mieux à faire que de conjurer au plus vite leur courroux, afin de sauver au moins sa vie. Ces jeunes filles sont en général fidèles, pourvu que

leur amant ne s'absente pas; autrement elles ne se font pas scrupule de former de nouvelles liaisons. Il arrive souvent que les esclaves malais parviennent à acheter leur liberté, et ils acquièrent alors d'assez grandes richesses. Ils sont tous mahométans, et comme les juifs, en Europe, ils forment une société distincte et font toujours travailler de préférence leurs coréligionnaires.

Après les esclaves malais viennent les nègres des côtes occidentales de l'Afrique; mais ceux-ci sont des êtres tout-à-fait stupides et dégradés; aussi la plus grande injure qu'un colon hollandais puisse faire à quelqu'un est de lui dire qu'il est *zo dom als een Mozambiker* (aussi bête qu'un nègre de Mozambique).

Il paraît qu'à l'époque de la première colonisation du Cap, les Hottentots formaient une des tribus les plus barbares de l'Afrique. Il ne faut pourtant pas ajouter une foi trop implicite aux récits des premiers voyageurs, dont la crédulité paraît avoir été sans bornes. Ils ont tant parlé des coutumes sales et dégoûtantes des Hottentots, que, d'un commun accord, les nations civilisées les ont considérés comme une race réduite au dernier degré d'avilissement. C'est Levaillant qui, malgré la tournure romanesque de son esprit et son excessive vanité, a le mieux décrit les Hollandais et les Hottentots; Barrow s'est laissé trop emporter par ses préventions anglaises. Ainsi il est tombé dans une grande erreur quand il a peint les Hottentots comme une nation phlegmatique et apathique. Les Hottentots ont les sensations vives, mais peu durables; leur caractère est empreint d'une grande faiblesse; mais ils se font des idées très justes des objets extérieurs. Leur jugement n'est point à dédaigner. Ils ne manquent pas de ruse quand on éveille leurs soupçons, mais ils sont habituellement probes, sincères et confians; ils aiment mieux voler que tromper. Ils sont prompts à remarquer les singularités du caractère ou des manières, mais ils ne sauraient tirer des conclusions de ce qu'ils ont observé. Ils sont surtout inca-

pables d'établir la valeur relative des nombres. Sur douze Hottentots je n'en ai trouvé qu'un ou deux qui fussent en état de compter jusqu'à vingt, et j'en ai connu un qui n'était pas sot, mais qui refusa d'entrer à mon service pour *dix* rixdales, parce qu'un Hollandais lui en avait offert *cinq*. Les Hottentots sont surtout remarquables par leur inconstance. Souvent il leur arrive de quitter une place où ils ont été bien traités pendant plusieurs mois, pour une autre où d'avance ils sont sûrs qu'ils seront beaucoup plus mal. Si vous leur demandez pourquoi ils vous quittent, leur réponse ordinaire est celle-ci : « *Almagtig! mynheer, ik heb hier geweest voor een heelen jaar!* » (Bon Dieu, monsieur, il y a une année tout entière que je suis ici.)

Les Hottentots sont très généreux envers leurs amis ; ils partagent avec eux tout ce qu'ils possèdent : aussi demeurent-ils toujours pauvres et ne peuvent-ils rien mettre de côté. Ils forment entre eux comme une grande famille, réunie par le lien des communes injures, des sentimens et des intérêts réciproques. Cette union fait leur bonheur, et c'est une consolation dont la tyrannie ne pourra jamais les priver. Le vol est rare parmi eux, et l'on peut tout leur confier, excepté les liqueurs fortes ; c'est là une tentation à laquelle ils ne sauraient résister. Le trait le plus aimable de leur caractère est la sincérité. Quand un Hottentot est interrogé devant un tribunal, il dit tout ce qu'il sait, quand même sa déposition serait de nature à le faire condamner et punir.

Il me reste à parler de leurs vices. Quoiqu'ils ne soient pas capables de longs ressentimens, ils sont colères, et à la moindre provocation, ils se livrent à une cruauté sauvage envers leurs femmes et leurs enfans. Les hommes en viennent rarement aux coups dans leurs querelles; mais la malheureuse femme est dans tous les cas le bouc-émissaire, qu'elle ait été ou non la cause du mal. Son mari la bat, la foule aux pieds et la traite de façon à lui causer la mort si elle était plus délicate. La femme, à son tour, se défend tant qu'elle peut; elle égra-

tigne le mari, le mord et lui arrache les cheveux, et, quand, épuisée de fatigue, elle tombe par terre, elle continue à vomir un torrent d'injures. Ces scènes horribles sont ordinairement causées par l'ivresse.

Il paraîtra fort extraordinaire, mais il n'en est pas moins vrai, que les femmes hottentotes plaisent extrêmement aux colons venus d'Europe. Elles accordent, de leur côté, une grande préférence aux blancs, et quand une fois elles ont vécu avec l'un d'eux, elles sont si fières de cette liaison, qu'elles ne veulent plus entendre parler de leurs compatriotes. Les traits de ces femmes ne s'accordent pas avec les idées de beauté généralement reçues en Europe; mais leurs yeux ont beaucoup d'expression, et elles ont une vivacité et une grâce dans la tournure qui ne manque pas de charmes. Elles ont en outre cette légèreté et cette aisance dans les mouvemens qui distinguent en général tous les peuples sauvages. Les Hottentots sont petits et grêles, et je ne crois pas avoir vu parmi eux un seul homme gras, quoique cette disposition ne soit pas rare chez les femmes. Quant aux rejetons des Hollandais et des femmes hottentotes, ils réunissent les défauts des deux nations.

Les Hottentots ont une grande passion pour la musique. Il m'est souvent arrivé d'écouter avec un plaisir extrême les sauvages et mélancoliques notes du *gorah* et du *ramki*, alors qu'assis pendant une belle soirée, sur le *stoep* ou perron de la maison de mon frère, je voyais le soleil se coucher dans un ciel sans nuages, derrière la montagne aux contours fortement dessinés qui bornait notre romantique vallée. Il est impossible de se faire une idée de la sensation de calme et de repos que l'on éprouve pendant une soirée d'été dans ces climats. L'éclat éblouissant du soleil s'est adouci, l'air est rempli de ces brillantes mouches appelées *porte-lanternes*, et le chant des cigales retentit sans relâche de tous les côtés. A cette heure, nous entendions nos Hottentots, retirés dans la cabane des domestiques, jouant du *gorah*, instrument dont le son

ressemble de loin à celui du cor. Voici comment il est construit. On étend un morceau de boyau de mouton tordu, sur un bâton mince, long d'environ trois pieds, à la manière d'un archet. A l'une des extrémités, la corde est simplement nouée au bout du bâton, mais, à l'autre extrémité, elle est attachée à un morceau de plume aplati, d'un pouce de long et taillé en ovale pour s'accommoder à l'ouverture des lèvres. Ce morceau de plume est en outre attaché à l'extrémité opposée du bâton par une petite ficelle, de façon à s'étendre dans la même direction que le boyau, avec le côté aplati en dehors. Pour jouer de cet instrument, on place le bout de plume entre les lèvres et l'on souffle d'une façon particulière, en tenant le bâton dans une position horizontale. Le *ramki* est une espèce de guitare à six cordes, d'une étendue considérable, sur laquelle le musicien peut faire sonner l'octave, en touchant légèrement le milieu de la corde avec le menton. Les femmes hottentotes ont la voix naturellement fort douce; celle des hommes est beaucoup moins agréable. Parfois, quand en présence de nos servantes hottentotes on jouait sur la flûte un air qui leur plaisait, j'étais tout étonné quelques jours après de l'entendre chanter dans le voisinage avec un accompagnement de leur propre composition, presque toujours très bien fait. J'ai souvent entendu des familles entières de Hottentots, parmi lesquelles il y avait des enfans de sept ou huit ans, chanter un air ou un hymne religieux, chacun faisant sa partie, sans que je pusse y remarquer la moindre discordance. Un vieil officier allemand, anciennement au service de la Hollande, m'a raconté que se trouvant un jour dans un des établissemens de missionnaires, il lui arriva de jouer sur son violon l'air pathétique de Gluk : *J'ai perdu mon Eurydice*. Des femmes hottentotes qui se trouvaient là, l'écoutèrent avec la plus grande attention et furent même touchées jusqu'aux larmes. Deux jours après, cet air, assez peu intelligible pour des oreilles non exercées, se chantait en parties dans tout le district.

Ce n'est pas aux Européens, comme on le pense communément, que les Hottentots doivent la connaissance des liqueurs enivrantes. Il y a fort long-temps qu'ils savent en obtenir d'une plante qui croît dans les parties les plus arides de l'intérieur de la colonie. Cette plante, ainsi que le breuvage que l'on en extrait s'appelle *kari*. On prend la racine que l'on sèche soigneusement au soleil, et que l'on écrase ensuite entre deux pierres pour la réduire en une sorte de poudre que les Hottentots conservent dans un sac, suspendu dans leurs cabanes. Quand ils trouvent du miel dans les bois ou les rochers, ils le délaient dans une quantité considérable d'eau tiède qu'ils mettent dans un baquet recouvert d'une toile épaisse. Ils y ajoutent un peu de cette poudre qui a la propriété de faire fermenter la liqueur; cette fermentation se fait avec tant de rapidité, que je les ai souvent vus commencer l'opération à huit ou neuf heures du soir, et long-temps avant le jour, ils étaient déjà complètement ivres et battaient leurs femmes à outrance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la poudre peut servir plusieurs fois. Quand la liqueur est faite; on la tire au clair, et la poudre qui est restée au fond et dont la quantité est quadruplée, est remise dans le sac pour être employée de nouveau. Je me suis donné beaucoup de peine pour voir la plante dans son état naturel, mais les Hottentots qui la connaissent, avantage que tous ne possèdent pas, en font un grand mystère et n'ont jamais voulu me la montrer. Un botaniste m'a assuré que c'était une espèce de *mesembryanthemum* (famille des ficoïdes); mais je ne répondrais pas de l'exactitude de ce renseignement.

Ainsi que les Malais, les Hottentots connaissent les propriétés médicinales des plantes du pays. Quand ils sont malades, ils font toutes sortes d'essais pour se soulager, et il leur arrive souvent de parvenir par ce moyen à des découvertes utiles. Un de mes domestiques qui était dans un état de santé déplorable, après avoir été traité sans succès par un chirurgien européen fut guéri par une femme hottentote. C'est à

eux que l'on doit la connaissance des vertus de la *Diosma capensis* (bruyère dont les feuilles sont sudorifiques), de l'*Arctopus echinatus (oursine)*, de la *Gumiera perpensa* et d'autres plantes. Souvent ils extraient aussi le poison des serpens les plus venimeux et l'avalent, en prenant soin seulement qu'il ne touche pas aux dents ou aux gencives; ils prétendent que ce poison est un remède prophylactique qui les empêche d'être mordus par les serpens ou qui, du moins, neutralise le venin s'il leur arrive d'être mordus. Je n'ai pas eu occasion de vérifier la vertu de cet antidote; mais il est certain que les Hollandais aussi bien que les Hottentots y ajoutent une foi entière.

Les Hottentots sont très superstitieux; mais leurs croyances n'ont rien de triste ou d'effrayant. Ils parlent parfois de revenans, mais ils n'en ont pas peur; ils croient aux charmes et aux amulettes. Ils ont foi à l'existence de certains animaux étranges que les habitans anglais de la colonie n'ont jamais pu parvenir à voir. Tel est entre autres le *dassie* ou lapin-couleuvre, qui a, disent-ils, le corps d'un serpent très court et très épais, et la tête velue semblable à celle d'un lapin, mais si horrible que la personne qui l'aperçoit est saisie d'effroi et ne peut plus échapper à ce regard de basilic.

Mon frère employait sur sa ferme trois ou quatre Ecossais et cinq ou six Hottentots avec leurs familles. Les Hottentots sont absolument indispensables dans les fermes de cette colonie pour diriger les bœufs et les vaches laitières que les Européens nouvellement arrivés ne savent pas conduire. Il n'y a pas de peuple plus capable que les Hottentots de supporter un travail assidu et difficile, mais leur paresse est excessive. Il me serait impossible de dire tout ce que leur indolence m'a fait souffrir. S'il m'arrivait de m'éloigner, ne fût-ce que pour un moment, ils cessaient sur-le-champ de travailler.

Après être resté cinq années consécutives dans les propriétés de mon frère, je n'attendais qu'une occasion favorable

pour faire une excursion dans le pays des Cafres. L'ecclésiastique et le maître d'école d'Uitenhage, qui étaient tous deux Ecossais, éprouvaient comme moi le desir de visiter la Cafrerie et les établissemens que les missionnaires y ont formés, je m'arrangeai pour les accompagner. Je rapporterai brièvement ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce voyage. Nous partîmes de Groote-Valley, à cheval, et après avoir fait six milles dans la forêt, en suivant les sentiers tracés par les éléphans, nous arrivâmes au district ouvert qui est situé de l'autre côté et nous continuâmes notre voyage pour Grahamstown, par Jagersdrift et la rivière des Boschiesmans. Nous restâmes deux jours à Grahamstown pour y voir nos amis, et nous partîmes ensuite de grand matin pour Hermaus Kraal, sur la rivière du Poisson, rivière que nous traversâmes bien à temps, car à peine fûmes-nous sur l'autre bord qu'elle enfla considérablement par la pluie qui était tombée dans l'intérieur du pays : pendant plusieurs jours, elle fut impraticable. Nous passâmes cette nuit au fort Wiltshire sur le Krieskamma qui forme la limite de la colonie et du pays des Cafres.

Dès l'aurore, nous vîmes de nombreux groupes noirs rassemblés devant le fort (c'était jour de marché), les uns portaient des peaux de bœufs séchées, des dents d'éléphans, des sagaies ou légers javelots, les autres des paniers, des nattes, etc., qu'ils échangaient avec les marchands anglais contre des grains de verre et de métal, de gros fil d'archal que les Cafres portent en guise de bracelets, des boîtes de linge brûlé pour les briquets, des couteaux et autres quincailleries. Il est défendu de leur vendre des liqueurs fortes. Nous fûmes surpris du port aisé et plein de noblesse des Cafres : ils n'ont en général pour tout vêtement qu'un morceau de peau de bœuf ovale, qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules; mais leurs formes sont élégantes et leur maintien si gracieux qu'on les prendrait pour une nation de gentilshommes. Respectueux sans servilité, pleins de délicatesse, ils n'offensent jamais personne soit en paroles, soit en actions; et, chose remar-

quable! les derniers de la tribu diffèrent peu d'avec les chefs. Il faut dire aussi que parmi eux les biens sont distribués avec beaucoup plus d'égalité que dans les sociétés civilisées. S'il faut en juger par leur enjoûment, les Cafres sont très heureux. Les femmes ne sont pas aussi belles que les hommes, ce qui vient sans doute de ce que les travaux les plus pénibles leur sont dévolus. La polygamie est commune parmi les Cafres ; mais les hommes riches, c'est-à-dire ceux qui possèdent les troupeaux les plus nombreux sont les seuls qui en profitent. Ils achètent les femmes de leurs parens, et donnent en échange quelques têtes de bétail. Il paraît du reste que cet usage n'a point existé chez eux de tout temps ; il s'y est introduit à la suite de guerres sanglantes dans lesquelles un grand nombre d'hommes ayant péri, il s'est trouvé à la paix beaucoup plus de femmes que d'hommes. Du reste ces femmes sont plutôt les servantes que les épouses de leurs maris, qui toutefois les traitent avec douceur, et elles paraissent contentes de leur sort.

Les Cafres croient à un être suprême, mais leurs notions de la vie future sont très vagues. Ils jurent en général par l'âme de leur père ou par leur chef. Ils prient aussi quelquefois quand ils sont malades. Ils pratiquent la circoncision sur les garçons à l'âge de douze ou de quatorze ans, mais ils n'attachent aucune idée religieuse à cette pratique, et ne peuvent dire d'où elle leur est venue. De même que les Juifs et les Mahométans ils ont une aversion extrême pour la chair du cochon, dont ils ne mangent jamais. On assure aussi qu'ils ont de la répugnance pour toute espèce de poissons.

La forme de leur gouvernement est simple et bien adaptée à leurs habitudes. Leurs chefs sont héréditaires, mais ne sont point absolus. Aucune mesure importante n'est prise par eux sans l'avis et le consentement de leurs conseillers. Ces conseillers sont tous des chefs inférieurs ou subordonnés qui commandent les différentes subdivisions de la tribu. Toute la population du pays des Cafres est divisée en *kraals* ou

hameaux dont chacun contient de dix à vingt familles, qui occupent des cabanes séparées. A la tête de chaque kraal est placé un petit chef ou conseiller qui exerce une sorte d'autorité patriarcale sur le peuple, règle ses différends, et assiste aux grandes assemblées ou *parlemens* de la tribu. Le chef, en vertu d'une sorte de fiction légale, si je puis m'exprimer ainsi, est regardé comme le propriétaire originel de toutes les terres et de tous les troupeaux de son domaine. Ce droit prétendu et plusieurs autres usages des Cafres semblent indiquer qu'ils descendent d'une nation où le gouvernement civil avait fait de grands progrès.

Les Cafres croient à la magie. Quand l'un d'entre eux est attaqué d'une maladie qui ne cède point aux remèdes que prescrivent leurs docteurs, ils ne manquent pas de l'attribuer à la malice d'un de leurs voisins. Cette horrible superstition est entretenue avec soin par le chef, qui a beaucoup à gagner à la condamnation du coupable; celui-ci est ordinairement mis à mort, et ses troupeaux sont partagés en deux parts égales dont l'une est donnée comme indemnité à la partie lésée et l'autre confisquée au profit du chef. Parmi ces chefs il y en a qui, pour augmenter leur autorité, prétendent avoir le pouvoir de faire tomber la pluie après les longues sécheresses. S'ils réussissent, leur réputation s'établit et on les appelle des *faiseurs de pluie;* s'ils échouent on en rejette la faute sur les péchés du peuple. La langue des Cafres est douce, riche, nombreuse. Cependant ils n'ont point ce génie naturel pour la musique qui distingue les Hottentots; leurs mélodies manquent de variété, et ne se composent que de trois à quatre notes répétées à satiété.

Le temps ne nous permettant pas d'assister à la foire, nous partîmes tout de suite après le déjeuner pour Lovedale (Val d'Amour) station des missionnaires écossais en Cafrerie. Dès que nous eûmes mis le pied sur ce territoire, nous nous trouvâmes au milieu d'une scène pleine d'intérêt et de vie. Les naturels que nous rencontrions s'approchaient de nous et

nous serraient cordialement la main, mais sans arrogance ni familiarité. Ils montraient évidemment par leur maintien qu'ils nous regardaient comme supérieurs à eux, mais qu'en leur qualité d'hommes libres, ils se croyaient en droit d'agir envers nous comme d'égal à égal. Les Cafres que je vis étaient, en général, de vrais modèles d'académie : leurs proportions offraient une symétrie parfaite. Leurs jambes surtout sont admirablement bien tournées : musculeuses sans angularité; leurs manières sont aisées, graves, et pleines de dignité; le buste est bien pris, mais un peu grêle en comparaison des jambes. Leurs traits ne ressemblent pas à ceux des nègres quoique leur teint soit à-peu-près aussi noir. Leurs bras sont plus remarquables par l'élégance que par la muscularité, et ils sont, à tout prendre, moins vigoureux que les Européens. La force du Cafre est dans ses jambes; non pas qu'il coure très vite, mais il supporte sans se fatiguer de très longs voyages. Quand nous approchions d'un kraal, le chef venait constamment au-devant de nous, accompagné d'un de ses serviteurs portant un pot de lait caillé qu'il nous offrait. Les Cafres ne boivent jamais le lait avant qu'il ne soit tourné. Leurs principaux alimens sont le millet, le maïs, les fèves, les citrouilles et le lait caillé. Ils sont trop économes pour tuer leurs bêtes; ils ne mangent de la viande que dans les grandes circonstances, à l'occasion des mariages ou quand les jeunes gens prennent la toge virile.

Lovedale est située dans une vallée pittoresque, où des mimosas s'élèvent entre des touffes d'arbustes entourés de grands rochers. Les habitations des missionnaires se composent de petites cabanes construites autour d'un carré, et qui communiquent les unes avec les autres. Ils ont des jardins passables et paraissent vivre très confortablement, car ils possèdent tous les objets nécessaires à la vie et même une partie du superflu. Deux de ces missionnaires étaient mariés et ils avaient avec eux quelques jeunes ouvriers qui les aidaient à instruire les Cafres dans leurs écoles. Chaque famille a son

appartement séparé, mais elles se réunissent toutes le soir, soit dans l'église, soit dans la salle d'étude, où l'un des prédicateurs fait une exhortation dont le sens est expliqué aux Cafres par un interprète. M. R....., chez qui nous logeâmes, était un homme plein d'esprit et d'intelligence, et il m'apprit une foule de détails fort curieux sur les Cafres.

Le jugement des Cafres est prompt et juste. Bien différens des Hottentots, ils ne croient que les choses dont ils sont convaincus par le raisonnement ; en voici un exemple. Un des missionnaires s'efforçait depuis long-temps de convertir un chef qui persistait à ne pas vouloir croire ce qu'il ne pouvait pas comprendre. Malheureusement le prédicateur, imbu de la sévérité des doctrines presbytériennes, cherchait moins à faire aimer Dieu qu'à faire craindre le démon qui, disait-il, était toujours à l'affût pour faire échouer les intentions favorables de la divinité envers les hommes, dont il endurcissait le cœur et remplissait l'esprit de mauvaises pensées. Après avoir écouté avec la plus grande attention le discours du missionnaire, le Cafre lui dit : « Vous m'assurez que votre Dieu est bon et qu'il est tout puissant et vous ajoutez que le démon empêche que nous ne nous convertissions à votre religion. Il me semble donc que si vous commenciez par prier Dieu de convertir le démon, vous auriez après cela beaucoup moins de peine avec nous. »

Les Cafres, ainsi que la plupart des tribus de l'intérieur, aiment passionnément le tabac. Ils portent autour du cou des tabatières faites de petites calebasses ; mais ils sont sobres et même avares. Quoiqu'ils ne se fassent pas de scrupule de voler les colons, ils sont très fidèles quand on leur témoigne de la confiance. Leur hospitalité envers les étrangers est sans bornes. Les mœurs des deux sexes sont chastes et modestes, et l'infidélité des femmes y est assez rare.

Après avoir passé deux jours à Lovedale, nous allâmes visiter une autre mission écossaise, située à douze milles plus loin, au pied des monts Tchumis ; nous y restâmes vingt-

quatre heures, et nous nous rendîmes ensuite à l'établissement de la société des missionnaires de Londres au kraal de Tzatzoe, sur les bords de la rivière des Buffles. Nous passâmes devant le kraal de Gaïka, dont M. Barrow a fait il y a plusieurs années un portrait très favorable; mais ce chef est généralement méprisé aujourd'hui. On sait qu'il est dans l'habitude de prostituer ses femmes aux étrangers pour de l'eau-de-vie. Du reste c'est un homme doué de grands talens et fort rusé. C'est lui qui vole presque toutes les bêtes que perdent les colons, et il trouve toujours moyen de rejeter la faute sur quelque tribu voisine. Il est connu pour ne jamais répondre directement aux questions qu'on lui adresse. Tous les chefs cafres descendent de la même souche, et leur autorité nominale est d'autant plus grande qu'ils sont plus proches parens de Hinza qui est regardé comme le chef suprême.

Les gazelles et les autres espèces de gibiers sont devenues depuis quelque temps extrêmement rares en Cafrerie; les fréquentes parties de chasse ont tout détruit. Quand un chef a envie de chasser, il fait avertir ses sujets de s'assembler dans un lieu qu'il indique. Ils se dispersent après cela dans la campagne, puis ils forment un vaste cercle, dont ils resserrent de plus en plus la circonférence, de sorte qu'insensiblement le gibier se trouve réuni dans un fort petit espace, où le chef vient le tuer à coups de zagaies. J'ai cité ce trait à cause de sa ressemblance avec les usages des pays civilisés.

Les Cafres ont une horreur extrême pour les corps morts. Quand un des habitans du kraal est à la dernière extrémité, ils creusent un trou, à quelque distance de leurs habitations, et y déposent, avec une petite quantité de provisions, le malade, qui y reste jusqu'à ce qu'il expire ou que les hyènes viennent le dévorer. Quand il arrive que l'un d'eux meurt dans sa cabane, le kraal est sur-le-champ abandonné pour toujours. Lorsqu'un chef meurt de sa mort naturelle, il est d'ordinaire enterré dans l'enclos où les troupeaux passent la nuit; mais s'il est tué à la guerre, on recouvre le corps

d'un petit amas de pierres pour le défendre des animaux sauvages. C'est là sans doute aussi l'origine de ces tertres celtiques si communs dans certains pays de l'Europe.

J'ai eu plusieurs occasions, dans le cours de ce voyage, ainsi que pendant mon séjour dans la colonie du Cap, d'examiner le système que les missionnaires ont adopté pour convertir les Hottentots et les Cafres, et je suis convaincu que ce système est complètement faux. Le succès des missionnaires est très borné. Toujours sombres et tristes, le premier effet de leurs prédications est de détruire la gaîté naturelle des peuples qu'ils cherchent à convertir. Malheureusement aussi, chacune de ces sectes a un dogme particulier qu'elle s'efforce principalement d'inculquer à ceux qu'elle instruit, à l'exclusion des doctrines plus importantes qui sont le fondement commun de toutes les croyances chrétiennes. Presque tous les missionnaires envoyés chez les Cafres sont des dissidens dont l'esprit est absorbé par les préjugés étroits et le zèle fanatique qui distinguent leurs différentes sectes.

(Monthly Review.)

Confessions d'un Déporté.

N° I.

LES VOLEURS DE LONDRES.

Me voici à Botany-Bay. Déporté deux fois, deux fois condamné, mille fois coupable; j'ai reconquis dans ce pays ennuyeux, sauvage, humide et nouveau que j'habite, sinon la considération, au moins une richesse comparative. La loi m'a frappé d'un exil perpétuel; peut-être, dans l'intérêt des habitans de Londres et dans le mien propre, a-t-elle bien agi. Depuis quarante-cinq ans que je végète au milieu des marais, des prairies et des bois épais de l'Australasie, j'ai souvent regretté l'aventureuse instabilité de mes premières années; le jargon plaisant de nos rues; les mille traverses dont les exploits de grand chemin sont semés; enfin le drame de hasard, auquel on m'a contraint de renoncer de bonne heure. Aujourd'hui que je vais atteindre mon soixante-septième hiver, je comprends fort bien la nécessité d'une morale, d'un code et d'une police; il me serait peu agréable de voir ma ferme pillée, mes vaches enlevées et mes kangarous mis à mort par les sauvages des forêts voisines. Cependant, je ne puis chasser le souvenir vivant et énergique de mes émotions premières; elles me poursuivent encore, et je sens le besoin de les décrire, de les détailler, de les faire comprendre, ne fût-ce que pour

me les rappeler; de *combattre* encore une fois mes anciennes *batailles*, comme on le dit dans la vieille Angleterre; et de chasser un peu le profond et fatal ennui de la solitude; car jamais les heures ne me parurent si longues que depuis l'époque où j'ai des *condamnés* pour serviteurs, des fils et des filles légitimes, une femme vertueuse et unie à mon sort par le prêtre; enfin une existence naturelle et légale.

Tant qu'il a fallu me soumettre à un pénible labeur, gagner mon affranchissement, accumuler les fruits de mon travail, et tendre tous les ressorts de mon industrie pour arriver au but que j'ai touché, cet effort même me soutenait et m'amusait. Il me manque, et je ne sais plus que faire; me voici embarrassé de tant de calme et de repos. La plume, cet instrument des désœuvrés et des gens d'affaires, est ma dernière consolation; peut-être mêlerai-je au récit des seuls exploits que je connaisse bien et que je me sente capable de raconter avec verve, quelques observations personnelles qui ne seront pas sans intérêt. Elles se rapportent surtout à des matières que les gens du monde n'ont guère le temps et l'occasion de méditer : je veux parler de la fabrication du crime et du vice dans les grandes villes; et de cette population souffrante, misérable, hardie, qui se met en guerre avec l'autre population, industrieuse ou riche.

On me pardonnera, à moi, simple *convict*, aujourd'hui fermier; esclave qui me suis affranchi à force de travail; banni qui jouis de plus d'aisance que mes anciens compatriotes; solitaire, qui n'ai pour amusement que la chasse dans des contrées peu giboyeuses, les réflexions philosophiques dont ma narration sera semée. Ne voudra-t-on pas se souvenir aussi que cette philosophie n'est pas celle des savans et des grandes villes; mais celle d'un ancien voleur devenu ermite?

De quel pays je suis? à quels parens j'appartiens? quelle est ma race, mon origine? Ces questions fort simples sont cependant, de toutes celles que l'on peut m'adresser, les plus embarrassantes pour moi. Ainsi que la plupart de ceux qui exis-

tent (comme on le dit à Londres) *sur la ville,* c'est-à-dire qui tirent d'elle l'existence qu'ils lui dérobent, je ne connais pas d'autre patrie que la maison ouverte aux orphelins par la charité publique. Je suis né dans l'asile ou maison de travail de Saint-Gilles. De ma première à ma dixième année, pas un des fils d'Adam ne m'a gratifié d'une parole bienveillante, à l'exception du vieux maître d'école, qui de temps à autre, passant sa main dans mes cheveux, s'écriait en souriant :

« Il ira loin; il ira loin! »

A onze ans, je n'avais encore entendu que de tristes menaces et des prières non moins tristes; je n'avais vu que des murailles blanches et mates, des enfans pâles et pleureurs, des surveillans maudits par des élèves qu'ils maudissaient, des chapelains endormis qui, d'une voix insouciante, comptaient le nombre de coups d'étrivières qu'il fallait nous administrer, de vieilles femmes, qui raccommodaient le linge, et qui, mal payées, se vengeaient de leur ennui en nous maltraitant. La bienveillance du maître dont j'ai parlé me procurait le plaisir d'entrevoir le mouvement des rues et de me mêler à la foule des passans, lorsque, de son aveu, j'accompagnais le petit garçon chargé des courses. Oh! comme je respirais à l'aise, dans ces rues boueuses et sales! que j'étais heureux, pourvu que les murailles de la prison disparussent! pour moi, le paradis se trouvait en dehors de la maison d'asile; dont l'intérieur était l'enfer : aussi tressaillis-je de plaisir, lorsque mon jeune compagnon me dit un jour :

« Si vous m'en croyez, partons. Que faisons-nous dans cette maison de charité? Quel bonheur nous y attend. Venez avec moi; je vous montrerai ce que c'est que la vie ». La vie! Je n'avais encore connu que la souffrance. La voix qui m'appelait à la liberté était la voix d'un ange. Non, jamais je n'oublierai le premier moment de mon indépendance. C'est une sensation que rien ne me rendra. Une nouvelle création me faisait renaître. L'existence recommençait pour moi. Jus-

qu'alors j'avais végété sans desirs et sans plaisirs : depuis cette époque, une fièvre tumultueuse ou une douleur intense m'a fait comprendre mon état d'homme. Joie sans mélange, volupté pure et fugitive, qui ne se représenta plus. Je fus libre! Oh! si les législateurs pouvaient savoir quelle espèce de charité ils offrent aux pauvres et aux enfans des pauvres! Qu'ils l'apprennent de moi, qui me suis trouvé derrière le rideau, qui ai vu tous les ressorts secrets de cette machine, qui suis l'enfant de la charité publique, qui ai vu les âmes blessées et flétries d'avance, les corps torturés, les esprits abreuvés d'amertume, les crimes préparés, les vices en apprentissage, la nation des escrocs et des bandits formée par les mains de la loi, sous les auspices de la société. Jamais un rayon de reconnaissance envers ceux qui l'élèvent ou le secourent ne pénètre dans l'âme du pauvre qui reçoit l'aumône sociale, ou de l'orphelin qui reçoit l'éducation gratuite. Votre charité l'irrite. Dès qu'il le pourra, il se vengera d'une humiliation que vous prenez pour un bienfait.

« J'ai commis le crime de naître, et, pour cette raison, « me voilà frappé d'ostracisme. Le premier pain que vous « me faites manger est amer; le premier breuvage qui tou- « che mes lèvres flétrit mon âme. Quand vous me lancez dans « le monde comme un pauvre esquif sans rameur, où vou- « lez-vous que j'aborde? Que vais-je devenir? Il faut voler « ou mourir de faim. »

Toutes les années, on voit sortir des maisons d'asile une nouvelle génération de guerriers, armés de pied en cap contre les lois sociales. Et qui se charge de les armer? C'est vous. Il vaudrait mieux tuer d'un seul coup tous les enfans des pauvres que de les élever ainsi pour la misère, le vol et le gibet; ou détruisez leurs facultés, leur énergie de jeunesse, leurs desirs intenses, leurs besoins qui sont ceux de tous les hommes, ou bien ouvrez-leur des professions honorables. Faites qu'ils puissent vivre de la vie commune, qu'ils soient accueillis par un autre sentiment que celui du mépris, qu'ils

ne soient pas jetés dans le crime par le dédain et par la faim!

J'ai déjà prévenu le lecteur que j'avais le malheur d'être philosophe, et peut-être s'avisera-t-il de comparer, en souriant, ma profession avouée avec le ton de mes réflexions morales. Croit-on donc que ceux qui se mettent en guerre avec la société actuelle, ne réfléchissent pas sur la société? Quelle erreur! Les philantropes prétendent que l'ignorance est mère des crimes. C'est encore une illusion singulière. Thomas May, qui assassina récemment un jeune enfant italien, pour vendre son cadavre, était un homme très instruit. Mais en dehors de la science ordinaire et de ce qu'on appelle communément érudition, la plupart des voleurs possèdent une science très variée et très rare : la connaissance des hommes, résultat d'une étude approfondie et de tous les momens. L'escroc invétéré sait par cœur les replis et les détours de la vie sociale, tout ce qu'il y a de complexe et d'ignoré, d'obscur et de ténébreux dans l'organisation des grandes villes. Son intelligence s'aiguise pour faire des dupes, et, au lieu de livrer sa pensée à d'inutiles remords, habitué à regarder la société comme sa proie, la loi comme son ennemie, il contemple ses méfaits du même regard, que le pêcheur jette sur son filet. Ne vous étonnez donc pas si l'homme qui écrit ces lignes a aussi ses théories morales, ses idées arrêtées, son système philosophique, et si rien de tout cela ne se trouve en harmonie avec les principes de la justice ordinaire et le système des lois existantes.

La loi ne reconnaît que le délit matériel. Comme tel, elle l'atteint et le punit. Mais d'où vient le crime? N'est-il pas souvent allié à quelques qualités ou à quelques vertus? Qui appréciera les motifs qui ont déterminé l'action; les mille ramifications des circonstances extérieures qui ont influencé le coupable, soit pour l'écarter du mal, soit pour le pousser vers le bien; l'atmosphère qui l'a pressé, entouré et transformé; l'éducation de sa pensée et de ses habitudes; ses premières impressions; les no-

tions de moralité ou d'immoralité qui se sont gravées d'elles-mêmes dans la cire molle de son âme, encore jeune? Dieu, le seul vrai juge, se chargera de peser tout cela quelque jour. Nous parler de l'énergie de la volonté humaine et de la liberté de nos actions, c'est une ironie misérable. Etais-je libre de naître orphelin, sans mère, sans nourrice, sans pain, sans amis; de recevoir pour première sensation morale la honte; pour premier éveil de mon âme la haine; pour premier desir le besoin du vol? Je ne prétends pas détruire la culpabilité des actes que la société punit; je soutiens qu'elle ne doit pas les encourager avant de les punir, ni les rendre nécessaires, pour se venger ensuite sur ceux qui les commettent. Du moins devrait-on donner aux lois une base nouvelle, punir doublement l'homme que sa position et son éducation éloignent de toutes les influences vicieuses, et faire entrer en ligne de compte tout ce qui peut ou justifier, ou excuser, ou pallier, ou aggraver le délit matériel. Mais revenons à mon récit, et puisse-t-on me pardonner cette digression assez longue!

J'ai beau examiner curieusement tous les actes de ma vie passée, je n'y trouve rien qui ressemble à l'exercice d'une volonté libre et complète. J'avais faim; j'étais sans principes, personne ne m'aimait, je ne savais rien; j'étais destiné à servir de recrue à l'immense population des filous de la capitale; armée active, intelligente, et qui, dominée par le sentiment de sa propre conservation, ne néglige aucun moyen de se recruter pour combler les vides que chaque jour la justice fait dans ses rangs. Le besoin et le hasard me firent enrôler sous leur bannière; j'ai subi mon sort. Mon bonheur aujourd'hui est de jeter un regard sur les périlleux évènemens qui s'amassaient en foule sur ma tête et dont le résultat fatal devait être la potence ou la déportation. Les mœurs, le caractère la physionomie de cette association puissante, toujours en guerre avec la société légale, sont peu connus: je vais essayer d'en esquisser les principaux traits.

La population des voleurs de Londres se divise en deux grandes classes. Les plus invétérés, les plus endurcis, dont tous les officiers de police connaissent parfaitement les noms, les antécédens, les habitudes, forment ordinairement de petits groupes de trois à cinq hommes, qui presque toujours se vendent mutuellement, lorsque le crime est consommé. Les *cracksmen* (on les appelle ainsi), avant-garde de la déprédation, ne reculent jamais devant le meurtre, la violence, l'incendie : ils roulent à travers la société comme des hyènes, et jouent le tout pour le tout. Les arrêter est chose facile. Comme ils sont connus et numérotés, comme ils sont inféodés à la misère et au crime; dès que l'un d'entre eux fait de la dépense, porte un habit neuf, s'arrête dans les tavernes; la police, certaine qu'il faut lui attribuer quelque attentat récent, met la main sur lui et l'arrête.

L'autre subdivision, bien supérieure à la première, reçoit le titre de *swell cracksmen* (gros voleurs). Leur organisation est aussi complète; leur armée est aussi bien disciplinée que pouvait l'être celle de Napoléon, du grand Condé, ou de Wellington. On jugera par les anecdotes suivantes de la perfection systématique qui préside à tous leurs arrangemens. Ces messieurs ont soin de rester inconnus : un voile mystérieux les couvre. Leurs agens ne savent pas même leurs noms, et jamais on ne les voit se réunir dans les tavernes, où la police les suivrait et les découvrirait facilement. Ils ont leurs espions, qui, répandus dans le monde et bien vêtus, se contentent d'indiquer les occasions favorables, les chances à exploiter, les périls à éviter, les instans favorables ou dangereux : ceux-là ne trempent jamais dans le délit matériel. Les chefs de ces confédérations (Londres en compte deux ou trois) ont soin de ne jamais laisser leurs employés de premier, de second, de troisième ordre, dans une complète pénurie, qui, en les réduisant au désespoir, compromettrait les intérêts communs. Mes relations avec une de ces bandes m'ont fait connaître leur hiérarchie et leur disci-

pline, sans m'instruire davantage, quant aux noms des maîtres et à celui des associés.

Je n'arrivai pas de plain-pied à cette profession bizarre, qui a ses réglemens, ses honneurs, ses exploits, ses conquêtes. De ma onzième à ma vingtième année, je fis plus de soixante métiers, tous également peu lucratifs, frappés de réprobation et tous misérables. En dernier lieu, je fus résurrectioniste ou vendeur de cadavres: transition naturelle qui me conduisit à la profession de filou.

Faut-il redire, les alarmes nocturnes, les bizarres aventures, les exploits ridicules qui établirent entre moi et les cadavres de la plupart des cimetières de Londres une intimité si étroite? Tous les journaux anglais sont pleins de ces récits, et le lecteur se fatiguerait de les entendre: aussi, crois-je devoir lui en faire grâce. Le chirurgien à qui j'avais affaire le plus fréquemment était un homme d'un caractère violent et irascible, qui payait très bien, lorsqu'il était content, mais qui, dès que nous ne le satisfaisions pas, nous menaçait de nous enlever sa pratique. Un sujet, auquel il attachait la plus haute importance et qu'il devait nous payer cher, nous avait été indiqué par lui. En vain trois fois essayâmes-nous de l'arracher à la terre qui le recélait; toujours des accidens nouveaux s'opposèrent à l'accomplissement de notre œuvre profane. Nous étions sur le point de perdre ce chaland, lorsque nous nous avisâmes d'essayer la corruption et de proposer une somme d'argent au garde-de-nuit (*watchman*), qui me donna rendez-vous pour le lendemain dans une taverne. A peine me trouvai-je en face de lui, qu'il me saisit, appela les gens de police et me fit arrêter. On me conduisit au petit tribunal inférieur de *Bow-Street*, où, après quelques réprimandes du juge-de-paix, je fus acquitté. Mais, lorsque j'eus fait une douzaine de pas dans la rue, un homme, qui avait assisté aux débats du tribunal, m'accosta, me toisa de la tête aux pieds, et me dit: « Pardieu, pour un homme de

votre mérite, voilà un beau métier que d'aller à la chasse des cadavres. Vous êtes fort bien vêtu. Vous avez raison de penser que l'habit est la première sauve-garde dans le monde. Continuez : je pourrai vous servir.

— Mais d'où et comment me connaissez-vous?

— Je connais tout le monde, particulièrement ceux qui, comme vous, aiment à bien vivre et ne sont pas servis par la fortune. On m'a chargé d'assister aux débats de Bow-Street et d'y chercher un homme qui vous ressemblât. Vous êtes précisément ce qu'il me faut. Encore une fois je vous serai utile. Dînons ensemble demain. Dans quelques jours je m'expliquerai mieux. »

En effet je dînai avec lui : il me donna plusieurs rendez-vous, et ce ne fut qu'à notre cinquième entrevue que j'appris qui il était. Espion chargé de recruter, dans les rangs des hommes besogneux, les soldats qui devaient entrer dans les cadres de l'armée, il me dévoila peu-à-peu sa mission, ses intentions et ce qu'on attendait de moi. Jamais nous ne nous rencontrions à la taverne : il me conduisait ou dans son logement, qui était propre et bien meublé, ou chez ses amis. Huit jours après, il me pria de l'accompagner du côté de Chelsea : j'y consentis. Vers l'extrémité de la rue Sloane, un homme bien mis s'approcha de mon acolyte, et lui dit :

« Vous pouvez vous retirer. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en m'adressant la parole, si vous le voulez bien, nous irons dîner ensemble aux environs de Londres. »

Mon premier compagnon obéit à l'instant même à cette injonction, et mon nouveau guide me fit suivre une rue de traverse : j'attendis patiemment qu'il s'expliquât.

« On nous a dit beaucoup de bien de vous, mais il est nécessaire que vous sachiez ce que l'on attend de vous, et ce que vous avez à espérer. Mon devoir est de vous faire ces communications. Vous devez vous regarder comme fort

heureux de prendre part à des spéculations lucratives et toujours couronnées de succès!

« N'oubliez pas une seule de mes paroles, et que toutes mes recommandations vous soient présentes! Il y va de votre fortune, peut-être de votre vie; renoncez à des jouissances violentes et grossières qui vous compromettraient et qui ne s'accordent plus avec les engagemens que vous allez prendre. Cessez de fréquenter les tavernes et les estaminets, brisez avec vos anciens amis. L'argent ne vous manquera pas; vous ferez bien de vous lier avec des marchands, des bourgeois, des artisans qui jouissent d'une bonne réputation. »

Telles furent à-peu-près les recommandations morales que je reçus de mon compagnon de route. Il ne tarissait pas, et si je n'eusse aperçu à travers sa prédication l'espoir d'une amélioration rapide et complète dans ma destinée, je n'aurais pas, je crois, consenti facilement à l'écouter. Arrivés à Fulham, nous entrâmes dans une bonne auberge; le porc frais et la volaille furent étalés sur la table, et mon conducteur recommença ses jérémiades paternelles. Il tenait spécialement à ce que je ne commisse aucune espèce de vols secondaires; à ce que je ne m'appropriasse personnellement rien de ce que je toucherais; à ce que ma probité individuelle restât intacte : soldat discipliné, je devais obéir en aveugle aux ordres de mes maîtres : je devais toucher une forte paie, marcher bravement au combat, accomplir mes exploits sans crainte et résister à toute autre tentation de larcin, destiné à ma satisfaction personnelle.

Ces conditions étaient un peu dures, et le ton solennel de celui qui me les faisait n'eût pas été déplacé dans la bouche d'un ministre, traitant avec un ambassadeur.

« Dorénavant, ajouta-t-il, vous n'aurez que d'excellent ouvrage, facile et lucratif, surtout comparé à celui que vous avez fait jusqu'ici. Peu de danger; des gains assurés; la protection d'une confédération puissante et dont les rameaux s'étendent fort loin : que pensez-vous de cette vie nouvelle?

C'est un coup de fortune, n'est-ce pas? Je vous enverrai quelqu'un pour mieux vous instruire de ce qui vous reste à faire. On vous donnera les indications les plus exactes : on vous guidera pas à pas. Soyez fidèle, exact, consciencieux. Remettez scrupuleusement les sommes entières qui tomberont entre vos mains. La moindre infidélité serait connue et punie. La société alloue à ses serviteurs un dividende suffisant : en échange elle réclame la plus exacte et la plus religieuse honnêteté : rendez-vous compte de la plus faible somme, comme de la plus forte. Nos mesures sont si bien prises que vous n'échapperiez pas à notre surveillance. Apprenez que jamais la plus légère infraction à cette loi n'a manqué d'entraîner une punition prompte et terrible. »

Un billet de dix livres sterling brilla dans sa main, passa dans la mienne, et il me remit, en outre, une carte, qui portait les mots suivans tracés au crayon :

« Demain matin, à onze heures précises, à la porte de la maison de charité, en face de la taverne de l'Éléphant. »

Puis, mon homme jeta sur le comptoir une guinée resplendissante pour paiement du dîner. Menaces et promesses roulaient confusément dans mon cerveau fatigué. Comment cette société anonyme pourra-t-elle m'atteindre? n'est-ce pas une plaisanterie? Quelle terreur veut-elle m'inspirer? comment devinerait-elle les infractions secrètes contre ses lois? surtout comment les punirait-elle?

« Parbleu, m'écriai-je enfin (après de mûres réflexions), c'est un trait de lumière ! La société que l'on m'ouvre est une miniature de la grande société. Les puissans restent dans l'ombre et échappent au péril. Des petits et des faibles qu'ils mettent en action et en mouvement, ils font précisément ce qu'ils veulent. C'est l'histoire de toutes les conjurations ; les fils secrets sont dirigés par des mains qui se cachent. Ceux que l'on y voit apparaître, acteurs et victimes, sont de misérables instrumens sacrifiés à la vengeance et à l'ambition de ces demi-dieux. Oh ! le jeu magnifique ! oh ! la merveilleuse

adresse ! Point de risques pour ces grands coupables ! Ils disposent de nous comme des pions d'un damier. A peine ont-ils besoin d'étendre la main pour se venger et nous perdre : la corde destinée à nous pendre est toujours à leur portée. Ils savent quelle entreprise doit nous livrer au gouffre béant, et ils nous y jettent ! »

Je me tins pour averti.

Me voilà de retour à Londres, plein de vénération pour une société si compacte et une organisation si savante. Mon premier introducteur ne reparut jamais. Aux tavernes, aux spectacles, qu'il avait coutume de fréquenter, nul vestige de cet homme. A peine avait-il ébauché ma conquête, on l'éloigna de Londres, et une mission importante lui fut donnée en province par cette politique qui n'oublie rien, qui pense à tout, et que les gouvernemens européens devraient imiter. Ainsi, l'on rompait toute communication entre nous et l'on prenait ses précautions contre nos vengeances, nos indiscrétions et nos perfidies. Une fois engagé, je n'avais rien de mieux à faire que d'obéir.

Je me rendis à mon poste. Un homme, dont les vêtemens et la tournure semblaient annoncer une bonne éducation, vint droit à moi, me présenta en signe de reconnaissance, une carte absolument semblable à celle que j'avais entre les mains, et me dit :

« Nous avons à causer ensemble, montons dans la voiture de Croydon qui passe. »

J'y monte avec lui ; profond silence, jusqu'à notre arrivée à Croydon, où une auberge nous donne l'hospitalité. Là, il me développe le système complet de l'association : tous ses ressorts, toutes ses ressources : l'admirable simplicité d'organisation qui assure et protège tous ses mouvemens.

« Vous êtes, me dit-il, sous la loi des *véritables gros bonnets* (*real swells*). Vos nouveaux patrons méritent plus que de l'estime. Tout leur travail est intellectuel et moral. Laissant à d'autres les opérations manuelles, ils se retranchent

dans les travaux nombreux et importans d'une vaste administration : recevoir les aveux, traiter avec les espions, découvrir les secrets, tracer les plans de campagne, recruter leur armée, la nourrir lorsque l'ouvrage manque. Ils vivent d'ailleurs en gentilshommes, confondus avec la bonne société qui ne se doute pas de leur occupation véritable. Ils prévoient tout : depuis dix années, je ne connais pas un de leurs plans qui n'ait réussi. C'est dommage, en vérité, qu'ils ne conduisent pas les affaires d'une nation, comme ils dirigent leurs propres affaires. Moi qui vous parle et qui leur obéis, je ne les connais pas et ne les connaîtrai jamais. Vous voyez devant vous ce qu'on appelle, en termes de coulisses, *un avertisseur de la scène*. Je donne le signal et tire le coup de sonnette ; jouez ensuite votre rôle. Mon devoir se borne là. Je m'en acquitte exactement ; c'est tout ce qu'on me demande, et je n'essaie pas d'en savoir plus long : ce serait ma ruine. Je ne suis pas assez fou pour échanger un bénéfice contre un malheur. Les ordres que je vous transmets me sont arrivés par la poste : auteur et rédacteur de la lettre que j'ai reçue, me sont, je vous le jure, parfaitement inconnus. Faites comme moi. Remplissez vos devoirs. Bonne conduite, bonne réputation, surtout point de vaine curiosité. Ce serait folie. A quoi bon armer contre vous des adversaires cent fois plus formidables que la police, et ouvrir sous vos pieds un inévitable abîme ! De qui la police et la secrétairerie d'état obtiennent-elles les renseignemens et ces listes dont elles sont si fières? De notre société elle-même? De l'association qui se venge et qui sacrifie ceux de ses membres qu'elle rejette. La loi est sous la main de ces messieurs. Ils la plient et la détournent comme ils veulent. Ne savent-ils pas où loge, où campe, où s'abat le voleur? S'il les trahit, n'ont-ils pas à lui confier des affaires dont le résultat certain est la potence? Il est déguenillé : l'homme est sans pain ; ses guenilles vont devenir un peu plus délabrées encore : la faim va le pousser au crime, et il faudra bien qu'il commette quelque jour un de

ces actes épouvantables sur lesquels la hache de la loi tombe pour avertir la société. Notre affaire est montée comme une excellente horloge ; cherchez, si vous le pouvez, une meilleure preuve du progrès social que cette miraculeuse subdivision du travail. Aujourd'hui, on fait du sucre avec des pommes de terre, et du vinaigre avec du bois ; les sociétés d'assurances forcent les enfans de payer avant de naître les frais de leurs layettes, et notre société de voleurs est mieux organisée que la société des vieux Romains. Allez plus loin, si vous l'osez : nous buvons les ossemens de nos grands-pères ; concassés et pilés, on en fait du bouillon pour les petits-fils, et les cadavres rapportent à l'état un notable bénéfice. C'est le dernier résultat de la civilisation. »

Il me quitta.

Etre l'agent et non le moteur, se dévouer comme victime, et penser que les inventeurs de l'attentat sont à l'abri pour toujours ; être dénoncé par les plus grands coupables ; marcher dans l'obscurité sans autre perspective que le gibet : quelle vie ! quelle route ! Je n'en avais pas d'autre à choisir. Un appétit strident, une jeunesse exigeante, une complète ignorance de tous les métiers, les antécédens d'un orphelin sans asile, le cœur déjà flétri par l'outrage et le dégoût ; une instruction nulle, une moralité égale à zéro, me servirent de pilotes sur cette mer orageuse.

« Vous voilà devenu *homme de famille*, continua l'ambassadeur, qui m'apportait mes instructions (l'homme de famille est celui qui tient par des nœuds secrets à la famille des voleurs organisés). J'ai trois ou quatre affaires à préparer ; la vôtre est facile : une voiture publique à dévaliser, quelques milliers d'écus à transvaser dans la bourse commune.

— Diable ! Et vous appelez cela facile ?

— On ne peut plus facile. Faites ce que l'on vous dira, rien de plus : suivez vos instructions à la lettre. Vous n'aurez qu'à regarder. Toutes les places d'intérieur nous appartiennent : l'entreprise ne peut être menée à bonne fin sans vous.

Prenez ces dix livres sterling et ces instructions écrites. Achetez un manteau à grand collet, dans lequel vous puissiez dissimuler votre visage. Emportez tout votre argent. Il faut être en mesure en cas d'accident (peu probable, il est vrai) de pouvoir, au moindre signe, mettre une soixantaine de lieues entre ses ennemis et soi. Mais aujourd'hui il n'y a pas le moindre danger. Allez, comme on vous l'ordonne, retenir votre place de bonne heure, pour Birmingham. Repartez de Birmingham le jeudi. Ne parlez à personne, et ne faites attention à qui que ce soit. L'évènement vous apprendra le reste. Les dix livres sterling que je vous remets sont un à-compte sur vos émolumens qui seront réglés par l'autorité supérieure. Point d'observation; les appointemens sont tarifés. A votre retour, ne voyez que des gens honorables. Passez une semaine entière comme vous l'entendrez, et ces huit jours écoulés, rendez-vous n° 4, grande rue d'Oxford. Demandez si on n'a pas laissé de lettres pour M. Hodson. Peut-être vous remettra-t-on une missive; et vous exécuterez, à l'instant même, les ordres qu'elle contiendra. Dans le cas contraire, revenez le lendemain; le surlendemain; jusqu'à ce que la lettre soit parvenue. Remettez-moi votre adresse, afin que l'on puisse vous trouver si l'on avait besoin de vous à l'improviste; mais c'est un accident fort rare. Adieu, soyez sage; vous prospérerez. Souvenez-vous que prudence est mère de sûreté. C'est la devise de notre confrérie. Je pars pour Brighton.

Le lendemain matin, je quittai Londres par la voiture de Birmingham. Je retins ma place, comme on me l'avait ordonné, pour le jeudi suivant. J'obéis ponctuellement à toutes mes instructions, et lorsque j'entrai dans la voiture, j'y trouvai deux personnes assises. Le conducteur s'impatientait de ne pas voir arriver les autres voyageurs. Je pris ma place. Bientôt un monsieur vêtu assez richement se plaça près de moi : un de ses amis s'approche, lui dit adieu, lui serre la main, observe attentivement l'intérieur de la voiture, et d'un signe de tête annonce que tout marche selon ses desirs. Je comprends ce

signe de tête ; l'entreprise allait s'exécuter : de quelle manière? je l'ignorais complètement.

Un banquier de Birmingham envoyait chaque mois, à jour fixe, de Birmingham à Londres, l'argent et les billets nécessaires pour racheter ses billets en circulation. Par un arrangement conclu entre les propriétaires de la voiture publique et le banquier, on avait pratiqué, sous la banquette, un petit coffre de fer, armé de deux serrures très compliquées et dont les agens de la maison de banque à Londres possédaient seuls les clefs. Les chefs de l'association respectable à laquelle j'appartenais avaient eu soin de faire plusieurs voyages dans la voiture, et de prendre, au moyen de cire molle, l'exacte empreinte des serrures qui renfermaient le précieux trésor. Un serrurier, qui ne travaillait que pour la compagnie et que l'on rétribuait en conséquence, se chargea de fabriquer les fausses clefs ; telle était son adresse que son premier essai réussit parfaitement ; la plus compliquée des deux serrures s'ouvrit sans aucune difficulté.

Des nombreux charlatanismes dont la civilisation est dupe, il n'en est pas auquel la niaiserie publique accorde une foi plus implicite que les promesses pompeuses du serrurier-mécanicien. Il va vous fabriquer une serrure que personne n'ouvrira. Une clef infiniment petite, qui pèse autant qu'une grande épingle, doit protéger contre toutes les entreprises vos trésors les plus chers. Sachez, une fois pour toutes, qu'il n'y a pas de serrure qui ne s'ouvre aisément. C'est une mystification ridicule : j'ai fait jouer les pènes des serrures les plus merveilleuses : et les plus chèrement payées ne résisteraient pas aux escrocs émérites que renferme Newgate. Il n'y a que les pènes très massifs qui opposent au voleur un obstacle réel, non par l'habileté de la construction, mais par le poids, la force et la solidité. Il suffisait d'apporter au serrurier de la compagnie les dimensions extérieures d'une serrure et l'empreinte de l'ouverture, pour qu'il fabriquât trois clefs, dont l'une ne manquait jamais de remplacer la clef véritable.

Tout se passa de la manière la plus simple. A trente milles de Birmingham, un de mes compagnons de route tira ses clefs, ouvrit le coffre, s'appropria les billets et les espèces, les plaça dans une petite valise qu'il portait sur ses genoux, prétexta une indisposition aux environs d'Oxford, se fit descendre sur la route, fut suivi d'un autre voyageur qui, jouant le rôle de chirurgien philantrope, offrit ses services au malade; enfin nous laissa seuls, et emporta le trésor. Un troisième s'arrêta dans Oxford même, où l'un de ses prétendus amis l'accostant à la descente de la voiture, l'engagea à se reposer chez lui. Pour moi, suivant mes instructions spéciales, j'indiquai comme lieu de ma destination, Henley, sur la Tamise. Là, je descendis en effet, et, prenant un chemin de traverse qui me conduisit à Marlow, je montai dans la première voiture venue et me rendis à Londres. Pendant huit jours, la facile occupation de ne rien faire me reposa des fatigues d'une entreprise qui ne m'avait rien coûté.

Quel général d'armée développe plus de prévoyance, d'attention et d'habiles combinaisons que les inventeurs de ces magnifiques escroqueries! Les Chinois et les Indous, grands admirateurs du vol commis avec art, leur eussent élevé des autels. La semaine écoulée, je me rends rue d'Oxford; une lettre à l'adresse de M. Hodson m'est remise : on me priait de me trouver le lendemain à deux heures, taverne de la Syrène, à Hackney, près Londres; je fus exact. Là, un grand homme noir, portant lunettes, m'accosta sur le seuil de l'auberge.

« N'ai-je pas l'honneur de parler à M. Hodson? »

Et comme j'hésitais à lui répondre.

« Oh! c'est de vous qu'il s'agit, s'écria-t-il! Tout s'est bien passé la dernière fois. Quatre-vingts livres sterling vous reviennent : les voici; nous déduisons vingt livres que vous avez déjà reçues. C'est, je crois, votre compte.

— N'ai-je pas lu dans les journaux, lui demandai-je, que la capture totale montait à 5000 livres sterling?

— Sans doute. Nous avons bien des personnes à payer : pour la peine que vous vous êtes donnée, vous n'êtes pas mal rétribué. J'ai à vous parler d'une autre petite affaire.

— Voyons ?

— Cette fois, on compte que vous paierez de votre personne. Vous vous rendrez à Were (petite ville du comté d'Essex). Les associés savent qu'un marchand de bœufs de cette ville rapporte ordinairement du marché, une somme de 500 livres sterling ou à-peu-près enfermées dans sa ceinture. Les lui enlever par violence est impossible. Notre compagnie est comme l'église : elle abhorre le sang. L'homme dont je parle habite seul, avec une vieille femme, la dernière maison du bourg, dont voici la clef. Je vous remets encore celle d'un tiroir de commode où il dépose son argent quand il se couche. Entrez doucement, n'éveillez personne, pénétrez dans la chambre à coucher; nous savons que vous avez fait votre éducation de *rampeur* (*sneak*) : voilà pourquoi nous vous avons choisi. Vous trouverez, à la porte de la maison à exploiter, une chaise de poste qui vous enlevera et vous conduira, légère comme l'oiseau, loin de ceux qui vous poursuivraient; remettez à celui qui conduira les chevaux, la somme tout entière, sans rabattre un denier. »

Cette seconde aventure me convenait médiocrement. Le marchand de bœufs sera-t-il assez complaisant pour dormir d'un sommeil profond? Sortirai-je vainqueur de la lutte inégale qui pourrait s'établir? J'y pensai long-temps, et la crainte que m'inspirait la société à laquelle j'appartenais, finit par l'emporter sur mes autres terreurs. D'ailleurs j'étais fataliste. *Vogue la galère* est la devise du voleur! Tous ceux que l'on nomme à Londres les *crosses* (les *obliques, les traverseurs*) n'ont pas d'autre doctrine. Je commençai par me rendre dans le comté d'Essex où je visitai curieusement la maison du marchand de bœufs et toutes ses dépendances; puis j'attendis le jour convenu. Notre homme avait eu bonne chance : quand il rentra chez lui, l'argent remplissait ses sacoches; l'*ale* et le

vin troublaient son cerveau. Je l'épiai curieusement, plaçai ma chaise de poste à distance, mis en sentinelle un homme chargé de m'ouvrir la porte en dehors, dans le cas d'une retraite précipitée, et de la refermer sur moi pour barrer le passage au poursuivant : enfin je pénétrai dans la maison. Le marchand dormait déjà ; et le bruit du vent qui gonflait ses fosses nasales, ronflait comme la pédale d'une orgue sous les voûtes basses de la maison rustique. Je montai doucement l'escalier, me glissai dans la chambre, commençai par m'assurer que son sommeil était de bonne foi, et pour plus de sûreté, tirant de ma poche une corde, la lançant au-dessus du lit où reposaient ses membres fatigués, je nouai cette corde de manière à ce que, s'il venait à s'éveiller, il se trouvât embarrassé dans une entrave inattendue. Tout me réussit d'abord comme je l'avais espéré. Le tiroir s'ouvrit doucement ; mais au moment où je saisissais ma proie, l'une des pièces de monnaie échappant de ma main, occasiona un léger bruit qui éveilla le dormeur. En une minute, je fus dans la rue, puis dans la chaise de poste, dont la course rapide ne tarda pas à m'emporter, poursuivi des vociférations de tout le village. J'arrivai pourtant à bon port : le rôle important que j'avais joué dans cette conquête, m'assura une part assez considérable des bénéfices.

La plus curieuse, la plus ingénieuse aventure, à laquelle j'aie pris part, est sans aucun doute celle que je vais raconter. C'est celle qui a exigé le plus de précautions, de prudence et d'adresse manuelle. Un des banquiers de l'ouest de l'Angleterre, effrayé par les journaux, qui avaient raconté fort en détail le vol des billets de banque et des espèces, confiés à la voiture publique, dévalisée par nous, prit l'excellente résolution d'escorter lui-même l'envoi des valeurs qu'il adressait à Londres. Le voilà donc faisant fabriquer une petite valise portative, munie de cuivre et d'acier, portant son adresse et son nom en fort gros caractères, armée de toutes les serrures et de tous les cadenas imaginables. Pour plus de sûreté, il place sous la banquette de la diligence ;

quand il voyage, la valise remplie de numéraire et de papiers, ayant soin de tenir ses jambes dans une position toujours perpendiculaire ; enfin il ne descend jamais de voiture, sans prendre sous son bras le précieux dépôt. A l'auberge même, il ne le perd pas de vue. Tant de précautions lui réussissent pendant cinq mois : elles eussent effrayé de moins audacieux ou de moins habiles ; elles ne firent que solliciter la verve et aiguiser l'invention des chefs de notre compagnie. Leur manœuvre mérite bien qu'on la décrive en détail.

Toutes les voitures publiques appartenant aux mêmes messageries sont construites sur le même modèle. On prit d'abord mesure de cette partie du fond de la voiture, qui se trouvait sous la banquette et sur laquelle reposait ordinairement la valise du banquier. Sur cette mesure on tailla une petite planche assez mince, qui devait occuper peu de place dans son épaisseur, et à laquelle on attacha un cordon solide, destiné à faire mouvoir la planche, de droite à gauche, sous la banquette. On avait calculé qu'une personne, placée à côté du banquier vigilant, pouvait, à travers une ouverture, pratiquée dans la banquette même, ouverture qui laissait passer le cordon, faire mouvoir la petite planche, changer sa position, et l'attirer à elle, ainsi que les objets qu'on y aurait déposés. Le banquier, choisissant, pour loger sa valise, l'endroit ordinaire, qui se trouvait protégé à-la-fois par la banquette et par ses jambes, ne pouvait manquer de la placer sur la planche, ainsi préparée. Or, en attirant la planche, on était certain de déplacer avec elle le trésor qu'elle devait supporter.

Ce n'était que la moitié du problème résolu. Il fallait en outre substituer à la valise précieuse une contrefaçon parfaite, à laquelle le propriétaire pût se tromper ; il fallait trouver le moyen d'opérer cette substitution, sans faire naître ses soupçons. On procéda d'abord à la fabrication d'une valise semblable à celle que nous voulions dérober, portant les mêmes

caractères et les mêmes ferremens: ce ne fut pas le plus difficile. Mais comment ensuite faire glisser le faux réceptacle du trésor, sans que les deux valises: l'une attirée, l'autre repoussée, se rencontrassent sur la route? Nous retînmes la voiture, que nos affidés remplirent et qui ne fut occupée que par nous seuls, pendant une demi-journée qui précéda le moment où le banquier devait nous rejoindre. Libres de nos mouvemens, nous pratiquâmes avec une vrille très fine trois trous dans le rebord de la banquette. Par ces ouvertures passèrent des cordons, qui soutinrent notre fausse valise, suspendue précisément au-dessous de la place où devait se trouver la valise véritable. Nous comptions, lâchant ces cordons doucement, faire tomber le faux trésor à la place du véritable trésor disparu: manœuvre livrée à l'habileté de la personne placée près du banquier et qui s'en acquitta fort adroitement. Le banquier monta, la valise sous le bras. Il la glissa aussitôt sous la banquette: elle tomba sur la planche légère qui devait la recevoir. En une minute, cette planche glisse de gauche à droite; les cordons qui soutiennent la fausse valise se détendent et s'abaissent; les valeurs ont changé de place. Un vaste manteau, qui protège les jambes du voisin, lui permet de faire glisser d'un coup de pied le trésor conquis sous la banquette placée vis-à-vis; les cordons, rompus d'un coup de ciseau, rentrent dans les poches des intéressés: et à la première auberge, le négociant, s'emparant de sa chère valise, l'emporte sous son bras, la place près de lui, sur la table, la couve des yeux, la considère avec amour et la protège avec vigilance. Il ne se doutait guère qu'on l'avait changée en nourrice. Les vraies valeurs étaient loin déjà. Notre acolyte avait profité du premier relai pour saisir le véritable magot, qu'il emporta paisiblement sous son manteau pendant le déjeuner du possesseur. Cette affaire valut à l'entreprise 3,000 liv. sterl. en or et 2,000 liv. sterl. en billets de banques locales, que les chefs de l'entreprise s'estimèrent fort heureux d'échanger contre 200 livres en

espèces, tant ils craignaient de se compromettre, tant les dangers auxquels ces valeurs pouvaient les exposer les effrayaient.

J'aurais à raconter encore plus d'un exploit de même nature, si je ne craignais que l'ingénieuse invention de ces fourberies, ne fût éclipsée par la monotonie des moyens employés et du but que nous nous proposions. Mais ce qui étonnera plus tard le lecteur, dans l'histoire de ma vie que je continuerai, et ce qui est fort commun parmi nous, c'est le dénoûment bizarre de mes aventures et ma condamnation pour un fait dont j'étais innocent. Comment ai-je traversé les classes différentes des voleurs anglais? Quels ont été mes rapports avec la police de Londres et quelle singulière intimité m'a fait connaître les secrets de cet homme si redouté, si terrible, l'exécuteur des hautes œuvres? C'est ce que je dirai plus tard. Ma philosophie ne se contentera pas de ce petit nombre d'anecdotes : il faudra que j'apprenne au public comment les grands coquins se sauvent et comment les petits brigands sont pendus; quel est le langage particulier des escrocs, comment il est né, de quels vocabulaires il s'enrichit; enfin quelle position occupent les femmes des voleurs dans la grande société perverse qui naît de la société avouée et qui donne tant de mal à sa mère.

Ce sont précisément ces *impasses* de la société, qui échappent à tous les regards. Tantôt les romanciers essaient d'amuser le lecteur en leur empruntant quelques teintes plaisantes; tantôt les dramaturges font servir à la création et à l'arrangement de leurs drames quelques faits controuvés qu'ils empruntent aux gazettes. Mais la formation, la généalogie du crime, la vie des races qui s'y livrent exclusivement, nécessairement, tout le monde les ignore : comment guérir des maux dont la source est cachée? Comment faire rentrer dans la masse sociale une nation perverse, sans doute, mais que personne n'a étudiée encore?

Morale, principes, sermons de prédicateurs (j'en ai entendu

plus de trois mille dans ma vie, grâce aux différentes prisons que j'ai habitées), que votre puissance est petite et faible en face de celle de la faim, de l'exemple, de l'habitude et souvent de l'impunité!

Philosophes, vous parlez de diminuer la somme des crimes! Arrangez donc la société de manière à ce que l'on puisse gagner son pain, sans vices, et être honoré de tous. Rien de plus difficile aujourd'hui : ce qu'il y a de plus logique pour un pauvre misérable qui tient à l'honneur et qui se voit placé par sa naissance sur la pente du crime, c'est d'exécuter vingt ans plus tôt ce que le bourreau exécutera vingt ans plus tard. Le lacet, l'explosion d'un pistolet chargé à balle, ou un bon élan par-dessus les ponts : le dilemme d'une si triste vie n'a pas d'autre issue.

— « Arrêtez! s'écrie alors le prêtre, le suicide est un crime. Ne vous punissez pas vous-même, attendez le coup fatal. La terre est la pépinière du ciel, et vous n'avez rien de mieux à faire ici-bas que de pécher beaucoup pour que Dieu vous pardonne beaucoup ». Comment un cerveau humain, assailli par des raisonnemens si étranges, se défendrait-il de la confusion, du vague et de la nullité de principes qui forment le code spécial des voleurs? Tout découlait de ma situation première : mais l'avais-je choisie?

Si ma mère, quelque femme-de-chambre de grande maison, peut-être une fille de boutique, a été séduite par un membre du parlement, était-ce ma faute? Après avoir renfermé dans une petite corbeille le fruit de sa faiblesse, et déposé près de moi une incohérente prière à Dieu pour mon salut, elle aura quitté la vie, ou sera entrée dans une maison de fous, tandis que mon vénérable père, assis au parlement, tonnant contre la dépravation publique, pulvérisant l'immoralité populaire, fabricant de nouvelles lois pour l'amélioration sociale, plein de commisération pour les pauvres et d'animosité contre les crimes, oubliait que dans ses momens de volupté, il avait jeté au sein de la capitale six ou sept petits bandits qui

n'avaient absolument rien autre chose à faire que de voler et de se faire pendre. Ah ! messieurs ! dirais-je aux législateurs, si j'avais l'honneur de pénétrer jamais dans leur enceinte, relevez ces pentes fatales ! Rendez moins facile l'accès glissant des abîmes !

(*Metropolitan Magazine.*)

Statistique.

—

SECTES RELIGIEUSES

AUX ÉTATS-UNIS;

LEUR NOMBRE, LEURS RITS ET LEURS FIDÈLES.

Les doctrines des nombreuses sectes religieuses de la république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, leurs tendances, leur administration, leurs rits, les salaires de leurs divers clergés, tout cela forme un ensemble de questions très curieuses et sur lesquelles on n'a pas encore en Europe des renseignemens bien précis ni des idées bien nettes. C'est cependant un spectacle inouï que cette expérience réalisée sur une aussi grande échelle : un peuple de quatorze millions d'âmes qui prend parti librement dans les questions théologiques, dont chaque fraction adopte franchement la couleur qui lui plaît, et qui sans secousses et sans troubles répartit sa réligiosité en un grand nombre de sociétés dogmatiques toute dissemblables ! Les religions d'état y sont inconnues. La loi assure à toutes une égale protection, n'en rétribue aucune et laisse chaque habitant obéir aux impulsions de sa conscience. Tous ces traits divers forment un ensemble qui ne s'est encore jamais rencontré dans l'histoire des nations. Nous allons essayer de faire connaître la physionomie de ces différentes associations en puisant dans les principaux recueils de statistique américaine les renseignemens divers qui pourront

servir à éclaircir cette grande et intéressante question. L'énumération pure et simple des sectes n'offrirait aucun intérêt; un tel renseignement ne dirait rien à l'esprit et serait fort obscur pour la plupart de nos lecteurs. Il faut voir ces sectes en détail, étudier les principes de leur dogme, et remonter aux causes qui les ont fait naître.

Toutes les sectes américaines sont des branches plus ou moins anciennes de la grande révolution protestante, qui s'est opérée dans le seizième siècle. Toutes ont la prétention de professer le christianisme primitif, tel qu'il fut fondé par le Sauveur et enseigné par ses apôtres; mais toutes ont eu pour origine incontestable les systèmes d'idées dogmatiques, qui furent annoncées par les réformateurs, dont ils furent les promoteurs et les soutiens. Ainsi les opinions luthériennes, calvinistes, anabaptistes, sociniennes, sont toutes fidèlement représentées et encore pleines de vie dans les Etats-Unis d'Amérique. Que l'on se figure la vieille Europe dogmatique du seizième siècle renonçant tout-à-coup aux guerres religieuses, aux persécutions, aux fâcheuses alliances du sacerdoce et de la politique, et se rangeant spontanément sous la loi d'une liberté et d'une égalité absolues, tout en conservant la ferveur de ces dogmes : on aura alors l'idée du tableau que présente aujourd'hui la république des Etats-Unis sous le point de vue religieux. Mais, pour bien comprendre cette singulière organisation, fille de la foi et de la liberté, il faut, dresser à-la-fois la liste des sectes américaines, se rappeler les nuances principales des opinions dogmatiques des premiers docteurs et des premières sociétés protestantes, qui ont toutes étendu leurs rameaux sur les rivages du Nouveau-Monde. C'est cette statistique comparée que nous nous proposons de tracer.

Le dernier recensement officiel de la population des Etats-Unis est de 1830, et ce ne sera qu'en 1840, que le sixième recensement général de la république sera exécuté. On estime aujourd'hui le chiffre général de la population à

14,000,000 au moins (1) ; mais toutes les tables statistiques et les documens officiels sont encore basés sur le recensement de 1830, qu'il faut conserver provisoirement. D'après ce travail, les vingt-huit états renferment 12,866,920 habitans, dont 10,857,889 hommes libres, et 2,009,331 esclaves. Les noirs et les hommes de couleur, esclaves aux Etats-Unis, figurent pour des chiffres importans dans plusieurs des églises de la république; ce serait donc une erreur grave de faire abstraction de cette classe dans un dénombrement religieux américain.

SECTES CALVINISTES.

Ce sont les doctrines enseignées à Genève, vers 1540, par un réfugié français, prieur de Noyon, en Picardie, Jehan Calvin, qui servent encore aujourd'hui de signe de ralliement aux plus nombreuses et aux plus importantes communautés de l'Amérique du Nord. Deux traits principaux distinguent partout le calvinisme : son dogme et sa discipline, ou, en d'autres termes, son enseignement et son organisation. Son dogme est très arrêté, très sombre, et tranche avec une hardiesse inouïe les questions philosophiques les plus incertaines et les plus grandioses. D'après les idées que Calvin a développées avec une logique et une éloquence étonnantes dans son livre fondamental, *De l'Institution Chrétienne*, il faut que ses disciples admettent les propositions dont voici le résumé très concis : 1° que, par la chute du premier homme, le genre humain est complètement dépravé, et que son crime est imputé à toute sa postérité; d'où procèdent la mort et l'éternelle misère; 2° que Dieu a choisi, avant la création du monde, par décret immuable et par pure grâce, un certain nombre d'hommes qu'il a prédestinés au salut, tandis que le reste du genre humain est prédestiné à la perdition; 3° que Jésus-

(1) On peut juger d'avance du résultat du cens de 1840, si l'on se rappelle que la population officielle des Etats-Unis, qui s'est élevé, en 1830, à 12,800,000 âmes, était en 1780 de 3,900,000, et en 1820, de 9,600,000.

Christ, par sa mort, n'a satisfait que pour les péchés des élus ou prédestinés; 4° que tous ceux que Dieu a prédestinés au salut reçoivent du Saint-Esprit au temps marqué l'état de grâce; 5° enfin que ceux que Dieu a une fois appelés et élus ne peuvent jamais déchoir de leur état de grâce. Le calvinisme se distingue encore par l'importance qu'il met à la doctrine de la *satisfaction* ou de l'*expiation*, sacrifices au moyen desquels Jésus-Christ a satisfait à la justice de Dieu. Tels sont les points principaux de la dogmatique calviniste, dogmatique qui s'appuie principalement sur le fatalisme, mais dont la sombre rigueur ne tarda pas à être considérablement adoucie dans tous les pays réformés, en Amérique, comme ailleurs, par les calvinistes eux-mêmes. Cependant, aux Etats-Unis, les sectes calvinistes proprement dites figurent aujourd'hui pour près du quart de la population: elles comptent 4785 églises, 3755 ministres et 3,905,500 fidèles à-peu-près. Cette première grande division des sectes américaines est encore plus remarquable par sa discipline que par son dogme, qui est en général fort mitigé. L'organisation presbytérienne s'y montre encore avec ses formes de gouvernement habiles et absolues. On sait que cette organisation fut l'une des œuvres les plus hardies et les mieux conçues de Calvin, qui sentit le besoin de créer à-la-fois le dogme et la législation de la réforme, dont il fut un des chefs. Pour donner à son ouvrage une longue durée et une organisation forte, il institua le *code presbytérien* ou *gouvernement synodal*. Le premier élément de cette ingénieuse ramification de pouvoirs fut, suivant les idées de Calvin, le *consistoire*, représentation immédiate de l'église, composé de ministres et de laïques; plusieurs églises, réunies par leurs députés pasteurs et laïques, forment le *presbytère américain* et *écossais*, que Calvin nommait *colloque*; les presbytères ou colloques d'une province forment le *synode provincial*; et enfin les députés de toutes les provinces ecclésiastiques aboutissent à la dernière et plus haute juridiction: le *synode national*, que les Américains nomment l'*assemblée générale*. On conçoit facilement que ce gouvernement collectif, qui s'exerce par des assemblées, auxquelles sont soumises toutes les églises éparses, doit pouvoir porter une surveillance active, générale et perpétuelle sur le corps tout entier, et qu'au moyen de la hiérarchie de ses assemblées religieuses d'abord communales, ensuite provinciales et enfin

nationales, il a les yeux partout. Il n'arrive aucun écart, soit moral, soit dogmatique, dont il ne puisse être informé, et contre lequel il ne puisse sévir. Aussi, cette représentation démocratique, inventée et promulguée par Calvin, quoique contraire à la liberté d'examen et à l'indépendance pastorale individuelle, est le plus fort gouvernement qui soit sorti de la réformation. On y reconnaît l'empreinte caractéristique du génie organisateur et absolu de Calvin. Qu'on ajoute à ce dogme et à cette discipline, les usages d'un rit très simple, les communions, les jeunes, un culte très nu et même austère, une liturgie très courte ou même nulle; pas d'ornemens, pas de cérémonies, pas de musique, pas d'autels; aucune pompe pour les sépultures, et on aura une idée du calvinisme presbytérien dans toute sa pureté.

Les *Presbytériens de l'Assemblée Générale* des Etats-Unis, ou calvinistes, soumis au gouvernement d'un synode national sans appel, forment la première classe des sectes calvinistes, et comptent près de 2,000,000 de fidèles. Cette vaste société est nombreuse dans les états du centre des Etats-Unis; mais elle se montre surtout dans ceux du sud et de l'ouest, et presque pas dans les états de la Nouvelle-Angleterre (1), où domine encore l'ancienne organisation puritaine. Les presbytériens calvinistes convoquent leur synode national annuellement à Philadelphie. Leur clergé se compose de 1914 ministres, auxquels il faut ajouter 421 prédicateurs et candidats suffragans, ce qui porte le personnel ecclésiastique de cette secte à 2335 membres.

Les traitemens de ces ministres, qui sont très souvent des hommes d'une grande instruction et d'une piété très éclairée, varient dans les divers états. Dans la ville même de New-York, les traitemens ne sont guère au-dessous de 1000 dollars (5300 fr.) ni au-dessus de 3000 dollars (15,900 fr.). A Philadelphie, les ministres ont aussi de 1000 à 3000 dollars, et, dans la campagne, la moyenne est au-dessous de 400 dollars (2120 fr.). Dans la Virginie, la moyenne paraît être au-dessous de 500 dollars (2650 fr.). Dans la Géorgie, les

(1) La Nouvelle-Angleterre est formée des états les plus anciennement peuplés, qui ont servi de noyau à la Confédération: le Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachussetts, Rhode-Island, Connecticut.

ministres des villes reçoivent de 1000 à 2000 dollars (5300 fr. à 10,600 fr.); mais, dans l'état en général, la moyenne des traitemens ne paraît pas dépasser 250 dollars (1325 fr.). Dans l'Ohio, la moyenne est de 400 dollars (2120 fr.).

Les souscriptions que cette église consacre annuellement au service des missions étrangères (*missionary funds*) s'élèvent à 114,687 dollars (607,841 fr.) et ses dépenses pour ses écoles particulières (*education funds*) sont de 60,909 dollars (322,817 fr.). Voici quel est le nombre des ministres et des églises qui appartiennent à cette secte dans plusieurs états de l'Union.

Etats.	Ministres.	Eglises.
New-York	500	475
Pennsylvanie	537	475
Virginie	90	117
Caroline du Nord	69	132
Caroline du Sud	64	90
Georgie	45	75
Tennessee	90	120
Ohio	224	370
Indiana	67	109

Après l'église presbytérienne, nous trouvons les *Presbytériens du Cumberland*, communauté assez importante, moins par le nombre de ses adhérens que par le zèle violent et tumultueux qui les anime. Elle représente le côté le plus fanatique et le plus austère du vieux calvinisme. Au milieu d'elle, l'idée terrible de la prédestination absolue règne sans adoucissement. Cette secte aux Etats-Unis date de l'année 1810. Elle dut son origine à un démêlé entre le presbystère de Cumberland et le synode de Kentucky, qui, conformément aux réglemens calvinistes, exigeait des études classiques chez les nouveaux ministres. Le presbytère déclara que l'inspiration valait mieux que la science, et il en résulta un schisme à la suite duquel les presbytériens dits du Cumberland se répandirent principalement dans les états du Tennessee, de Kentucky, de l'Alabama et du Missouri. C'est une des sectes les plus dogmatiques et les plus superstitieuses de la république. — Deux autres églises, nombreuses et florissantes, se placent dans le groupe

presbytérien calviniste. Formées toutes deux de la descendance de nombreux réfugiés hollandais, belges et allemands, elles professent un calvinisme doux et éclairé, tout pénétré, en quelque sorte, des souvenirs de leur ancienne patrie. L'*Eglise Réformée Allemande* est surtout répandue dans la Pennsylvanie et l'Ohio; ses ministres prêchent pour la plupart en allemand, et leurs traitemens varient de 200 à 800 dollars (1060 à 4240 fr.).—L'*Eglise Hollandaise*, communauté calviniste synodale, est répandue principalement dans les états de New-York, de Pennsylvanie et de New-Jersey. Dans ce dernier état, où elle compte 48 églises et 42 ministres, le traitement de ces derniers est, en dehors des villes, de 500 dollars (2650 fr.), et, dans les villes, de 1200 à 2000 dollars (6360 à 10,600 fr.). L'annuaire de l'état de New-Jersey de 1834 estime que l'entretien total de chaque Eglise Réformée Hollandaise, y compris le traitement du pasteur, ne dépasse pas 650 dollars (3445 fr.).—Deux autres communautés, plus rigides que la grande famille calviniste presbytérienne en général, existent dans un assez grand nombre d'états; ce sont deux églises voisines: les *Presbytériens Associés* et les *Réformés Associés*. Cette association date d'un schisme, arrivé, en 1733, dans l'église nationale d'Ecosse, et qui, plus tard, se propagea rapidement dans le Nouveau-Monde; ce sont des communautés instruites et respectables. L'Eglise Réformée Associée publie un recueil périodique et a un séminaire florissant à Pittsburg.

Les *Congrégationalistes Orthodoxes* forment une des familles religieuses les plus puissantes et les plus nombreuses des Etats-Unis. Près de 1,300,000 fidèles ont hérité du dogme et de la ferveur des anciens puritains anglais, qui, chassés de leur patrie, vinrent fonder la plupart des établissemens de la Nouvelle-Angleterre. A l'exception de Rhode-Island, tous les états du centre, le New-Hampshire, Massachussetts, le Connecticut, professèrent le *dogme calviniste*, mais rejetèrent la *discipline synodale* de Calvin. Ces sectaires républicains adoptèrent le sage et libéral principe: que chaque église a en elle-même tout ce qu'il faut pour se gouverner; que nulle d'entre elles ne doit dépendre d'une assemblée quelconque; qu'enfin chacune, sauf une liaison générale toute de charité et d'amour, doit être strictement souveraine et *indépendante*. C'est cette forme disciplinaire ou plutôt cette abolition de toute autorité ecclésiastique, que l'on nomme la forme *congrégationaliste*

ou *indépendante*, et qui est adoptée par les sociétés religieuses les plus éclairées et les plus progressives des Etats-Unis.

SECTES BAPTISTES.

Ces sectes baptistes forment la seconde grande division des familles religieuses des Etats-Unis. On a souvent appelé ces chrétiens *anabaptistes;* mais c'est à tort. Ils ne *rebaptisent* point. Le dogme des baptistes est en général un calvinisme adouci; mais ils en diffèrent par certaines institutions rationnelles. Ils soutiennent que le baptême ne doit être administré qu'à ceux qui peuvent faire profession réelle de leur foi au christianisme, et qui s'engagent à se conduire d'après ces principes; aussi n'administrent-ils le baptême qu'aux *adultes* et après un enseignement convenable. Les baptistes américains comptent 4011 ministres et 7489 églises ou communautés, auxquelles se rattachent 3,332,500 fidèles. Nous ne comprenons ici ni les églises des Mennonites, ni les établissemens de la singulière secte monastique des *Tunkers*. La secte baptiste déjà si nombreuse prend chaque jour un rapide accroissement; ainsi, d'après le *Baptist Annual Register* de 1833, cette église a vu le nombre de ses communians augmenter de 48,224 sur celui de 1831. Toute l'église baptiste américaine adopte la discipline *congrégationaliste* ou *indépendante*. Elle est formée des descendans d'une foule de réfugiés des plus antiques sectes de la réformation, et des débris féconds des Wickefites, des Lollards, des Anabaptistes et même des Vaudois et Albigeois, qui tous rejetaient le baptême des nouveau-nés. La grande famille des *Baptistes Généraux Américains* convoque tous les trois ans une *convention générale*, qui s'occupe des affaires communes, sans pouvoir jamais imposer ses décisions. Les baptistes sont surtout nombreux dans les états du Maine, où ils ont 222 églises; dans le Massachussetts, 189; dans le New-York, 605; dans la Virginie, 435; dans la Géorgie, 909; dans le Kentucky, 484. Le nombre des ministres est en général fort au-dessous des besoins; leur traitement dans les grandes villes, par exemple à Boston, peut s'élever à 1800 dollars (9540); mais la moyenne ne dépasse guère 400 dollars (2120 fr.). — Autour de la grande secte des baptistes calvinistes, se groupent les

baptistes arminiens ou du *libre arbitre*, qui nient la prédestination et la corruption absolue de l'homme, et qui ont de nombreuses églises dans le Maine et le New-Hampshire; les *Baptistes du Septième Jour* (*Seventh Day Baptists*) qui observent le samedi au lieu du dimanche, et dont les communautés sont éparses dans le New-York, la Virginie et l'Ohio; les *Baptistes des Six Principes* (*Six Principle Baptists*), qui rédigent en six chefs distincts leur confession de foi; enfin, la petite secte des *Emancipateurs* (*Emancipators*), qui exigent de leurs membres la manumission totale des esclaves.—Dans la famille baptiste figure aussi l'église des *Chrétiens*, secte assez moderne et qui a fait cependant des progrès étonnans. On pense qu'elle prit naissance vers 1804, à Portsmouth dans l'état de New-Hampshire, par suite des prédications d'un éloquent ministre baptiste, Elias Smith. Ces fidèles abjurent toute appellation de noms de secte ou d'homme, et ne veulent prendre d'autre titre que celui de *chrétiens* proprement dits (1). Ils n'exigent d'autre épreuve de foi qu'une déclaration d'adhésion à la religion chrétienne. Ils ne baptisent que les adultes. Leurs vues larges et tolérantes les ont exposés au reproche de tiédeur et d'indifférentisme, parce que leur dogme n'est plus le vieux calvinisme, dont ils ont réformé la sévère théologie. Ils rejettent la plupart des dogmes, dits orthodoxes, et notamment la doctrine de la prédestination et celle de la trinité. On pourrait donc les classer parmi les sectes presque entièrement rationalistes. Leur discipline n'est pas moins libérale que leur dogme : ils sont Indépendans, sauf la juridiction officieuse d'une assemblée centrale. — L'*Eglise Américaine Mennonite* professe les doctrines du réformateur Menno Simon, qui régularisa et corrigea, vers 1536, tout ce qu'il y avait d'outré et de fanatique dans la théologie des Anabaptistes de Munster; cette communauté respectable est surtout répandue en Pennsylvanie. Elle professe que la vertu des membres de l'église est la marque la plus sûre de la vérité du dogme, et qu'il faut pratiquer la tolérance la plus absolue, en n'exi-

(1) Pour se distinguer des autres fidèles qui, dans une multitude de contrées, se nomment *chrétiens*, ces sectaires américains affectent d'écrire ainsi le titre qu'ils prennent, *Christ-ians*.

geant jamais de confession de foi, ni d'épreuves dogmatiques. Les mennonites américains ne baptisent que les Adultes, et sont opposés à la guerre, aux sermens, et à la peine de mort. Leur croyance est en général un calvinisme fort modéré; beaucoup d'entre eux sont anti-trinitaires. Ce sont les fils d'une foule de réfugiés d'Europe, arrivés d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, et notamment de Patzau en Bohême.

La plus singulière des sectes américaines est sans contredit celle des *Dunkers* ou *Tunkers*, de la colonie d'Euphrata, située dans un site pittoresque, à 20 lieues de la ville de Philadelphie. Ces sectaires, dont le nom vient de l'allemand, tunken, qui signifie *tremper, plonger*, baptisent les adultes par immersion totale, particularité qu'ils ont de commun avec quelques autres sectes baptistes. Le fondateur de cette secte est Conrad Peysel, qui, en 1724, se retira dans une solitude, afin de se livrer sans distraction à ses méditations ascétiques. Il en résulta bientôt la petite ville d'Euphrata, ombragée aujourd'hui de mûriers gigantesques qui protègent une foule de petites maisons en bois, habitées par les Tunkers; elles sont disposées sur deux lignes parallèles et les sexes y vivent séparément. Euphrata ne comptait, en 1777, que 500 cabanes; de nos jours la colonie se compose de 30,000 fidèles au moins; chiffre considérable quand on songe à la rigueur de la règle de l'établissement. Les Tunkers professent la communauté des biens. Ils portent toujours une longue robe traînante, avec ceinture et capuchon, comme les religieux de Saint-Dominique. Ils se laissent croître les cheveux et la barbe. La communauté est composée d'hommes et de femmes. Les Tunkers ne mangent de la viande que dans les rares occasions de leurs festins en commun, ou *Agapes*, seules réunions où les deux sexes se rencontrent. Leur nourriture habituelle se compose uniquement de racines et de végétaux. Ils habitent des cellules et couchent sur la dure. Les Tunkers sont célibataires; le mariage les sépare de la colonie, sans rompre les liens de la communauté spirituelle. Les autres sectes américaines leur reprochent leurs mortifications stériles et les accusent de croire aux œuvres de surérogation. Les Tunkers sont orthodoxes, cependant ils nient la transmission héréditaire du péché originel. Ils n'admettent point non plus les peines éternelles, et ne baptisent que les adultes. Ils s'interdisent d'ailleurs toute résistance, toute part quelconque à la guerre, aux procès, à

la défense personnelle, et à toute propriété d'esclaves; ils pensent que la récompense des âmes des justes après la mort consistera à annoncer l'Evangile dans le ciel à ceux qui ont pu l'entendre sur la terre. Les Tunkers d'Amérique sont de véritables moines protestans.

SECTES MÉTHODISTES.

Les doctrines du méthodisme occupent une place très importante dans les religions des Etats-Unis. En Angleterre, de 1730 à 1741, deux hommes, d'une grande éloquence, d'une infatigable activité, et d'une conviction fanatique, Wesley et Whitefield, profitèrent de l'abattement et de la tiédeur de la religion officielle de l'état, pour répandre un dogme plus populaire et mieux fait pour enthousiasmer les masses. Ils allèrent prêcher jusqu'en Amérique, où le succès qui suivit leurs efforts dépassa même celui qu'ils avaient obtenu dans leur patrie. Ils insistèrent surtout sur le salut par la foi, sur la puissance des conversions instantanées, et sur l'assurance complète et indubitable que le fidèle peut acquérir d'une réconciliation consommée et sans retour entre Dieu et lui. On sent que rien n'entraîne plus au fanatisme que de pareilles doctrines. Les classes inférieures adoptèrent les idées de Wesley avec un entraînement sans exemple. L'organisation de cette secte révèle les prévisions habiles du fondateur, qui eut toujours une préférence marquée pour le régime épiscopal. Il y a près de 2,800,000 méthodistes aux Etats-Unis. C'est peut-être la plus active et la plus remuante de toutes les sectes. Elle se nomme l'*Église Méthodiste Episcopale*, et est divisée en 22 circonscriptions, dites *conférences annuelles*, formées de tous les ministres résidens ou voyageurs; chaque conférence particulière envoie des députés à la *conférence générale*, qui est l'autorité suprême, et se réunit tous les quatre ans. Cette dernière élit six évêques, qui sont, chacun, évêque de toutes les Eglises de la république, et dont les fonctions consistent principalement à administrer les ordres inférieurs et à voyager sans cesse au milieu des Eglises de ce vaste territoire. Ce sont, ainsi que les prédicateurs, de véritables inspecteurs généraux essentiellement nomades. Les honoraires des ministres méthodistes sont réglés d'après leur

code officiel, *la discipline.* Ils ne peuvent, sous les peines les plus sévères, ni vendre des liqueurs spiritueuses, ni posséder des esclaves. Chaque prédicateur-voyageur reçoit 200 dollars (1060 fr.) pour ses honoraires; de plus, il est défrayé de ses frais de voyage et de ses dépenses de pension dans tous les lieux où il stationne. Par une disposition à-la-fois habile et vraiment évangélique, la société méthodiste alloue annuellement 100 dollars à la femme de chaque prédicateur, 16 dollars par enfant au-dessous de 7 ans, et 24 dollars par enfant, de 7 à 14 ans. Les ministres vieux ou infirmes, et les veuves ont des pensions de retraite. D'après les rapports officiels de 1834, il paraît que les méthodistes épiscopaux sont répartis dans tous les états, mais qu'ils sont surtout groupés sous les conférences suivantes : à Philadelphie, 55,325; à Baltimore, 52,448, et dans celle de l'Ohio, 58,864. Cette société chrétienne s'est distinguée de la manière la plus honorable par le zèle qu'elle a déployé dans l'œuvre dangereuse d'évangéliser les esclaves noirs; aussi elle compte dans la république des Etats-Unis 83,156 hommes de couleur, membres de son Eglise. Le seul état de la Caroline du sud en renferme 22,788. C'est le plus beau trophée des prédications méthodistes. — A côté des méthodistes épiscopaux, se place le corps des *Méthodistes Associés* ou *Protestans;* ce corps de chrétiens, régulièrement organisé à Baltimore en 1830, professe le même dogme que ses frères, mais rejette l'épiscopat, et admet les laïques à la *conférence générale,* contrairement aux principes du méthodisme pur. Ces deux croyances se sont en général répandues de préférence chez les classes populaires dépourvues d'éducation classique. D'ailleurs tous ces méthodistes, à l'exception de quelques-uns qui appartiennent à l'Eglise Associée, s'éloignent de l'ancien calvinisme et admettent les idées du libre arbitre de l'homme.

SECTES RATIONALISTES.

Il faut classer dans la division générale des sectes rationnelles les deux grandes familles des *Unitaires* et des *Universalistes.* Ces deux Eglises sont dignes d'un grand intérêt et mériteraient ici un examen plus détaillé. Toutes les sectes chrétiennes, qui

contrairement aux idées des théologiens sur la *divinité personnelle* du Christ, voulaient que le sauveur fût un *ange* existant dès l'origine des choses (les Ariens), ou un simple homme possédant l'inspiration divine (les Sociniens, les Humanitaires), ont été dans tous les temps vivement persécutées par les autres communions. Le bûcher de Servet s'est bien souvent rallumé en Europe pour punir la même science et le même courage. Il n'est donc pas surprenant qu'une multitude d'ariens et de sociniens, chassés de leur intolérante patrie, aient traversé les mers pour aller s'établir dans le Nouveau-Monde. Leur dogme consiste dans la profession du christianisme rationnel ; sa tendance marquée est de ranger les doctrines chrétiennes sous les lois de la raison et de l'intelligence. Parmi ces églises, la piété et le zèle se déploient à côté de la science et de l'examen. Leur nombre s'accroît rapidement. Dans le seul état de Massachussetts on compte 120 ministres et 130 églises unitaires. Il y en a un assez grand nombre dans les états du Maine, de New-Hampshire et de New-York. Les ministres de cette communauté figurent au nombre des plus distingués et des plus savans des Etats-Unis. Mais leurs idées sont plutôt répandues parmi les classes supérieures que dans les masses. Dans la ville de Boston leurs traitemens varient de 1200 à 2500 dollars (6360 fr. à 13,250 fr.); au-dehors et dans l'état en général, on estime la moyenne de leurs traitemens à 700 dollars (3710 fr.). Ce sont peut-être les ministres les mieux rétribués de toute la république. — Tout près du dogme unitaire, se place la *Doctrine Universaliste*, dont les disciples font encore aujourd'hui de notables progrès. Leur nombre, assez mal connu d'ailleurs, dépasse probablement un demi-million d'âmes. Les Universalistes pensent que leur système réconcilie les théories opposées de Calvin et d'Arminius; renonçant aux sombres idées de la prédestination et de la damnation éternelle, ils affirment que le Christ a enseigné et qu'il est mort pour *tous* les hommes, et que par conséquent il doit conduire *tous* les hommes à un état final de sainteté et de bonheur. De là résulte la théorie si philosophique et si consolante, de la *restauration universelle* de tous les hommes, suivant les idées de l'Eglise Universaliste américaine, dont le docteur Chauncy, de Boston, a donné l'exposition la plus complète. La discipline des Universalistes est indépendante ou congrégationaliste ; ils convoquent tous les ans leur *convention générale* à Oxford (Massa-

chussetts), qui est composée de six députés laïques et de quatre députés clercs, envoyés par chacune des onze *sous-conventions* que forment leurs Eglises. La convention générale n'a qu'une autorité *officieuse* sur les Eglises individuelles. En général, cette secte manque de ministres. Les traitemens varient de 300 à 1500 dollars (1590 fr. à 7950 fr.); la moyenne de ceux du Massachussetts est de 500 dollars (2650 fr.).

Il faut maintenant placer l'ancienne et respectable secte des *Amis*, (*Quakers*), presque au nombre des familles rationalistes des Etats-Unis. Les Amis existent dans tous les états de la république; ils forment une partie notable de la population de la Pennsylvanie, où le plus distingué de leurs apôtres, Guillaume Penn, jeta les bases d'une législation à jamais célèbre. Nous ne retracerons pas les doctrines et les pratiques si connues des Quakers. En Amérique, la société a été profondément divisée par un schisme récent. On comptait environ 200,000 quakers orthodoxes dans la république, lorsque les prédications d'un éloquent ministre de la société, Elias Hicks, décidèrent la masse des Amis à rejeter la doctrine de la trinité et à se déclarer Unitaires. On pense que les 2/3 des anciens Quakers sont passés du côté du dogme rationnel; il est du moins certain, d'après un rapport publié à Wheeling, en Virginie, qu'il existait en 1829 aux Etats-Unis, 56,026 Unitaires-Hicksites contre 28,904 Orthodoxes; le reste de la société ne se prononce point. Cette division au sein d'une des sociétés les plus respectables du christianisme a présenté des particularités fort curieuses dans quelques états. Ainsi, dans l'état de New-Jersey, les Quakers avaient 45 maisons d'assemblées; aujourd'hui, il y en a 25 occupées par les Unitaires, 5 par les orthodoxes, et 15 simultanément par les deux opinions. Les Quakers n'ont point de clergé salarié. Les dépenses ecclésiastiques de cette société se bornent à entretenir les maisons d'assemblée, dont la simplicité est extrême et à réparer les cimetières. Quant aux aumônes, la société n'en fait pas; car dans son sein il n'y a point d'indigens. Dans plusieurs états, les Amis possèdent d'anciennes donations, qui ont pour but de subvenir aux frais d'éducation des enfans pauvres; l'aisance générale dont jouit cette secte rend l'exécution de cette clause à-peu-près impossible; il en résulte que ces hommes respectables, pour rester fidèles aux intentions des donateurs, se voient forcés de consacrer ces fonds à l'entretien d'enfans pauvres choisis dans les autres sociétés chrétiennes des Etats-Unis.

SECTES DIVERSES.

L'ancienne Eglise anglicane britannique, fondée par les parlemens de la mère-patrie, dut nécessairement exercer une forte action sur les colonies protestantes d'Amérique. Il en résulta une *Église Anglicane Protestante Américaine*, c'est-à-dire une *Eglise Protestante Episcopale*, établie aux Etats-Unis, et absolument semblable à celle d'Angleterre, seulement aussi pauvre que sa sœur aînée est riche. C'est une des communautés les plus respectables de la république. Elle professe le calvinisme, moins la doctrine de Calvin sur la prédestination, c'est-à-dire qu'elle se rapproche des idées d'Arminius. Dans les états de New-York, de Virginie, et de Pennsylvanie, l'église épiscopale compte 181,065 membres, et 56 ministres. Ce sont les seules provinces où elle domine presque toutes les autres sectes. Elle a 17 évêques, et se réunit en *convention générale* tous les trois ans. Le traitement de ses ministres s'élève jusqu'à 2500 dollars (13,250 fr.) dans les grandes villes ; mais on estime la moyenne de ces honoraires à 600 dollars (3180 fr.).

L'*Église Evangélique Luthérienne* doit être citée parmi les sectes les plus nombreuses des Etats-Unis. Elle est composée principalement des descendans d'une foule de réfugiés allemands, et se divise en neuf *synodes*, dont les plus considérables sont ceux de la Pennsylvanie et de l'Ohio. Elle professe un luthéranisme fort éclairé et très tolérant. Quatre académies-séminaires sont ouvertes à ses étudians. Dans l'état de l'Ohio, les ministres de cette secte prêchent habituellement en langue allemande, et leurs traitemens s'élèvent depuis 200 jusqu'à 800 dollars (1060 fr. à 4240 fr.).

Il faut aussi inscrire au nombre des sectes des Etats-Unis trois petites sociétés religieuses, assez insignifiantes quant au nombre de leurs fidèles, mais fort remarquables par l'originalité de leur dogme. — La première est l'*Eglise Morave*, ou des *Frères-Unis*, qui s'établit d'abord en Moravie, et qui fut chassée de Bohême par la persécution la plus cruelle. Le Nouveau-Monde devint une terre de liberté pour ces hommes courageux, qui avaient fondé une colonie florissante à Hernhutt, en Lusace, et qui comptent Jean Hus et Jerôme de Prague au nombre des martyrs de leur foi. Leur doctrine est

en général celle de Luther ; mais leur discipline est épiscopale. Leurs Eglises, groupées dans l'état de Pennsylvanie, forment une espèce de colonie patriarcale et industrielle.—La seconde de ces sectes est bien plus bizarre. C'est l'*Eglise Millénaire* ou des *Shakers*, dont les rits étranges et convulsionnaires datent de l'origine des quakers anglais et de la communication spirituelle avec les prophètes des Cévennes. Nous ne pouvons nous arrêter à décrire ici les doctrines et les rits de cette société extraordinaire, qui se montra aux Etats-Unis en 1770 sous la conduite d'une femme pleine d'éloquence, Anne Lee. Disons seulement qu'elle a pour principe la communauté absolue des biens, le célibat, et une vie active et très industrielle.— Dans la Pennsylvanie et l'Ohio surtout, on remarque d'assez nombreuses communautés, qui adhèrent aux mystiques et poétiques révélations d'Emmanuel Swedenborg : ce sont les *Eglises de la Nouvelle Jérusalem*.

L'*Église Catholique* figure pour un chiffre important dans les sociétés religieuses des Etats-Unis. Les premiers colons européens des états de Maryland, des Florides, de la Louisiane et du Misouri étaient tous catholiques, et dans la Nouvelle-Angleterre, on estime la population appartenant à cette communion, à 20,000 âmes. Aujourd'hui la congrégation catholique, à quelques exceptions près, principalement dans les grandes villes, se compose de paysans, de manœuvres et d'artisans, presque tous Irlandais ; car les émigrations d'Europe n'amènent guère que des protestans. Il y a 12 évêques catholiques aux Etats-Unis : celui de Baltimore est métropolitain. D'après le *Catholic Almanac* de 1835, les catholiques des Etats-Unis ont 8 collèges, 16 séminaires, et 33 couvens de femmes. On estime que le traitement des prêtres catholiques atteint la moyenne de 450 dollars (2385 fr.) dans le diocèse de Charleston, qui comprend les états de la Caroline du sud et du nord, ainsi que celui de la Géorgie. La tendance dogmatique du clergé catholique des Etats-Unis est en général ultramontaine ; il publie plusieurs journaux et a pour principal organe *Le Jésuite*.

Nous allons maintenant résumer dans un seul tableau les principaux faits numériques relatifs à chaque secte.

Tableau des différentes sectes religieuses existant dans l'Union, avec le nombre de leurs églises, de leurs ministres et de leurs fidèles.

DÉSIGNATION de CHAQUE SECTE.	Ministres.	Eglises.	Communians.	Population totale.
SECTES CALVINISTES.				
Presbytériens de l'assemblée générale.	1,914	2,648	216,961	1,920,500
Presbytériens du Cumberland.	400		60,000	500,000
Eglise hollandaise réformée.	167	197	22,515	125,000
Eglise presbytérienne associée	70	169	12,886	100,000
Eglise réformée associée.	45	100	10,000	
Eglise allemande réformée	186	600	30,000	200,000
Congrégationalistes orthodoxes.	975	1,071	129,756	1,260,000
SECTES BAPTISTES.				
Baptistes calvinistes généraux.	3,110	5,888	384.859	2,743,000
Baptistes arminiens.	312	516	25,276	150,000
Baptistes du septième jour.	32	32	4,258	20.000
Baptistes des six principes.	12	23	2,157	20,000
Chrétiens	300	1,000	30,000	275.000
Mennonites.	200		30,000	120,000
Dunkers d'Euphrata	40	40	3,000	30,000
Baptistes émancipateurs	15		600	4,500
SECTES MÉTHODISTES.				
Eglise méthodiste épiscopale	2,458		638,784	2,600,000
Méthodistes associés	70		30,000	175,000
SECTES RATIONALISTES.				
Eglise unitaire.	165	187	?	276,000
Eglise universaliste.	300	600	?	500,000
SECTES DIVERSES.				
Eglise épiscopale protestante	697	800		600,000
Eglise évangélique luthérienne.	191	627	59,787	400,000
Moraves.	33	21	2,000	7.000
Eglise de la nouvelle Jérusalem	33	27	?	5,000
Eglise des amis		500	?	200,000
Eglise millénaire.	45	15	?	6,000
Eglise catholique.	310	383	?	800,000
TOTAL.	12,141	15,477	1,425,822	12,867,000

On pourrait faire beaucoup de remarques curieuses sur le résumé de tous ces chiffres. Nous nous contenterons d'un très petit

nombre d'observations. En examinant ce tableau, on s'étonnera sans doute de la disproportion qui existe entre le chiffre des communians et celui des populations totales des sectes dont ils font partie. Ainsi, en retranchant le nombre des catholiques, on trouve que, sur 12,000,000 d'âmes, aux Etats-Unis, les registres réunis des sectes ne comptent guère que 1,420,000 communians, ou1 sur 9. Cette particularité s'explique par un fait fort clair et encore plus commun sans doute en Europe qu'en Amérique: c'est que chaque secte ne compte rigoureusement au nombre de ses membres que les seuls communians adultes, tandis que la masse de chaque société religieuse n'accomplit point régulièrement ses devoirs pieux.

Quant au nombre total des ministres, qui, d'après notre tableau, s'élève à 12,141, diverses augmentations, signalées par les statistiques particulières des sectes, prouvent que ce nombre est trop faible. Le chiffre de 13,000 approche davantage de la vérité. En estimant la moyenne des traitemens à 500 dollars, on arrive à ce résultat, que les honoraires du personnel d'un clergé de 13,000,000 d'habitans, sont de 6,500,000 dollars ou de 34,450,000 fr. Il y aurait ainsi, suivant ces chiffres, un ministre pour 985 fidèles, et une église pour 831 fidèles. On voit que le budget des cultes aux Etats-Unis, qui est entièrement rempli par des dons volontaires, est bien plus richement doté, toute proportion gardée, que celui de la France. Ce fait paraîtra bien plus saillant encore, si l'on se rappelle qu'il existe aux Etats-Unis des sociétés, uniquement vouées à des objets de pieux prosélytisme, qui récoltent des sommes fort considérables; qu'un mouvement très important de librairie théologique s'y opère, et qu'enfin on y publie près de 150 recueils périodiques religieux, qui tous se placent à un grand nombre d'exemplaires. Ainsi le *New-York Baptist Register*, expression de la secte des Baptistes, et qui s'imprime à Utica, compte sept mille souscripteurs. Le *Christian Advocate*, journal méthodiste, qui s'imprime à New-York, a trente-deux mille abonnés. Les autres journaux méthodistes comptent environ trois mille abonnés. Enfin, le *Gospel Advocate* et le *Trumpet Magazine*, tous deux organes des Universalistes, ne comptent pas moins de cinq à six mille souscripteurs. La *société biblique américaine*, dans son exercice de 1835 a recueilli 100,800 dollars (534,240 fr.). Dans la même année, le *bureau des commissaires américains pour les mis-*

sions étrangères (1) a reçu 152,000 dollars (805,600 fr.). En ajoutant à ces sommes les recettes des autres sociétés missionnaires qui fleurissent sous le patronage des sectes baptistes, méthodistes épiscopales et protestantes épiscopales, ainsi que le produit de la société américaine pour la distribution des *tracts* ou petites brochures religieuses et de la *Société des écoles religieuses du dimanche*, on arrive à la somme totale de 680,000 dollars ou 3,604,000 fr. environ, qu'il faut ajouter au budget annuel des différens cultes américains. Un journal catholique (*The Jesuit, or Catholic Intelligencer*), après avoir fait le calcul de la recette et de la dépense des sociétés bibliques, a prouvé que chaque exemplaire de la Bible coûtait 8 dollars (42 fr. 40 c.). « On a proposé publiquement, ajoute-t-il, aux directeurs de ces établissemens d'imprimer pour eux à un prix bien inférieur : ils ont refusé cette offre ». Quant à ces petites brochures, appelées *tracts*, les sociétés instituées à cet effet les distribuent *gratis*, mais proportionnellement aux aumônes qu'elles ont reçues pour cet objet.

D'après toutes les statistiques particulières des divers états de la république, les sectes, dont les ministres sont le mieux rétribués, sont ceux qui appartiennent aux sectes congrégationalistes

(1) *American Board of commissionners for foreign missions*. C'est la principale société missionnaire des Etats-Unis. Elle envoie ses prédicateurs dans le monde entier, depuis la Syrie, la Perse, Siam et la Chine, jusque chez ses voisins, les tribus sauvages du Mississipi et de l'Ohio. Un trait fort original, mais fort rationnel de cette société, c'est que non-seulement elle envoie des missionnaires prêcher les nations, accompagnés de leur femme et enfans, mais qu'elle leur adjoint des fermiers, des médecins, des maîtres d'école, des instructeurs industriels de tous métiers et enfin des imprimeurs. Elle emploie même des médecins ayant reçu les ordres sacrés, et aussi des médecins laïques. Ainsi on lit dans les pages de ses rapports, ce bizarre titre de colonne : *Physicians not ordained;* médecins non consacrés. La société compte neuf pasteurs qui sont en même temps docteurs en médecine. Au reste le même zèle se montre chez d'autres sectes. L'*Association unitaire* d'Amérique ayant annoncé en 1833 qu'elle se proposait de nommer un *secrétaire missionnaire* avec la fonction spéciale de parcourir les Etats-Unis, on leva sur-le-champ 10,000 dollars (53,000 fr.) pour les dépenses du traitement.

et unitaires, ensuite à celles des presbytériens et des épiscopaux. Ainsi on estime que l'état de New Jersey (population, 320,823) dépense par an 120,000 dollars (636,000 fr.) pour le traitement de ses ministres et l'entretien des églises, ce qui donne une somme moyenne de 480 dollars (2544 fr.) par église et par ministre. Toutefois cette moyenne paraît varier beaucoup suivant les états. Dans la Caroline du nord (population, non compris les esclaves, 492,900 âmes), on estime la dépense totale pour le clergé à 75,000 dollars seulement. La situation religieuse de la Caroline du Sud nous explique pourquoi ce dernier chiffre est si peu considérable. La secte baptiste a, dans cet état, 314 églises et 156 ministres. Or, la grande majorité de ces pasteurs ne reçoit aucun traitement. Il paraît que les provinces à esclaves ne sont pas généreuses envers les prédicateurs d'une religion d'égalité et d'émancipation. On peut dire cependant que le système de la contribution volontaire pour le clergé a parfaitement réussi aux Etats-Unis, malgré les prédictions contraires des théoriciens d'Europe. Dans les états qui touchent aux déserts du Nouveau-Monde, et, en général, dans les nouveaux établissemens, il y a très peu de ministres établis, et ceux qui ont assez de dévoûment pour habiter ces solitudes, sont fort mal payés; mais nul clergé de la chrétienté n'est mieux traité, ni plus considéré que dans les anciens états de la république. Ainsi, dans l'état de Massachussetts, il est certain qu'il y a environ 800 ministres de toutes sectes, ce qui fait sur la population (610,400 âmes), plus d'un pour 1000 fidèles, et ces 806 pasteurs vivent tous dans l'aisance. La moyenne de leur traitement paraît être de 500 dollars au moins (2650 fr.), et à Boston, il s'élève à 2500 dollars (13,250 fr.). Ces sommes proviennent de souscriptions volontaires, de la location des bancs dans les églises et assez souvent même de biens fonciers, fruit d'anciennes donations; quelquefois, du consentement général des habitans, les municipalités imposent aux propriétaires domiciliés une contribution religieuse proportionnelle.

Quant aux croyances qui distinguent ces communions si nombreuses et si zélées, la confusion que l'on croit y découvrir au premier abord n'est qu'apparente: elle se dissipe facilement, si l'on met en ligne de compte les élémens divers et complexes, qui formèrent successivement les religions des Etats-Unis. D'abord toute secte d'Europe, foulée et persécutée sur le vieux continent, et qui sentait

le besoin de respirer plus à l'aise, s'y transporta. La source principale de ces émigrations dut être la grande famille des sectes calvinistes, avec leur sombre théologie, avec leur organisation presbytérienne synodale, avec leur zèle indomptable. La portion la plus fougueuse de ces sectaires finit par prendre place dans les rangs des presbytériens du Cumberland, tandis que la masse de cette église, grossie par les calvinistes hollandais et allemands, resta plus soumise à l'ancienne organisation. Tous ces élémens réunis forment la première division des sectes calvinistes aux Etats-Unis. Mais on conçoit que les puritains anglais, débris des *covenanters* de Cromwell, persécutés par les Stuarts, et qui furent les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, ne purent s'accommoder des formes sévères du gouvernement synodal; leur esprit républicain les porta à préférer la forme indépendante. De là naquit la société des Congrégationalistes orthodoxes. Mais l'autorité et le succès du calvinisme étant regardés par ses partisans comme le résultat de son affinité et même de son identité avec les pratiques de l'église primitive, sa tendance, sous le régime de la liberté américaine, dut être de se rapprocher de plus en plus de cet antique modèle. Aussi le baptême des petits enfans et les doctrines de la prédestination n'étant pas clairement enseignées dans la loi primitive, ces points durent être rejetés par une forte partie des sectes calvinistes; de là provint la grande famille des communautés *baptistes*, portées presque jusqu'au rationalisme vague dans les sectes des *chrétiens* et jusqu'à l'ascétisme monastique dans les familles des *dunkers*. Le mouvement méthodiste d'Angleterre a créé aux Etats-Unis plus de 2,775,000 partisans de cette foi austère, mais active au plus haut degré, tandis que les anti-trinitaires, s'étendant dans toutes les nuances du rationalisme, vinrent fonder les florissantes églises des Unitaires et des Universalistes (1). Enfin on pourrait expliquer par des raisons analogues l'existence aux Etats-Unis d'une église protestante épiscopale, d'une église luthérienne réfugiée, des sociétés des amis ou quakers, d'une église morave et aussi d'une église catholique, reste des anciennes colonisations françaises.

(1) L'Universalisme est un fruit indigène des Etats-Unis: il a pour fondateur Elhanan Winchester. De l'Amérique il s'est ensuite introduit en Angleterre.

N'est-ce pas un spectacle plein d'intérêt pour le philosophe, de voir tant de sectes, si long-temps ennemies et dont les combats changèrent tant de fois la chrétienté en une sanglante arène, vivre aujourd'hui dans le Nouveau-Monde, sinon en complète harmonie, défrayer chacune leur clergé et poursuivre par des routes diverses l'œuvre de la civilisation, du moins sans hostilité.

(*American Observer.*)

Tableau de Moeurs.

—

L'HOMME TROP HABILE.

Mon cousin Bynett a reçu du ciel une prévoyance incurable, une prudence que rien ne met en défaut, une circonspection de tous les instans, une habileté vigilante, un vif desir et un besoin insatiable d'exploitation humaine, une noble ardeur à mettre à profit toutes les occasions; enfin, les dons les plus heureux, ceux qui nous assurent dans le monde les chances les plus brillantes de succès. C'est un homme qui a toujours profité de la circonstance. Sa finesse ne l'abandonne jamais. Ses vues sont longues. Ses prévisions s'étendent dans l'avenir obscur. Partout, autour de lui, il jette, comme l'araignée, les filets trop fragiles de son intérêt. Personnalité qui ne s'endort jamais; prudence et calcul entourés d'un rempart de précautions inexpugnables! Quel modèle ce serait! quel type de conduite, que mon cousin Bynett, si Dieu l'avait voulu!

Mais un mauvais génie s'attache à lui. Le destin lui en veut. Son histoire n'est que celle d'une habileté qui se déjoue elle-même, d'une subtilité dont le sort se moque, d'une adresse inutile, mystifiée par la fortune. O déception! ô vaines ambitions de l'humanité présomptueuse! ô stérile circonspection! Prédestination qui réduit en poussière nos vertus, empoisonne la source de nos jouissances et tourne à notre détriment les plus infaillibles promesses de réussite! Ce pauvre cousin est mort au milieu de sa vie; maintenant son fantôme d'existence,

son ombre de raison méritent à peine qu'on les porte en ligne de compte. Tout cela, pour avoir été trop habile!

Barnabé Bynett n'a pas eu d'enfance. Dès le sein de la nourrice, sa philosophie éclectique comparait et observait. A cinq ans, il supputait, au moins pendant quelques minutes, les avantages balancés du gâteau ou de la poire qu'on lui offrait. Il s'est toujours défié de ses propres yeux. Ministres infidèles, ne pouvaient-ils pas le tromper? Il valait mieux, disait Barnabé, « *y regarder à deux fois; s'assurer avant d'agir, toucher la chose au doigt et à l'œil.* » C'étaient ses expressions favorites. Locke prétend que deux hommes, qui regardent un arc-en-ciel n'aperçoivent jamais le même arc-en-ciel: axiome philosophique qui, je le dis en passant, ne peut pas s'appliquer à tout. Deux hommes qui voient un billet de banque, ne se font-ils pas du billet une idée parfaitement semblable, qui renferme toutes les jouissances contenues dans ce carré de papier magique? Mais trève de digression. Revenons à Barnabé.

Dans le comté de Kent, à peu de distance de la côte, demeurait l'oncle riche auquel fut transmis en héritage le soin de son éducation. Le maître d'école du lieu lui enseigna l'arithmétique et l'alphabet. Pédagogue obscur, auquel son élève aurait appris bien des choses s'il eût voulu; ses blonds cheveux de l'enfance valaient les cheveux blancs du vieillard. Barnabé eût donné au précepteur Jonathan des leçons de prudence. Il fallait le voir palper le shilling sur toutes ses faces, s'assurer qu'il n'était pas faux, le laisser tomber sur la pierre, prêtant l'oreille au son aigu de la pièce d'argent! Il fallait voir sa démarche prudente, son oreille au guet, son astucieux sourire, son œil pétillant de convoitise et sa vive prunelle se cachant sous sa paupière abaissée: tout cela mûrissait avec le temps et se développait avec l'âge. Enfin, après une adolescence de vieillard, le moment vint pour Barnabé, d'employer ses qualités précoces au profit de la jeunesse et de la maturité. Il allait entrer dans le monde et frayer sa route au

milieu de la forêt des intérêts qui se croisent, s'enlacent, se combattent, s'allient et ferment passage à la lumière du soleil.

Suivez-moi : voici une scène d'intérieur que Jean Stein aurait pu peindre. Non loin de la rive, l'abri chancelant d'une maison dilapidée protège le groupe domestique dont le point central est l'oncle sexagénaire, goutteux, fort riche, peu curieux de se ruiner en réparations et en travaux de maçonnerie ; vieillard à l'œil matois, dont les voisins ne savent pas trop les antécédens, et n'expliquent la fortune que par des commentaires peu charitables. Voici encore la jeune Margery, candide servante, dont les dix-huit ans semblaient refléter un peu de leur fraîcheur sur le front décoloré du vieillard. Enfin, admirez notre Barnabé qui s'approche respectueusement de son oncle, tourne autour de la table, avance un tabouret pour soutenir la jambe malade du goutteux, fait rouler entre ses doigts son bonnet de voyage, et présente à l'oncle, d'une main que le respect fait vaciller, la tasse de tisanne que ce dernier réclame et qui ne calmera pas ses douleurs. Si Barnabé pouvait infuser son âme dans le breuvage, il le ferait, croyez-moi, tant son aspect est humble et tout son être pénétré d'obéissance et de vénération pour l'opulent malade. L'œil gris et clignotant de ce dernier étincelle sous sa casquette fourrée, et s'arrête de temps à autre sur le jeune voyageur : car Barnabé se met en voyage. Un romancier moderne dirait qu'il a « mis ses bottes pour le grand pélerinage de la vie. » Vous suffira-t-il d'apprendre qu'il se rend à Londres, où l'attend l'apprentissage du comptoir?

Le regard contrit du jeune homme ne se détachait de son oncle que pour se fixer avec une dévotion bien naturelle sur un petit sac de cuir roussâtre, que soutenait le manteau de la cheminée et qui se trouvait placé à la droite de l'oncle bien aimé. La contemplation de Barnabé s'attachait obstinément sur certain cordon violet, dont le nœud serrait l'ouverture du sac et dérobait à la curiosité publique une centaine de gui

nées tout au moins. Il fallut déjeuner, Margery comprit l'ordre muet de son maître et se mit en devoir de servir. Le prudent Barnabé ne voyait pas d'un œil charitable la présence de Margery qui, cependant, avait les yeux bleus comme l'azur du ciel, les joues veloutées comme la pêche, les dents belles et rangées comme des perles. Il avait calculé (homme prudent) le degré d'influence que Margery devait exercer sur l'oncle solitaire. Il la détestait : elle n'était pas en reste avec lui ; et lorsqu'elle alla chercher à la cuisine les œufs qui devaient faire la base solide du déjeuner : vous l'eussiez entendu prononcer ces mots à demi-voix :

« Il va partir ; tant mieux ! »

Le déjeuner est servi, Barnabé contemple alternativement le petit sac et l'oncle, l'oncle et le petit sac. Inutile avertissement, l'oncle ne comprend pas.

« Assieds-toi, Barnabé, dit-il, et mange puisque tu vas partir. »

Barnabé se souciait bien moins des pains de beurre et des muffins, du miel et des douze œufs qui composaient le déjeuner que des prisonniers intéressans enfermés dans le petit sac : il avait supputé intérieurement l'avarice de son oncle, son amour de la domination, son humeur âpre, quinteuse, sa prédilection pour l'économie, la prudence, la réserve, et toutes les graves qualités domestiques. Il avait résolu d'être merveilleusement sage, parfaitement modéré, de faire briller aux yeux du patron les qualités les plus essentielles. Il s'assit, loua le temps qui était affreux, la maison qui était délabrée, le thé qui avait la saveur de l'eau chaude et même les œufs dont la fraîcheur était équivoque.

« Bois un peu de cet excellent vin, dit l'oncle.

— Je préfère l'eau, dit Barnabé d'une voix douce.

— Jette cet œuf par la fenêtre ; il n'est pas frais.

— Pardon, mon oncle, dit la même voix humble et modeste. Je ne tiens pas beaucoup aux œufs frais. »

Sobre jeune homme ! modeste et patient jeune homme ! Il

fut pour son oncle l'objet d'une investigation curieuse. Le vieillard toussa trois fois et tendit la main vers le sac. Il la retira, regarda encore son édifiant neveu, saisit de nouveau la bourse de cuir et la dénoua lentement. Le cœur de Barnabé, instrument dont une main invisible disposait à son gré, battait une marche irrégulière. Voilà le sac ouvert; les glorieuses guinées roulent sur la table; un instinct respectueux dresse Barnabé sur ses deux pieds; son bonnet roule rapidement entre ses doigts.

C'était un moment solennel.

Le vieillard prit la parole :

« Voilà, mon enfant, dit-il, un petit magot que nous avons mis de côté à votre intention. »

Douces et musicales paroles. Le sang montait rapide au visage de Barnabé.

« Oui (continuait le vieux goutteux), c'est le fruit de mes économies; j'avais craint, et je me trompais, la faiblesse et l'imprudence de ton âge. Je croyais que, comme la plupart des jeunes gens, il te faudrait acheter la sagesse par des fautes et payer par des imprudences, c'est-à-dire par des chagrins, le trésor de l'expérience. Ah! mon enfant, je suis bien heureux de m'être trompé. »

Cependant les yeux de Barnabé dévoraient le petit sac chéri, bercail dans lequel la main du vieillard faisait rentrer doucement les guinées l'une après l'autre. On n'entendait dans le silence profond que le son a gu de chaque guinée qui allait rejoindre ses compagnes. Barnabé retenait son souffle. Chacune des notes métalliques, dont la vibration successive frappait son oreille, allait au cœur du prudent jeune homme; il croyait entendre, de seconde en seconde, la trompette fatale du jugement dernier retentir à son oreille. Le vieillard continuait paisiblement son œuvre, et parvenu au dénoûment, c'est-à-dire à la fermeture de la bourse :

« Oui, s'écria-t-il, je m'étais fait de toi, Barnabé, une idée bien fausse. C'était une injure, mon cher ami, à tes ex-

cellentes et précoces qualités : tu as droit de m'en vouloir; toi si sage, si tranquille, si rangé! va, tu es certain de faire fortune!

— Moi, mon oncle, » s'écria Barnabé, dont le front se couvrait de gouttes de sueur, et que ce compliment allait faire pleurer.

« Oui, toi! Ne fais pas le modeste. Ta fortune est assurée, Barnabé! Qu'est-ce pour toi que cent misérables guinées? Va, l'argent ne te manquera jamais. »

Et il tira de sa poche cinq pauvres petites pièces d'or un peu rognées, qu'il glissa tout doucement dans la main de son neveu; puis continuant :

« Voilà cinq guinées, mon ami, j'ai été trop content de toi ce matin pour ne pas te laisser ce gage de mon affection. Va, que Dieu te conserve! Un jeune homme qui boit de l'eau, qui est modeste, qui a la sobriété en honneur, ne peut rien craindre des évènemens. Tu iras loin, Barnabé, tu iras loin. »

Barnabé écoutait ces éloges avec un stoïcisme impassible. Il plongea dans son gousset la fatale récompense de son habileté, monta le roussin qui l'attendait à la porte et ne répondit pas un seul mot à Margery qui, se haussant sur la pointe de ses petits pieds, lui criait de loin avec une affectation de politesse fort caustique :

« *Adieu, monsieur Barnabé!* »

Ce premier essai d'une finesse mal payée aurait pu servir de leçon à tout autre. Mais le sillon était tracé : la nature n'avait pas formé avec tant de soin et d'une manière si complète mon cousin Bynett pour qu'il mentît à sa destinée. Il arrive à Londres. Oh! qui dira les luttes du talent méconnu au milieu de la bruyante capitale! L'homme qui vient de la province à Londres partager le gâteau déjà disputé par tant de bouches affamées, mériterait un peintre habile et spécial. Quant à mon cousin Bynett, ce n'était pas un génie aventureux; il marchait lentement, sûrement, à pas comptés, à pas de loup. Installé dans la maison de Wraxall et de son associé Bibbeley,

il ne tarda pas à s'y faire une position commode et agréable. Il tâta le terrain selon son habitude. Le filet de son observation descendit à d'assez grandes profondeurs ; et lorsqu'il eut connu les faiblesses de ses deux patrons, il vit un beau succès se dessiner largement à ses yeux. M. Wraxall aimait le whist que son partner avait en horreur. M. Bibbeley était passionné pour les courses de chevaux. A chacun des deux collègues, l'humble et dévoué Barnabé parlait avec dédain des vices de son confrère. Barnabé y mettait beaucoup d'adresse et profitait de la circonstance, avec un tact digne de lui.

« Voilà, dit un jour Wraxall, une charrette bien lourde et que ces deux malheureux chevaux ont de la peine à faire mouvoir.

— Oui, monsieur, répondit Barnabé, en poussant un soupir. Encore si les deux chevaux tiraient ensemble ; mais, vous le voyez, l'un fait tout, et l'autre se laisse traîner paisiblement, sans pitié pour son associé. C'est presque toujours ainsi dans le monde »

Comme il avait mis le doigt sur la plaie, envenimé la blessure, réveillé la douleur de Wraxall et rappelé à l'amateur du whist que son confrère l'avait laissé seul à Londres, chargé de tout le poids du négoce, pendant que lui, Bibbeley, s'amusait aux courses d'Epsom ! Wraxall rougit, pâlit, essaya de changer de conversation, jura horriblement contre les chevaux et les courses, et faisant jaillir de son gousset sa montre à répétition, se rendit à la table de whist, où son plaisir favori l'attendait. Le vertueux jeune homme avait porté le coup décisif, et M. Wraxall se demandait déjà comment il pourrait rompre une association qui commençait à lui déplaire. Auprès de M. Bibbeley, mon cousin Barnabé jouait un jeu plus difficile. Il avait affaire à un homme doux, presque timide et qui respectait les violences de son collègue. Un jour cependant (c'était un dimanche, et le sermon venait de finir), le prédicateur ayant tonné avec la

plus véhémente éloquence contre les joueurs et le jeu, mon cousin Bynett, assis près de Bibbeley, et qui avait conservé, pendant le sermon, le silence d'une extase béatifique, ouvrit la bouche pour se récrier sur les beautés de l'homélie, sur les talens du sermonaire et sur l'extrême utilité de ses préceptes.

« Ah! ajouta-t-il d'un ton insouciant, mais pénétré, j'aurais donné beaucoup pour que M. Wraxall entendît ce sermon! »

Le patient M. Bibbeley se contenta de sourire et d'inviter le dévot jeune homme à dîner avec lui. Grâces à l'épanchement que le vin de Madère provoque, M. Bibbeley s'ouvrit davantage, convint du danger qu'entraînait l'amour du jeu, blâma doucement son associé et exprima quelques craintes quant aux résultats de cette passion funeste. Barnabé fut éloquent: sa mémoire lui rappelait une longue liste de banqueroutes, provoquées par la roulette et l'écarté. Le pathétique de sa morale pénétrait l'âme de son patron, et, lorsque la troisième bouteille eut achevé d'éclaircir les idées et d'élever le courage de M. Bibbeley, un moment vint, moment fatal où, exalté par les invectives du prédicateur et de Barnabé, frappé d'une espèce de remords, éclairé d'une illumination rapide et soudaine, il s'écria:

« Non, cela ne peut durer long-temps: je serais un sot, un imbécille; non cela ne durera pas long-temps! »

L'ardeur de cette résolution subite se manifesta par un violent coup de poing, qui fit sauter les verres sur la table des convives, lorsque l'associé de M. Bibbeley parut à son tour. Le fougueux M. Wraxall s'était armé d'une sérénité peu commune et qui annonçait quelques grands mouvemens de son âme. Barnabé s'esquiva doucement et se glissa dans une chambre voisine. Au ton calme et réservé de M. Wraxall, à son sourcil froncé, à sa bouche pincée, à la contraction des muscles de son visage, il était facile de voir qu'il couvait une entreprise de difficile exécution et dont le poids l'oppressait. Il s'assit, croisa les jambes, balança long-temps la gauche

sur la droite et la droite sur la gauche, et révéla son embarras par une petite toux sèche, qui se répéta trois fois. Il était évident qu'il avait quelque chose à dire et ne savait par où commencer. Il regardait attentivement les carreaux du parquet, les feuilles du lambris, puis les gravures suspendues aux parois. L'une d'elles représentait une guerre acharnée entre deux individus de la race canine, auxquels le célèbre Landseer avait conservé, avec cette fidélité de pinceau qui le distingue, tous les caractères de deux races diversement hargneuses.

« Belle gravure, s'écria Wraxall, heureux de trouver un sujet de conversation belliqueuse! Il paraît que ces messieurs ne s'entendent pas. Ce sont aussi des partners, monsieur Bibbeley!

— Oui, oui, reprit l'associé, qui était tout-à-fait monté ; et, s'ils ne s'entendent pas, ils feraient mieux de se séparer que de se battre!

— Voici bientôt six mois, répliqua M. Wraxall, que je pense précisément ce que vous dites.

— Et vous devez savoir ce qu'il en est, reprit l'autre, depuis que madame Wraxall a demandé le divorce et l'a obtenu. Je crois que vous vous en trouvez bien tous les deux.»

L'allusion était trop vive et trop poignante, pour que M. Wraxall n'éclatât pas: il passa silencieusement ses cinq doigts sur son front rêveur.

« Heureusement, balbutia-t-il,... heureusement, il y a des associations que l'on peut dissoudre sans bruit et sans scandale. »

M. Bibbeley répéta comme un écho :

« Heureusement!

— Et il n'est pas juste, continua Wraxall, en s'échauffant, que l'un de ces pauvres animaux aille courir la ville et les champs, pendant que son confrère garde la maison!

—Que voulez-vous dire par ces mots? interrompit Bibbeley, qui déposa près du foyer le poker dont il s'était emparé.

—Je veux dire que le goût des chevaux et toutes les manies ruineuses ne conviennent pas à une association de commerce.

— Et que le whist, monsieur Wraxall, n'a rien de commun avec nos livres de compte.

— Le whist! Ah! ah! le whist! Eh bien! sans plus de paroles, si nous nous séparions, ne serait-ce pas le plus court?

— Parbleu, l'affaire est faite; j'y suis résolu..... Et mon nouvel associé est tout trouvé.

— Il y a long-temps que j'ai pensé au mien.

— Mon choix est fait comme le vôtre.

— Pourrait-on en savoir le nom?

— Et celui du vôtre?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Un homme est loin de soupçonner la bonne fortune qui l'attend.

— Au moins le mien n'aime ni les chevaux, ni les jockeys, ni les clubs, entendez-vous, monsieur.

— Barnabé a les cartes en horreur.

— Barnabé!

— Lui-même.

— Allons donc, il n'acceptera pas.

— Pourquoi?

— Il a des scrupules.

— Et lesquels?

— Si vous saviez comme il m'a parlé de vos paris, de vos courses et de vos pertes récentes à Epsom!

— Plaisanterie! il n'y a pas deux minutes, il envoyait à tous les diables le whist, les joueurs et vous-même. »

Wraxall, en se levant, donna à sa chaise une violente secousse qui la renversa.

« Ah! le gredin! ah le misérable! nous jouons un sou la fiche; rien de plus!

— Et mes pertes d'Epsom se réduisent à un vieux chapeau; rien de plus! »

On ne tarda pas à s'entendre, et les deux associés, d'une commune voix, convinrent que Barnabé était un serpent domestique, appelèrent le garçon, s'assurèrent que mon cousin était encore là, dans une chambre voisine, déposèrent sur un plateau les deux guinées qui lui étaient dues, les lui envoyèrent par le garçon et lui firent intimer l'ordre exprès de ne jamais se représenter devant eux. Qui ne plaindrait Barnabé, victime de son adresse, enlacé dans une trame si bien ourdie, dupe de sa propre habileté, tombé dans le piège qu'il a tendu!

Ses réflexions à ce sujet étaient tout-à-fait philosophiques et il s'en allait lentement, le long de la rue de Bishopsgate, en tâtant le terrain et choisissant les pavés, selon son habitude, lorsqu'une procession funèbre se rencontra sur son passage. La nuance lugubre des harnais lui semblait en harmonie avec celle de ses secrètes pensées, avec l'exil qui le frappait, et l'injustice évidente des hommes envers lui. Il suit machinalement le convoi, et finit par voir briller au soleil, sur la plaque de cuivre du cercueil, ces mots, très proprement gravés : *M. Pierre Pollocky, marchand de bas, rue Bishopsgate, n° 40, décédé à soixante-quatre ans.* Le soleil qui étincelait sur la plaque de cuivre fit briller un trait de lumière dans la prudente intelligence de mon cousin Bynett. Les veuves n'existent que pour réparer les fortunes délabrées ou commencer les fortunes à faire. Barnabé savait tout cela par instinct. Il se présenta chez la veuve Pollocky, devint la cheville ouvrière de toute la maison, fit prospérer le commerce de la dame, et jouit bientôt d'une confiance illimitée. Trois ans s'écoulent. Dans sa circonspection prudente, Bynett avait eu soin de ne pas trop s'avancer. Il savait que les affaires humaines ont un point de maturité qu'il faut saisir, et lorsqu'il crut le moment venu, il parla.

C'était un soir; après le dîner, au moment où l'estomac content laisse place à toutes les idées d'espérance et d'avenir. La petite veuve, qui avait compté sa quarantième année tout au plus, était paisiblement assise près de la fenêtre, et sa

figure rubiconde, encadrée dans des cheveux roux, exprimait une satisfaction qui contrastait avec l'inquiétude circonspecte et l'anxiété vigilante de son homme de confiance.

« Le monde est bien méchant! s'écria Bynett, en poussant un soupir.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Barnabé, demanda la veuve? »

La tête de Barnabé se balançait tristement, et il soupirait sans répondre.

La question fut répétée trois fois.

« Le monde est si méchant! continua Barnabé.

— Pourquoi me dîtes-vous cela?

— Ah! madame, on se joue de la réputation des plus honnêtes gens.

— Mais encore, qu'est-il donc arrivé?

— J'ai été si heureux chez vous, madame, si heureux depuis la mort de monsieur votre mari!

— Eh bien! monsieur Barnabé?

— Il est dur de se voir obligé de quitter une maison respectable, après trois années passées ainsi!

— Je vois (reprit tranquillement la veuve) que monsieur Barnabé cherche une meilleure place!

— Ah! madame, meilleure! — Et sa voix exprimait le plus tendre des reproches.

— Eh bien! pourquoi me quitter?

— A cause de vous, madame.

— De moi?

— Oui, madame, oui! Moi, vous compromettre, moi! causer les mauvais propos que l'on peut tenir! La réputation est le premier des trésors, madame.

— Expliquez-vous donc?

— Les voisins..... Ce sont des misérables!

— Eh bien! après?

— Vous conviendrez que je vous quitte en honnête homme. Tout vos comptes sont en règle, madame. La balance est

exacte. Vos livres sont dans le meilleur état. J'espère que vous n'êtes pas mécontente de moi.

— Il est impossible de trouver un meilleur teneur de livres ; mais vous parliez des voisins?

— La mercière à côté ne prétend-elle pas, madame, que vous et moi nous sommes mariés ?

— Mariés ! s'écria madame Pollocky, mariés!

— Mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'épicière en face affirme, au contraire, que nous ne le sommes pas, et se livre aux conjectures les plus..... Ah ! les plus !..... Oui madame ! »

La pauvre petite veuve, dont la respiration précipitée attestait l'horreur, regardait fixement Barnabé. Une pareille calomnie semblait l'ébahir. Le jour finissait; Barnabé aurait été un grand philosophe s'il avait pu analyser bien distinctement les mouvemens du cœur de la veuve; il lui était permis après tout de confondre avec l'aveu d'un amour combattu, la révolte de l'honneur offensé. Tout conspirait à lui faire prendre le change. Le garçon de service entra tout-à-coup, et fit retentir sa voix dans l'obscurité :

« M. Barnabé est-il rentré (s'écria-t-il), et puis-je fermer la porte d'entrée, madame? »

Madame Pollocky, d'une voix impatiente et troublée, demanda de la lumière, et pendant le court espace de temps qui s'écoula jusqu'au retour du garçon, Barnabé continua ses instances. Vaincue par l'éloquence de Barnabé, elle finit par lui dire :

« Eh bien! trouvez-vous mardi prochain, à midi, à l'église de Wicklow. Rendez-vous en cet endroit sans avertir personne. J'irai de mon côté; vous m'y trouverez; mon mariage aura lieu dans l'église de Wicklow, et les voisins n'auront plus rien à dire! »

Vous voyez que Barnabé réussit quelquefois : cette importante négociation lui coûta cinq minutes et trois secondes. Les plus tendres protestations échappaient de ses lèvres, lorsque Bob, le petit garçon, rentra sur la scène.

« Donne une lumière à M. Barnabé, » lui dit la veuve, fort impatiemment !

Il y avait sur la figure du petit bon-homme une expression facétieuse, significative, un rire étouffé, un air de dire : *je sais ce qui se passe,* qui déplut souverainement au nouveau patron du logis. Barnabé anticipa sur ses droits futurs, et, frappant de la main l'occiput du petit serviteur :

« Allons, lui cria-t-il, polisson, tu te permets de ricaner ! »

Le village de Wicklow et les rives pittoresques du comté d'Essex, furent témoins, au jour et à l'heure indiqués par la veuve, des sentimentales rêveries de Barnabé. Mais au moment où il se dirigeait vers l'église, que vit-il? Une procession nuptiale qui s'avançait vers le lieu sacré. Oh trahison! déception! perfidie! Madame Pollocky elle-même, escortée d'un fiancé qui n'était pas mon cousin Bynett, allait prononcer les éternels sermens du mariage. A ce trait infâme, elle ajouta la cruauté du sourire le plus poignant pour Barnabé. Il avait fait réfléchir la veuve au danger de sa situation : il l'avait placée sur la pente du mariage qu'elle contractait. Un mercier veuf, qui lui avait depuis long-temps offert ses hommages, conduisait la perfide à l'église.

Barnabé n'épousait personne, et se trouvait sans place.

Ces deux évènemens marquèrent dans la vie de Barnabé, et lui apprirent à modérer sa prudence, à circonscrire sa circonspection, à n'être ni trop prévoyant, ni trop habile, à ne pas espérer de son adresse un perpétuel succès auprès de ses semblables. En revanche, il s'appliqua spécialement à l'étude des métaux précieux, et cette branche du savoir humain lui valut, vers sa trente-quatrième année, des domaines assez arrondis. Plongeur intrépide, il avait été chercher l'argent partout : dans les profondeurs les plus cachées, dans les recoins les plus obscurs ; mérite dont ses ennemis lui firent un crime. Maître d'une certaine aisance, il exerça sur la fortune d'une héritière, l'attraction dont la fortune est toujours douée, et si ce ne fut pas le cœur de la jeune personne qui se livra

spontanément, si même elle eut quelque répugnance à vaincre et se regarda comme sacrifiée, qu'importait à notre ami Barnabé? Le mariage était légal, le contrat bien fait, les clauses bien stipulées; et le père, avare qui ne voulait pas se dessaisir de ses valeurs avant le moment fatal dont ses quatre-vingts ans annonçaient l'approche, lui assurait, seulement après sa mort, une dot magnifique. Les accords furent faits. Heureux Barnabé!

Le beau-père, Timothée Jewel, ancien fabricant de boutons, avait l'étrange manie de porter toujours sur lui, vingt-cinq ou trente beaux billets de banque qui ne le quittaient pas. Ne dépensant rien, heureux de recevoir le dîner que le voisin lui donnait; recueillant, pour écrire ses lettres, jusqu'aux débris de sa correspondance, tranformée par lui en nouveau papier à lettre; Timothée ne se séparait pas de son âme, qui était le petit paquet renfermant les billets de banque. L'œil sagace de Barnabé Bynett avait plus d'une fois pénétré les replis de cette poche qui servait de logement à l'âme de Timothée; et la prudente prévision de mon cousin avait pensé souvent au moment dramatique où le vieillard expirant laisserait à-la-fois, sur la terre, sa dépouille mortelle, ses vêtemens passés de mode, et le trésor inconnu dont ils étaient chargés.

C'était, il faut le dire, depuis le moment de la signature du contrat, la principale pensée de mon cousin Bynett. Toutes les cérémonies ont lieu; le dîner est gai, l'assemblée brillante; le vin de Porto coule à grands flots; l'ale odorante est prodiguée; et le vieillard, dont la sensualité s'éveillait toujours puissante et exigeante, lorsqu'elle ne lui coûtait rien, remplissait souvent son verre. Il fallut l'enlever, et l'extase dans laquelle cet excès le précipita, le frappa d'apoplexie. Pourquoi décrirais-je le trouble que cet évènement causa; les fêtes de la soirée interrompues, le vieillard porté sur son lit, les inutiles secours de la médecine, et la retraite précipitée des convives? La Faculté ne promettait que deux jours de vie au beau-père de notre héros, sur lequel toute mon attention doit

se concentrer. Il allait pénétrer dans le lit nuptial ; la maison était triste et silencieuse ; tout se taisait ; minuit sonnait, quand sa prudence éternelle lui rappela l'existence des billets de banque du vieillard ; la possibilité de se les approprier sans être aperçu, l'avantage évident que ces 10 ou 15,000 £ lui rapporteraient et l'inutilité de les laisser stériles dans la poche d'un mort. Il s'esquiva donc doucement, tâta la muraille, suivit la rampe de l'escalier, et se dirigea de son mieux vers la chambre où reposait seul le beau-père, qui n'avait jamais voulu de garde-malade. Hélas ! dans l'obscurité de l'escalier, le pied de Barnabé porta à faux, et sa chute terrible, entraînant une lésion du cerveau, le confina pour toujours dans une maison de santé. C'est là qu'il réside aujourd'hui, exemple mémorable d'une circonspection trop grande, des dangers qui s'attachent à l'excès de l'habileté, des suites funestes que peut entraîner l'exagération du savoir-faire.

(Blackwood's Magazine.)

Miscellanées.

UNE QUERELLE

ENTRE

NEWTON ET L'ASTRONOME FLAMSTEED.

Le génie de Newton apparaît, aux yeux de la postérité, sous des couleurs éthérées, et, pour ainsi dire, immatérielles. Quand on parle de ce grand homme, il semble qu'il n'ait rien eu de commun avec les mortels; mais que l'intelligence pure, organisatrice des mondes, soit descendue sur la terre pour s'y manifester quelque temps sous la forme humaine, et pour y révéler les grands secrets de Dieu. Tous les souvenirs contemporains autorisent et appuient cette espèce de superstition innocente et pardonnable. Ils nous montrent Newton passant les jours et les années dans une solitude absolue, dans une méditation intense; étranger aux affaires et aux intrigues, absorbé par la contemplation des mouvemens célestes; ne siégeant au Parlement que pour prier M. le président de faire clore une fenêtre qui incommode les orateurs; oubliant de dîner, ou plutôt croyant avoir dîné, parce qu'on lui a servi des débris de poulet sous une cloche; effrayant ses amis par un silence et une hébétude de trois mois, qui le font passer pour fou; ne s'occupant de théologie que pour soumettre aux problèmes de l'algèbre le nombre de la bête de l'apocalypse; incapable enfin de vivre de la vie commune et de se mêler aux autres hommes. Jusqu'à quel point cette tra-

dition est-elle conforme à la vérité des faits; c'est ce que les détails suivans vont éclaircir.

M. Baily, astronome fort distingué, et vice-président de la société astronomique de Londres, eut le bonheur de découvrir, il y a quelques années, dans la maison d'un de ses voisins de Tavistock-Place, une boîte reléguée au grenier, et qui était remplie de lettres originales de John Flamsteed, auteur du fameux *Catalogue Britannique* de trois mille étoiles. Cette découverte fut bientôt complétée par un autre hasard extrêmement heureux; M. Baily *trouva* encore un amas considérable de papiers et de pièces, qui gisaient inconnus et poudreux sur les rayons de la bibliothèque de l'observatoire de Greenwich, et qui n'étaient rien moins que les notes originales de Flamsteed et sa correspondance avec tous ses contemporains, nationaux et étrangers. Ces lettres, qui intéressent à-la-fois la science et l'histoire de l'esprit humain, ainsi qu'une nouvelle édition corrigée, du *Catalogue d'Etoiles*, ont été récemment publiées à Londres, grâces aux soins de M. Airy. Les lords de l'amirauté, sur la recommandation du duc de Sussex, ont arrêté que cette publication aurait lieu aux frais de l'état (1). Des mémoires personnels, écrits par Flamsteed

(1) Note du trad. C'est peut-être cette intervention éclairée d'un prince de la famille royale d'Angleterre, qui a donné l'idée à l'impudent auteur de la mystification intitulée: *Observations de sir John Herschel au cap de Bonne-Espérance*, d'attribuer au duc de Sussex d'avoir fourni les fonds nécessaires pour la construction de l'instrument fabuleux qui aurait servi aux prétendues découvertes dans la lune. Nous avons de la peine à croire qu'un astronome français, retiré aux États-Unis, ait consenti à tremper dans cette supercherie qui n'a d'autre résultat que de représenter sous un jour ridicule une science qu'il cultive lui même avec distinction. Les balourdises du traducteur français, opérant sur un texte déjà inintelligible, qui nous a rendu *pole*, poteau, par *pôle du monde*, et *canvass*, champ de la vision d'un télescope par *canevas de toile*, n'ont pas peu contribué à couvrir d'obscurité et de ténèbres ces puériles inventions.

lui-même sur sa vie et ses travaux, ne sont pas une des parties les moins curieuses du livre que les soins éclairés de M. Airy viennent de sauver de la destruction et de l'oubli.

Suivant le récit de Flamsteed, ce fut en 1675, que Charles II le nomma son *astronome royal,* aux modiques émolumens de 100 £, avec un logement dans le parc de Greenwich. C'est de là que date l'institution de l'observatoire de Greenwich. Il paraît que les démarches d'un Français, nommé *Le sieur de Saint-Pierre,* qui vint offrir au roi une solution assez juste du problème des longitudes en mer, contribua à décider la nomination de Flamsteed au poste scientifique qu'il ambitionnait. Encore fallut-il que le zèle du voluptueux monarque fût stimulé par les avis, très sages cette fois, de la belle duchesse de Portsmouth. L'observatoire fut construit en 1676. Depuis cette époque jusqu'en 1719, Flamsteed a accompli tous ses travaux, à-peu-près livré à ses propres forces et pourvu d'instrumens qu'il dut à son activité personnelle et à la générosité de ses amis. La communication que lui demandèrent Newton et Halley de ses observations, et surtout la remise qu'il fit au premier de ses mesures du mouvement de la lune, à l'aide desquels Newton vérifia sa fameuse théorie lunaire, furent la cause de ses longs et amers démêlés avec ses collègues. Le prince Rupert, grand-amiral, avait résolu, de l'avis de la société royale, de faire publier les observations de Halley, si précieuses pour la marine, et, dans ce but, on nomma un comité, composé de Newton, Roberts, Wren, Gregory et Arbuthnot. Il en résulta de part et d'autre d'innombrables tracasseries. Toutefois, au milieu d'embarras sans cesse renaissans, le premier volume de l'*Histoire Céleste* parut en 1707. Mais ce qui acheva de tout brouiller, c'est qu'en 1710, la reine Anne chargea le président de la société royale (Newton), et quelques autres membres *visiteurs* de l'observatoire, de prendre connaissance des observations, afin de les communiquer au bureau des longitudes. Flamsteed se récria vivement et alla jusqu'à dire que lui seul savait ce qu'il avait fait. « Je

« suis donc, dit-il, plus maltraité que le noble Tycho, auquel « on n'imposa point des inspecteurs pour contrôler ses tra- « vaux ». M. Airy a retrouvé la pétition de Flamsteed à la reine contre ce mode d'inspection. Voici un extrait curieux de cette pièce : « Je supplie Sa Majesté, dit-il, de ne nommer personne pour m'inspecter, ni le président de la société royale, ni d'autres ; que personne ne puisse me dicter les observations que je devrai faire, car personne ne s'y connaît beaucoup. On ne ferait que m'incommoder et mes travaux en souffriraient ; je supplie enfin Sa Majesté de vouloir bien désigner pour l'inspection de l'observatoire tels hommes de la noblesse ou du *gentry,* qui seront habiles en mathématiques.» Ainsi Flamsteed implorait la reine Anne de lui choisir, parmi les classes bien nées de Londres, des hommes supérieurs en mathématique à Newton et à Halley! Cette supplique resta sans effet. La première démarche des visiteurs fut de publier le *Catalogue d'Etoiles,* à-peu-près sans le consentement de l'auteur, de Flamsteed, dont le courroux, s'exhala en torrens d'injures. Il déclara hautement que Halley avait gâté et altéré sciemment ses observations, tandis qu'il est bien certain que, si l'ouvrage fut, sous quelques points de vue, fautif, il faut attribuer ce tort à Flamsteed lui-même, qui ne voulut jamais communiquer aux éditeurs la mise au net de ses mesures et de ses calculs. Mais la plus cruelle des tribulations du pauvre Flamsteed reste à raconter.

Les commissaires de la société royale avaient reçu l'ordre de constater l'état de l'observatoire et d'inventorier les instrumens. Il résulta de leur visite le débat suivant, que M. Airy appelle fort justement *une scène* entre Newton et Flamsteed : le premier avait alors 69 ans, le second 65 ; et tous deux se trouvaient dans un état de santé assez déplorable. Nous allons rapporter l'anecdote, telle que Flamsteed l'a racontée lui-même dans une lettre qu'il écrivait à Sharp en décembre 1711. « Je viens d'avoir un autre démêlé avec le président de la société royale : Halley et lui avaient comploté pour s'emparer de mes instru-

mens, et me mettre sous les lois d'un comité, dans lequel il ne se trouvait que Newton et deux médecins, le docteur Sloane et un autre, aussi entendu que ce dernier. Le président se monta horriblement, et entra dans une colère très inconvenante. J'avais d'avance arrêté avec moi-même de ne point me laisser émouvoir par son malhonnête bavardage; je lui fis voir que tous les instrumens que l'observatoire renfermait étaient à moi : l'arc mural et le quart de cercle avaient été construits à mes frais, les autres avaient été achetés par moi, hormis quelques instrumens, dont différentes personnes me firent cadeau. Ceci le piqua au vif; car il s'était procuré une dépêche du secrétaire d'état pour visiter l'observatoire et s'était écrié : « Autant vaut ne pas avoir d'observatoire que ne pas avoir d'instrumens. » Je me plaignis alors à lui de ce que mon catalogue avait été imprimé par le docteur Halley sans mon consentement, et de ce qu'on m'avait ainsi volé le fruit de mes labeurs. A cette plainte, il s'enflamma et me dit toutes sortes d'injures : chien *(puppy)* était la moindre. Je le priai de ne point se mettre en colère. Il me répondit que je l'avais appelé *athée*, ce que je n'ai jamais dit; quoique je connaisse les jugemens que maintes personnes ont portés sur son *Optique*. Je pensai qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point : j'espère qu'il n'est pas athée. Mes observations, pleines de modération, ne firent cependant qu'accroître sa fureur; il me reprocha les sommes que j'avais reçues du gouvernement pour mes travaux pendant trente-six années. Je lui demandai ce que, *lui,* avait fait pour obtenir les 500 £, qu'il touchait tous les ans depuis son séjour à Londres. Ceci le rendit plus calme; mais, voyant qu'il était sur le point d'éclater une seconde fois, je me bornai à lui rappeler que mon *Catalogue*, à moitié rédigé, avait été déposé cacheté entre ses mains, d'après sa propre demande. Il ne put le nier; mais il me dit que le docteur Arbuthnot s'était procuré l'ordre de la reine pour l'ouvrir. Ceci, j'en suis bien persuadé, était faux, ou bien l'ordre était venu

après l'ouverture. Je ne répondis rien; mais, en montrant un peu plus de résolution que je ne lui en avais fait voir jusque-là, je me bornai à lui dire que Dieu (dont le nom n'avait guère été prononcé avec assez de respect dans cette conférence) avait bien voulu bénir mes travaux, et que j'espérais qu'il m'accorderait de les mener à bonne fin. Alors je pris congé de lui et me retirai. Le docteur Sloane n'avait rien dit pendant tout ce temps; mais l'autre docteur ajouta que j'étais un orgueilleux et que j'insultais le président, et il se mit dans une aussi grande colère que le président. En m'en allant, je pris à part le docteur Sloane, pour lui dire qu'il s'était conduit honnêtement, et le remercier. Je vis Halley ensuite, et nous prîmes une tasse de café ensemble. Je lui parlai, mais avec calme, de la scélératesse de sa conduite, et je le traitai de stupide. Depuis lors, ils m'ont tous laissé tranquille; mais combien de temps cela durera-t-il, je ne sais guère. Il est vrai que je n'en prends nul souci. »

L'histoire biographique des sciences fournit peu de récits plus curieux que celui des démêlés que nous venons de transcrire entre ces deux illustres astronomes. Newton était alors chargé de gloire et d'années; Flamsteed presque aussi âgé était fort malade; mais on ne voit point que son état ait le moins du monde affaibli l'âcreté et la vigueur de son âme irascible. Bientôt cependant l'astronome fut délivré de ses prétendus persécuteurs; la reine Anne mourut en 1714; lord Halifax, grand protecteur de Newton, la suivit de près, et Flamsteed eut la consolation d'être mis en possession de tout le restant de l'édition altérée de son *Catalogue d'Étoiles*, édition qu'il s'empressa, par une noble vengeance, de livrer lui-même aux flammes. Si maintenant nous jetons un coup-d'œil sur toutes les phases de ces curieux démêlés, que la découverte inattendue de M. Airy a mis au jour, il faut bien convenir que la plupart des désagrémens que Flamsteed essuya furent causés uniquement par son esprit soupçonneux et intraitable. Il n'est rien d'ailleurs de plus odieux que ces mal-

veillantes insinuations sur l'athéisme d'un philosophe aussi profondément religieux que Newton. D'un autre côté, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de justifier Newton et ses confrères, Halley et Arbuthnot, d'avoir rompu le cachet d'un dépôt, alors même qu'il serait vrai que l'on eût obtenu de la reine cette autorisation tardive, subterfuge qui ajoute quelque chose de lâche au délit. Nous ferons toutefois remarquer que Newton avait le droit de considérer les mesures officielles d'un observateur salarié par le gouvernement comme la propriété de l'état, et dont l'état était le maître. Quoi qu'il en soit, cette publication pourra jeter un grand jour sur la vie privée et scientifique de Newton, sur laquelle on n'avait jusqu'ici que les détails fournis par son neveu, Conduitt, l'héritier de sa fortune et qui sans doute n'avait pas jugé à propos de mettre en relief les faiblesses d'un grand homme, auquel il devait sa richesse et l'illustration durable de sa famille.

M. Biot, dans une importante notice sur Newton (*Biographie Universelle*), a soulevé la question infiniment curieuse de savoir si l'on doit admettre, d'après une lettre adressée à Huyghens par un Ecossais, nommé Colin, que le grand Newton fut atteint d'aliénation mentale durant les années 1692 et 1693. Quelques notes de Locke le laissent aussi entrevoir. Cependant, il n'y a dans la collection publiée par M. Airy aucune lettre de ces années-là, qui puisse éclaircir ce fait; et l'ensemble de la correspondance paraît au contraire démontrer que les amis de Newton n'eurent jamais pareille idée, et que la seule folie du grand homme a été cette irritabilité nerveuse que favorisent et développent les travaux de l'esprit. Si un bruit de ce genre avait été répandu, il est bien certain que Flamsteed n'aurait pas manqué d'en parler et d'expliquer fort naturellement, par la démence de son adversaire, les avanies dont il se plaint si souvent. Loin de là, Flamsteed n'y fait pas la plus légère allusion. Cet argument paraît décisif contre la prétendue folie de Newton. Au surplus, la publication de

M. Airy, qui attaque d'une manière assez sérieuse la mémoire du plus grand homme de l'Angleterre, décidera sans doute la famille de lord Portsmouth à publier les manuscrits fort volumineux qu'elle possède sur la vie de Newton, et dont elle hérita par une alliance avec mademoiselle Conduitt, la petite nièce du grand géomètre. Il paraît que ces papiers personnels sont bien plus intéressans que ceux que l'on conserve à la bibliothèque de Cambridge. Déjà le gouvernement anglais a manifesté l'intention d'élever à ses frais ce nouveau monument scientifique à la gloire de Newton.

(Edinburgh Review.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS; DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Recherches récentes sur le principe vénéneux de la ciguë. — Les chimistes se livrent depuis quelques années avec ardeur à la recherche des principes des matières végétales, douées de propriétés médicamenteuses, et chaque jour leurs travaux sont couronnés du plus grand succès. Ainsi la découverte de la quinine, de la morphine, de la strichnine et d'une foule d'autres substances analogues, ont permis au médecin d'administrer les médicamens les plus énergiques, débarrassés de toutes les matières étrangères qui le plus souvent ne servaient qu'à en obscurcir les effets, quand elles ne les contrariaient pas. Le nombre de ces substances est même aujourd'hui si considérable, que leur étude forme une partie importante de cette science qui est spécialement cultivée par les chimistes français et allemands.

L'analyse de la ciguë a fait découvrir tout récemment au professeur Geiger, de Heidelberg, le principe auquel on peut attribuer les propriétés vénéneuses que développe ce végétal dans quelques circonstances. Cette substance, bien que considérée par l'auteur comme un alkali, diffère cependant des autres substances analogues que l'on obtient toutes à l'état solide; car elle se présente sous l'aspect d'un fluide huileux, volatil, à une température médiocrement élevée et qu'il est facile d'obtenir par la distillation. Elle neutralise les acides sans

cependant former des sels cristallisables; elle contient une quantité considérable d'azote, et, lorsqu'on la laisse exposée à l'air, elle se décompose promptement, en fournissant de l'ammoniaque. Elle présente alors l'apparence d'une substance résineuse.

L'auteur de cette découverte importante avait cru observer que les propriétés énergiques de cette substance diminuaient considérablement lorsqu'on la combinait avec des acides; mais le professeur Christison, d'Edimbourg, qui vient de répéter toutes les expériences du professeur Geiger, s'est assuré que, au lieu d'être diminuées, ces propriétés étaient considérablement augmentées par leur combinaison avec les acides. La cause de cette différence entre les résultats obtenus par deux chimistes également habiles dépend sans doute de ce que le chimiste écossais a fait ses expériences sur des animaux d'un ordre élevé, tels que des chiens, des chats et des lapins, tandis que le professeur Geiger avait fait toutes les siennes sur des oiseaux. Les effets obtenus par ces deux expérimentateurs ont encore présenté d'autres différences et qui probablement dépendent de la même cause. Ainsi, d'après le premier, cette substance déterminait le coma, des convulsions, et exerçait une action dépressive sur les mouvemens du cœur ou la paralysie de cet organe. D'après le docteur Christison, au contraire, elle ne produit le coma ni à l'état libre ni combinée aux acides, et n'exerce aucune action sur le cœur; elle agit comme un irritant local et détermine la paralysie du système musculaire, qui augmente rapidement et amène l'asphyxie, lorsqu'elle gagne les muscles de la respiration. Sous le rapport de l'activité, cette substance est un poison qui le cède à peine à l'acide prussique. Deux gouttes, appliquées sur une plaie ou sur l'œil d'un chien, d'un lapin ou d'un chat, suffisent pour déterminer la mort en neuf secondes, et la même quantité, injectée sous forme de muriate, dans la veine fémorale d'un chien, le tue en trois secondes au plus. L'auteur de ces expériences annonça, en les communi-

quant à la société royale d'Edimbourg, que la chimie ne possédait aucun contre-poison capable de combattre l'action vénéneuse de cette substance énergique. Le seul moyen dont on pourrait attendre quelque effet avantageux serait, selon lui, d'entretenir la respiration artificiellement; car, il a pu, dans une expérience, maintenir long-temps l'action vigoureuse du cœur par l'insufflation artificielle des poumons.

Le docteur Christison, voulant s'assurer si cette substance était réellement le principe actif de la ciguë, a fait une série d'expériences comparatives avec des extraits de cette plante, très forts et préparés à l'alcool. Il n'a pas obtenu les effets que plusieurs auteurs de toxicologie attribuent à la ciguë, mais seulement la paralysie avec quelques légères convulsions intermittentes. Cette identité dans les effets observés permet de conclure que cette substance est réellement le principe actif de la ciguë, ou au moins qu'elle le contient en grande quantité, et qu'elle n'est pas le produit de l'action chimique et d'une disposition artificielle des élémens.

Il est assez généralement admis que le poison qui était administré aux criminels chez les anciens et surtout à Athènes était préparé avec la ciguë (*conium maculatum*); mais il est facile de reconnaître que la plante que les Grecs appelaient κωνειον, et les Latins *cicuta*, ne peut être le *conium* des modernes. Si d'ailleurs on examine ce que dit Platon des effets du poison d'état, en rapportant la mort de Socrate, on verra qu'ils diffèrent beaucoup de la description donnée par Nicander et quelques autres de l'action du κωνειον; on peut même dire qu'aucun des poisons connus aujourd'hui ne produirait les effets qui sont décrits dans la narration de Platon. Aussi est-on forcé d'admettre : ou que Platon a puisé dans son imagination la description qu'il donne, ou que les anciens connaissaient un poison doué de propriétés extrêmement remarquables et qui serait entièrement inconnu aux toxicologistes modernes.

Sources froides qui donnent lieu à un dégagement de gaz azote. — Le docteur Daubeny vient de faire connaître que,

l'automne dernier, il a découvert des sources d'eau froide qui laissent dégager du gaz azote. L'une de ces sources est l'eau tiède de Mallow, dans le comté de Cork : elle contient peu de substances solides. Le gaz qui en émane est composé de :

Azote ou nitrogène.	93,5
Oxigène	6,5
	100,0

Cette eau sourd à travers un lit de chaux carbonatée, dont les couches voisines sont disposées verticalement, ce qui semble prouver qu'elles ont subi quelque action violente.

L'autre source, dégageant de l'azote, est près de Clonmell : elle est connue sous le nom de Puits de Saint-Patrick ; elle est très claire et froide ; elle est très estimée dans tout le voisinage et très fréquentée par un grand nombre d'étrangers. Le gaz qui s'en dégage est composé, d'après le docteur Daubenty, de :

Azote	94
Oxigène.	6
	100

L'eau de Saint-Patrick sourd à travers une couche de chaux carbonatée, comme celle de Mallow. (1)

(1) Note du trad. Le dégagement du gaz azote a été observé dans plusieurs eaux minérales chaudes, principalement dans les eaux sulfureuses du Roussillon, et d'un très petit nombre d'eaux froides. Il eût été à desirer que le docteur Daubenty eût fait connaître les principes constituans de celles de Mallow et de Saint-Patrick. Quant aux eaux potables, de tels dégagemens n'ont lieu que lorsqu'elles sont stagnantes et forment des mares et marécages ; encore même le peu de gaz azote qui s'en exhale est uni à une très grande quantité d'hydrogène carboné, produit par la décomposition de matières organiques que ces eaux recouvrent. Un grand nombre d'expériences ont démontré que l'air qu'on dégage de l'eau est très riche en oxigène. L'on assure même que l'air qui est à la surface de la rivière de Gesse dans le Piémont en contient 33/100 Breda, Hassenfratz et Ingenhouz en ont obtenu 40/100 de celui de l'eau de

Jurisprudence.

De la propriété littéraire en Angleterre et en Amérique. —La question de la propriété littéraire est une de celles qui, depuis l'invention de l'imprimerie, a le moins occupé les législateurs. Est-il juste que l'écrivain et sa postérité conservent à perpétuité le droit exclusif de publier les ouvrages du génie, ou bien ces ouvrages tombent-ils de droit après un certain espace de temps dans ce que l'on appelle le domaine public? Dans ce dernier cas, quelle est la période après laquelle un auteur cessera d'avoir la libre disposition de ses ouvrages?

Le monopole de l'art de l'imprimerie était regardé sous la dynastie des Tudor comme une branche de la prérogative royale, sous le prétexte que c'était le roi qui avait à grands frais importé cet art de Harlem en 1468. Il est cependant généralement reconnu que le premier ouvrage imprimé en Angleterre a été un traité sur le jeu des échecs, publié à Westminster par Coxton en 1474. Il est évident que la question de la propriété littéraire ne pouvait pas s'élever tant que l'art était encore dans son enfance; c'est en 1556 que l'on entend parler pour la première fois de la reconnaissance légale de cette espèce de propriété. Cette mention se trouve dans la charte accordée à la compagnie des marchands papetiers qui obtinrent le monopole exclusif de l'imprimerie. Cette

pluie; Gay-Lussac et de Humboldt ont démontré que l'air absorbé par l'eau distillée et dégagé ensuite de ce liquide par le calorique, donne 32,8 pour 100 d'oxigène. D'après leurs expériences, l'eau de Seine en contient 31,9; dans celui de la rivière d'Aude j'en ai trouvé 31,5; dans celui de l'eau d'un ruisseau, dit Lamayral, qui sourd à environ une demi-lieue de Narbonne, 31; enfin dans celui des eaux des rivières de Bascara, en Espagne, et d'Orbieu dans le département de l'Aude 31,7. Cette sur-oxigénation de l'air dégagé de l'eau est due à ce que l'oxigène étant plus soluble que l'azote dans ce liquide, l'eau, qui est en contact avec l'air atmosphérique dissout moins d'azote qu'il n'en entre dans la composition de l'air.

compagnie devint, par conséquent, la seule propriétaire ou cessionnaire des droits des auteurs, et elle tenait un registre sur lequel était inscrit le nom du propriétaire de chaque ouvrage, à mesure que la propriété passait d'une personne à une autre. Ce monopole, accordé par la couronne à la compagnie des marchands papetiers, lui facilita le moyen d'exercer un pouvoir absolu sur la presse par la juridiction exceptionnelle de la chambre étoilée. Du reste, les décrets de cette chambre font voir qu'elle reconnaît constamment les droits des auteurs; et quelque arbitraire qu'elle se soit montrée sous d'autres rapports, on n'a jamais attaqué l'équité de ses jugemens à cet égard.

Cette législation fut confirmée par plusieurs ordonnances du parlement républicain, reconnaissant et protégeant le droit de propriété des auteurs sur leurs ouvrages, et sous le règne de Charles II plusieurs actes passèrent au parlement pour défendre à toutes personnes d'imprimer des ouvrages sans le consentement des propriétaires. Sous le même règne plusieurs procès de propriété littéraire furent jugés par les tribunaux, et dans tous, la propriété de l'auteur y est traitée comme découlant du droit commun, c'est-à-dire existant indépendamment de toute législation spéciale. Enfin dans l'année 1716, à l'occasion du célèbre procès de Miller contre Taylor, au sujet de la propriété du poème des *Saisons* de Thomson, jugé à la Cour du Banc-du-Roi, il fut déclaré par un verdict spécial « qu'avant le règne de sa feue majesté la reine Anne, « il était d'usage d'acheter des auteurs le droit perpétuel « d'imprimer leurs ouvrages et de passer ensuite ce droit de « main en main, à prix d'argent, ou bien d'en faire l'objet de « legs, de dots et de douaires. »

Tel était donc l'état de la loi jusqu'au règne de la reine Anne, quand les libraires s'adressèrent au parlement, pour qu'il les protégeât contre les publications clandestines des contrefacteurs. En 1710, un bill fut en conséquence présenté à la Chambre des communes, et l'acte, qui en résulta, déclara

que l'auteur d'un ouvrage aurait la liberté et le droit exclusif d'imprimer, etc., pendant l'espace de vingt-et-un ans et pas davantage, à moins toutefois qu'il ne fût encore en vie à l'expiration de ce terme, auquel cas il pourrait en obtenir la prolongation pour un second terme de vingt-et-un ans.

Depuis ce temps, la question de savoir si le droit de propriété littéraire était de droit commun, ou s'il devait son origine à l'acte du parlement dont nous venons de parler, n'a cessé de diviser les jurisconsultes anglais. Le célèbre lord Mansfield soutient tant qu'il peut la première opinion.

Voyons maintenant quel est l'état de la législation dans les États-Unis de l'Amérique du Nord.

Blackstone dit, et les commentateurs et juges de l'Amérique avouent que les Américains ont importé au Nouveau-Monde, comme droit inhérent à leurs personnes, tout ce qui, dans la loi commune d'Angleterre, pouvait s'accommoder à leur situation locale et aux nouvelles circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. Lors de la déclaration des droits publiée, en 1774, par le premier congrès provincial, il fut déclaré que les colonies respectives étaient placées sous l'empire de la loi commune d'Angleterre. Mais le statut de la reine Anne n'avait jamais été adopté dans les colonies, et avant la révolution américaine la propriété littéraire ne pouvait pas y être un objet d'assez grande importance pour exiger une protection législative spéciale. A peine la révolution fut-elle accomplie, que cette question attira de nouveau l'attention du président et des législateurs de la nouvelle république. En 1783, le congrès, sur la proposition de M. Maddison, recommanda aux divers états de la confédération de faire des lois pour assurer aux auteurs, ou éditeurs d'ouvrages nouveaux, ainsi qu'à leurs exécuteurs testamentaires et ayant-droit, la propriété desdits ouvrages pour un certain temps. Le droit de propriété des auteurs fut donc considéré comme un droit préexistant, mais qui exigeait un surcroît de protection législative. En conséquence, plusieurs états américains firent

des lois sur ce sujet, qui se sont depuis fondues dans la législation générale du congrès. Au nombre de ces lois particulières, nous remarquons celle de l'état de Massachussetts qui assurait aux auteurs le droit exclusif de publier à leur profit leurs ouvrages littéraires pendant l'espace de vingt-et-un ans.

Aujourd'hui la législation américaine sur la propriété littéraire se compose de trois actes du congrès passés en 1790, en 1802 et en 1831, dont le préambule commun annonce que ces lois ont été rendues pour « l'encouragement de la science, en « assurant la propriété des cartes géographiques et marines, « ainsi que celles des livres aux auteurs et propriétaires des-« dits ouvrages pour les périodes de temps y mentionnées. »

Par l'acte de 1790, le droit exclusif de publier et de vendre un livre est assuré à l'auteur et ses ayant-droit pour l'espace de quatorze années, à compter du jour où le titre de ce livre aura été inscrit au greffe de la cour du district où l'auteur réside, et si à l'expiration de ce terme l'auteur est encore en vie, le droit exclusif est continué pour encore quatorze années. Afin de jouir de ce privilège, l'auteur ou le propriétaire de l'ouvrage doit déposer une copie imprimée du titre au greffe susdit et avant l'expiration de deux mois, copie de l'inscription doit être, pendant quatre semaines, insérée dans un des journaux des États-Unis. Enfin dans les six mois de la publication de l'ouvrage, un exemplaire en doit être remis au secrétaire d'état pour être conservé dans ses bureaux.

L'acte de 1802 est simplement explicatif de celui de 1790; mais par l'acte de 1831 le terme de quatorze ans est étendu à vingt-huit ans, avec prolongation de quatorze ans encore, si à l'expiration de ce terme l'auteur est encore en vie.

Philosophie.

De la mélancolie inhérente à certaines professions. — C'est à Lamb, écrivain humoriste qui a fourni à notre recueil un grand nombre de contes, de nouvelles et de tableaux

de mœurs justement estimés, que nous empruntons les pages suivantes.

« Le tailleur, dit-il, est mélancolique, le perruquier passionné, le maçon joyeux, le portier bavard, l'homme de lettres inconstant, le musicien fantasque, le peintre en décors libertin, le pêcheur méditatif, le forgeron insensible. J'ai eu souvent envie de soumettre à des calculs sévères et à des investigations philosophiques toutes ces professions caractérisées par des différences si notables : lorsque j'aurai obtenu des résultats satisfaisans je ne manquerai pas d'en faire part au public. En attendant j'apporte mon obole au grand trésor des connaissances philosophiques. Je n'ai approfondi qu'une seule partie de mon sujet : la Mélancolie des tailleurs.

« Quiconque a observé cette race intéressante conviendra que je suis loin de m'appuyer sur un fait problématique. Vîtes-vous jamais un tailleur joyeux, jovial, étourdi, animé, brillant ? Ce phénomène ne s'est jamais rencontré. La mélancolie fait partie de la profession. Si je rencontre dans la rue un petit homme mince, le chapeau sur les yeux, les cheveux noirs et plats, l'air préoccupé, rasant les murs, touchant à peine la terre, je dis : « C'est un tailleur ! »

Quand même il aurait mis dans sa poche la toilette de soie qui enveloppe les produits de son utile profession, je dirais encore : « C'est un tailleur ! » Oh ! qui de vous l'aperçut jamais a pipe à la bouche, le nez au vent, sifflant un allegro populaire comme le charretier en blouse ; ou, comme le perruquier Lovelace, étendant la jambe avec prétention et distribuant aux jeunes filles du voisinage les faveurs de ses regards et de ses paroles ; ou, comme le boulanger, frappant de droite et de gauche, et se frayant un passage à travers la foule populaire ; ou, comme un amoureux, se souriant à lui-même et réunissant dans sa pensée le souvenir et l'espérance de quelque félici é passagère ? En général, le tailleur évite les regards, et se soustrait à l'observation. Il se glisse à travers la vie, il circule dans le monde sans qu'on fasse attention à lui. Qui me montrera

jamais un tailleur bruyant, un tailleur plaisant, un tailleur chef de clubs et d'émeutes? Il peut bien devenir sujet de plaisanterie; mais jamais il ne s'avise de la créer. Économe de ses paroles, il sourit quelquefois aux quolibets des autres; il a bien soin de ne pas se mettre en frais, et Thomas Brown, ce prosateur spirituel et bizarre, semble avoir donné le type complet du tailleur en général, en faisant de lui-même le portrait suivant: « C'est sous le signe du scorpion que je suis né; Saturne, planète aux rayons de plomb, a présidé à mon berceau et rayonne sur ma vie. Les gaillardises et les gentillesses me plaisent médiocrement, et la société des hommes ne me plaît pas tant que la solitude. »

« Le plus aimable de tous les causeurs, c'est le barbier. Jamais fournisseur de colonnes politiques n'a philosophé avec un aplomb plus imperturbable et ne s'est élevé à de plus hautes considérations. Ce babil, cette facilité d'élocution, cette invention féconde qui sait créer au besoin des nouvelles, ne le demandez jamais au tailleur. Il est plus grave lui, plus réservé, moins vain peut-être, mais plus intérieurement fier de sa profession, que le réparateur et l'arrangeur de nos chevelures. Ses faiblesses ne se trahissent jamais par une ébullition extérieure, par un emportement étourdi. Quand le perruquier nous a frisés selon les règles de l'art, son orgueil est extrême, et son éloquence intarissable. « Voyez, monsieur, dit le perruquier du *Voyage Sentimental*, vous tremperiez votre perruque dans l'Océan, qu'elle ne se déboucleraít pas. » Observez, au contraire, un tailleur qui déploie sa carte d'échantillons : quelle gravité! quelle noblesse! En vain toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont là qui étincellent devant vous; il semble indifférent à ces vanités, il méprise cet éclat extérieur, il n'attribue d'importance réelle qu'à son art; car il est artiste, et le reste lui importe peu. Toutes les fois que j'aperçois un tailleur dans cette situation et que j'admire son calme philosophique, je suis tenté de me rappeler la devise à-la-fois modeste et orgueilleuse adoptée par Charles Brandon, lorsqu'il épousa la

sœur du roi : « Le drap d'or ne m'enorgueillit point ; l'étamine ne m'avilirait pas. »

En effet, le tailleur est tout à-la-fois orgueilleux et modeste, double caractère qui se trouve souvent réuni. Lorsque notre orgueil n'a pas d'issue, Dieu sait ce qu'il devient ; il couve sourdement comme le feu dans les entrailles de la terre. Sa puissance redouble et sa violence secrète dévore son malheureux possesseur. Heureux ceux dont la vanité en dehors s'oppose à ce redoublement intérieur de la fièvre d'orgueil !

Les habitudes sédentaires du tailleur contribuent, je crois, à cette mélancolie permanente. Le tailleur se remue peu : il voit s'ouvrir au-dessous de lui un vide fatal qui ressemble à l'Érèbe, qui rappelle le néant. Comment ne songerait-il pas avec douleur à l'inanité profonde des passions humaines ? comment ne chercherait-il pas à se rendre compte de ce vide douloureux, que l'on trouve au fond de tout ce qui agite l'esprit de l'homme, de tout ce qui occupe sa pensée. Non-seulement le tailleur est immobile ; mais il croise les jambes. Tous les soirs, le dimanche excepté, l'honorable membre de cette confrérie s'assied dans la même posture ; précisément comme le Turc, le plus mélancolique de tous les peuples. Pourquoi Milton n'a-t-il pas songé aux tailleurs dans son admirable poème du *Penseroso ?* par quel puritanisme déplacé et par quel dédain de poète a-t-il négligé ce portrait admirable, cette image si reposée, si calme, si digne du tailleur, qui, les jambes croisées, médite sur les vicissitudes du monde et sur la coupe de son habit ! Cette attitude chez les anciens était l'attitude de la malédiction. Homère représente Junon les jambes croisées quand elle est de mauvaise humeur, et que cette acariâtre déesse vient de faire une scène à son bénévole mari. Pour toutes ces raisons, personne ne s'étonnera des nuages grisâtres, dont l'intelligence d'un tailleur doit se trouver offusquée. Chargés de couvrir la nudité de l'espèce humaine, ce devoir fatal leur rappelle sans cesse la

nudité de nos aïeux et les premières fautes qui ont perdu notre race. Ils sont sérieux, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de penser toujours aux suites de notre déchéance, aux conséquences de notre curiosité funeste. Leur front pâle et sombre conserve l'éternel souvenir de cette désobéissance qui nous a forcés à nous charger de parures étrangères. Il est impossible d'être tailleur sans songer à la faiblesse de l'homme exposé à tous les élémens, jeté sans armes et sans défense au milieu d'un monde ennemi. »

Littérature.

Jean-Paul-Frédéric Richter. — Il y a toujours eu quelque chose de mystérieux et de bizarre dans l'inspiration allemande. La race teutonique ne sera comprise des nations méridionales qu'après un long espace de temps, à force de recherches et de méditations : l'Angleterre elle-même, sœur jumelle de l'Allemagne, n'est point parvenue encore à sympathiser pleinement avec la poésie et la métaphysique dont la Germanie moderne a essayé de propager le culte. Savigny, Ganz et Niebuhr sont loin d'être nationalisés en Angleterre, et tout en admirant la sagacité des philologues, des jurisconsultes et des métaphysiciens germaniques, nos savans redoutent l'atmosphère nuageuse qui couvre le champ de leurs pensées et de leurs recherches, les vapeurs confuses, qui, colorées d'un prisme chatoyant, projettent leurs reflets mobiles sur l'édifice de leurs hypothèses. Quelques-uns des plus beaux et des plus singuliers ouvrages de Goëthe ont été un sujet d'ironie pour les critiques écossais et anglais; récemment encore, les idées de Von-Hammer, de Rosen, de Schlegel et de Bopp, sur l'identité des races indoustaniques, persanes, pélasgiques et teutoniques, servaient de but aux sarcasmes de l'une des Revues anglaises les plus accréditées.

C'est de Goëthe et de Schiller que la nouvelle Allemagne a reçu ses inspirations principales. Quant à Jean-Paul, son

action a été fort peu étendue ; le nombre de ceux qui le comprennent n'est pas grand. Poète, sans jamais avoir écrit de vers, Jean-Paul pourrait se classer au nombre des métaphysiciens, des philosophes, des romanciers, des orateurs ou des auteurs comiques. La vie de Jean-Paul fut calme, presque rustique et assez pauvre. On l'aurait pris pour un ministre de campagne, soit qu'il se promenât dans les bois, suivi de son chien, soit qu'il travaillât, assis à son petit bureau, dans une grande salle enfumée, soit qu'il vînt s'asseoir avec sa longue redingote grise ornée d'une fleur à la boutonnière, parmi les beaux esprits de Berlin. Maniéré, bizarre ; ne se donnant jamais la peine d'écrire un ouvrage complet ; ne rattachant point l'une à l'autre les parties incohérentes de ses œuvres ; écrivant d'un style inouï, faux, pédantesque, affecté, quelquefois inintelligible ; rien ne serait plus facile que de prouver mathématiquement qu'il fut, non le plus faible, mais le plus ridicule de tous les auteurs modernes.

Quelle est donc sa grandeur? avec ses phrases de trois pages, ses mots hébreux, phéniciens ou étrusques, jetés dans le cours de ses périodes allemandes ! A quelle estime prétendra-t-il ? Qui osera le défendre? Qui même se flattera d'expliquer tous les mystères de ses œuvres extravagantes? quelle est la force intellectuelle qui se cache dans ses pages? Jamais homme n'a su faire rire et pleurer comme lui ; jamais la même intelligence n'a donné aux misères de ce monde des larmes plus naïves, et ne s'est livré à une joie plus expansive. C'est le sarcasme, la bonhomie, la mélancolie, l'amère épigramme, l'ardent enthousiasme, la colère, la misanthropie, la sympathie profonde, semés d'une main prodigue et inconsidérée sur sa longue route, qui font le mérite de Jean-Paul. Avant lui, Cervantes seul avait aperçu à-la-fois le côté comique et le côté tragique de la vie humaine : l'idéal de l'âme et la laideur des passions et des vices terrestres. Il plane au fond des cieux, et chante la mort d'un ange ; puis il redescend sur la terre, et se met à décrire

toutes les misères de la vie réelle. Lisez ses *Fleurs, Fruits et Épines*, et vous verrez avec quelle minutieuse sollicitude il aime à décrire pied à pied toutes les malédictions de l'indigence. Dante nouveau, il nous fait pénétrer dans l'enfer de la pauvreté : là, les démons et les tortures sont le mépris, la douleur, l'affaissement, l'isolement, l'emprunt, la dette, le désespoir. On a peine à le suivre dans cet horrible dédale; et si on lit ensuite son ouvrage intitulé : *Levana, livre pour les Mères*, on s'étonne de cette éloquence douce, suave, profonde; de cet amour des enfans, de cette âme pieuse et tendre comme les âmes de Fénélon et de Lavater. Oh ! comme il s'occupe avec bonheur de l'époque où l'enfant bourgeonne, selon son expression, puis de celle où sa fleur s'épanouit! — « Mon livre, dit-il, ne doit l'existence qu'au plus tendre amour pour vous, petits anges qui allez perdre sitôt votre paradis terrestre. Un enfant doit être plus sacré pour nous que le présent; car un enfant c'est l'avenir. Le présent, vous ne pouvez pas le changer, il se compose de choses et d'hommes tout faits. Enrichissez l'avenir en lui préparant des âmes bonnes et grandes. Ne jetez pas dans le sillon le grain de poudre qui fera sauter les mines, mais le grain de blé qui fructifiera. Ces pauvres enfans que vous envoyez, dénués de tout, dans une région brumeuse dont vous ne connaissez pas les dangers, donnez-leur une bonne cuirasse contre le sort, le talisman qui doit les armer contre les dangers qui les menacent. Vous êtes l'étoile polaire qui guidera l'élève dans tous les instans de sa vie : songez-y bien, un enfant accompli serait l'aurore d'une âme céleste. Le fils d'un nègre est blanc au moment de sa naissance; l'âme aussi naît blanche et pure, c'est la vie qui la noircit. Songez que les premières injustices, les premières douleurs s'impriment dans l'âme de l'enfant en caractères ineffaçables! »

Economie rurale.

Des arbres forestiers de la Suisse et du parti que l'on en tire.—On compte, en Suisse, deux cent dix-huit espèces d'arbres ou d'arbustes indigènes, dont cinquante-cinq s'élèvent à peine à la taille de deux pieds, cent un de deux à dix pieds, vingt-quatre de dix à vingt-cinq pieds, et trente-huit qui dépassent vingt-cinq pieds. Les espèces les plus communes, c'est-à-dire celles qui constituent les forêts les plus étendues de la Suisse, sont : dans les régions basses, les chênes, les pins et les sapins; dans les montagnes, les hêtres, les mélèzes, les pins et les sapins.

Les noirs sapins dominent surtout dans les forêts de la Suisse. Le mélèze *(larix europæa)* est moins commun; il croît à différentes hauteurs, près des glaciers, ordinairement sur les pentes tournées vers le nord. Le *pinus cimbra* croît également à des hauteurs variables; de même que l'*alnus viridis*, qui s'élève quelquefois au-dessus de la limite des sapins. L'*alnus glutinosa* vient dans les lieux bas et humides; et le bouleau *(betula alba)* ne s'élève pas, en Suisse, au-dessus de quatre mille quatre cents pieds, tandis que, dans le nord de l'Europe, il dépasse la limite des sapins. Sur le bord des torrens on remarque un grand nombre de saules, et surtout l'*hippophaë rhamnoides*. Le châtaignier *(castanea vesca)* croît çà et là dans les terrains qui ne sont pas calcaires, jusqu'à deux mille quatre cents pieds.

Voici, d'après Wahlenberg, quelles sont les différentes régions forestières de la Suisse (1). Les forêts de hêtres ne s'élèvent guère au-delà de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer; quelquefois, par exception, jusqu'à 4600; les forêts de *pinus picea*, jusqu'à 4550; celles de *pinus sylvestris* et d'*abies excelsa*, jusqu'à 5500. Dans les hautes montagnes, au-dessus

(1) D'après Kastoffer, le blé s'arrête, en Suisse, à 3400 pieds au-dessus du niveau de la mer; l'avoine à 3500; le seigle à 4600; l'orge à 4800.

de la limite des arbres, le terrain est orné de deux espèces de rhododendron *(ferrugineum* et *hirsutum),* qui ne sont limitées que par le voisinage de la neige éternelle. Auprès de ces arbrisseaux élégans, on trouve quelquefois le *pyrus chamœmespilus* et une hybride, entre cette espèce et le *pyrus aria,* qui mériterait d'être introduite dans la culture. Quelques saules rampent à la surface d'un sol inégal; et leurs rameaux, recouverts fréquemment par la terre que la pluie entraîne sur eux, sans qu'ils cessent pour cela de s'étendre, offrent le singulier phénomène d'arbres plus ou moins souterrains. Les extrémités de ces rameaux forment quelquefois un gazon, de telle sorte que le voyageur étonné marche, pour ainsi dire, sur la sommité d'un arbre. C'est principalement le *salix herbacea* qui présente cette apparence, parce que sa station habituelle est sur les pentes rapides de terrain meuble, surtout parmi les débris de schiste, que la fonte des neiges et la pluie entraînent facilement.

Au pied des montagnes, sur des pentes moins rapides, l'*arbutus uva ursi,* remarquable par ses fleurs roses et ses fruits rouges, rampe et couvre de grands espaces. Les forêts et les broussailles des régions peu élevées présentent une assez grande diversité de plantes ligneuses. On trouve, çà et là, de très beaux érables, des sorbiers, plusieurs espèces de roses, les *cotoneaster vulgaris* et *tomentosa*, le *daphne alpina*, le *cytisus laburnum* et le *cytisus alpinus*, qui, malgré son nom spécifique, vient plus souvent sur le Jura que dans les Alpes. Aux environs de Genève, il ne se trouve jamais dans les Alpes, mais assez fréquemment sur le revers méridional du Jura. On le cultive de préférence au *cytisus laburnum*, parce que la couleur jaune de ses fleurs est plus vive, que ses feuilles sont plus vertes, et qu'il est moins attaqué par les insectes. Dans la Suisse allemande on le recherche pour la fabrication des instrumens de musique.

La Suisse tire un grand parti de ses forêts, et les nombreuses

glisseries qui, de 1816 à 1819, furent établies pour exploiter les richesses forestières, situées sur les sommets les plus élevés de ses montagnes, notamment du mont Pilate, prouvent assez qu'elle en tirerait encore un plus grand parti, si des lois restrictives n'étaient venues arrêter l'essor de ses exploitations. La Suisse exporte en France et en Italie une grande quantité de bois de construction, surtout de sapin, de hêtre, de mélèze et de chêne. Le sapin et le hêtre servent au chauffage, et le chêne est surtout recherché à cause de la faculté qu'il a de se conserver long-temps sous l'eau et dans les lieux humides. Les feuilles de l'érable sont employées comme fourrage. Dans le canton de Glaris on prépare beaucoup de bois à plaquer, et on l'expédie dans les Pays-Bas, en Angleterre, etc. Le buis, le cormier, le sorbier, le cerisier, qui croissent épars dans les forêts, de même que le noyer, qui est cultivé dans les plaines, sont employés aussi par les ébénistes et les menuisiers d'une manière souvent ingénieuse; tandis que les bergers de la Suisse centrale se servent de l'érable (*acer pseudo-platanus*) pour fabriquer une foule de petits objets.

Un pâtre nommé Hukkler est le premier qui ait trouvé moyen de travailler l'érable avec assez de goût. Il en fit d'abord des cuillers et des fourchettes, des vases pour boire, des gaînes de couteaux de chasse. Les différentes nuances de ce bois lui servirent à varier ses produits. Il n'avait aucune idée du dessin; mais un goût naturel fort délicat lui apprit à imiter les enroulemens et les nervures des feuillages, ainsi que les formes élégantes des fruits. Ces sculptures se vendirent d'abord pour rien à des étrangers, étonnés de la délicatesse du travail autant que de la simplicité de la matière. Hukkler vit encore; ce père de l'industrie unique de Brienz a fait l'acquisition d'une bonne maison de bois, où il passe sa vieillesse. Le succès de ses premiers essais augmenta le prix de ses œuvres; bientôt elles furent imitées; des dépôts s'établirent à Interlaken et à Berne; et on les retrouve semées à travers l'Europe dans les cabinets des gens de goût. Steehly et

Fischer sont aujourd'hui les Phidias et les Praxitèle de cette sculpture sur bois, qui rapporte à une seule bourgade 150,000 francs de revenu, et qui vaut à ses ouvriers les plus habiles de 3 à 5 francs par jour; somme énorme pour la localité. A Berne, une fourchette travaillée à Brienz se vend 20 sous de France; à Brienz même on la paie 12 sous. Des Anglais, fort curieux de ces ouvrages, emportent tous les ans beaucoup de grandes urnes de Brienz, d'une forme heureuse, élégante et originale, et qui feraient honneur à un bon artiste. On y retrouve avec plaisir tous les souvenirs des montagnes; les anses sont formées par des nœuds naturels de branchages flexibles; les ornemens sont des pampres, des mûres sauvages, des branches de mélèze, groupés avec un art et un caprice admirables. On vend un de ces beaux vases de 70 à 100 francs. Je ne sache pas qu'un seul artiste d'Europe ait songé à en reproduire la grâce naïve, l'élégance simple et l'invention heureuse.

Statistique.

Résumé des travaux de la première session du douzième Parlement du Royaume-Uni.—La première session du douzième parlement convoqué depuis l'union de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, a été ouverte le 9 février 1835. Après les opérations préalables, le roi vint prononcer son discours le 24 de ce mois; et la session se prolongea jusqu'au 10 septembre; c'est une des plus longues sessions dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Les actes du parlement anglais se divisent en lois d'intérêt public et en dispositions locales ou particulières. Les premiers peuvent être proposés et discutés à toutes les époques de la session; quant aux secondes, il est d'usage dans la première quinzaine de la réunion du parlement, de fixer une époque après laquelle aucune pétition d'intérêt privé ne sera admise. Voici l'objet des principaux actes publics rendus pendant la session de 1835 :

1° Une loi fort importante pour amender et consolider les réglemens existans par rapport aux matelots de la marine marchande, et pour établir un registre sur lequel seront inscrits tous les hommes engagés dans ce service. Le but de cette loi, qui se compose de cinquante-quatre articles, est d'améliorer le sort de ces marins, de les assimiler sous quelques rapports aux hommes de la marine royale et de faciliter, en cas de besoin, les engagemens volontaires qu'ils voudraient contracter avec l'état.

2° Une loi, suite de la précédente, pour encourager les engagemens volontaires dans la marine royale.

3° Une loi en trente articles sur la poste aux lettres et réduction des frais de port dans certains cas.

4° Une loi transitoire sur les bénéfices sans charges d'âmes qui viendront à vaquer durant l'enquête sur l'état de l'Église d'Angleterre.

5° Loi changeant certaines dispositions de l'acte de réforme, concernant les formalités à observer aux élections.

6° Loi pour mettre de l'uniformité dans le gouvernement des prisons et pour instituer des inspecteurs des prisons.

7° Loi pour le maintien de la paix publique en Irlande. C'est la continuation de la loi dite de coërcition de l'année précédente, mais avec certains adoucissemens.

8° Loi en cent vingt articles pour amender et consolider les réglemens sur l'entretien des grandes routes.

9° Loi pour remplacer en certains cas les sermens par des déclarations et pour défendre à l'avenir aux magistrats de recevoir des *affidavit* sur les matières non soumises à leur juridiction.

10° Loi pour assurer aux professeurs la propriété de leurs cours, et pour déclarer que toute réimpression de ces cours devra être considérée comme une contrefaçon.

11° Loi pour réformer les corporations municipales en Angleterre et dans le Pays de Galles. Cette loi se compose de cent quarante-et-un articles et de quatre états (*schedules*).

12° Loi pour substituer la peine de la déportation à perpétuité à la peine de mort pour les crimes de sacrilèges et de vol de lettres.

13° Loi pour modifier les réglemens sur les brevets d'invention.

Le nombre total des bills d'intérêt public discutés et adoptés pendant cette session du parlement a été de 89.

Celui des bills d'intérêt privé a été de 225 discutés, dont 160 ont été adoptés et les autres rejetés. Ces bills se rapportaient aux objets suivans :

4 pour clôtures et desséchemens. — 3 pour entreprises commerciales et sociétés anonymes. — 42 pour travaux d'amélioration dans les villes et districts. — 56 pour communications intérieures, routes, railways, canaux et rivières. — 10 pour navigation, ports, jetées et chantiers. — 45 pour naturalisations, divorces, etc.

On remarquera que le nombre de bills de clôture a été très petit. Il n'y a eu en tout que neuf demandes, dont quatre seulement ont été accordées, ce qui, avec un bill de desséchement, forme les cinq qui seuls aient quelque rapport à l'agriculture. Dans la session précédente, il y en avait eu dix-huit sur le même objet.

Les pétitions présentées au parlement pendant cette session sur des matières d'intérêt public ont été, comme toujours, couvertes d'un grand nombre de signatures. En voici le résumé :

1	Sujets parlementaires . .	135	portant	121,742	signatures.
2	» ecclésiastiques . .	1945	»	525,952	»
3	» coloniaux.	55	»	33,564	»
4	Sur les taxes.	646	»	129,331	»
5	Divers.	1273	»	797,624	»
	Total. . .	4154		1,508,213	

Sur ces pétitions, celle qui a réuni le plus grand nombre de signatures, a été celle présentée au sujet du *recorder* de Dublin. Elle portait 23,092 noms.

Chronique.

Les dernières courses d'Ascot. — Si les courses de New-Market offrent au voyageur la réunion la plus scientifique et la plus célèbre de toute l'Angleterre, en fait de jockeys et de parieurs; si Doncaster et Epsom présentent à l'observateur des chances plus variées, des accidens plus bizarres, des friponneries plus amusantes, enfin un drame plus surprenant par l'étrange fusion des escrocs et de l'aristocratie, dont les rangs s'y confondent; *Ascot* a droit à une gloire spéciale : il se fait remarquer par une distinction qui n'appartient qu'à lui, celle de l'élégance et du bon ton exclusifs. Fondées par le prince de Galles, qui devint Georges IV, ces courses ont prospéré depuis 1788. Lorsque des dégoûts, suscités (à ce que prétendent les tories) par des animosités politiques et, selon les ennemis du prince, par des traits de finesse impardonnables et qui approchaient de l'improbité, eurent banni la jeune altesse de New-Market, dont elle avait fait les délices; elle transporta sur les bruyères d'Ascot toute sa protection puissante. Jusqu'ici le privilège et l'auréole dont Georges IV les a environnées ne s'étaient pas dissipés. Voici bientôt vingt ans que l'élite de la société anglaise, effrayée des clameurs et du mauvais ton de *New-Market* et d'*Epsom*, obéissant d'ailleurs, à l'exemple du prince, arbitre des plaisirs de sa cour, s'est donné rendez-vous sur les bruyères d'Ascot.

Cette année cependant, on a cru remarquer aux courses de juin un commencement de décadence : moins de monde et des paris moins élevés. Les déclamations et les efforts d'O'Connell contre l'aristocratie anglaise commenceraient-ils à frapper jusqu'aux amusemens de notre noblesse ? Malgré la présence du roi et de la cour, beaucoup de familles, fidèles jusqu'ici à ces solennités du plaisir, ont manqué à l'appel.

Naguère, dès le premier jour des courses, toute la fleur des noms antiques ou brillans était à son poste. Le premier *mardi* (8 juin), beaucoup plus stérile qu'à l'ordinaire en

illustrations héraldiques, comptait cependant, parmi les spectateurs et les acteurs, les ducs de *Rutland* et de *Beauford*, le marquis et la marquise d'*Exeter*, les marquis de *Granby*, de *Tavistock*, de *Westminster*, de *Clanricarde*, le duc et la duchesse de *Chesterfield*, etc. La mort récente du duc de Gordon expliquait l'absence de plusieurs familles considérables. A une heure et demie, le bruit des instrumens militaires annonça l'arrivée du roi et de sa famille. Leur cortège se composait de huit voitures à quatre chevaux, et de trois phaétons, atelés de poneys. Son altesse royale, le prince d'Orange et le duc de Brunswick occupaient avec le roi et la reine la première voiture. Dans la seconde se trouvaient le prince Guillaume des Pays-Bas; le prince Ernest de Hesse-Philippstadt, la duchesse de Buccleugh et la comtesse Brownlow, les ducs de Cambridge, de Grafton, d'Albemarle, occupaient les autres voitures. De nombreuses acclamations se firent entendre à l'approche du cortège et se renouvelèrent lorsque la cour reparut à la fenêtre du grand *stand* ou bâtisse temporaire qui avait été préparée. Un temps magnifique favorisait les courses: c'était un brillant spectacle de voir ces riches costumes, ces élégantes parures, ces femmes à cheval ou en calèche, entourées d'un essaim d'adorateurs, ces coursiers hennissans, ces panaches et ces aigrettes, ces fleurs et ces gazes, ondoyans et étincelans sous le soleil; enfin tous ces jockeys bariolés de couleurs diverses et s'élançant à-la-fois dans un cirque, entouré de grands chênes et de tilleuls verdoyans. Le prix du roi, de 100 guinées, a été gagné par *Jacob Faithful*, de trois ans, monté par Pavis.

La cour reparut le mercredi à cette solennité; mais on ne manqua pas de remarquer que Guillaume IV, dont tous les goûts sont maritimes, n'avait pas montré dans cette circonstance la ponctualité dont Georges IV se piquait. Les amateurs furent étonnés de voir le célèbre cheval l'*Ancre de Salut*, autrefois nommé *Frère de l'Espérance*, tromper les prédictions de ceux qui avaient assisté à ses an-

ciennes victoires. Toute sa vigueur avait disparu. La *coupe d'or,* de 300 liv. sterl., contenant 140 liv. sterl. en espèces, fut gagnée par *Touchstone,* montée par John Day, et appartenant au marquis de Westminster. A peine ce prix venait d'être gagné, l'horizon s'obscurcissant, le ciel se couvrant de nuages, une averse violente força toutes les ombrelles à se déployer, tous les parapluies à s'étendre, toutes les calèches à se refermer. Une déroute générale mit en fuite l'élégante armée, qui se hâta de regagner Hyde-Park et les toits hospitaliers de la capitale. Quelques accidens, moitié sérieux et moitié comiques, égayèrent cette autre course inattendue. Ici un cheval échappait à ses gardiens; là un tilbury se brisait; les équipages, trop pressés d'arriver au but, se heurtaient et se culbutaient. Malheur à ceux qui ne connaissaient sur la route aucune famille, amie ou parente, qui pût leur accorder asile! Malheur surtout aux imprudens qui, s'exposant, dans un équipage découvert, aux chances du climat, osèrent tenter le sort. Les femmes de chambre seules pourront dresser la statistique des châles flétris, des fleurs avariées, des mantilles détruites, des chapeaux déformés, dont cette déroute entraîna la ruine ou la décadence. Le surlendemain vendredi, la campagne, rafraîchie par l'accident de la veille, apparaissait verdoyante et prêtait aux villages des environs d'Ascot une nouvelle beauté. Vaine promesse, inutile séduction : l'effroi inspiré par l'orage qu'il avait fallu subir avait éloigné les curieux, et, quoique l'*Olympique*, de cinq ans, monté par Macdonald, et appartenant à M. Robinson, eût fait merveille, en gagnant le prix du roi, de 100 guinées, réservé aux chevaux de chasse, l'assemblée était encore moins nombreuse que la veille. Un bal magnifique a terminé la semaine des courses d'Ascot. Quatre cents fashionables et toutes les notabilités des environs y assistaient. Le duc de Fitz-Clarence était maître des cérémonies, et la musique des gardes-du-corps à cheval servait d'orchestre. Le prince d'Orange et ses deux fils se faisaient

remarquer au nombre des danseurs les plus infatigables. Le bal a reconquis ce que les courses avaient perdu ; et s'il est permis de tirer une induction philosophique de cette solennité, il semble que la danse commence à prendre parmi nous un ascendant, que le goût des courses de chevaux pourrait bien ne pas tarder à perdre.

Correspondance.

Nous avons inséré dans notre avant-dernier numéro un article fort curieux, emprunté principalement au *Quarterly Review* et complété par quelques documens extraits du *Foreign Quarterly Review*. La situation actuelle de l'Espagne, les mouvemens militaires des provinces insurgées, le caractère des chefs et des soldats, les chances de succès des deux partis, le drame terrible qui se continue dans ces montagnes sauvages, s'y trouvaient décrits avec une verve et une minutie qui ont dû fixer notre attention et qui ont aussi attiré celle de nos lecteurs. Une réclamation nous a cependant été adressée à ce sujet par M. le baron de Los Valles. Nous nous sommes empressés de l'accueillir ; car elle corrobore la plupart des faits généraux énoncés dans notre article, et en rectifie quelques-uns relatifs à l'auteur ; notamment le récit de l'incendie de Villa-Franca, où M. de Los Valles parvint à sauver vingt-deux femmes : trait honorable au milieu de tous les actes barbares auxquels se livrent les deux partis, et que M. Henningsen avait omis dans sa narration.

Monsieur le rédacteur,

Les préoccupations de la politique ne me laissant pas le loisir de lire les Recueils périodiques et les Revues étrangères, je n'ai eu connaissance qu'à Francfort d'un article du *Quarterly Review*, que la *Revue Britannique* a inséré dans son numéro du mois de mars dernier, et dans lequel on a attaqué avec tant d'injustice la noble conduite de Charles V, et étrangement défiguré le zèle et le dévoûment de ses plus fidèles serviteurs.

J'ai lieu d'être surpris, je l'avoue, qu'un recueil aussi grave que le *Quarterly Review*, qui est considéré comme un des organes des opinions conservatrices du torysme, se soit égaré jusqu'à méconnaître les grandes actions du plus loyal

défenseur des idées d'ordre et de justice en Europe, et le plus courageux représentant du principe de la légitimité. Je n'aurais pas pris la peine de répondre à ces déplorables attaques de l'écrivain anglais, si l'intérêt de la vérité ne me faisait un devoir de les repousser. Je me garderai cependant bien de prendre en main la défense du roi Charles V. Sa vie entière et ses nobles actions parlent assez haut, et c'est à l'histoire seule qu'appartient le droit de lui rendre justice. Mais je ne puis me résoudre à garder le silence sur un grand nombre de faits au sujet desquels l'article du *Quarterly Review* pourrait égarer l'opinion publique; et que, mieux que tout autre, je puis expliquer, parce que j'en ai été le témoin ou l'agent, et que personne ne me contestera le droit que j'ai acquis aux dépens de ma liberté, et souvent au péril de ma vie, de dire : *Quorum pars magna fui.*

Je ne crois pas avoir à me défendre du reproche d'ingratitude envers la reine Christine. J'ai été un des serviteurs les plus dévoués de cette princesse, tant qu'elle est restée dans la ligne de ses devoirs, comme reine d'Espagne et comme épouse du roi Ferdinand VII. Je rejetai depuis les offres brillantes qui me furent faites, ne voulant pas dévier de ma ligne de conduite et renier les principes de toute ma vie, pour servir l'ambition d'une princesse mal conseillée, qui renversait les lois de la vieille monarchie espagnole, au mépris des droits d'un prince, qui peut seul faire le bonheur de son pays. J'ai fait, à mon admiration et à mon dévoûment pour lui, le sacrifice de mes intérêts, et j'ai préféré l'exil à l'oubli de mes devoirs. Il eût été bien inconcevable que je consentisse à servir en Espagne la révolution que j'avais combattue en France, non sans quelque péril, quoi qu'en dise le journaliste anglais, qui considère comme *des persécutions de police*, un procès criminel qui me fut intenté en 1831, et dans lequel il ne s'agissait de rien moins que d'une accusation capitale, pour crime contre la sûreté de l'état.

Je laisserai le rédacteur de l'article du *Quarterly Review* croire, si cela lui convient, que M. de Talleyrand a bien voulu se laisser tromper par moi, et que dans l'affaire du voyage de don Carlos à travers la France, la vieille expérience du diplomate n'a pas été mise en défaut. J'ai une plus haute opinion de la portée d'esprit de l'ambassadeur du roi des Français, et je crois qu'il sentait trop bien l'importance de l'arrivée de don Carlos en Navarre, pour ne pas l'avoir empêchée s'il l'eût pu. N'est-ce pas la présence de don Carlos qui a nécessité l'acte supplémentaire au traité de la quadruple alliance, et qui fut proposé par le prince de Talleyrand peu de jours après le départ de ce prince. Quant aux motifs d'ambition personnelle, et à ses longues prévisions sur l'éventualité de ses droits à la couronne de France, le journaliste anglais est le seul à qui une pareille idée soit venue; il est le seul qui ait attribué à don Carlos d'autres vues que le salut de ses peuples, l'intérêt de son royaume, et le triomphe du principe de la légitimité. *Le prétendant*, pour me servir du nom que lui donne le journaliste anglais, n'a pas été le *moteur des scènes sanglantes* qui ont eu lieu en Navarre. C'est, au contraire, dès l'instant où il a paru dans ses états, que la guerre a pris un caractère plus modéré et plus humain, car le premier acte de l'autorité du roi a été un acte de clémence. Les moteurs des *scènes sanglantes* sont les généraux de Christine, qui, les uns après les autres, ont rivalisé, dans les provinces insurgées, de cruauté, de barbarie, d'exactions et de tortures, et cette

tourbe d'aventuriers que la politique inexplicable du gouvernement anglais a jetés sur le sol espagnol, au mépris du droit des gens et du droit de la guerre, pour y porter le pillage et la dévastation. Quant aux ordres que j'ai reçus de celui que le journaliste anglais appelle *mon maître*, j'ai pu les exécuter *avec sang-froid et sans remords*, car je n'ai été chargé que de missions dignes d'un homme d'honneur, tant par leur importance que par leur danger, et je puis accepter sans honte toute la responsabilité de leur exécution. Je ne crains pas de le dire hautement : la présence de don Carlos dans les provinces du Nord fut un bienfait pour elles. Il calma l'irritation de ses soldats, excités par les fureurs et les actes de cruauté des Quesada, des Rodil, exercés contre les populations des contrées fidèles. Le roi, à la suite des affaires d'Allegria et de Viana, sauva la vie à plus de six cents prisonniers, qui auraient infailliblement péri par droit de représailles, à une époque où les généraux de Christine faisaient une guerre de Cannibales.

Au moment d'être fusillés, le colonel Léopold O'Donnel, aide-de-camp du général Quesada, et quatre de ses camarades, firent une représentation énergique à la reine Christine, pour se plaindre des cruautés de leur général, qu'ils accusaient hautement d'être la cause de leur mort. *No echo en cara mi muerte a los carlistas*, s'écria O'Donnel, en marchant à la mort; *el verdugo nuestro es Quesada*. La Navarre se souviendra long-temps de ces incendies ordonnés par Rodil, et de cette famille du village de Leyra, qui, après avoir été dévalisée, fut forcée d'assister à l'incendie de sa maison, de ses meubles et de ses magasins, parce qu'un de ses membres servait dans nos rangs; et de cette jeune fille qui allait être jetée dans les flammes, sans la pitié d'un capitaine qui la sauva au péril de ses jours. Je n'en finirais pas si je voulais rappeler tous les faits horribles dont les généraux de Christine ont effrayé l'Espagne, depuis les royalistes massacrés à Barcelone, par ordre de Mina, à Séville, à Madrid, à Sarragosse, par la fureur des Christinos, jusqu'à l'assassinat de la mère de Cabrera, âgée de quatre-vingt-deux ans, et du colonel d'O'Donnel, dont les membres furent déchirés et dévorés par des femmes de la société, qui se vantèrent d'avoir mangé de sa chair (Voir *le Morning Chronicle* de cette époque). Voilà les véritables auteurs du sang versé en Espagne, et dont depuis long-temps don Carlos aurait arrêté les torrens, sans le secours que les Anglais sont venus prêter aux soldats de Christine.

Le rédacteur du *Quarterly Review* a été bien mal avisé dans sa malveillance, en voulant me faire un crime de l'incendie de Villa-Franca. Ce fait, loin de le dissimuler ou de le désavouer, je m'en vante hautement, comme d'une des actions les plus glorieuses de ma vie, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer à sauver la vie à vingt-deux femmes et à leurs enfans. Son récit, plein de faits erronés, tend à faire croire que, dans cette circonstance, je fis preuve de cruauté. Il me force à rétablir les faits, en donnant ici les détails de ce siège. Il convient que les urbanos, qui s'étaient renfermés dans cette tour, étaient des brigands armés qui levaient des *contributions, pillaient les couvens, rançonnaient les paysans, et tuaient ce qui leur resistait*. C'était dans cette tour, qu'ils avaient fortifiée, qu'ils renfermaient leurs vols et qu'ils se retiraient tous les soirs avec leurs familles, de crainte de surprise et de révolte de la part des habitans de la

ville. L'auteur convient que de nombreuses députations de la campagne étaient venues demander à Zumalacarreguy le châtiment de ces misérables. Ce général ne put rester sourd à leurs plaintes, et s'empressa de leur rendre la justice qu'elles réclamaient. Il se rendit avec quatre bataillons à Villa-Franca, ville d'environ 4,000 âmes. A son approche, les urbanos se retirèrent dans la tour, suivant leur habitude, après avoir fermé et barricadé les portes de l'église. Ils avaient pratiqué dans les voûtes, les murs et les portes de l'église, un grand nombre de meurtrières, par lesquelles ils firent sur nos troupes un feu terrible, qui nous blessa plusieurs soldats et deux officiers; mais, en un instant, les portes furent enfoncées et nous nous rendîmes maîtres de l'église. Zumalacarreguy, avant d'attaquer la tour, somma trois fois les urbanos de se rendre, en leur promettant la vie sauve; trois fois ils lui répondirent par des insultes et des vociférations. Les femmes excitaient leurs maris à la résistance, fières de la conviction où elles étaient, que nous ne pourrions jamais nous rendre maîtres de l'espèce de forteresse où ils s'étaient retranchés. Le général Zumala, ne pouvant vaincre leur obstination, donna l'ordre de mettre le feu à la tour. Il y avait déjà deux heures que des tentatives avaient été faites sans succès. J'arrivai sur ces entrefaites, je me chargeai de la direction de l'incendie, qui, en peu de temps, devint général. Lorsque les flammes gagnèrent le point le plus élevé qui servait de dernier asile aux assiégés, j'entendis des voix de femmes poussant des cris lamentables, et implorant la pitié des assaillans, pour elles et leurs enfans. Justement irrités, nos soldats n'accueillirent leurs prières que par des cris de mort, et continuaient à diriger un feu terrible sur la tour pour empêcher les assiégés de s'échapper. Puissamment secondé par le brave commandant du 4e bataillon de Navarre, je fis cesser le feu, en disant seulement à nos volontaires qu'ils n'avaient pas l'habitude de se battre contre des femmes et des enfans. Alors je fis crier aux incendiés que la vie serait accordée à leurs femmes et à leurs enfans, qu'ils pouvaient descendre sur le premier toit, à l'aide de cordes, et qu'on ne tirerait plus sur eux. En effet, nos volontaires, qui ne furent jamais sourds à la voix de l'humanité, non-seulement cessèrent leur feu, mais ils montèrent, à l'aide d'échelles, sur le second toit où ils allèrent chercher ces infortunées pour les descendre ensuite sur leurs épaules : tous furent sauvés; un enfant seul périt dans la tour, suffoqué par les flammes. Deux de ces femmes, ayant reçu des blessures graves, furent soignées dans la maison du général *Zumala*, par le chirurgien de son état-major.

On devait espérer que cet acte de générosité désarmerait les assiégés; mais ils continuèrent leur feu pendant toute la nuit. Ce ne fut que le lendemain matin qu'ils se rendirent, quoique l'incendie fût en partie éteint, et qu'ils eussent encore des vivres et des munitions pour tenir plusieurs jours. Leur résistance avait été si barbare, qu'ils ne pouvaient s'attendre à aucun quartier. On leur accorda le temps qu'ils demandaient pour se préparer à la mort. Je rencontrai le lendemain le détachement qui les y conduisait. Ayant entendu quelques soldats exaspérés leur faire des reproches sur leur opiniâtreté à se battre avec tant d'acharnement contre leurs compatriotes, contre leurs frères, leurs pères, je leur recommandai d'avoir pour leurs prisonniers tous les égards que leur triste position réclamait. Leur commandant, appelé *Ximenes*, avait son père et quatre de ses frères dans

nos rangs. Il avait eu la barbarie sacrilège de mettre leurs têtes à prix. Cette conduite dénaturée ne les empêcha pas d'aller le voir et de lui prodiguer toutes les consolations qu'ils avaient en leur pouvoir. Tant qu'il vécut, ils ne le quittèrent pas un seul instant. Son entrevue avec son père fut des plus déchirantes. Il lui demanda s'il n'était pas toujours son fils, *non*, répondit le vieillard, *vous vous en êtes rendu indigne; mais je suis toujours votre père.* Et il tomba entre ses bras en versant d'abondantes larmes.

Ce père infortuné vint ensuite chez le ministre de la guerre où je me trouvais, pour nous supplier de nous intéresser au sort de son fils. Nous lui conseillâmes d'aller se jeter aux pieds du roi : ce qu'il fit. Sa majesté fut extrêmement émue, elle mêla ses larmes aux siennes; mais il n'était plus en son pouvoir de lui accorder la grâce qu'il sollicitait; son fils n'existait plus. Le roi, dès ce moment, eut pour ce vieillard vénérable les plus touchans égards. Ce père infortuné demanda plus tard à faire l'expédition de Catalogne; malgré son grand âge, il assista à toutes les actions qui y eurent lieu. Le commandant de cette province l'ayant envoyé porter des dépêches au ministre de la guerre, il fut arrêté à son passage pour l'Arragon, et fusillé.

Je terminerai cette réponse, que je regrette d'avoir fait si longue, mais que l'intérêt de la vérité et le sentiment de mes devoirs m'ont dictée, en exprimant mon étonnement au rédacteur du *Quarterly Review*, de l'inconvenance et de l'injustice des réflexions qu'il fait sur don Carlos. Nous qui avons été à portée d'apprécier pendant cinq ans les grandes et mille qualités de ce prince, nous nous permettrons de n'être pas de l'avis de l'écrivain anglais; et nous avons de puissantes raisons de croire que l'histoire rendra plus de justice au courage et au patriotisme de celui que le *Quarterly Review* appelle *le type du principe monarchique en Europe, et du catholicisme expirant dans le monde.* Ce jugement, porté sur un prince qui, depuis trois ans, combat corps à corps la révolution avec tant d'héroïsme, est au moins inconvenant dans un journal qui se dit l'organe des opinions monarchiques en Angleterre. Et cet arrêt, porté contre le catholicisme, est inconcevable, pour ne rien dire de plus, dans un pays où la religion et les institutions sont au moment d'être renversées de fond en comble par la puissance du catholicisme.

J'ai trop de confiance dans votre impartialité, Monsieur, pour ne pas espérer que vous vous empresserez d'insérer cette juste réclamation dans votre prochain numéro.

J'ai l'honneur d'être, avec considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Baron DE LOS VALLES.

Sabatier Lith. Figures par Bayot Lith de Benard et Frey

REVUE

BRITANNIQUE.

Littérature.

POÉSIE POPULAIRE

DES RACES TEUTONIQUES.

N° I.

POÉSIE TRADITIONNELLE DE L'ISLANDE, DE LA SCANDINAVIE, DU DANEMARK, DE LA SUÈDE ET DE LA NORWÈGE.

Il ne faut pas confondre la poésie *populaire* avec la poésie *nationale*. Cette dernière, fruit des mœurs, des idées, de la vie historique des peuples, portant l'empreinte de leur génie, offrant le résumé de leur caractère, accompagne et prouve leur maturité : elle n'apparaît qu'au moment où toutes les influences qui doivent se concentrer dans le sein d'un groupe social, ont accompli leur œuvre. La poésie populaire berce les nations dans leurs premiers langes. Gœthe est pro-

fondément national, sans être populaire : c'est le fils de toutes les générations allemandes. Il accumule dans sa pensée tous les résultats, tous les travaux, toutes les tendances, que l'intelligence germanique a recueillis. Il faut des siècles pour faire éclore un Gœthe, un Shakespeare, un Calderon : le chantre hébreu, David lui-même, exprimait un grand résultat de civilisation. Tous ces poètes sont nationaux : ce ne sont pas des poètes *populaires*.

Ne vous y trompez pas ; n'allez pas prendre pour populaires les œuvres que le peuple adopte ; souvent il préfère des emprunts aux créations de sa propre race. Vous entendez chanter à Londres cet air que le matelot et le portefaix répètent. Il est Allemand d'origine : c'est un fruit de l'art perfectionné de Mozart. Ce chant que les écoliers de Vienne entonnent en chœur, reproduit le rhythme inégal et voluptueux du gondolier vénitien. Le *Chœur des Chasseurs* de Weber est devenu populaire dans toute l'Europe. Aux Indes occidentales, les noirs occupés à haler les vaisseaux sur la plage, chantent le *Schoner Grüner Jungfernkranz* du même compositeur. On a très peu étudié ces influences corrélatives des nations, ce magnétisme éternel que l'humanité exerce sur elle-même. L'un de ses phénomènes les plus étranges : c'est l'influence de la Bible sur l'Europe moderne. La théocratie religieuse des Hébreux a, par l'intermédiaire de la Bible, pénétré intimement toute l'organisation politique et toutes les institutions populaires du moyen-âge.

Ce que nous appellerons spécialement *poésie populaire,* ce sont les traditions primitives, qui germent auprès du berceau des races humaines et qui se perpétuent sous forme de contes, de ballades, de drames, de légendes. Leur nuance varie, mais leur génie originel se conserve. Elles offrent le témoignage du premier développement intellectuel et des premières passions qui ont agité le corps social. Ce sont les vraies filles du peuple, de la masse, sans acception de classes, sans mélange d'influences étrangères. Elles naissent du

peuple, comme le rameau sort du tronc de l'arbre. Le peuple les recueille, protège leur enfance, les arrose de ses larmes, leur confie ses premières joies. Elles sont plus réellement savantes que les poésies érudites : car on trouve en elles cette connaissance des races que le philosophe et l'historien cherchent vainement à explorer. Elles offrent le germe primitif du caractère et des idées que les nations doivent développer un jour.

Cette poésie, vraiment populaire et traditionnelle, que nous venons de décrire, se distingue par des contrastes énergiques et vivement tranchés qui ne peuvent se trouver dans la littérature proprement dite, fruit d'une longue et laborieuse imitation, héritage des générations successives. Le poète primitif sait à peine qu'il est poète. Organe et représentant des idées qui circulent autour de lui, il remplit sa mission sans en avoir la conscience. Plus tard cette conscience absorbe tout : la poésie vraie est morte alors; la spontanéité lui est complètement enlevée. On voit de laborieux fabricans travailler leur génie, selon le degré d'intensité que leur siècle requiert; ouvrer péniblement leur gloire, poser des théories; s'ériger en législateurs, et n'aboutir, comme Lucain, qu'à une renommée équivoque. Ce n'est pas la faute des hommes; c'est la faute des temps.

Souvent aussi la valeur intrinsèque de la poésie populaire est plutôt historique que littéraire. Telle ballade, intéressante pour le philosophe, est nulle sous le rapport de l'art. C'est la grande gloire d'Homère, d'avoir été primitif et sublime, d'avoir répété des traditions de la Grèce naissante et fourni les modèles de l'épopée. Comme le soleil dans les plus beaux jours d'été, son astre de poésie apparaît radieux et complet, dès qu'il se montre à l'horizon de la civilisation européenne. Exemple unique. Presque toujours la poésie populaire, cette précieuse révélation du génie des masses sociales, est incomplète ou négligée quant à la forme et à l'art.

Homère, que nous venons de citer appartient à l'Europe, bien que son *Iliade* et son *Odyssée* réflètent quelques clartés émanées de l'Orient. Comparez ces poèmes aux immenses épopées hindoustaniques, vous serez frappé de la supériorité du poète grec, non quant à la magnificence, à la fertilité, à l'éclat de l'invention, mais pour l'ordre, la concentration, la netteté, l'harmonie.

Tout ce qui constitue l'art proprement dit appartient à l'Europe. La lumière nous vient de l'Orient, sans doute, mais elle n'y reste pas. C'est lui qui nous a envoyé la civilisation; mais il ne l'a pas gardée, encore moins a-t-il su la perfectionner et l'agrandir. Poésie, musique, enthousiasme, énergie, tout semble émané de ces magnifiques régions; mais tout s'en exhale comme un parfum et comme une mélodie. Une prédestination singulière assigne à l'Europe le dépôt du progrès universel, et lui réserve le soin de concentrer, de recueillir, d'orner, de mettre à profit toutes les conquêtes de l'humanité dans sa marche. Il y a plus de poésie dans un petit village de la Servie que dans toutes les contrées hindou-chinoises. Plus d'idées sont en circulation dans un hameau de l'Allemagne occidentale que dans le céleste empire du Milieu. Les demi-barbares de l'Orient, au lieu de cette énergie, de cette ardeur, de cette variété de caractère qui distinguent les populations européennes dès leur premier essor, semblent imiter dans la sphère intellectuelle la voluptueuse et monotone tiédeur du climat qui les a vus naître: « Comme si le puissant aiguillon de la variété man-
« quait à ces esprits paresseux (dit l'anglais Crawfurd), comme
« si leurs facultés morales, s'assoupissant avec leurs corps,
« se laissaient dompter par l'irrésistible langueur du cli-
« mat. »

Il semble prouvé que les races germaniques sont sorties de l'Orient. Le latin, l'allemand, les deux souches de tous les idiomes modernes, portent l'empreinte évidente de leur descendance orientale. Un grand nombre de contes, aujour-

d'hui populaires en Europe, nous viennent de cette immense source, où les croisades les ont puisés. Insouciant de ses trésors, l'Orient ne les cultivait et ne les exploitait pas; l'Europe les a recueillis, pour les imprégner d'un nouveau génie. Les nations nomades de l'Asie, les Bédouins par exemple; les Arabes, qui sont venus, il y a quelques siècles, faire la leçon à l'Europe, malgré leur génie essentiellement poétique, n'ont pas laissé de monumens. *Mountstuart Elphinstone* avoue que les Afghans sont le seul peuple asiatique qui comprenne la passion de l'amour, dans le sens moral que les nations européennes attachent à ce mot.

La poésie populaire ou traditionnelle des races germaniques n'a pas des formes très variées : elle stéréotype certaines expressions qui se reproduisent toujours dans ses œuvres. Il paraît même que c'est là un caractère commun de toute poésie populaire, et qu'elle est essentiellement monotone. Homère, le roi de cette sphère, ne sort pas d'un cercle convenu et restreint d'épithètes spéciales. Ses *Grecs* ont toujours de *brillantes chaussures,* et sa *Junon* des *yeux de génisse :* c'est un second nom de baptême qu'il impose à ses héros. « La mer, la terre, le ciel », sont soumis aux mêmes désignations invariables. Ainsi, dans la poésie slave, tout ce qui est digne d'éloge est *blanc;* l'eau est toujours *fraîche,* le coucou toujours *gris,* l'épée toujours *tranchante,* la mer toujours *bleue.* Ces nuances se diversifient selon les races. En Servie, toutes les mains sont *blanches* pour le poète, même celles de l'Arabe bronzé. Les vieilles ballades anglaises appliquent indistinctement à tous les amans, parjures ou fidèles, l'expression : *mon amour sincère.* Dans les ballades populaires des Scandinaves, les manteaux sont *bleus* ou *gris,* les jeunes filles sont *fières;* leur nom de baptême est toujours accompagné du mot *petite : la petite Kirstine* ou *la petite Sidlesille.* Dans la poésie populaire allemande, souvent dans les ballades anglo-saxonnes et écossaises, les épithètes se montrent plus rares, mais le récit prend un tour dramatique, et la forme

de l'interrogation est fréquente. *Quel est ce petit nouveau-né?* demande le poète écossais, au lieu de dire: « *Il y avait un petit nouveau-né.* » Au berceau de cette poésie, vous trouvez le chant d'Hildebrand, fragment curieux, qui affecte la même forme interrogative : « Que trouva-t-il dans la vallée? « Un chevalier si fier et si jeune, etc. — Que porte-t-il sur « son casque? Une petite croix d'or. — Que traîne-t-il à son « côté? Son père bien-aimé, etc. » Les ballades espagnoles et italiennes se reconnaissent plutôt par le caractère général et ardent qui les distingue, que par des épithètes convenues ou des tournures parasites.

Le *refrain*, témoignage rhythmique du plaisirprocuré par le retour régulier d'une même idée, représentée par les mêmes sons, est commun à toutes les poésies populaires. M. Alexandre de Humboldt remarque que, dès l'aurore de la civilisation, la perception du rhythme se laisse sentir chez les races les plus barbares: elles aiment la succession régulière et cadencée de formes alternativement analogues. Les *Maipures*, nation américaine, peignaient avec beaucoup d'habileté et de talent des Grecques, composées d'une série d'animaux ou de fleurs, qui se succédaient par intervalles égaux. L'esprit humain aime la symétrie et la cadence, symboles poétiques du sentiment de l'ordre moral. Telle est la naissance commune de la rime, de la mesure des vers, de l'allitération.

Le *refrain* est un moyen d'enfoncer plus profondément la pensée ou le fait dans une intelligence inattentive. Le génie germanique l'emploie volontiers, ainsi que la forme énigmatique. Il aime à réduire une série de faits en une série de questions, qui souvent s'élèvent par une gradation calculée de problème en problème. « Oh ! » (demande l'amant dans une vieille ballade anglaise), « y « a-t-il rien de plus long que la longue route ; de plus « profond que la profonde mer ; de plus éclatant que la « trompette éclatante; de plus aigu que l'épine aiguë; de

« plus vert que le vert gazon ; de plus mauvais que la « femme qui nous a perdus? »

L'amante répond vers pour vers, question pour question, avec une exactitude qui satisfait pleinement son fiancé.

« Oh! l'amour est plus long que la plus longue route; « l'enfer est plus profond que la plus profonde mer ; le « tonnerre est plus éclatant que la trompette éclatante; la « faim est plus aiguë que l'épine aiguë; le poison est plus « vert que le vert gazon; le diable est plus mauvais que la « femme qui nous a perdus. »

On retrouve le même genre d'énigme, répété dans les poésies danoises et suédoises, appartenant à la souche teutonique. Le héros scandinave Vonved fait mourir ceux qui ne devinent pas ses énigmes. La même forme interrogatrice appartient à la Servie, pays limitrophe, pour le caractère, de la Germanie septentrionale et de l'Orient. La jeune Servienne s'assied sur la plage et s'écrie : « Y a-t-il rien de « plus vaste que la mer immense ; de plus long que la prairie ; « de plus rapide que le coursier; de plus doux que le miel ; « de plus chéri qu'un frère ? » Un poisson sort de l'eau et prend la peine de lui répondre : « O vierge, tu es une sotte « petite fille! Le ciel est plus vaste que la mer; la mer est « plus longue que la plaine; l'œil est plus rapide que le « coursier. Le sucre est plus doux que le miel; l'amant est « plus chéri que le frère. »

L'idée d'une providence surveillante, d'un dieu protecteur et vigilant, de la punition réservée au crime et de sa découverte infaillible marque vivement la poésie dont nous parlons. C'est le premier et le plus puissant de tous les sentimens qui apparaissent dans les traditions primitives, le premier rayon de moralité qui brille sur les nations. Dans un admirable conte servien, intitulé : *Les Belles-Sœurs*, une jeune femme, jalouse de l'affection que son mari témoigne à une sœur qu'il a, tue son propre enfant de sa main, et accuse de ce meurtre la pauvre Jelitza. Attachée à la queue d'un cheval sau-

vage, elle est ainsi traînée, à travers les champs qu'elle sème de ses membres épars : « Mais, dit le poète, partout où « coula une goutte de ce sang virginal, on vit une fleur « éclore, odorante et belle; là où les débris de son corps « s'arrêtèrent enfin, une église s'éleva du sein du désert. »

Une maladie terrible, qui dure *neuf anniversaires*, s'empare de la belle-sœur, que l'on porte à l'église où Jelitza repose : elle veut y chercher l'absolution et le salut. Une voix sort du sanctuaire et lui en défend l'entrée. Elle se soumet volontairement à l'affreux supplice que son innocente belle-sœur a souffert : « Et partout où coulait une goutte de « ce sang criminel, les ronces et les plantes vénéneuses pous- « saient d'elles-mêmes. Là où tomba son corps mutilé, on vit « se former un lac stagnant et fétide. » Un dénoûment semblable termine le conte de nourrice, si commun et si connu dans les Pays-Bas, sous le nom de *van dem Machandelboom* : un petit enfant est assassiné par sa belle-mère; le crime se découvre d'une façon naturelle, imprévue, que le plus habile des romanciers eût enviée à l'inventeur. Rappelons aussi la complainte tragique des *Trois scélérats*, logés dans une auberge qu'ils dévalisent : à qui appartiendra définitivement la jolie fille de l'hôtesse? N'étant pas d'accord sur ce point, ils finissent par la couper en trois morceaux qu'ils se partagent. « Là où le meurtrier suspend son épée, le corbeau pousse de longs cris pendant un an. »

Toujours la rétribution divine, toujours justice, vengeance. La même idée, la même image, le même sentiment, se reproduisent dans toutes les traditions antiques. Le sang injustement versé est chose sacrée : les fleurs naissent sur le sol qu'il a humecté. Equité populaire, moralité primitive. C'est le signe distinctif de toute poésie traditionnelle : on n'y voit jamais ces dissonances morales, ce triomphe du crime, ce sacrifice de l'innocence dont les nations civilisées ont prodigué des exemples tragiques. Dans les ballades écossaises et anglaises, la Némésis vengeresse ne plane pas seulement sur les tombes, elle

se montre presque toujours dans la vie même des coupables. L'innocent n'est jamais sacrifié. Les chants lyriques et les effusions du sentiment individuel en Servie et en Espagne n'ont pas le même respect pour l'équité poétique : leurs fragmens sont sans prétention à l'enseignement populaire. Les chansons germaniques nous montrent le corbeau battant des ailes au-dessus de la roue qui brise les membres du coupable, et les anges entonnant leurs hymnes au-dessus du tombeau des victimes pures. Effrayée des iniquités qui souillent la terre, l'humanité cherche une consolation dans la justice poétique ; neuf ou dix ballades écossaises nous montrent de jeunes amans victimes d'une fatalité cruelle, ensevelis côte à côte, et leur âme se perpétuant dans les rameaux des arbustes qui naissent sur leurs tombes. On connaît la ballade intitulée : *Guillaume et Marguerite :* « Marguerite fut ensevelie un peu plus bas, Guillaume un peu plus haut ». Une rose sortit du sein de la jeune fille ; une aubépine de celui du jeune homme. Dans un conte servien, la même idée poétique se développe d'une manière plus simple et plus touchante : les jeunes gens sont ensevelis côte à côte ; leurs mains se joignent au sein de la terre ; un sapin et un rosier naissent sur leur tombe ; ces deux arbres marient leurs rameaux flexibles. Les lois qui régissent les affections et la sensibilité humaines sont d'une régularité si constante, qu'un fragment du conte *Afghan* nous offre absolument les mêmes détails, rendus plus touchans peut-être par une circonstance spéciale qui appartient en propre au récit oriental. Les sépultures des deux amans sont fort éloignées l'une de l'autre ; et les deux arbrisseaux qui éclosent sur les cadavres, cédant à une attraction mutuelle, vont se rejoindre dans les airs ; leurs feuillages, qui se réunissent, couvrent bientôt de leur ombre l'espace entier qui divise les deux tombeaux.

Sans étendre nos recherches sur la poésie populaire de toutes les nations connues, occupons-nous de celle qui distingue les races teutoniques. Malgré la dispersion qui isole

sur la face du globe les fragmens de ces races, il suffit de recueillir les débris de leurs chants populaires pour se convaincre de leur affinité. Ces débris renferment le trésor commun des sentimens de la race. Des nuances sont perceptibles toutefois. Les Scandinaves apparaissent plus grandioses, plus véhémens, plus épiques. A peine Odin et ses guerriers se montrent-ils au troisième siècle ; une magnifique et noble poésie leur sert d'escorte : les Scaldes accompagnent Odin ; on ne sait trop si leurs compositions doivent être classées parmi les poésies populaires et traditionnelles ; tant il y a là de recherche, d'art, d'arrangement et de prévision. Quoi qu'en ait dit le savant Muller, le Scalde était un homme à part ; ambassadeur, diplomate, poète, il représentait toute l'intelligence de son temps : c'était le véritable homme de lettres de l'époque, plus puissant que nos gens de lettres. Il donnait à ses compositions une forme si artificielle et si savante, qu'elle rappelle les mille bizarres artifices de la poésie provençale, moins l'élan spontané. Il y a des rimes à tous les mots ; les paroles s'alignent et correspondent régulièrement ; les syllabes servent d'antithèses aux pensées, comme les pensées servent d'antithèses aux syllabes ; c'est une poésie diamétralement contraire à la poésie naturelle. Les choses les plus simples sont enveloppées d'un mystère ; la disposition même des paroles est telle qu'il faut les retourner et les placer dans un ordre convenu pour saisir ce que le Scalde a voulu exprimer. Citons deux strophes de la poésie scalde :

« Hakon a blessé les hommes avec des flèches ; Krœke a charmé les hommes par de l'argent ; les flammes ont dévoré celle qui donnait les vêtemens de soie ; ce roi heureux de son or a été blessé par l'acier.

« Hakon a dompté les hommes par l'épée ; Krœke a enrichi les matelots avec de l'or ; celui qui portait l'acier aiguisé a péri par l'acier ; celle qui répandait l'or a péri par le feu. »

Ce n'est pas assez de ce parallélisme d'idées et d'images, le Scalde y joint celui des mots, des sons, des rimes, avec une

minutieuse patience qui étonnera le lecteur. Voici les deux strophes :

1 Haki kraki hoddum broddum
Saerdi naerdi seggi leggi
Veiter neiter vella pella
Bali stali beittist heittist.

2 Haki kraki hamde framde
Geirum eirum gotna flotna
Hreiter neiter hodda brodda
Brendist endist bale stale.

Ce n'est pas tout; pour obtenir le sens de cette ritournelle musicale il faut en transposer les paroles, d'après une règle déterminée, on obtient alors les véritables strophes scaldes, que nous transcrivons ici pour l'édification du lecteur.

1 Haki broddum saerdi leggi,
Kraki hoddum naerdi seggi,
Veiter Pella bali beittist,
Neiter vella stali heittist.

2 Haki hamde geirum gotna,
Kraki framde eirum flotna,
Neiter brodda endist stale
Hreiter hodda brendist bale.

Trente-six rhythmes différens sont reconnus légitimes par les Scaldes; l'artifice raffiné de ces combinaisons rapproche les chantres scandinaves des chantres provençaux. Cette poésie n'a certes rien de populaire. Mais les fables et les légendes qui émanent de cette source primitive se sont répandues dans le Nord entier. On les trouve même sans alliage dans quelques débris lyriques, tels que le *Grotta-Saungr,* et dans les chants répétés par les Islandais, seul peuple qui ait gardé l'empreinte originelle, la langue anti-

que d'où le suédois et le danois sont sortis. Les *Sagas*, si vénérés du paysan islandais, offrent les derniers monumens écrits de cette littérature traditionnelle.

Entrez le soir dans sa chaumière étroite : la grande lampe est allumée; toutes les têtes sont attentives; chacun a apporté son travail. Le chef de la famille, s'approchant de la lampe, commence à lire les *Sagas* qu'il accompagne d'explications et de commentaires, destinés à instruire les domestiques et les jeunes gens. Un *thulr*, ou lecteur de *Sagas*, est certain de parvenir à une grande gloire, si, à une déclamation pathétique, il joint la connaissance approfondie du passé. Souvent, apprenant les *Sagas* par cœur, il va les répéter de maison en maison pendant l'hiver, comme un musicien nomade. Tel est l'intérêt patriotique qu'inspire dans le pays cette littérature primitive et nationale, que la Société royale de Copenhague, lorsqu'elle entreprit de recueillir les fragmens de ce vieux monde intellectuel disparu, trouva pour principaux soutiens, pour collaborateurs actifs, les paysans islandais. Les plus pauvres habitans de cette pauvre contrée apportèrent leur obole à l'œuvre nationale.

Les Slaves, et toutes les nations sud-occidentales, ne s'occupent qu'accidentellement, dans leurs poésies populaires, du monde invisible et de ses habitans. L'action exercée par les êtres surnaturels les inquiète assez peu. Au contraire, au fond de toutes les traditions teutoniques, vous apercevez une population sylphidique, une armée d'êtres mystérieux, sur-humains, communs à l'Angleterre, à l'Allemagne, aux trois royaumes scandinaves : pygmées malicieux, qui se mêlent à toutes les affaires humaines; génies singuliers, émanés de l'ancien paganisme qui leur prêtait des intentions bienfaisantes; mais sur lesquels le christianisme a jeté un reflet sombre et un voile démoniaque. Le vieux langage septentrional les appelle *Alfr*, au pluriel *Alfar;* en vieil allemand, ce sont les *Elbe;* en allemand moderne, les *Elfe;* en suédois, les *Elfvar, Elfvor*, au singulier *Elf;* en danois, les *Elve*, au singulier

Elv; en anglais, ce sont ces *Elves* si célèbres qui dansent aux rayons de la lune sur les bruyères odorantes; créatures chéries de la poésie shakespearienne, et qui ne laissent pas même sur le gazon l'empreinte de leurs pas légers. Les Irlandais et les Gallois les nommaient *Cheffrô* et *Dône-chi* « *le bon peuple;* » les *Etres bienfaisans.* Les *Cheffro* sont mères de nos Fées. Une fée n'est ni bonne, ni méchante : c'est l'intrigante du monde poétique; une espèce de Figaro surnaturel et féminin; très variable dans ses gouts, ses actes, et ses desirs.

A peine le christianisme est-il né, il essaie de repousser parmi les puissances de l'Érèbe, ces pauvres bonnes petites fées que le villageois et le mineur avaient regardées comme leurs amies. Le prêtre chrétien a soin de confondre dans la même malédiction les fées de lumières et les fées de ténèbres, jadis soigneusement distinguées par l'*Edda.* De l'influence exercée par la religion nouvelle, naît la nouvelle position des fées : population jusqu'alors inconnue; êtres magiques; amusans, quinteux, capricieux, enfantins, aimables par boutades, bienveillans par accès, dangereux et méchans par saillie; substances impalpables, prenant mille formes; habitant les eaux et les montagnes, les rocs et les vallées; esprits élémentaires, suspendus entre la vie réelle et le monde des songes; valets et femmes de chambre de la fantaisie poétique; utiles à ceux qu'ils aiment; méchans pour ceux qu'ils détestent; d'autant plus amusans qu'ils sont plus irréguliers, et que jamais on n'a pu les soumettre à un système complet. Anges déchus, esprits immatériels, séduits par le mauvais génie, ils se trouvent enchaînés à la terre sans pouvoir ni remonter jusqu'aux domaines de l'éternelle lumière, ni descendre dans les profondeurs criminelles de l'abîme infernal; inquiets de leur avenir, incertains sur leur sort; ils tiennent de l'ange et du démon. Ils essaient de mêler leurs enfans aux enfans des hommes, et de leur faire partager ainsi les avantages dont jouit la race humaine, rachetée par le sang d'un Dieu. Ainsi s'expliquent leur fureur lorsqu'on les

confond avec les génies de l'enfer, leur satisfaction lorsqu'on leur permet d'entrer dans l'église et d'y prononcer les paroles chrétiennes. C'est, il faut le dire, la moins raisonnable, mais la plus dramatique de toutes les races connues, imaginées ou rêvées.

Je ferais volontiers l'histoire de ces petits êtres inconstans et charmans qui ont séduit l'intelligence de plus d'un écrivain. Te voici, bel Ariel de Shakespeare! Et toi, malin *Puck!* Voici le *Diable amoureux*, et enfin le charmant *Trilby* de l'ingénieux écrivain français. Heureuse et innocente superstition qui bientôt va s'éteindre au milieu des chemins de fer et des machines à vapeur, étouffée par ce matérialisme incompatible avec les Sylphides et les Brownies, les Ondines et les Salamandres?

Les Saxons et les Danois importèrent dans la Grande-Bretagne leurs contes antiques, dont l'origine est évidemment asiatique, qui s'amalgamèrent avec les mœurs de l'Écosse pour les modifier, et dont les Sagas islandaises offrent encore les vestiges. Plus vous avancez dans cette étude et plus votre surprise redouble, tant est rapide et lointaine la transmission des idées! Si l'on veut remonter à l'origine des traditions humaines, on parcourt tout le diamètre du globe terrestre, en suivant le sillon de la même idée : vous partez du pôle arctique et ne vous arrêtez que sous l'équateur. On s'étonne de retrouver dans les écrits du Pundit et du Javanais, la chanson du pâtre d'Écosse et celle du fermier d'Islande. Ces exploits, confiés par le poète à l'*Edda*, à l'*Heimskringla* et aux traditions héroïques de la Germanie, ces actes brillans et terribles que célébraient à-la-fois dans leurs odes les pirates du nord et les conquérans teutons de l'Italie, les voici inscrits d'avance dans les Pourânas indiens. J'ai compté plus de seize ballades en dialectes différens, consacrées à l'histoire du frère qui parcourt l'univers à la recherche de sa sœur; qui descend, pour retrouver cette sœur perdue, dans les abîmes de la mer, est accueilli par elle dans les grottes écla-

tantes des gouffres sous-marins, s'y cache afin de se soustraire à la poursuite des monstres de l'abîme et la sauve à son tour. C'est une fiction samskrite. Le *Roi des Aulnes*, délicieuse création, nous apparaît à-la-fois, dans la poésie primitive de l'Écosse, de la Suède et du Danemark. Notre célèbre *Petit Poucet*, dont les Français se sont emparés, peut se targuer d'une origine aussi noble. La *Belle Anna*, célèbre en Écosse, est chantée par les femmes des pêcheurs du Danemark, comme dans les Orcades. Back a entendu raconter, dans une des îles Féroé, cette autre histoire terrible de la jeune vierge assassinée secrètement, et dont les ossemens en débris servent à fabriquer une harpe; ses cheveux sont les cordes de l'instrument. Long-temps suspendue à la muraille, la harpe se tait jusqu'à ce que le meurtrier apparaisse. Alors les cordes vibrent enfin, elles s'arment d'une terrible éloquence : elles dénoncent le coupable. La célèbre ballade de Burger : « *Les Morts vont vite*, » n'est que la reproduction artistique d'une narration qui remonte à la dernière antiquité : les paysans la chantent dans le Pays de Galles. Ils savent par cœur la course nocturne de la jeune fiancée, emportée par le spectre de son fiancé, placée sur un cheval-fantôme et disparaissant avec lui. Tel est aussi le fond de la ballade danoise, intitulée : *Aage* et *Else*; celui d'une antique romance anglaise, intitulée : le *Miracle de Suffolk*, et d'un autre chant populaire, le *Spectre du bon Guillaume. Croque-Mitaine* que l'on connaît en Angleterre, sous le nom de *Jean le tueur de Géans*, est encore un héros d'une grande dignité historique, son berceau touche à celui des peuples modernes.

Les savans sont arrivés à des résultats encore plus étranges. Tel refrain inintelligible, que le laboureur écossais répète sans le comprendre, n'est que le fragment scandinave d'une ballade islandaise, qui se retrouve entière dans le pays originel, et dont l'Écosse ne possède plus qu'un vers ou un distique isolé. Pour reconstruire certaines traditions historiques, il faut recueillir leurs membres et leurs débris épars, en Alle-

magne, en Suède, en Écosse, en Angleterre. Les jeux des enfans ont conservé un grand nombre d'expressions inconnues, de mots qui semblent bizarres, ou qui n'ont pas de sens : ruines de chansons antiques. Il faut (chose extraordinaire) pour déterminer exactement la lente affiliation des peuples, faire descendre l'érudition jusqu'à écouter les refrains des nourrices, jusqu'à observer les enfans qui jouent à la cligne-musette. Quelques-unes des superstitions perpétuées dans ces poésies, dans ces jeux, dans ces débris, dans ces refrains, sont encore en honneur au sein des montagnes sauvages de la Scandinavie, ou sur les rives glacées des îles Shetland.

Immédiatement après la poésie scandinave, dont nous avons signalé le caractère à-la-fois colossal et artificiel, nous rencontrons la vieille poésie *danoise :* vraiment populaire, et cependant gigantesque. A la fin du seizième siècle, en 1591, *André Wedel Soffrensen,* ami de *Tycho-Brahe*, recueillit les anciens chants historiques du Danemark, dont il dédia la collection à la reine Sophie, et auxquels Pierre Syv ajouta cent autres ballades populaires, qu'il publia en 1695, dans une nouvelle édition du même ouvrage. La conception poétique de ces chants, leur âme primitive, si on peut le dire, se perd dans les nuages de l'antiquité teutonique. Leur forme actuelle ne remonte pas plus haut que le treizième siècle, et ne date pas d'une époque plus moderne que le quinzième. Mais quel noble peuple que celui dont une telle poésie a fait les délices pendant son ère de barbarie. Partout : simplicité, concentration, énergie, pureté morale. C'est bien la littérature de ces hommes d'action qui ne pouvaient vivre qu'en sillonnant la mer orageuse ; pour lesquels l'héroïsme était la nécessité première ; et qui, de retour de leurs expéditions aventureuses, enfermés dans leurs sombres asiles, méditaient sur les exploits de leurs ancêtres pendant les longues et froides nuits du Nord. De là, cette forme primitive et colossale ; ces grands blocs

d'une poésie granitique ; cette vigueur nue de l'expression, cette puissance gigantesque sans être farouche. Presque toujours le poète renonce d'avance à l'artifice et à la surprise. Il lui suffit de dire ce qu'il veut dire. Les mots tombent pressés, puissans, hardis, comme les coups de l'épée vengeresse, comme les battemens du marteau sur le fer ardent. Chaque parole vaut un acte. L'épithète est dédaignée. Point de description, point d'effort : le drame marche seul ; les faits succèdent aux faits. Vous êtes transporté de la caverne profonde dans le palais des rois, et des rives de la mer au sommet des montagnes, sans que l'auteur daigne vous rendre compte de ses intentions. Il marche, il marche toujours. Il se contente d'éclairer les sommités de son sujet et de dorer le front des montagnes. L'obscurité reste sur les vallées, le nuage vaporeux sur le penchant des collines. Vous ne verrez se dessiner que les cimes, ce qui est nécessaire pour comprendre le récit du poète. Ne cherchez rien de plus.

Le caractère des héros, dans la poésie danoise, offre la même terrible simplicité. Point de minutie dans les détails : des passions immenses, justifications d'actes qui épouvantent la pensée ; un amour qui dévore ; une vengeance que rien n'assouvit. Au milieu de cette grandeur surnaturelle, une harmonie que rien ne dément ; un bel accord de toutes les parties ; une fusion heureuse et forte de toutes les nuances. Jamais d'esquisses. Tout est net et bien détaché. A travers ce tissu puissant et sombre vous voyez des fils d'or serpenter et briller à l'œil. Les plus doux sentimens de la nature se font jour au milieu de l'héroïsme septentrional, comme le diamant sous la roche noire. Le héros *Hagbar* aime mieux mourir que de briser les liens dont des mains perfides l'ont enlacé ; car ces liens sont les cheveux de *Signilde*, aimée de lui. Citons un exemple plus touchant encore du génie de ces traditions. Une mère a laissé deux enfans à son mari, qui ne tarde pas à leur donner une marâtre. Cette dernière les maltraite si cruellement, que les pauvres petits

se mettent à crier et appellent leur mère. Elle n'est plus! Elle les entend du fond de son tombeau. « *Oui*, dit la « ballade, *c'était dans la profonde nuit ; et les pauvres petits* « *gémissaient amèrement. Sous la terre, leur mère les en-* « *tendit. — Ah ! mon Dieu! dit-elle, il faut que j'aille voir* « *mes enfans ! — On vit la femme affligée à genoux devant* « *le trône du Seigneur : — Mon Seigneur, permettez-moi* « *d'aller voir ces pauvres enfans! — Et si fort elle pria,* « *et si long-temps elle pria, qu'enfin le Seigneur lui permit* « *d'aller les voir.* »

Il n'y a rien dans Racine, dans la Bible et dans Shakspeare, qui soit plus sublime que la simplicité de ces paroles.

Souvent la pureté morale s'exprime dans ces ballades d'une manière naïve et enfantine. La reine Anne mourante fait sa confession, et s'accuse surtout d'avoir « passé sa collerette à l'empois, un dimanche matin.» Une grandeur virginale respire dans les ballades danoises, dont le laconisme augmente l'éloquence. J'ai entendu une jeune fille de l'île Jutland chanter celle qui a pour titre : *le Présage des Rossignols*, et que l'on ne trouvera pas ici sans intérêt.

« A la cour du roi, vivait sire Medel, son serviteur; il aimait la fille du roi : la belle fille.

« La reine appela sa fille; lui demandant : Est-ce bien vrai ce que l'on dit de toi? Allons; un haut gibet s'élevera pour lui ; et le bûcher au-dessous pour toi!

« La petite Christine prit son manteau blanc et alla, pendant la nuit, trouver sire Medel.

« Pauvre petite Christine! son cœur était bien affligé! Lève-toi ; ouvre-moi, sire Médel!

« Lève-toi, sire Medel, laisse-moi entrer : je viens de parler à ma mère, la reine.

« Elle dit que le gibet sera pour toi, et le bûcher pour moi, au-dessous.

« Non ; ni le bûcher pour toi, cher amour, ni le gibet pour

moi! Va vite; recueille tout ton or: je vais seller mon cheval gris.

« Il a jeté sur elle son manteau bleu; il a sellé son cheval gris.

« Il quitte la ville : les voilà dans le bois. Les yeux de Christine se lèvent voilés, vers les nuages du ciel.

« Oh! cette route te semble-t-elle trop longue? ou la selle que porte le coursier te blesse-t-elle?

« Oh! non; la route n'est pas trop longue; mais la selle me blesse.

« Il étend par terre son manteau bleu :—Petite Christine, arrête! repose ici un moment.

« — Oh! si une de mes femmes pouvait être ici, afin de me soigner avant de mourir!

« — Tes femmes sont loin de nous, Christine, et tu n'as que moi seul pour te soigner.

«—Non, non, plutôt mourir sur la terre dure qui me porte, que de souffrir qu'un homme soit témoin des douleurs d'une femme!

«—Eh bien! attache un bandeau autour de mes yeux et de ma tête; et je te soignerai, moi.

« — Oh Dieu! si pour soulager mon cœur qui défaille, on m'apportait un peu d'eau!

« Sire Medel, qui l'aimait ardemment, sincèrement, détacha l'ornement d'argent qui attachait ses sandales, et alla chercher de l'eau pour la petite Christine.

« Il traversa les bosquets et les broussailles épaisses; il crut que la route qui conduisait à la source ne finirait jamais. Quand il atteignit la source en sortant du bosquet, il entendit deux rossignols chanter au-dessus de sa tête.

« Et la petite Christine était sur le gazon, et deux petits cadavres d'enfans jumeaux étaient étendus à ses côtés. Il n'avait pas songé au présage des rossignols, et il avait traversé tout le bosquet; et la route lui parut bien longue. Mais quand il arriva près de Christine, il reconnut que le chant des rossignols était un vrai présage.

« Il creusa de ses mains une fosse large et profonde pour les trois cadavres; et là il les plaça tous trois; et quand il eut refermé la sépulture, il lui sembla que les enfans pleuraient sous la terre.

« Il appuya son épée contre une pierre, et la pointe lui traversa le cœur.

« Il aima profondément sincèrement, la petite Christine; à côté d'elle il dort aujourd'hui dans la terre. »

La poésie populaire *suédoise* se rapproche beaucoup de la poésie populaire *danoise*. Ces deux zones traditionnelles se distinguent par des nuances plutôt que par des diversités saisissables. Les trois quarts des ballades qui composent le trésor des deux nations, leur appartiennent en commun. Souvent la scène d'un chant dramatique suédois se trouve placée en Danemark; souvent le paysan de Danemark chante les héros de la Suède. On ne trouve dans les fragmens lyriques de la Suède aucune trace de cette hostilité des classes nobles et des classes inférieures, hostilité qui date du quatorzième siècle, et qui fixe la date de ces compositions. On n'y rencontre pas non plus les vestiges de cette haine entre le Danemark et la Norwège, haine que l'on n'avait pas vu éclore avant l'union de Calmar. Soumises à des institutions différentes, les trois nations s'estimaient alors, s'aimaient mutuellement, et se regardaient comme appartenant à la même race.

Peut-être y a-t-il quelque chose de plus complet encore dans les traditions de la Suède, que dans celles du Danemark; les paysans suédois, grands amateurs de musique, ont conservé non-seulement les paroles, mais les airs de leurs ballades et leurs vieux refrains, que les Danois ont laissé se perdre. Pour ces derniers, le récit, le drame était plus important que la forme lyrique.

Les deux peuples attribuent les mêmes aventures à des génies d'espèces diverses, attachés à des localités différentes. Le paysage suédois, plus poétique et moins sévère que celui du Danemark, a fourni aux poètes un cadre

plus gracieux. La Syrène des Danois est devenue le *Troll* ou génie séducteur des Suédois. Les anfractuosités des monts, les profondeurs scintillantes des eaux, les secrets des mines d'or et d'argent, le silence mystérieux des bois, ont inspiré aux deux nations les mêmes superstitions singulières. De petits nains se glissent sous ces ombrages; des Ondines perfides nagent dans le cristal de ces eaux qui murmurent. Les Allemands appellent *Nixen* ces démons femelles qui habitent les eaux; les Suédois leur attribuent le sexe viril et les nomment *Necken*. Quand les petites *Elves* dansent sur le gazon, un beau vieillard à barbe d'argent, nommé *Strœmkarle,* joue de la harpe pour diriger leurs pas. Les enfans suédois chantent une ballade fort intéressante, où ces petits êtres ont un rôle. Deux enfans jouent au bord de l'eau : un des Necken sort du fleuve, la harpe à la main, chante pour amuser les petits enfans, et s'accompagne sur son instrument. — « Va, tu as beau faire, lui crie l'un d'eux, tu seras dam« né! » — L'esprit lance sa harpe dans les ondes, et, tout en pleurs, il redescend au fond de l'abîme. Les enfans retournent à la maison, et racontent à leur père ce qui vient d'arriver. « Allez, leur dit-il, consoler ce pauvre génie : dites-lui que « son rédempteur est vivant! » Les enfans courent vers la rivière, retrouvent le génie des eaux, qui pleure en s'abandonnant au cours du fleuve : « console-toi, lui disent-ils! « notre père dit que ton rédempteur vit. » Alors il reprend sa harpe, et recommence un chant plus joyeux que jamais.

On croit entendre ici le dernier, le faible et doux écho du paganisme, qui se meurt et cède lentement à l'influence chrétienne. Chaque bosquet possède encore sa Dryade et chaque ruisseau sa Syrène; le jeune guerrier qui va trouver sa fiancée s'endort sous un arbre qui verdoie; les Elves ne tardent pas à l'entourer; l'une caresse la joue du jeune homme, de sa petite main de Sylphide; l'autre détache doucement la ceinture qui suspend son épée. Heureusement le coq chante; le dormeur s'éveille; toute la farandole des petits êtres, qui

composent le bal magique, s'en va en formant des groupes lointains ; le jeune homme est sauvé. Il aurait péri sous les perfides mains des petites fées, si le chant de l'oiseau matinal ne l'avait averti de son danger. La dernière mise en œuvre de cette tradition septentrionale se retrouve dans le *Rêve d'une nuit d'été* du grand Shakspeare. Sa plus naïve et sa plus tragique expression, c'est la ballade intitulée : *les Noces de sir Olof*. Il en existe plus de quinze variantes, en Danemark et en Suède ; voici celle que l'on chante dans le *Gothland* oriental :

« A l'aube naissante, sir Olof est monté à cheval ; il a rencontré sur sa route la danse brillante, le bal éclatant. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

« Le roi des Elfes tendit la main à sir Olof. Allons, dit-il, sir Olof, dansez avec moi. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

« Non, non, c'est demain le jour de mes noces. Je ne danserai pas. Oh! la danse! la danse! comme on danse bien sous le bosquet !

« La reine des Elfes lui tendit sa blanche main ; viens, sir Olof, dit-elle, viens et danse avec moi. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

« La sœur des Elfes lui tendit sa main blanche. Viens, sir Olof, dit-elle, viens et danse avec moi. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

— « Et la fiancée disait alors : pouvez-vous m'apprendre pourquoi les cloches se mettent à sonner ainsi ? Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

— « Nous ne pouvons plus te le cacher ; ton fiancé, sir Olof est mort, nous venons de le ramener cadavre. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le feuillage !

« Le lendemain matin quand parut le jour, il y avait trois cadavres chez sir Olof. Oh ! la danse ! la danse ! comme on danse bien sous le bosquet !

« C'étaient les restes de sir Olof, de sa fiancée et de sa mère, morte de douleur. Oh! la danse! la danse! comme on danse bien sous le bosquet! »

Ainsi se représente toujours, dans les ballades du nord, la terreur inspirée par les puissances mystérieuses. Leur intervention explique tout ce qu'il y a d'inexplicable dans l'existence humaine. Un duc Magnus devient fou. Le peuple attribue cette folie à la séduction exercée par les nymphes des eaux (*hafstroll*) et deux ou trois ballades très connues dans le Smaaland et la Gothie orientale, pleurent la destinée de Magnus. C'est précisément la même croyance que Goëthe a immortalisée, dans sa ballade de la Syrène.

Le duc voit, du balcon de sa tour, la jeune Femme-Génie qui s'élève nue et glisse sur les eaux en chantant. Elle lui demande de l'épouser, et fait briller à ses yeux toutes les promesses de la féerie. « Duc Magnus, duc Magnus, dit le refrain, ne prononce pas le mot *non*. Prends-moi pour fiancée, ne me refuse pas! ne me refuse pas! Je te donnerai tant d'or et tant d'argent!

— « Je suis fils de roi, jeune et brave. Ta demeure est dans les eaux; mes domaines sont sur la terre. Non, je ne t'épouserai pas.

— « Oh! duc Magnus, duc Magnus, prends-moi pour fiancée! ne me dis pas *non;* ne me dis pas *non*!

— « Qu'es-tu donc? un pauvre génie des eaux? et tu veux m'épouser, toi qui n'es pas chrétienne!

— « Duc Magnus! duc Magnus! prends-y garde, ne me traite pas avec tant de dédain : tu serais fou, duc Magnus, et tu resterais fou toute ta vie; ne me dis pas *non!* ne me dis pas *non!* »

En effet la ballade raconte comment elle frappa de folie le duc Magnus.

Mais ces êtres intermédiaires, qui nous jouent et nous séduisent, et dont l'organisation délicate est susceptible de toutes les impressions, peuvent être, à leur tour, dupes de

nos artifices ; ainsi du moins les représentent les antiques ballades.

La musique les trouble, les captive et les dompte. En général cette puissance de la musique est avouée par toutes les populations teutoniques. C'est elle qui évoque les morts, qui ferme les blessures, qui apaise les mauvais esprits, qui fait taire les souffrances profondes. Voici à ce sujet une ballade singulière dont nous choisissons la version suédoise, comme plus poétique et plus complète que la version danoise. Le peuple la chante encore avec délices, malgré le peu de rapport qui se trouve entre les habitudes populaires et les idées métaphysiques d'où cette croyance est émanée.

LE POUVOIR DE LA HARPE.

« La petite Christine pleure tout le jour dans son bosquet. Sir Peter s'exerce au métier des armes dans la cour : — Dis-moi, toi que j'aime, pourquoi tant de douleur? tes étriers ou ta selle blessent-ils tes membres? es-tu fâché d'être mon fiancé?

« Non, ce ne sont ni mes étriers ni ma selle qui me blessent : ce n'est pas mon mariage qui me rend triste. Je pleure ma chevelure blonde que les eaux baigneront aujourd'hui, car on m'a dit que le jour de mes fiançailles serait celui de ma mort.

« Je pleure les eaux de Ringfalla qui m'ont déjà enlevé mes deux sœurs.—Mais je ferai ferrer mon cheval à neuf : sur ses quatre fers d'or pur il ne trébuchera pas.Vingt de mes courtisans se tiendront autour de toi. Douze de chaque côté te suivront de près.

« Et quand on fut près de la forêt, on aperçut un jeune daim aux cornes d'or. Tous les cavaliers s'élancèrent à-la-fois, et la petite Christine se trouva seule. Arrivée au pont de Ringfalla, les pieds du cheval lui manquèrent. Malgré ses fers neufs et ses clous d'or, il entraîna la petite Christine dans le courant rapide.

« Allons, dit sir Piter à son page, que ma harpe me soit apportée. Vite ma harpe d'or! » — Aux premiers accens de la harpe, l'affreux démon sortit du sein des eaux et s'y balança en riant.

« Au second frémissement des cordes, le démon se mit à pleurer. Au troisième, la petite Christine sortit des eaux avec ses petites mains blanches.

« Par de nouveaux accords, sir Peter la força de venir à lui et de jouer sur ses genoux. Enfin le démon se replongeant dans les flots, en ramena deux autres jeunes filles enlevées qu'il reconduisit par la main. »

La naïveté poétique de ces créations est soutenue par des mélodies tout-à-fait analogues à leur génie; mélodies douces et tendres qui ne varient pas de vers en vers, mais qui se reproduisent avec une régularité monotone pendant tout le cours de la chanson. Nous recommandons à l'étude des musiciens les mélodies suédoises et danoises, qui sont expressives et originales; elles sont en général dans le mode mineur. Souvent il est arrivé que les paroles du chant se soient perdues et que la mélodie seule ait traversé les siècles; quelques ballades sont encore chantées sur des airs de psaumes qui s'accordent bien avec le sens religieux et tendre des paroles. Telle est la ballade de la petite Karine que l'on entend aujourd'hui fort souvent en Dalécarlie et en Finlande.

« Dans le palais du roi, la petite Karine était servante: et elle brillait comme une étoile au milieu de ses sœurs.

« Il advint un jour que le roi lui dit : Ecoute, sois à moi; à toi seront la selle d'or et le coursier gris.

« — Non, le coursier gris et la selle d'or ne me conviendraient pas. Donne-les à la jeune reine et laisse-moi mon honneur.

« — Ma plus brillante couronne d'or, la moitié de mon royaume, les veux-tu, petite Karine?

« — Non ta couronne d'or et la moitié de ton royaume donne-les à la jeune reine et laisse-moi mon honneur.

« — Ecoute, petite Karine; si tu ne veux pas m'obéir, je te ferai habiter un tonneau rempli de lames aiguës.

« — Eh bien si tu le veux, les anges savent que je ne suis point coupable.

« Et la petite Karine fut placée dans le tonneau rempli de lames aiguës et les jeunes serviteurs du roi se la rejetèrent ainsi.

« On vit bientôt descendre du ciel deux pigeons au plumage blanc : et ces *deux* pigeons ne tardèrent pas à être *trois*.

« Deux corbeaux noirs sortirent aussi des profondeurs de l'enfer s'emparèrent du roi méchant et bientôt au lieu d'être *deux* ils furent *trois* corbeaux. »

L'influence chrétienne est très apparente dans cette dernière ballade. On verra bientôt cette influence effacer peu-à-peu les couleurs fortes et fantastiques de la Norwège et du Danemark et se confondre avec la vie bourgeoise de la Germanie arrachée au paganisme. Nous nous plairons à suivre le génie teutonique dans ses variations; nous retracerons l'histoire complète de la poésie populaire et de toutes ses branches, en Hollande, dans les Pays-Bas, dans la Frise, en Saxe et dans toutes les subdivisions de la Germanie. Cette histoire est intéressante; elle n'est autre que celle de l'âme intime des nations.

(North American Review.)

Histoire.

L'ANGLETERRE ET SES INSTITUTIONS

JUGÉES PAR UN PRUSSIEN.

M. Raumer, professeur d'histoire à l'université de Berlin, auteur d'une Vie très estimée de Frédéric II, d'une Histoire fort remarquable de la maison de Hœnstauffen, ainsi que de plusieurs autres ouvrages relatifs à l'histoire générale des peuples, entreprend chaque année des pélerinages scientifiques dans les différentes capitales de l'Europe. Munich, Vienne, Rome, Paris, l'ont vu tour-à-tour butiner dans leurs archives et en exhumer des documens précieux pour l'Histoire. La Bibliothèque Royale, à Paris, et le Vatican, à Rome, lui ont fourni récemment les matériaux de deux ouvrages importans sur les seizième et dix-septième siècles, qui embrassent toutes les questions de politique, de morale, de philosophie, relatives à cette féconde époque. C'est en *revoyant* ces ouvrages (1) que la *Revue Trimestrielle* disait : « Les savans de « Vienne et de Berlin sont merveilleusement placés pour « atteindre sans peine cette équité vaste et lumineuse, incon- « nue parmi nous. Philosophes plutôt qu'hommes politiques ;

(1) Voyez les articles que nous avons publiés sur Érasme, sur la Saint-Barthélemy et sur le Pontificat dans les Nos 2 et 4 de cette série.

« forcés de prendre peu de part au jeu actif des intérêts eu-
« ropéens; enfans d'une contrée où le protestantisme et le
« catholicisme, réconciliés après une longue guerre, vien-
« nent s'asseoir au même foyer; habitués à considérer spé-
« culativement toutes les affaires du monde; ascètes de la
« philosophie et non acteurs belligérans; ils aiment à tenir
« registre des faits, à les classer dans un ordre scientifique,
« à s'environner de matériaux nombreux, que leurs patiens
« prédécesseurs ont accumulés, et qu'ils soulèvent, qu'ils
« interrogent, qu'ils comparent. »

L'an dernier, M. Raumer se trouvait à Londres : il y était allé pour consulter les nombreux documens que possèdent les dépôts publics de cette capitale sur l'histoire de la Grande-Bretagne. La nature de ses travaux l'a nécessairement entraîné à examiner le jeu des institutions anglaises jusque dans leurs derniers résultats; à étudier l'état actuel de l'Angleterre; à suivre le mouvement de sa réforme, et à comparer entre elles les modifications successives qu'ont subies ses différens pouvoirs. Les observations de M. Raumer viennent d'être publiées simultanément à Londres et à Berlin, en anglais et en allemand. Les journaux et les revues de Londres ont examiné, critiqué, souvent approuvé, parfois reproduit les observations et les jugemens du professeur de Berlin. La *Revue Trimestrielle,* dans sa nouvelle livraison, a relevé quelques erreurs de détail, et a vivement combattu les tendances de M. Raumer, qui sont toutes en faveur de la réforme. Nous avons pensé qu'il serait important et curieux pour nos lecteurs de voir l'Angleterre, jugée par un étranger, qui offre tant de garanties, pour eux surtout à qui nous ne révélons le mouvement social de ce pays qu'à travers le prisme des différens partis qui s'y disputent le pouvoir.

Voici M. Raumer à Londres; écoutons le récit de ses premières impressions.

« Le premier aspect de Londres est admirable : l'œil embrasse une étendue immense de maisons, de rues et de pla-

ces, et finit par s'égarer au milieu des flèches, des clochers, des dômes, qui s'élèvent de toutes parts dans l'horizon. Sans doute, l'étendue n'est pas la mesure exacte de la valeur; mais ici cette étendue est déjà une chose fort remarquable et très imposante. Je sais bien que tout ce qui tient à l'homme est passager, mais il n'en est pas moins vrai que les chênes ont des racines plus profondes et durent plus long-temps que les mousses et les champignons. Rome ne résiste-t-elle pas depuis vingt-cinq siècles à l'action du temps, et sa seconde vie n'est-elle pas plus spirituelle, plus intime encore que la première? Que n'a pas déjà souffert Paris, tandis que Londres sait à peine ce que c'est que souffrir. Bien des gens, en Allemagne, alarmés de cet esprit de réforme qui gagne toutes les classes de la Grande-Bretagne, prédisent la chute prochaine de l'Angleterre, parce qu'elles croient trouver partout la précipitatoin française. Mais les Anglais pourraient répondre que leur empire *stat mole suâ!* et moi j'ajouterai que l'esprit est au-dessus du corps, l'instruction au-dessus de l'ignorance, la liberté au-dessus de l'esclavage.

« A Paris, bien des choses paraissent, au premier aspect, plus brillantes, plus ornées, plus nouvelles, plus agréables, qu'à Londres; mais il y a là plus de clinquant que de valeur intrinsèque. Ici, à travers les murs sombres et enfumés, on voit percer à-la-fois plus de richesses et plus d'indifférence pour les petits moyens par lesquels les personnes moins favorisées de la fortune cherchent à répandre autour d'elles une apparence d'élégance et d'agrément. Le bruit et le mouvement des rues ont aussi, à Londres, un caractère différent de ceux des autres villes de l'Europe. A Londres, c'est toujours le bruit de l'activité et de l'industrie; à Paris, c'est souvent celui de la vanité qui veut se frayer une route; à Naples, c'est le bruit de la paresse; à Berlin, tout au plus celui de petits enfans.

« L'étendue de Londres est réellement incommensurable; et s'il n'y a aucun point de vue qui soit aussi beau que celui du *Pont-des-Arts*, à Paris, ou de la sortie de l'avenue des *Til-*

leuls, à Berlin ; en revanche, ce sont partout des masses et des rangées toujours nouvelles de maisons, de palais, de boutiques, etc. Le nombre et la richesse des équipages qui circulent à Londres surpasse tout ce que l'on trouve dans les plus grandes villes de l'Europe. Dans les rues où je me trouvais, j'étais toujours tenté de croire qu'un événement extraordinaire ou des fêtes y attiraient cette affluence d'hommes, d'équipages, de chevaux qui m'entouraient. En dépit de toutes les explications que l'on donne, il paraîtra toujours inconcevable que tant de personnes puissent demeurer sur un si petit espace, s'y mouvoir, y travailler et s'y nourrir. C'est là, sans contredit, le signe le plus évident d'une grande civilisation. Les autres capitales de l'Europe ne sont que des capitales; Londres est à-la-fois *capitale* et *ville de commerce,* et c'est dans cette co-existence que réside le principe inépuisable de sa vie et de son agrandissement. Saint-Pétersbourg est la seule ville qui, sous ce rapport, offre quelque ressemblance avec Londres; mais elle est beaucoup moins favorisée par la nature et par le climat. Quel magnifique spectacle que ce port de Londres avec les riches édifices qui l'entourent, avec l'activité de ses bords, et le nombre immense de ses navires! La Douane, les Docks, la Bourse, tous les établissemens de commerce correspondent à son importance. Rien n'a été négligé pour faire fonctionner utilement et activement tous les rouages de cette grande machine, que l'on appelle industrie. A *Clearing-House*, les recettes de tous les banquiers de Londres s'effectuent en quelques heures. Si vous allez à la Banque, vous verrez qu'au-dessus de la tête de chaque commis sont inscrits les numéros et les pièces qu'on doit lui présenter. Au Lloyd, à côté de l'horloge, on voit un cadran qui correspond avec la girouette du dehors et qui indique de quel côté souffle le vent. Les nouvelles des navires arrivés ou partis, celles des bâtimens qui ont été hélés en mer, les avis des consuls et des correspondans, les gazettes de tous les pays, sont rangés dans cet établissement avec un ordre si parfait et si com-

mode, qu'il suffit de quelques minutes pour connaître au juste l'état du commerce dans le monde entier, et le diriger en quelque sorte de ce centre commun. Cependant, au milieu de cette vie remuante, active, je me suis souvent surpris regrettant la morne tranquillité de la mourante Venise. Vainement je cherchais un retentissement de mélancolie poétique; je n'en trouvais pas la moindre trace. Je ne rencontrais partout que la réalité aux traits marqués, la partie mathématique de la vie, les calculs, l'industrie, le pouvoir. C'est à Windsor seulement où mon âme a pu s'épanouir. Là seulement j'ai compris Shakspeare et ses drames historiques, comme à Versailles j'avais compris Louis XIV, Racine et Corneille. A Windsor, la riche histoire de l'Angleterre s'est déroulée devant moi avec tous ses souvenirs; ces gigantesques tours, ces bastions, ces balcons, ces chapelles, ces églises, ces salles chevaleresques, dans toute leur variété. A chaque pas de nouveaux points de vue; les champs, les fleuves, les vallées, les forêts, les prés; l'imagination de dix siècles rassemblée en un seul point, et surpassant tout ce que les plus belles décorations d'opéra ont jamais eu l'audace de nous présenter sur leurs toiles magiques. »

Après avoir payé ce tribut d'admiration à la métropole de la Grande-Bretagne, M. Raumer se livre à ses investigations. La Constitution, la Chambre Haute, celle des Communes, le Système Municipal, la Réforme Électorale, les différentes parties du Système Judiciaire, deviennent tour-à-tour l'objet de son attention et de ses études.

« Les éloges, accordés de toutes parts à la constitution anglaise, ont long-temps, dit-il, aveuglé sur ses défauts les publicistes les plus distingués. La révolution de 1688 a été considérée par eux comme une mesure définitive : de là est née cette école d'hommes d'état absolus dont les mots : *point de concession*, ont été la devise, comme s'il existait une seule chose au monde qui dépendît exclusivement d'une volonté unique et sur laquelle une volonté étrangère n'eût pas une

influence quelconque. Le pape a-t-il accordé la réformation? les Vénitiens ont-ils accordé la direction nouvelle qu'a prise le commerce? les Anglais ont-ils accordé l'indépendance de l'Amérique septentrionale? Notre volonté a des limites dans la sphère desquelles elle est libre, mais hors desquelles elle ne peut rien faire ni rien empêcher. La première question est donc celle du pouvoir, et c'est aussi par là que doivent commencer toutes les considérations politiques. L'impossible est un but que la sagesse ne permet pas de poursuivre. Chaque nouvelle époque de développement doit avoir de nouvelles forces vitales et de nouvelles maladies; mais on ne peut ni opprimer violemment les premières, ni guérir les dernières par les anciens remèdes. Le point principal pour un homme d'état est de savoir quand il faut accorder et quand il faut refuser. Il n'y a qu'un aveugle esprit de parti qui puisse nier l'utilité des réformes accomplies par le ministère whig. Un système d'élection plus large; la suppression de plusieurs impôts onéreux aux classes inférieures; l'abolition de l'esclavage; des modifications heureuses introduites dans les différentes parties du système judiciaire; la suppression du monopole de la Compagnie des Indes; la restriction de celui de la Banque; l'organisation nouvelle des corporations municipales, etc., recommandent hautement ce système à la reconnaissance de la Grande-Bretagne. Pour mieux s'en convaincre, il ne s'agit que de parcourir l'histoire de cette grande nation, et de comparer ses institutions nouvelles avec les anciennes. Sans doute, parmi les choses attaquées, il en est beaucoup qui ont de la valeur et de la force vitale, et qu'il s'agirait seulement de débarrasser des obstacles qui nuisent à leur action, mais il y a aussi des griefs si crians, de si grandes lacunes dans la législation, des préjugés si invétérés, qu'il était temps enfin d'y apporter remède.

« Depuis la fin du treizième siècle, le parlement se compose du roi et des trois ordres (*estates*) du royaume, savoir : les lords spirituels et temporels et la chambre des communes. Mais les

deux premiers ordres sont de temps immémorial réunis dans une seule chambre, où les affaires se décident à la majorité des voix, quand même un des deux ordres se trouverait tout entier dans la minorité. Autrefois, les pairs spirituels étaient plus nombreux que les lords temporels ; mais leur nombre et leur influence diminuèrent considérablement à l'époque de la réforme. Trente-six pairs ecclésiastiques furent supprimés, tandis que les rois ne cessèrent de créer de nouveaux pairs laïques. Sous Henri VII, la chambre haute ne comptait que vingt-neuf lords; il y en avait cinquante-et-un sous Henri VIII et sous Elisabeth; quatre-vingt-seize sous Jacques Ier; cent dix-neuf en l'an 1640 ; cent trente-neuf en 1661, trois cents en 1826. Maintenant il y a trois cent cinquante lords anglais, vingt-huit pairs irlandais nommés à vie, seize pairs écossais élus pour la durée de chaque parlement, vingt-huit archevêques et évêques anglais, et quatre évêques irlandais : ce qui forme un total de quatre cent vingt-six membres.

« Ces chiffres font suffisamment connaître combien la partie ecclésiastique de la chambre haute est faible en comparaison de ce qu'elle était dans le moyen-âge ; et cependant il y a bien des gens qui pensent qu'il faudrait l'en exclure tout-à-fait. Je ne saurais partager cette manière de voir. Puisque de nos jours, chaque épicier, chaque pâtissier peut se mêler directement ou indirectement des affaires de l'état, pourquoi la classe qui représente l'intérêt le plus élevé de l'homme : l'intérêt religieux, n'y aurait-elle pas une voix? L'ecclésiastique cultive une science spéciale ; or, cette science n'est pas assez distincte du monde et de l'état, pour qu'on ne puisse pas trouver un point d'influence salutaire et lui imprimer une direction progressive qui la fasse concourir au mouvement général. Il faut sans doute corriger les abus qui naissent d'une trop grande richesse, d'une intervention illégale dans les affaires de l'état ; mais non pas exclure de la vie publique l'élément le plus puissant du perfectionnement social. Ce n'est pas la présence de vingt-huit évêques à la chambre des pairs,

qui a causé les maux de l'église d'Angleterre : ce sont les lords temporels qui ont trouvé leur avantage à maintenir ce qui existe, comme ceux du dix-septième siècle à le renverser. Si l'on excluait totalement le clergé du parlement, il reparaîtrait autre part sous la forme de convocations, de synodes, etc., ou bien il abandonnerait au hasard une action qui doit être réglée par la loi.

« Mais ce n'est pas seulement l'exclusion des lords ecclésiastiques que demandent les réformistes radicaux : ils veulent surtout dépouiller la Chambre Haute de l'une de ses plus belles prérogatives : l'*hérédité*. Cette question a été nettement tranchée par la Chambre des Pairs de France ; mais les circonstances sont bien différentes en France et en Angleterre. Là l'aristocratie de la naissance ne jouit pas à beaucoup près de la même considération et de la même influence qu'ici. Elle est pauvre, elle n'est pas protégée par les lois qui régissent les successions. Elle a dû succomber sous l'opinion du moment ; et, dans le zèle anti-aristocratique dont la France était animée en 1830, on ne sentit pas que la nouvelle organisation de la pairie augmentait considérablement le pouvoir royal, dont on se montrait d'un autre côté si jaloux.

« Les partisans de la réforme font valoir en faveur de leur opinion ces antécédens et ceux qui existent déjà au sein même de la Chambre Haute. « Les archevêques et les évêques, disent-ils, ne sont autre chose que des pairs à vie nommés par le roi ; les pairs irlandais le sont encore, nommés par la pairie, et les lords écossais ne sont même élus par leur corps que pour la durée d'un seul parlement. « Chose remarquable, ces membres ainsi élus ne sont nullement étrangers aux vues de l'aristocratie : ils les défendent même souvent avec plus de vigueur que les chefs des maisons les plus anciennes et les plus riches. Comme le pape au seizième siècle, l'aristocratie anglaise a commis la faute de ne pas se mettre à la tête de la réforme pour la diriger. Les uns ne brisent et ne renversent que parce que les autres ne savent pas ployer

et façonner. Je ne nierai point que l'hérédité de la noblesse et son système exclusif n'aient contribué pour beaucoup à sa durée et à son indépendance; mais elle n'en a pas été la seule source. Si, depuis 1640, la Chambre des Lords avait été aussi fermée que celle des Communes à toute admission nouvelle, l'aristocratie aurait depuis long-temps expiré. Dans le cours du seul règne de Georges III, 235 nouveaux membres entrèrent dans la Chambre des Pairs, et, comme il n'y eut que 74 extinctions, l'augmentation effective a été de 161 membres. Un pareil changement aurait paru à la noblesse vénitienne ou bernoise, ou même à la reine Elisabeth, si avare d'anoblissement, une réforme plus radicale que tout ce qui a été fait ou même proposé dans ces derniers temps pour la Chambre des Communes. Cependant, il faut le reconnaître, ces nombreuses admissions à la Chambre Haute corrigèrent ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans une noblesse héréditaire; elles introduisirent dans son sein toutes les nouvelles illustrations qui, en rehaussant son antique éclat, ajoutèrent à sa propre considération.

« L'idée de réformer la Chambre Basse n'est pas nouvelle et n'a point été soulevée dans ces derniers temps par l'égoïsme et par la ruse, ainsi que l'ont prétendu quelques écrivains torys. Elle a eu tout simplement pour but de rétablir l'ancien principe de mobilité qui se trouvait autrefois dans la main du roi, et d'où, depuis 1640, il paraissait s'être échappé. Sous le règne d'Edouard, 150 membres seulement siégeaient dans cette chambre; Henri VIII y trouva 224 membres, et créa 33 nouvelles voix; Edouard VI, Marie, Elisabeth, Jacques Ier et Charles Ier, y introduisirent encore de nouveaux membres et lui firent subir plusieurs modifications importantes. Ce ne fut qu'après la restauration de Charles II, que l'on craignit, sans toutefois l'exprimer par une loi spéciale, de voir rompre l'équilibre des divers pouvoirs de l'état si le roi conservait la faculté d'appeler de nouveaux membres à la Chambre Basse, comme il avait celle de créer des lords. Ainsi, depuis 1640, les

		Habitans.		Électeurs.		Deputés.
La Cité.	avec	122 000	a	9,279	et	14
Westminster		202,000	—	11,576	—	2
Southwark		134,000	—	5,000	—	2
Marylebone		240,000	—	7,700	—	2
Lambeth		154,000	—	4.768	—	2
Tower-Hamlets.		359,000	—	10 000	—	2
Finsbury.		234,000	—	10,309	—	2
Total pour Londres. . .		1,455,060	—	58,632	—	16
Liverpool.	avec	165,000	a	11,000	et	2
Manchester		187,000	—	8 450	—	2
Bristol		106,000	—	10,315	—	2
Birmingham.		146,000	—	4.000	—	2
Leeds		123,000	—	3,900	—	2
Sheffield.		91.000	—	3,308	—	2
Edimbourg.		162,000	—	7,863	—	2
Glasgow.		202.000	—	8,241	—	2
Middlesex (comté).		1,358,000	—	8,129	—	2
Dublin.		250,000	—	7,000	—	2

« Ces exemples prouvent que si le nombre des électeurs a été augmenté, on est reste bien en deçà du suffrage universel. Il faut en outre remarquer que la population n'est pas toujours en proportion directe avec l'aisance des habitans ou avec le nombre des électeurs, et enfin que le nombre des députés que les différentes localités envoient au parlement n'est pas non plus proportionné, soit a la population, soit au nombre des électeurs; de sorte que, si le systeme électoral de l'Angleterre est beaucoup moins basé sur l'aristocratie de l'argent que celui de la France, il n'en est pas moins fort éloigné d'être purement démocratique. Partout, on voit fixer par les nombres, les électeurs, les élus, la durée des fonctions publiques, les conditions nécessaires pour être électeur ou éligible, les propriétés, les impôts. Dans tout cela il n'est jamais question de qualités; point d'ordres dans l'état, point de maîtrises, de corporations, d'épreuves, de connaissances

requises. Ce n'est que dans ces derniers temps que les Français en établissant les catégories, les notabilités, et en réglant la nomination des pairs, ont montré de nouveau quelque égard pour les qualités ; dans la suite ils en auront davantage. Quant à moi, je suis de plus en plus convaincu que le droit politique demeure imparfait tant que les quantités et les qualités ne seront pas prises également en considération.

« La disposition de la loi qui accorde le droit d'élection à tous les chefs de famille payant un loyer de 10 £, n'ayant égard qu'à la quantité, est selon moi défectueuse. La question de savoir, si au lieu de 10 £ il fallait fixer le minimum à 20 £, ne corrigeait point ce défaut, car c'était toujours une question de quantité. Arithmétiquement parlant, dix sont toujours dix, et vingt toujours vingt ; mais seulement quand il s'agit de nombres sans désignation d'objets. Dès qu'on indique des objets quelconques, la valeur du nombre change immensément ; à plus forte raison quand il s'agit de forces vives et de pouvoirs politiques. Ainsi, dix livres et dix onces sont deux quantités bien différentes, de même que 10 £ sont bien autre chose dans un petit village qu'à Londres. Cette qualité de l'argent, sa puissance, sa signification, le symbole qu'il présente pour faire connaître la qualité de celui qui le possède, sont des choses auxquelles on n'a eu aucun égard dans le bill de la réforme, où le nombre dix est une règle générale, invariable, dont on ne se départ jamais.

« A tout prendre cependant, je crois que la représentation anglaise, qui, dans mon système, forme *la moitié* du droit politique, est maintenant mieux partagée, et placée sur une meilleure base qu'elle ne l'était auparavant. Comme elle exprime beaucoup plus exactement l'opinion et la volonté du peuple, le pouvoir de la Chambre Basse en est devenu beaucoup plus grand, et Peel avait bien raison de dire à ceux qui lui donnaient un banquet dans la Cité, qu'il n'était plus possible de gouverner de la même manière qu'autrefois. Tant que le système des bourgs-pourris subsistait, la

Chambre ne cinglait qu'avec un demi-vent ; maintenant qu'elle a le vent en poupe, il ne suffit pas, pour l'empêcher d'avancer, de reculer l'aiguille de la boussole avec le doigt, il faut virer de bord si l'on veut marcher avec la même rapidité et entrer au port en même temps qu'elle. Je vais maintenant m'occuper de l'organisation municipale.

« La plupart des chartes communales, telles qu'elles existent aujourd'hui, ont été concédées depuis le règne de Henri VIII jusqu'à la révolution de 1688. Dans presque toutes, on reconnaît la tendance à rendre l'administration indépendante des citoyens ; presque toutes sont basées sur le principe du droit de s'élire soi-même (*self election*), et, lorsqu'on a accordé aux bourgeo s une participation à ce droit, on s'est attaché à restreindre autant que possible le nombre des électeurs. La manière dont s'acquiert et se possède aujourd'hui le droit de bourgeoisie varie tellement, qu'il serait difficile d'en indiquer les élémens. La principale différence consiste en ce que, dans certaines villes, le nombre des bourgeois est fixe et fermé (*definite*), et que, dans les autres, il est indéfini et ouvert. Parmi les villes sur lesquelles on a des renseignemens positifs et où le nombre des bourgeois (*freemen*) est indéfini, on en compte 137, qui ont de 10 à 1000 bourgeois, et 25 de 1000 à 6000 ; dans celles où le nombre est défini, il y en a deux qui ont moins de 10 bourgeois, et 48 de 10 à 150 seulement. Ainsi, en général, le rapport des bourgeois aux habitans est très variable. York possède 26,000 habitans et compte 3700 bourgeois, tandis que Plymouth, avec sa population de 75,000 âmes, compte à peine 437 bourgeois, dont 145 ne résident pas ; et Liverpool, qui possède 165,000 habitans, n'a que 5000 bourgeois. Dans les bourgeoisies fermées, on entre communément par suite d'une nomination des privilégiés (*nomination of the ruling body*), nomination soumise tantôt à certaines conditions et tantôt purement arbitraire. Quand la bourgeoisie est ouverte, on y arrive d'ordinaire par la naissance ou le mariage, rarement par la propriété. Dans Ipswich, qui compte

20,000 habitans, les onze douzièmes des biens appartiennent à des personnes qui n'ont pas droit de bourgeoisie; il n'y a sur 55 habitans qu'un seul bourgeois, et les bourgeois ne paient que la vingtième partie des dépenses communales; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, parmi ces bourgeois, un neuvième appartient à la classe des *indigens!* Il ne faut pas s'étonner si, avec une pareille organisation municipale, la corruption dans les élections du parlement était devenue systématique.

« A la tête de la magistrature municipale est placé le maire, qui jouit d'une autorité plus ou moins étendue : il a auprès de lui un conseil qui est quelquefois partagé en *aldermen* ou *common council men*, dont les droits et les devoirs sont distincts. Dans quelques villes très fermées, le conseil se compose de l'assemblée générale des bourgeois. C'est ordinairement ce conseil dont les membres sont à vie, qui élit le maire, et qui se complète lui-même chaque fois qu'il survient une vacance. Les affaires de la commune sont dirigées par le maire et le conseil. Ce sont eux qui règlent les impositions, qui décident les nominations aux emplois vacans, qui fixent les traitemens, qui exercent le droit de patronage, etc. Ils sont, en outre, chargés, sous quelques restrictions, de rendre la justice civile et pénale.

« L'état des finances des différentes villes n'est pas à beaucoup près le même. Les revenus ne sont pas toujours bien employés, et l'on n'évite pas assez soigneusement de contracter des dettes. Ainsi, il a été constaté que les magistrats de Berwick empruntaient de l'argent pour le compte de la ville et le partageaient entre eux. Il y a beaucoup à dire contre la manière de tenir les comptes. Ils ne sont presque jamais bien apurés et ne reçoivent pas la publicité convenable. Les écoles sont négligées, une foule d'abus se sont glissés dans toutes les branches de l'administration communale, et l'esprit de parti y acquiert surtout une grande influence à l'époque des élections pour le Parlement. Afin de faire pencher la balance d'un côté

ou de l'autre, tantôt on refuse toute admission nouvelle dans les rangs de la bourgeoisie ; tantôt on y introduit, peu de temps avant les élections, une foule de personnes qui n'y ont aucun droit.

«Tels sont les vices et les anomalies que présente le système municipal de l'Angleterre. N'est-il pas ridicule que les habitans les plus riches, les plus instruits et les plus considérés d'une ville, n'y jouissent point du droit de bourgeoisie ? Cela seul ne rendrait-il pas indispensable la réforme des corporations. M. Palgrave, défenseur zélé des anciennes institutions, avoue lui-même que, dans l'organisation municipale de l'Angleterre, il y a beaucoup de choses surannées; que des perfectionnemens graduels ont été négligés ; que les formes de la procédure et les réglemens de la police demandent à être améliorés ; que l'élection des magistrats municipaux doit appartenir aux membres de la commune ; mais que l'on ne doit accorder le droit de bourgeoisie qu'aux personnes qui justifient d'une longue résidence et de propriétés acquises. De leur côté, les organes du parti radical demandent : qu'à l'avenir tout propriétaire de maisons et tout locataire à 10 £ soient bourgeois, et que tout bourgeois soit éligible à toutes les places ; que les élections se renouvellent tous les ans par voie de scrutin ; que tous les employés des finances rendent leur compte et soient changés tous les ans ; que chaque fonctionnaire municipal ait des attributions spéciales ; que la qualité de maire disparaisse et s'efface ; et qu'enfin l'appel aux cours suprêmes de Westminster n'ait lieu que dans des cas très rares, afin sans doute de soustraire la commune au joug de la centralisation. Je suis loin d'accepter les bases étroites de M. Palgrave ; mais je ne pense pas avec les radicaux que tous les bourgeois doivent être indifféremment éligibles aux fonctions municipales, ni que les fonctionnaires doivent changer tous les ans, ni qu'un maire soit un magistrat inutile ; mais ce dont je suis convaincu, chose dont on s'occupe peu en Angleterre, c'est que l'on ne parviendra

jamais au but salutaire que se propose la réforme, si l'on veut tout régler par une seule loi générale, sans rien laisser aux intérêts locaux. Une ville comme Londres exige une organisation bien différente de celle d'un bourg-pourri. Liverpool et toutes les places maritimes demandent d'autres réglemens que les villes agricoles du centre. Faire peser sur toutes les municipalités de l'Angleterre un même niveau, y établir le principe de l'unité, ce serait méconnaître les élémens dont se compose la vie des peuples; ce serait étouffer la vie sociale dans son principe. » (1)

La constitution de l'église anglicane a dû nécessairement occuper M. Raumer. Au moment où il se trouvait en Angleterre, cette question était le sujet des controverses les plus vives, et venait d'être la cause de la dissolution d'un ministère.

« La réforme, qui, dans beaucoup de pays, renversa en même temps le pouvoir monarchique du pape et le pouvoir aristocratique des évêques, ne s'est point étendue en Angleterre jusque sur ces derniers. On regarda au contraire leur institution comme nécessaire et de droit divin : en conséquence il se forma une véritable église épiscopale, pendant que, dans d'autres pays, l'évêque ne jouit que d'un titre sans pouvoir. Le roi est le seul chef de l'Eglise : il convoque et dissout les synodes; il confirme les lois ecclésiastiques; il nomme les évêques, mais il ne peut gérer lui-même les affaires épiscopales. L'archevêque de Cantorbéry est primat d'Angleterre : il a 21 suffragans; l'archevêque d'York en a 4. Les évêques de Londres, de Durham et de Winchester ont le pas sur les autres; après eux l'âge seul donne la préséance.

« L'archevêque, indépendamment de sa propre paroisse est chargé de l'inspection de toutes les églises de son diocèse : il nomme les évêques, mais d'après l'ordre du roi; il reçoit les appels de plusieurs affaires ecclésiastiques, sacre les

(1) Nous exposerons dans un prochain article les modifications qui ont été apportées au système municipal de l'Angleterre, dans la session de 1835 36.

évêques, gère les affaires ecclésiastiques pendant la vacance des siéges, donne des dispenses en tout ce qui n'est point contraire au droit divin et civil, etc.

Les évêques sont placés, par rapport à la puissance temporelle, dans la même position que l'archevêque: ils ont leur tribunal et leur grand-vicaire, surtout pendant les séances du parlement. Ils mettent les ecclésiastiques dans la possession spirituelle et temporelle de leurs bénéfices, etc. Le doyen et le chapitre forment le conseil de l'évêque et l'assistent dans les affaires ecclésiastiques. Depuis Henri VIII, c'est le roi qui nomme le doyen. Le chapitre est nommé tantôt par le roi, tantôt par l'évêque; tantôt il a le droit de se compléter lui-même. L'archidiacre a une juridiction pour tout ou partie de la paroisse, immédiatement au-dessous de l'évêque. C'est ordinairement l'évêque qui le nomme, et il forme ensuite lui-même son tribunal ecclésiastique. Les doyens ou diacres ayant été supprimés, les pasteurs (*parsons*) en sont devenus d'autant plus importans, ainsi que les curés (*vicars*). Les *curates* forment la dernière classe de la hiérarchie ecclésiastique et n'ont aucun droit durable sur leurs places: ils sont à la merci des titulaires. En voici le motif.

« Un grand nombre d'églises ayant été à différentes époques *appropriées* à des couvens, à des fondations pieuses, etc., ces corporations se chargèrent d'y faire faire le service divin et en tirèrent tous les revenus; c'étaient elles qui devenaient proprement les *parsons* et qui ne faisaient que nommer des vicaires. Cette appropriation pouvait se terminer de différentes manières, soit par la nomination volontaire d'un pasteur indépendant, soit par la dissolution de la corporation à laquelle ces églises avaient été appropriées ou autrement. Lors de la suppression des couvens, tous ces droits furent acquis au roi ou à des personnes nommées par lui. De là vient que des laïques, des officiers de terre et de mer, se trouvent pourvus de bénéfices ecclésiastiques, et qu'ils en absorbent les produits aux dépens des membres réellement utiles.

« D'après les calculs de lord Althorp, les revenus de l'Eglise en Angleterre s'élevaient, pour les évêques, à 158,000 £; pour les doyens et chapitres, à 236,000 £, et, pour les bénéficiers, à 3,000,000 £, c'est-à-dire, en somme ronde, à un total de 3,500,000 £. Or, le nombre total des bénéfices étant de 11,500, le terme moyen du revenu de chaque bénéfice est de 260 £. Cependant il faut observer que les ecclésiastiques réellement résidant en Angleterre ne touchent, l'un portant l'autre, que 185 £, tandis que les Ecossais, dont l'Eglise est plus pauvre, jouissent d'un revenu de 275 £ chacun. Pour nous rapprocher davantage de la vérité, voyons quelle est à cet égard l'opinion des deux principales Revues. Le *Quarterly Review* dit: « Il y a 10,533 bénéfices en Angleterre, sur lesquels 4361 rapportent annuellement moins de 150 £; 1350 moins de 70 £; et il y en a même quelques-uns qui ne rapportent que 12 £; 4809 bénéfices *(livings)* sont tels, qu'aucun ecclésiastique ne peut y demeurer à cause du mauvais état du presbytère; enfin il y en a 2626 qui n'ont pas même d'habitation. De là, la nécessité de réunir plusieurs bénéfices en un seul. » L'*Edinburgh Review* dit: « Il y a en Angleterre 3000 bénéfices *(livings)*, qui rapportent annuellement moins de 100 £; 1970 de 70 £; 689 moins de 50 £; 248 moins de 40 £; 69 moins de 30 £, et lord Brougham a soutenu dernièrement au parlement qu'il y avait des bénéfices qui ne valaient que 5 à 8 £ par an. (1)

(1) Note du trad. Nous extrayons les chiffres suivans du rapport sur les revenus du clergé anglican, présenté le 16 juin 1835, à la Chambre des Communes. Ce document complétera les renseignemens fournis par l'auteur. « Sur soixante-six Rectories à sinécure, il en est soixante-deux qui donnent en somme un revenu brut de 465,550 fr., dont la moyenne est de 7,500 fr. Le revenu net est de 427,625 fr., et la moyenne 6,875 fr. On n'a pas de renseignemens sur les quatre autres. Les informations prises sur les archevêchés et les différens sièges épiscopaux, tant d'Angleterre que du Pays de Galles, font monter leur revenu brut à 4,540,775 fr., dont la moyenne est de 168,175 fr.; le revenu net est de 4,007,300 fr., et la moyenne de 148,400 fr.

évêques, gère les affaires ecclésiastiques pendant la vacance des sièges, donne des dispenses en tout ce qui n'est point contraire au droit divin et civil, etc.

Les évêques sont placés, par rapport à la puissance temporelle, dans la même position que l'archevêque : ils ont leur tribunal et leur grand-vicaire, surtout pendant les séances du parlement. Ils mettent les ecclésiastiques dans la possession spirituelle et temporelle de leurs bénéfices, etc. Le doyen et le chapitre forment le conseil de l'évêque et l'assistent dans les affaires ecclésiastiques. Depuis Henri VIII, c'est le roi qui nomme le doyen. Le chapitre est nommé tantôt par le roi, tantôt par l'évêque ; tantôt il a le droit de se compléter lui-même. L'archidiacre a une juridiction pour tout ou partie de la paroisse, immédiatement au-dessous de l'évêque. C'est ordinairement l'évêque qui le nomme, et il forme ensuite lui-même son tribunal ecclésiastique. Les doyens ou diacres ayant été supprimés, les pasteurs (*parsons*) en sont devenus d'autant plus importans, ainsi que les curés (*vicars*). Les *curates* forment la dernière classe de la hiérarchie ecclésiastique et n'ont aucun droit durable sur leurs places : ils sont à la merci des titulaires. En voici le motif.

« Un grand nombre d'églises ayant été à différentes époques *appropriées* à des couvens, à des fondations pieuses, etc., ces corporations se chargèrent d'y faire faire le service divin et en tirèrent tous les revenus ; c'étaient elles qui devenaient proprement les *parsons* et qui ne faisaient que nommer des vicaires. Cette appropriation pouvait se terminer de différentes manières, soit par la nomination volontaire d'un pasteur indépendant, soit par la dissolution de la corporation à laquelle ces églises avaient été appropriées ou autrement. Lors de la suppression des couvens, tous ces droits furent acquis au roi ou à des personnes nommées par lui. De là vient que des laïques, des officiers de terre et de mer, se trouvent pourvus de bénéfices ecclésiastiques, et qu'ils en absorbent les produits aux dépens des membres réellement utiles.

« D'après les calculs de lord Althorp, les revenus de l'Eglise en Angleterre s'élevaient, pour les évêques, à 158,000 £; pour les doyens et chapitres, à 236,000 £, et, pour les bénéficiers, à 3,000,000 £, c'est-à-dire, en somme ronde, à un total de 3,500,000 £. Or, le nombre total des bénéfices étant de 11,500, le terme moyen du revenu de chaque bénéfice est de 260 £. Cependant il faut observer que les ecclésiastiques réellement résidant en Angleterre ne touchent, l'un portant l'autre, que 185 £, tandis que les Ecossais, dont l'Eglise est plus pauvre, jouissent d'un revenu de 275 £ chacun. Pour nous rapprocher davantage de la vérité, voyons quelle est à cet égard l'opinion des deux principales Revues. Le *Quarterly Review* dit: « Il y a 10,533 bénéfices en Angleterre, sur lesquels 4361 rapportent annuellement moins de 150 £; 1350 moins de 70 £; et il y en a même quelques-uns qui ne rapportent que 12 £; 4809 bénéfices *(livings)* sont tels, qu'aucun ecclésiastique ne peut y demeurer à cause du mauvais état du presbytère; enfin il y en a 2626 qui n'ont pas même d'habitation. De là, la nécessité de réunir plusieurs bénéfices en un seul. » L'*Edinburgh Review* dit: « Il y a en Angleterre 3000 bénéfices *(livings)*, qui rapportent annuellement moins de 100 £; 1970 de 70 £; 689 moins de 50 £; 248 moins de 40 £; 69 moins de 30 £, et lord Brougham a soutenu dernièrement au parlement qu'il y avait des bénéfices qui ne valaient que 5 à 8 £ par an. (1)

(1) NOTE DU TRAD. Nous extrayons les chiffres suivans du rapport sur les revenus du clergé anglican, présenté le 16 juin 1835, à la Chambre des Communes. Ce document complétera les renseignemens fournis par l'auteur. « Sur soixante-six Rectories à sinécure, il en est soixante-deux qui donnent en somme un revenu brut de 465,550 fr., dont la moyenne est de 7,500 fr. Le revenu net est de 427,625 fr., et la moyenne 6,875 fr. On n'a pas de renseignemens sur les quatre autres. Les informations prises sur les archevêchés et les différens sièges épiscopaux, tant d'Angleterre que du Pays de Galles, font monter leur revenu brut à 4,540,775 fr., dont la moyenne est de 168,175 fr.; le revenu net est de 4,007,300 fr., et la moyenne de 148,400 fr.

« Rien n'est plus facile que de démontrer qu'un nouveau partage des produits des biens ecclésiastiques serait loin de remédier au mal que l'on a signalé : il suffit pour cela de remarquer que, sur le nombre total des bénéfices, il y en a 990 qui sont à la disposition du roi, 760 à celle des universités de Cambridge et d'Oxford, 2280 à celle des évêques et chapitres; et enfin 7400 auxquels nomment des patrons laïques. Or, en admettant que le roi abandonne tous ses droits et que les universités, les évêques et les chapitres soient forcés de se conformer aux dispositions d'une loi nouvelle, il restera toujours 7400 bénéfices, propriété particulière, à laquelle la loi ne saurait toucher. Et à ceci se rattache intimement la grande plaie de la pluralité des bénéfices : 4416 ecclésiastiques résident où

—Le revenu brut total des différentes cathédrales et églises collégiales d'Angleterre et du Pays de Galles, est de 7,106,025 fr.; leur revenu net est de 5,207,225 fr.—La somme brute des revenus particuliers affectés aux divers dignitaires et hauts fonctionnaires spirituels, attachés aux cathédrales et églises collégiales de l'Angleterre et du Pays de Galles, s'élève à 1,896,350 fr ; elle se réduit à un revenu net total de 1,661,625 fr. Le nombre des bénéfices, avec ou sans charge d'âmes, sur lesquels on a obtenu des renseignemens, est de 10,540. Ces bénéfices donnent en somme un revenu brut annuel de 79,980,625 fr., et une moyenne de 7,575 fr.; le revenu net est de 75,118,025 fr., et la moyenne de 7,125 fr. Le nombre total des bénéfices, avec ou sans charge d'âmes, tant en Angleterre que dans le Pays de Galles, y compris ceux sur lesquels on n'a pas encore de renseignemens et dont le nombre est d'environ vingt-quatre, mais non compris ceux qui sont annexés à d'autres charges, s'élève à 10,718, et donne un revenu brut de 81,278,975 fr.; le revenu net est de 76,386,275. Ils sont calculés l'un et l'autre sur la moyenne des sommes fournies par les bénéfices sur lesquels on a pu prendre des informations. Le nombre des curés employés par des bénéficiaires résidens, est de 1006, ils reçoivent un salaire total annuel de 2,176,875 fr. Ce qui fait, terme moyen, un revenu annuel de 2,150 fr. pour chaque curé. Quant au nombre de ceux qui sont au service des bénéficiaires non résidans, il est de 4,224 : ils reçoivent un salaire total de 8,440,500 fr., ce qui donne un salaire moyen individuel de 1,975 fr.

leur devoir l'exige; 6080 au contraire sont des *non-résidens;* 2100 jouissent de plusieurs bénéfices à-la-fois, et il leur suffit de passer un jour, tous les ans, dans leur cure, pour être consid :és comme résidens. L'archevêque de Cantorbery fit, en 1831, des propositions qui devaient parer à cet inconvénient. Il voulait rabaisser jusqu'à 700 le nombre des pluralités, établir des principes plus sévères contre la collation de plusieurs bénéfices au même individu, ne point réunir deux cures qui seraient à plus de 30 milles anglais (au lieu de 46) de distance l'une de l'autre, obliger chaque détenteur de plusieurs bénéfices à résider au moins six mois de l'année dans le plus considérable, etc. Ç'aurait été là sans contredit une amélioration; mais elle aurait encore laissé subsister bien des abus.

« Les évêques jouissent de peu de popularité, à cause de leur manière de voir aristocratique : il est rare d'ailleurs qu'on les choisisse dans les familles roturières. Il serait possible, d'après cela que, comme autrefois en France, le bas-clergé se séparât du haut clergé et se rapprochât des idées démocratiques. Mais la destruction de l'Eglise aurait le danger de donner trop de prépondérance aux sectes obscures, ennemies des arts et des sciences. Ces sectes montrent en général une opposition violente et haineuse; mais la manière dont on les a traitées peut leur servir d'excuse. Ainsi, dans l'année 1831 encore, leurs mariages étaient considérés comme illégitimes, et leurs enfans comme des bâtards, tandis qu'eux-mêmes étaient incapables d'hériter. Jusqu'à la douzième année du règne de Georges III, tout prêtre catholique en Irlande, qui célébrait un mariage mixte, encourait la peine de mort! Depuis, cette peine a été réduite à une amende de 500 £.

« Mais la mauvaise répartition des revenus de l'Eglise entre ses membres n'est pas encore le défaut principal que présente la constitution actuelle du clergé : c'est surtout le mode vicieux suivi pour prélever l'impôt, et les lois onéreuses qui protègent les intérêts du clergé contre les propriétés soumises

à la dîme. D'abord, la prescription ne court point contre l'Eglise. Elle peut poursuivre toutes ses prétentions, tant que l'on ne parvient point à prouver que le droit qu'elle réclame était aboli dès l'an 1180, de sorte que tout objet sujet à la dîme, quoiqu'il n'en ait jamais été payé depuis des siècles, est toujours sous le coup des prétentions qui peuvent s'élever, tandis que tout arrangement sur le mode et la quotité du paiement devient nul dès que l'ecclésiastique déclare qu'il ne veut point s'y tenir. Ainsi, dans plusieurs provinces d'Angleterre, les agneaux étaient de temps immémorial estimés à 10 pence par tête. Un ecclésiastique exigea en dernier lieu, sous le prétexte qu'on avait adopté une nouvelle manière de les engraisser, qu'on les estimât à l'avenir à 1 £ 7 sh. 6 d., ce qui lui procura par an un bénéfice de 200 £. Un fermier voulait conduire au marché une vache avec son veau; le percepteur de la dîme s'y opposa et exigea que le fermier attendît que le veau eût atteint l'âge nécessaire pour être soumis à la dîme et pour pouvoir vivre sans sa mère. Un autre percepteur refusa de recevoir chaque jour la dixième partie du lait, il voulait qu'on lui donnât tous les dix jours le lait de toutes les vaches. Quant aux œufs, il fallait tenir un compte exact de tous ceux qui avaient été pondus et du nombre de poulets couvés. Il y eut un grand procès pour savoir comment il fallait calculer la dîme sur cinq choux et trois pieds de céleri. Un autre procès pour une valeur de 6 £ entraîna 180 £ de frais. La dîme étant prise sur le montant brut du revenu, et le revenu étant ensuite sujet à tant d'autres paiemens, tels que la taxe des pauvres, il est arrivé que, sur un revenu net de 100 £, la dîme s'est élevée à 80 £. En général, la dîme s'est immensément accrue par le perfectionnement de la culture, sans que pour cela on ait créé un plus grand nombre de bénéfices là où ils pouvaient être nécessaires; sans qu'on ait mieux réparti les recettes et les dépenses, sans que l'on ait fondé des écoles et sans que l'on soit revenu aux anciens et vrais principes de la dîme. Il est souvent arrivé que,

dans le cours d'une seule vie, la dîme brute a triplé, tandis que cet accroissement ne profitait en rien à l'Église. A cela il faut ajouter que les lois sur les céréales ont encore augmenté la valeur des dîmes. Dans un district où les dîmes rapportaient 6000 £, plusieurs individus n'ayant rien de commun avec l'Église, se partageaient 5900 £. Le recteur absent recevait 1000 £, et le *curate* chargé des fonctions ecclésiastiques 100 £. Et ce sont de tels abus auxquels bien des gens craignent de toucher! Le comte de Carnarvon a dit que, si l'on voulait forcer tous les bénéficiers à résider, on ruinerait le corps utile des *curates*. Quelle confusion d'idées! Pourquoi donc payer si chèrement l'absent, et avec tant d'économie le prêtre chargé du poids des travaux? Pourquoi ne pas changer l'un ou l'autre en véritable pasteur des âmes? »

M. Raumer examine ensuite la situation de l'église en Irlande, question qui est devenue si embarrassante et si difficile à résoudre pour l'Angleterre.

« L'Irlande demeura catholique et royaliste, en partie parce que l'Angleterre, qu'elle haïssait, était protestante et républicaine. Ce fut pour cela que Cromwell la maltraita, et que les biens ecclésiastiques et privés furent confisqués d'une façon illégale. Charles II ne fit rien pour réparer ces injustices, et la victoire de Guillaume III, si avantageuse à la liberté de l'Europe entière, riva les chaînes de l'Irlande catholique et tory. La lutte dura un siècle; l'Angleterre n'accorda que lentement et à regret ce qui était naturel et juste, et chaque mesure de ce genre fut considérée comme une funeste innovation qui devait amener la ruine de l'état, de l'église et de la religion.

« Dans l'origine, toutes les dîmes appartenaient à l'église catholique; si elle les perdit, ce ne fut pas parce que la masse des habitans devint protestante et en disposa, mais parce que certains protestans furent vainqueurs, et que ces protestans, tant ecclésiastiques que laïques, se partagèrent les dîmes entre eux. Les habitans qui étaient restés catholiques furent

privés des moyens de soutenir *leur église,* et furent obligés de payer les dîmes à un petit nombre d'entre eux qui s'étaient faits protestans, et à quelques protestans étrangers venus dans le pays. Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire, c'est qu'à la répugnance qu'avaient naturellement les catholiques à payer les dîmes aux protestans, se joignaient les défauts réels de cette nature de contributions. D'après la lettre de la loi, toutes les impositions doivent être égales, et donner lieu aux mêmes obligations; mais, dans ce cas, l'exécution littérale de la loi produit une grande injustice. Le fardeau de la dîme, levé sur le produit brut, devient d'autant plus insupportable, que celui qui reçoit en tire toujours plus de profit, sans prendre aucune part aux dépenses et aux frais.

« En Irlande, ce n'est pas le propriétaire qui paie la dîme; ce n'est pas même le fermier, c'est une foule de petits sous-fermiers. Il s'ensuit que la part que chacun a à payer est si petite, que les formalités du paiement et le contrôle occasionnent aussi au débiteur plus de dépense que le montant de la dîme. Supposons une dîme du montant de 1 shilling 8 pence (2 fr.). Pour cela, le débiteur est obligé de conduire six fois par an son troupeau au lieu de révision, ce qui, indépendamment de la perte du temps et de la fatigue, lui coute chaque fois 2 shillings 6 pence (3 fr.) de frais pour honoraires. D'apres cela, la dîme serait donc un impôt qui coûterait au contribuable quatorze fois autant qu'il rapporte à celui qui le perçoit. D'un autre côté, il ne faut pas croire que la perception en soit facile. Aussitôt qu'un percepteur se présente, accompagné d'agens de police et de soldats, pour réclamer des dîmes arriérées, tous les troupeaux disparaissent. S'il est assez heureux pour s'emparer d'une vache, personne n'enchérit, et elle lui est adjugée à lui-même. Mais alors il ne trouve nulle part de fourrages à acheter, personne ne veut recevoir une pareille vache dans son étable, personne ne la lui achète. Se décide-t-il à l'embarquer pour l'Angleterre, il trouve en y arrivant tout le monde averti; nul ne veut d'une

vache saisie pour le paiement de la dîme. Si le clergé préfère les voies judiciaires, les poursuites lui coûtent dix fois plus que les sommes qui lui sont dues, et en définitive les débiteurs sont hors d'état de les payer. L'amour et l'attachement se changent en haine; la haine et la misère entraînent au crime; les relations naturelles et bienveillantes entre le pasteur et son troupeau deviennent impossibles. Dans une seule année, on a rendu trente mille jugemens en fait de dîme, dont le produit total a été de 2923 £. Il y avait 4684 individus ayant moins d'un shilling à payer par tête, et le montant des arrérages qu'ils devaient était de 115 £ environ (2880 fr.).

« Eh ! à quoi servent toutes ces violences, toutes ces confiscations? L'église anglicane a-t-elle réellement besoin de ce qu'elle exige avec tant de cruauté? A sa mort, l'archevêque de Dublin laissa 150,000 £ (3,750,000 fr.) de biens meubles; celui de Tuam, 250,000 £ (6,250,000 fr.); et celui de Cashel, 400,000 £ (10,000,000 fr.). A l'aide des contributions prélevées sur les catholiques, on construit de vastes églises protestantes à l'usage de huit à dix paroissiens, tandis que la population catholique n'a pas même une pauvre chapelle. Les revenus de l'église protestante en Irlande s'élèvent à 800,000 £ (20,000,000 de fr.), dont 130,000 £ pour les évêques, 600,000 £ pour 1400 bénéfices et 23,000 pour les chapelles. Il y a en Irlande vingt-deux évêques pour 1,000,000 de protestans, tandis qu'en Angleterre, on en compte 26 pour 8,000,000 d'habitans !

« Cependant l'Irlande n'est pas un pays stationnaire, comme plusieurs personnes affectent de le croire. Malgré l'état d'ilotisme où l'on tient cette contrée, elle fait chaque jour de nouveaux progrès; ainsi la consommation du coton, qui en 1777, était de 429,000 livres, s'est élevée, en 1826, à 4,368,000 livres; celle de sucre qui était, en 1793, de 184,000 quintaux, s'est élevé en 1832, à 342,000 quintaux ; celle du thé, qui en 1777, était de 808,000 livres, est en 1830, de 3,887,000 livres; celle du charbon s'est élevée, depuis 1800,

de 364,000 à 950,000 tonneaux, et l'exportation de la toile de 36,000 à 51,000 yards. L'Irlande a, en outre, exporté, de 1807 à 1810 : 19,000 bœufs, 10,000 moutons et 9800 porcs; et de 1823 à 1826, 57,000 bœufs : 62,000 moutons et 73,000 porcs. Enfin, en 1810, elle a exporté 61,000 *quarters* de froment, et, en 1830, 528,000 *quarters*. Mais toute cette prospérité croissante ne profite en réalité qu'aux propriétaires et à l'Église, et nullement aux innombrables catholiques qui enchérissent les uns sur les autres, pour obtenir de modiques sous-fermes. Pendant que des troupeaux entiers sont expédiés pour l'Angleterre, que les magasins regorgent de blé, les pauvres Irlandais n'ont ni viande ni pain, et l'accroissement des richesses ne fait qu'offrir aux personnes opulentes un motif de plus pour quitter le pays et aller dépenser leur argent à Londres ou sur le continent. C'est donc la misère des basses classes, leur éducation négligée, l'indifférence pour toutes les institutions sociales, la haine pour les oppresseurs anciens et nouveaux, l'égoïsme et d'autres causes du même genre, qui ont amené les crimes effroyables, auxquels il était devenu nécessaire, en 1832, d'opposer une sévère répression. Dans la seule province de Lagenie (*Leinster*), il avait été commis, en un an, 163 assassinats, 387 vols, 1823 effractions et 194 incendies. »

Dans un prochain article nous examinerons avec M. Raumer le système judiciaire de la Grande-Bretagne, ainsi que les principales institutions qui ont servi ou arrêté le développement de sa richesse nationale.

(*Athenæum.*)

Beaux-Arts. — Industrie.

DE LA CONSTRUCTION DES OBÉLISQUES

EN ÉGYPTE ET DANS L'INDE.

De tous les monumens qui décorent l'antique patrie des Pharaons, il n'en est aucun qui excite plus d'intérêt que ces aiguilles de granit, énormes et légères à-la-fois, dont les capitales de l'Europe semblent se disputer aujourd'hui la coûteuse possession. Paris va bientôt voir s'élever le monolithe de Sésostris, au milieu de toutes ces lignes d'architecture corinthienne qui encadrent la place de la Révolution. Ce sera un beau souvenir de la conquête de l'Égypte, une époque mémorable pour l'art français; mais nous craignons fort que la saine archéologie et que la théorie de l'architecture antique ne profitent guère de cet embellissement pompeux; car, avant comme après leur déplacement, il sera toujours impossible de répondre à cette question : *Qu'est-ce qu'un obélisque?* Est-ce un simple ornement ou un emblème? Pline dit qu'ils portaient, gravés sur leur flanc, l'interprétation des lois de la nature et les résultats de la philosophie des Egyptiens. Ammien Marcellin suppose qu'ils étaient le symbole d'une idée religieuse profonde et métaphysique, qui n'admettait point de forme analogue à elle-même. Les recherches des archéologues modernes, les découvertes de Young et de Champollion, n'ont pas jeté plus de jour sur l'origine et là destination des obélisques.

En examinant avec soin le grand propylone de Luxor, les restes d'Héliopolis, et les deux aiguilles d'Alexandrie, on reconnaît que les obélisques ont toujours été destinés à être placés par paires, et en face du portique principal des palais ou des temples; parfois, comme à Carnak, on les dressait dans l'intérieur des édifices sacrés; dans les temples souterrains d'Ellora, on remarque même de petits obélisques encore debout. Le Musée de Londres et celui de Florence en renferment quatre de ce genre, qui ont été taillés dans des blocs de basalte ou de grès; mais les grands obélisques sont tous de granite rose extrait des carrières de Syène, qui en fournissaient aux besoins de toute l'Égypte. L'effet religieux et rêveur que produisaient ces monumens sur des intelligences courbées sous la théocratie isiaque, tient sans doute aux mystères les plus subtils du sentiment religieux et de l'architectonique sacrée : mystères que nous ne tenterons pas d'éclaircir. Toutefois, à nos yeux, il est certain qu'un obélisque de fortes dimensions est parfaitement calculé pour produire un effet réellement imposant. Il s'élève gracieusement de sa base, sur une ligne que nul contour ne vient briser; l'œil ne rencontre aucun obstacle quand il glisse le long de ces arêtes élancées, et l'absence de tout compartiment rappelle aussitôt l'unité de son ensemble. Rien de plus léger que l'aspect de ces monolithes; rien de plus élégant. Jetez les yeux sur la colonne d'Alexandrie; comparez ensuite ce fût massif qui s'élève péniblement sur son socle, et qu'un lourd chapiteau écrase, à ces cônes sveltes placés tout auprès, et que le peuple a surnommés *aiguilles de Cléopâtre;* rapprochez ces arêtes vives et qui fuient, en s'élevant, à ce galbe toujours uniforme de la colonne, et vous reconnaîtrez que les obélisques offrent seuls un coup-d'œil agréable lorsqu'ils sont isolés. La colonne, pour être dans une position convenable, a besoin de soutenir un entablement, de lourdes masses, de faire corps avec de grands édifices. Partout ailleurs elle est déplacée : aussi, je préfère mille fois, à ce lourd

monument si vanté de nos cokneys, les longues cheminées coniques de nos usines, qui s'élèvent dans les airs, et que des tourbillons capricieux de fumée couronnent sans cesse.

Il n'y a aujourd'hui à Alexandrie qu'un seul obélisque debout. Le grand ouvrage français, sur l'Égypte, lui assigne soixante-trois pieds (pieds de roi) d'élévation; le dé granitique qui supporte l'aiguille a six pieds six pouces de haut : c'est ce monument qui a été offert à la nation anglaise, mais non encore accepté. D'après un rapport présenté à la Chambre des Communes, en 1832, il pèse deux cent quatre-vingt-quatre tonneaux (568 milliers); mais cette aiguille de Cléopâtre, si fastueusement offerte, est en fort mauvais état. Deux de ses côtés ont été rongés par l'air humide de la mer, et tout le monument a été tellement maltraité par les années, que l'on doute qu'il vaille la peine d'être déplacé. Celui qui gît sur le sable porte toujours les éternelles légendes de Sésostris-le-Grand, le chéri des dieux, et ne se trouve pas dans un meilleur état de conservation que le précédent.

On se demande sans cesse, avec une curiosité toujours nouvelle, comment ces énormes blocs, formant des obélisques de soixante à soixante-dix pieds de haut, ont-ils été extraits des carrières et placés sur leur base? Comment ont-ils été transportés à de si grandes distances? Quelles sont les puissantes machines qui ont été employées pour les faire mouvoir? Cette incertitude cessera lorsque l'on apprendra que de pareils travaux sont exécutés, de nos jours, chez un peuple peu avancé dans les arts mécaniques, et qui, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, a beaucoup d'analogie avec les anciens Égyptiens. Sir John Herschell, dans son *Discours sur la philosophie naturelle,* en mentionnant les récits qu'a donnés le docteur Kennedy, sur l'érection d'un obélisque de granit, à Séringapatam, fournit à cet égard des renseignemens du plus haut intérêt : « Dans les carrieres de granit, près de Séringapatam, on détache, dit-il, d'énormes blocs par un procédé aussi simple qu'efficace. Les ouvriers s'appliquent à découvrir

d'abord une portion de rocher d'une étendue suffisante et située près du bord précédemment exploité; ils dénudent, avec le ciseau, la surface supérieure, et y tracent une ligne dans la direction projetée, le long de laquelle ils creusent une gouttière d'environ deux pouces de profondeur. Dans la fente même, et suivant toute sa longueur, on allume un feu vif, et on l'entretient jusqu'au moment où la gouttière est très fortement échauffée; alors, à un signal convenu, une double rangée d'hommes et de femmes, tenant chacun un vase d'eau froide, balaient vivement les cendres, et versent le liquide sur la pierre ardente; aussitôt le banc de granit éclate et se fend, en suivant une fracture rectiligne. On détache quelquefois, par ce moyen, des blocs de six pieds d'épaisseur et de quatre-vingts pieds de long (1). » Agatharchidès, dans sa *Description des mines d'or de l'Égypte*, fait remarquer que les ouvriers de son temps fendaient le roc *en brûlant du bois*, mais il n'entre dans aucun autre détail. Belzoni pensait que les Égyptiens détachaient leurs blocs par des procédés à-peu-près semblables à ceux de l'Inde actuelle. Il conclut de l'apparence des carrières d'Assouan, que les ouvriers commençaient par tracer un sillon profond dans le rocher granitique, et que l'on opérait ensuite, par quelque violente commotion, la fracture de la masse désignée. Ces rapprochemens sont curieux, et ne nous permettent pas de douter de l'analogie des moyens employés par les Égyptiens et les Hindous.

Il est probable qu'en Égypte, les obélisques, arrivés au but de leur voyage, étaient élevés sur leurs piédestaux cubiques, à l'aide de bancs ou de monticules de terre, analogues à ceux que l'on emploie encore aujourd'hui dans l'Inde. Les *Transactions philosophiques d'Edimbourg*, que nous avons déjà citées, renferment le Mémoire du docteur Kennedy, sur

(1) L'ancien pied de roi français surpasse le pied anglais de la valeur de *un onzième* de ce dernier ; en d'autres termes, onze pieds anglais valent douze pieds français, à une très légère fraction près.

les moyens employés par les Hindous de Séringapatam, pour tailler et dresser le grand obélisque, élevé en 1805, à la mémoire de Josiah Webbe. Cette entreprise fut exécutée exclusivement par des ouvriers et des artistes du pays; le dessin seul de l'obélisque fut fourni par un Européen. Le colonel Wilks, présent à toutes les opérations, en envoya le récit au docteur Kennedy. Nous allons en reproduire ici les passages les plus intéressans. « Le piédestal cubique de l'obélisque de Séringapatam a neuf pieds de haut et sept de large (mesures anglaises). La plinthe repose immédiatement sur le roc vif du sol, qui a été dégrossi et mis de niveau pour la recevoir. Le monolithe a six pieds de base, et soixante à soixante-dix pieds d'élévation; et pour adapter plus exactement la base de l'obélisque au piédestal, on exécuta, sur toute la surface supérieure de ce dernier, une entaille carrée de trois pouces de profondeur. Le premier bloc que les ouvriers hindous réussirent à détacher avait quatre-vingt-quatre pieds de long; mais, après avoir été traîné à quelque pas de la carrière, il fut endommagé par l'explosion d'une mine destinée à faire sauter une pierre qui barrait le passage. Cet accident fit rejeter le monolithe endommagé, et l'on se mit à en tailler un second. »

Nous avons déjà dit comment l'ouvrier hindou parvient à détacher ces masses. Cependant, si elles sont peu considérables, il se contente de creuser dans la ligne de séparation des trous à un pied et demi d'intervalle, dans lesquels il fait lentement pénétrer le ciseau à l'aide du maillet, en attaquant le rocher de gauche à droite et de droite à gauche, mais sans y mettre beaucoup de force. Après deux ou trois jours de cette succession de coups faibles, mais répétés, la séparation du bloc s'effectue ordinairement. La méthode de verser de l'eau froide sur la roche rougie, amène des fractures moins régulières. Comme le granit est fort dur, mais aussi très cassant, il était nécessaire de mettre les plus grandes précautions à remuer une si lourde masse. Le colonel Wilks n'a point rap-

porté les détails de cette opération, ni le temps que l'on prit pour l'accomplir. Il dit seulement que l'obélisque hindou fut traîné à l'aide de cordages par environ six cents travailleurs. Le colonel Wilks est entré dans de plus grands détails sur les moyens employés pour l'érection de l'obélisque de Séringapatam. Écoutons le récit qu'il en fait :

« Voici, dit-il, l'obélisque conduit sur le terrain, dans une position horizontale, la base correspondant exactement au piédestal qui doit la recevoir. La première opération consista à élever un mur très fort à l'extrémité de l'obélisque et perpendiculaire à sa longueur ; deux autres murs, moins résistans, partirent de celui-ci et encadrèrent le bloc jusqu'au piédestal. Au-devant du piédestal et sous la base de l'obélisque fut disposé un autre petit mur d'appui ; il ne s'agissait donc plus que d'élever lentement et également le sommet de l'aiguille : à cet effet, les Hindous placèrent sur l'encadrement formé par les murs une espèce de plate-forme très solide, surmontée d'une rangée de forts madriers. A côté de chaque madrier, se trouvaient des ouvriers armés de crics, qui donnèrent tous en même temps une impulsion ascensionnelle et égale aux madriers et par suite à la pointe et à la partie moyenne du bloc ; d'autres ouvriers étayaient sur-le-champ avec des poutres la masse qui s'élevait, en ayant soin que le poids fut réparti d'une manière uniforme, afin de prévenir les ruptures que la moindre inégalité dans l'aplomb eût pu produire sur une masse aussi pesante et aussi fragile. A mesure que la pointe de l'obélisque s'élevait, les ingénieurs faisaient remplir le vide et soutenir la masse en accumulant sous la plate-forme des terres fortement comprimées, en sorte que tout s'élevait à-la-fois avec le bloc : les madriers, les ouvriers et leurs crics. Par une disposition assez bien calculée, les ingénieurs hindous avaient eu soin de renforcer le mur construit à l'extrémité de l'aiguille et destiné à servir de contrefort à toute la pesée des terres et du bloc. Bientôt, par ces moyens, la masse atteignit un degré d'élévation qui fit porter

principalement le poids sur la base; on se contenta alors d'étayer le sommet par des arcs-boutans de bois. La dernière partie de cette opération fut de construire un échafaudage très solide qui, partant du piédestal, en embrassa les trois côtés et s'éleva à-peu-près à la hauteur totale de l'aiguille. De l'extrémité de cet échafaudage partirent des cordages très forts qui furent attachés au sommet de l'aiguille; l'effort des câbles, joint à l'action continue des cries, ne tarda pas à faire prendre à la masse une direction perpendiculaire, et alors l'obélisque dressé se logea solidement dans l'entaille du piédestal, qui la soutint.» Tels furent les procédés employés par les constructeurs et ingénieurs de l'Hindostan, pour l'érection de l'obélisque de Séringapatam. On voit qu'ils se réduisent à placer peu-à-peu le bloc granitique sur le plan incliné d'une petite montagne artificielle, dont on fait changer insensiblement la déclivité. Quoique ce moyen appartienne à l'enfance de l'art, la théorie en est cependant tout-à-fait rationnelle. Un trait rapporté par le colonel Wilks peint d'une manière frappante l'intelligence des ingenieurs hindous. Le colonel craignant que le succès de l'opération ne fut compromis par le défaut de niveau de la face du piédestal granitique, qui devait supporter le bloc, offrit aux ingenieurs du pays de leur prêter un niveau d'esprit-de-vin a bulle d'air. L'artiste hindou fut émerveillé à la vue de cette machine inconnue, mais il n'osa point s'y fier et s'en servir. Cependant, à la grande surprise du colonel anglais, celui-ci employa un moyen exactement pareil au procédé de notre niveau a bulle. Il fit verser doucement de l'eau sur la face polie du piédestal, et ayant remarqué une absence de niveau sur quelques points, il les fit user et polir, et n'eut de repos que lorsque la goutte de liquide resta parfaitement immobile, en quelque endroit qu'il la plaçât. Il faut convenir qu'un artiste d'Europe n'aurait pu mieux faire. Les ouvriers hindous donnerent le poli à leur obélisque en le frottant avec des planches garnies de poudre d'émeri de corindon, pierre précieuse commune dans l'Inde et qui rivalise avec le diamant

pour la dureté. Ces détails de construction chez les Hindous sont curieux à étudier. Ils donnent la clef des procédés qui durent être employés par les anciens Égyptiens; car, il paraît qu'eux, aussi, mirent en œuvre des moyens fort lents, et qui exigeaient un nombre considérable de bras.

Si, maintenant, nous examinons les obélisques sous le point de vue historique, il serait bien difficile de dire dans quel but ils ont été dressés. Tous ceux que l'on trouve en Égypte sont renversés, et ne portent que les noms, surnoms et titres de Rhamsès, toujours accompagnés de l'oie couronnée, et du disque du fils du soleil. Sur l'un de ceux que l'on voit à San (Tanès), on reconnaît distinctement, suivant M. Barton, le dessin du chameau qui se montre aussi, dit-on, sur l'obélisque de Luxor que l'on va dresser à Paris. L'obélisque d'Héliopolis est l'un des plus vénérables que possède encore l'antique terre de Mizraïm. Suivant M. Barton, il a soixante-et-un pieds de long. C'est surtout sur ce monument, dont les figures sont cependant inférieures à celles des aiguilles de Luxor, que l'on voit des dessins d'oiseaux, si parfaitement exécutés qu'il est très facile de retrouver leurs analogues parmi les espèces vivantes. « Je n'aurais point pensé, dit le naturaliste allemand Hasselquist, que l'histoire naturelle pût fournir de si grands secours à l'étude des monumens de l'antiquité. Un ornithologue exercé pourra dire sur-le-champ à quel genre appartiennent les oiseaux sculptés par les anciens Égyptiens. Ainsi, je reconnus le hibou ordinaire (*strix*), perché vers le haut de l'obélisque, ensuite une espèce d'étourneau, une oie (*anas*), et ce qui me parut le plus remarquable, la cigogne (*ardea ibis*), que j'eus d'autant moins de peine à reconnaître que je la voyais, devant moi, dans les plaines de l'Égypte, avec son cou élancé et sa queue traînante. » L'obélisque, situé près de Medin-el-Faïoum, a environ quarante-trois pieds de haut et se termine par un petit dôme ovale ; il est cruellement défiguré et sali par la fiente des oiseaux, qui depuis tant de siècles, se per-

chent sur son sommet. Près d'Azum, en Abyssimie, on voit un bel obélisque, encore debout, et haut de soixante pieds; d'après le voyageur Salt, il est couvert d'ornemens exécutés dans le style grec.

A l'exception des obélisques transportés à Rome, et de celui qui vient d'arriver à Paris, on ne trouve d'autre monument de cette espèce en Europe, qu'à Constantinople et à Arles, dans le midi de la France. L'histoire de l'obélisque d'Arles est fort singulière. On *trouva* ce monument, de sept pieds de diamètre à la base et de cinquante-deux pieds de haut, dans un jardin particulier, près du Rhône; il était presque complètement enfoui; sa pointe seule effleurait la terre. On pense que cet obélisque fut apporté d'Egypte, comme ceux de Rome, il y a deux mille ans, et qu'on l'*oublia*, près du Rhône, à l'endroit même où il avait été déposé. Charles IX rendit un édit pour le faire élever, mais l'obélisque ne sortit pas de son sépulcre. Enfin en 1676, la ville d'Arles, le dressa et le consacra à Louis XIV, dont les titres de gloire remplacent sur le piédestal ceux du grand Rhamsès. (1)

Il y a deux obélisques à Constantinople. Le monolithe de l'hippodrome de l'Almeidan, élevé par l'empereur Théodose, qui a environ soixante pieds de haut; il est certain que c'est un ouvrage de la décadence de l'art et même un pseudo-obélisque, puisqu'il est probable que l'empereur chrétien fit graver ses victoires sur ce monument qui fut apporté d'Egypte et

(1) Note du trad. D'après l'excellent ouvrage de M. Émilien Frossard sur les antiquités des environs de Nimes, cette version de l'auteur anglais serait tout-à-fait fausse. Nous transcrivons ici la remarque de M. Frossard. « C'est peut-être, dit-il, de tous les monolithes de granite, le seul qui n'ait reçu aucun signe hiéroglyphique sur ses faces, et dont le granit soit sorti des carrières de France. Il fut taillé dans une carrière de l'Estérel d'où l'on tira aussi des colonnes qui ornaient autrefois le théâtre d'Arles et peut-être celui d'Orange. » Le monolithe d'Arles est d'une couleur grisâtre: il a 47 pieds français de haut.

dont les faces étaient nues. L'autre aiguille, d'environ trente-cinq pieds de long, orne l'extrémité nord des jardins du sérail.

Rome est devenue la patrie adoptive des obélisques égyptiens. Il n'y en eut pas moins de douze, qui furent érigés par les empereurs à diverses époques, depuis le temps où Auguste commença à transporter ces blocs pour orner sa capitale, jusqu'au siècle de Constantin. Pendant le cours des longues calamités qui assaillirent la ville éternelle, ces obélisques furent défigurés, quelquefois mis en morceaux, et ceux qui existent encore portent la trace du feu et des dévastations des barbares. Sixte-Quint et Pie VI se signalèrent par leurs efforts heureux pour la restauration de ces beaux restes de l'art antique.

Le *Lateranense di san Giovanni Laterano*, qui fut élevé devant l'église de Latran, en 1588, par Sixte-Quint, est le plus grand obélisque de Rome. Malheureusement un piédestal beaucoup trop haut, et surchargé d'ornemens de mauvais goût, gâte l'effet de cette belle aiguille, qu'on a surmontée d'une croix gigantesque. C'est cependant le plus grand obélisque qui existe. Il a dix pieds six pouces de base, et sept pieds quatre pouces au sommet; la longueur du monolithe est de cent quatorze pieds sept pouces : mais son fâcheux piédestal et sa coiffure lui donnent une hauteur totale de cent soixante-trois pieds; on en calcule le poids à quatre cent cinq tonneaux. La face occidentale de cet obélisque est un peu arrondie en bosse. Il est de granit de Syène, d'un rose grisâtre, et couvert d'hiéroglyphes d'un fini admirable; toutes les faces en sont garnies. Ce fut Constantin, le père de Constance, qui, excité par ses courtisans à suivre l'exemple du grand Auguste, fit transporter ce bloc d'Héliopolis à Rome, dans un navire remorqué par trois cents rameurs. Cette masse arriva heureusement sur les bords du Tibre, et au moyen de « rouleaux, » ou « de chars très bas, » elle fut traînée par la porte d'Ostie jusqu'au grand Cirque. Voici le curieux tableau que nous a laissé Ammien Marcelin de l'érection de cet obélisque :

« Tout ce qui restait à faire, dit-il, c'était de le mettre debout, ce qu'on osait à peine se flatter d'accomplir. De grandes poutres de bois furent plantées perpendiculairement, et portées jusqu'à une dangereuse élévation ; on eût dit une forêt de machines. Des cordes longues et fortes furent attachées à cet ouvrage ; elles paraissaient comme un filet serré, voilant la voûte du ciel. A ces cordes, la masse, telle qu'une montagne, fut attachée, toute couverte de ses ornemens sculptés ; graduellement, elle s'éleva dans l'air, elle resta même suspendue pendant quelques instans, et, après avoir pivoté sur son axe, elle fut enfin placée sur le réceptacle qui l'attendait, par les efforts de plusieurs milliers d'hommes. » On a long-temps pensé que cet obélisque portait en caractères hiéroglyphiques l'inscription traduite en grec par un prêtre égyptien, nommé Hermapion : mais Champollion paraît avoir prouvé la fausseté de cette tradition. — Le second obélisque romain, pour la grandeur, est celui qui fut érigé par Caïus César ; le monolithe a été gauchement rogné : mais il a encore quatre-vingt-onze pieds, deux pouces, et ne porte pas d'hiéroglyphes. Ce fut le premier de ceux que Sixte-Quint fit transporter devant l'église Saint-Pierre. — L'obélisque Flaminien doit être mis en troisième ligne ; il fut placé par Auguste dans le grand Cirque ; il a huit pieds dix pouces de base, et environ quatre-vingt-cinq pieds de haut. — Le quatrième obélisque de Rome est celui qu'Auguste plaça en guise de gnomon de cadran solaire dans le Champ-de-Mars, et le consacra au soleil. Benoît XIV et Pie VI le relevèrent et le placèrent sur le mont Citorio ; il a cinq pieds quatre pouces de base, et soixante-dix-sept pieds de haut ; mais il a été brisé en quatre morceaux par une chute. C'est le plus gracieux des obélisques romains. L'inscription latine qu'il porte aujourd'hui, et qui est datée de 1782, réunit par le rapprochement le plus bizarre, les noms du roi Sésostris, d'Auguste César, de Benoît XIV et de Pie VI. — L'obélisque de Barberini n'est pas de l'époque de l'art le plus pur de l'Egypte. Il fut érigé par Pie VII,

en 1822, sur le mont Pincio, et Champollion y a lu les noms royaux d'Adrien, de son épouse Sabina, et d'Antinoüs. — L'obélisque Pamphilien n'est pas d'un meilleur style; un monstre couronné, Domitien, y a laissé son cartouche impérial. — L'obélisque de Minerve fut trouvé sous les ruines de l'Iséon, au Champ-de-Mars; il n'a que dix-huit pieds de haut, et appartient aussi à une époque de décadence. Voici au reste la liste complète des obélisques qui décorent aujourd'hui les principales places de Rome.

AUTEURS ET ÉPOQUES DE LA RESTAURATION.	EMPLACEMENT DES OBÉLISQUES.	HAUTEUR DES OBÉLISQUES.
SIXTE-QUINT 1586; transporté du Cirque par Fontana.	Vatican, devant Saint-Pierre sans hiéroglyphes.	144 pieds français. Le monolithe 91 pieds.
SIXTE-QUINT 1587, érigé par Fontana.	Devant Sainte-Marie Majeure, sans hiéroglyphes, en trois morceaux.	91 pieds. Le monolithe 52 pieds.
SIXTE-QUINT 1588, érigé par Fontana	Devant Saint-Jean de Latran, avec hiéroglyphes, en trois morceaux.	163 pieds. Le monolithe, 114 pieds.
SIXTE-QUINT 1589, érigé par Fontana.	Flaminio del popolo, avec hiéroglyphes, en trois morceaux.	127 pieds. Le monolithe 85 pieds.
INNOCENT X 1651, obélisque pamphilien.	Piazza Navona.	108 pieds. Le monolithe 59 pieds.
ALEXANDRE VII 1667, érigé par le Bernin.	Minerveo della Minerva, porté sur un éléphant.	43 pieds Le monolithe 18 pieds.
CLEMENT XI, 1711.	Devant le Panthéon.	51 pieds. Le monolithe 18 pieds.
PIE VI 1786, érigé par Antinori.	Quirinale di Monte Cavallo, sans hiéroglyphes, cassé en plusieurs endroits.	103 pieds. Le monolithe 51 pieds.
PIE VI 1789, érigé par Antinori.	Sallustiano della Trinita di Monte, avec hiéroglyphes.	208 pieds. Le monolithe 47 pieds.
PIE VI 1792, érigé par Antinori.	Campense di monte Citorio, avec hiéroglyphes.	121 pieds. Le monolithe 77 pieds.
PIE VII 1822, obélisque Barberini.	Monte Pincio, avec hiéroglyphes.	61 pieds. Le monolithe 33 pieds.
PROPRIÉTÉ PARTICULIÈRE, 1817.	Jardins de la Villa Mattei.	? — ? —

Célébrités Contemporaines.

N° II.

HENRY GRATTAN. (1)

L'Irlande a produit, dans toutes les sphères de la science, de la politique et de l'art, les hommes les plus singuliers des Trois Royaumes. On peut contester leur supériorité sous beaucoup de rapports : leur excentricité est évidente et sans égale ; leur bon sens même, quand, par hasard, cette qualité les distingue, est un bon sens original et bizarre. Voici une longue liste de caractères baroques, sans exemple et sans rivaux : *Swift, Curran, Grattan, Flood*, le philosophe

(1) Note du trad. Le nom de Grattan, membre du Parlement irlandais et de la Chambre des communes, nom peu connu de nos compatriotes, est une des célébrités les plus brillantes dont les annales parlementaires de nos voisins aient conservé le souvenir. Déjà nous avons signalé dans un article consacré au fils de Henry Grattan (*Thomas Colley Grattan*), romancier distingué, les principaux maîtres de l'école oratoire irlandaise, et spécialement Grattan. L'article que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs renferme nonseulement le développement des débats parlementaires de l'Irlande, de 1782 à 1800 ; mais plusieurs fragmens très curieux de l'éloquence animée et vive qui caractérise les hommes politiques de cette contrée. On y verra par quels degrés faciles à observer et à apprécier, l'esprit public de l'Irlande s'est élevé jusqu'à cet essai d'agitation permanente et de révolte organique, dont O'Connell a si habilement exploité les résultats et administré les intérêts ; on y verra

Berkeley, l'étrange et ravissant *Goldsmith*. Leur éloquence est toujours hors de la voie commune ; leur poésie en dehors de la décence ou de la mode ; leur politique même, cette science qui n'en est pas une, ce grave charlatanisme, suit une route que personne n'a frayée. Voyez, au moment où nous écrivons, O'Connell et ses amis !

Grattan est l'un des plus remarquables et des plus sages parmi ces hommes singuliers qui couronnent l'Irlande d'une célébrité peu vulgaire. Destiné à traverser l'époque historique où sa patrie, toujours orageuse, s'est trouvée en proie aux crises les plus terribles, il doit à cette circonstance une importance spéciale : sa vie s'est identifiée à celle de l'île qui l'a vu naître. Pendant ce laps de temps, si fertile en grandes agitations, de 1780 à 1820, son nom se retrouve à chaque page des annales irlandaises : aujourd'hui, on le propose encore pour modèle et pour type aux patriotes d'Erin. Elevé par son père pour la carrière parlementaire, sa destinée fut toujours enchaînée à celle de l'Irlande : il ne cessa pas de se regarder comme un homme public, appartenant à tous, jeté sur la scène, athlète prédestiné, mis en réserve pour combattre : le théâtre politique n'a jamais été absent de sa pensée. Il fut de ces hommes condamnés à n'avoir pas de vie privée ; et l'élévation du but exhaussait sa vanité jusqu'à l'orgueil.

aussi que l'attitude hostile de la Chambre des lords à propos du bill des corporations municipales de l'Irlande ; que la motion préparée par O'Connell pour la Réforme de cette Chambre ; et que les menaces des loges orangistes, ne sont que la conséquence de cette lutte terrible engagée en 1780 par Grattan au nom de l'Irlande contre l'Angleterre. L'histoire de la vie de Grattan est donc indispensable pour bien connaître le drame dont le parlement anglais est aujourd'hui le théâtre. Dans l'article intitulé : *Le Règne d'O'Connell*, nous avons dit quelle était la puissance du parti irlandais à la Chambre des communes. Nous consacrerons un prochain article à l'examen de la constitution des Loges Orangistes en Irlande et de leur influence politique. — Grattan est né, en 1751, à Dublin ; il est mort à Londres en 1820.

Quand son père lui fit quitter l'université de Dublin et l'envoya à Londres pour étudier les lois, sa seule admiration, son unique objet de méditation et d'imitation, fut lord Chatham, qui brillait alors de toute sa gloire. Il ne cessa pas d'étudier et d'observer cet orateur, et se demanda si un Chatham irlandais était impossible. On trouve la trace de cette admiration intense qui servit de boussole à sa jeunesse, dans le portrait qu'il a tracé du premier des deux Pitt. C'est à-la-fois l'échantillon curieux de l'éloquence spéciale que Grattan s'est créée et la preuve de son idolâtrie.

« Le ministre était seul. La dégénérescence moderne ne l'avait pas atteint. Une inflexibilité antique présidait à ce caractère, qui ne savait ni se modifier ni s'assouplir : cette intelligence auguste imposait à la majesté des rois. Pour épargner au trône l'humiliante éclipse que lui faisait subir l'intelligence, un de ses souverains conspira contre lui et se délivra d'une présence qui l'écrasait. Jamais vous ne le vîtes tomber au niveau vulgaire des grands, se perdre dans les arguties diplomatiques, dans les étroits systèmes d'une fausse politique, dans ces inutiles luttes que couronnent de pauvres victoires ministérielles. Ambitieux et insinuant, affable et inflexible, il n'avait qu'un objet, une idée : l'*Angleterre*. Il ne divisait pas les partis; il les accablait. Il n'achetait pas des voix; il forçait leur unanimité. L'étranger s'affaissait devant sa menace. D'une main il frappait à mort la maison de Bourbon; d'une autre, il faisait vibrer cette foudre terrible de la démocratie anglaise. Tout pliait. Non-seulement l'Angleterre et le temps présent, mais l'avenir et l'Europe devaient être modifiés par cette vaste et souveraine intelligence. Point de faiblesses domestiques; point d'obstacles nés des circonstances. Inaccessible aux influences extérieures, il marchait devant lui, comme le héros d'Homère, comme le demi-dieu de la fable : le monde n'avait rien qui pût atteindre et blesser cet homme extraordinaire, à l'abri des séductions, des craintes, des bassesses, des espérances, de tout ce qui fait de

notre vie chose vulgaire, fragile, mobile, sans importance, et sans à-plomb. Une époque dépravée s'étonna de cette nouveauté; toutes les classes, toutes les hiérarchies de la vénalité tremblèrent : quelquefois elles essayèrent de relever ses inconséquences et ses défaites; aussitôt le succès se chargea de répondre. Son éloquence fit époque : une éloquence inconnue, inimitable, familière et gigantesque : un tonnerre aujourd'hui, demain une harmonie. Une ardente et rapide succession d'éclairs vous faisait apercevoir le vrai, même quand vous ne pouviez l'atteindre. Ne lui demandez pas une correction constante et polie. Il avait ses taches, ses fautes, ses longueurs. Souvent il allanguissait tout exprès le pouvoir de son génie, lui tenant les rênes lâches et descendant à la portée commune; terrible encore dans ces momens de faiblesse apparente, comme le boulet, lorsqu'il ricoche et que l'on croit sa vigueur éteinte.

« Créateur, destructeur, réformateur, il avait reçu du ciel tout ce qu'il faut pour convoquer les hommes en groupe social, briser leurs liens ou réformer un monde. »

Voilà le modèle grandiose que Grattan se proposa; mais l'énergie individuelle de sa nature propre ne pouvait se plier à une imitation servile. Grattan en Irlande, Pitt et Chatham en Angleterre, Mirabeau en France, ne se ressemblent point. Les différences les plus sensibles séparent ces tribuns populaires. Quant à Grattan, il s'écarta de Chatham autant que l'Irlande s'isole de l'Angleterre. Un vaste et suprême bon sens, ennemi de la subtilité et de la métaphore, commandait à l'âme et à l'intelligence de Chatham : il était, avant tout, raisonnable. Grattan était spirituel. L'antithèse, l'éclat, la finesse, toutes les qualités brillantes remplaçaient chez Grattan une seule qualité supérieure. La saillie lui était familière; l'épigramme enflait ses voiles; la métaphore lui servait de levier. Ses plus merveilleux effets tenaient du théâtre. L'art était devenu sa seconde nature, et la simplicité lui manquait. On trouvait de l'épigramme dans sa logique et du

trait jusque dans sa politique. Cette qualité sémillante et trompeuse, que l'on nomme *esprit*, éclatait dans son discours et dans sa conduite : en général tous les Irlandais distingués croiraient n'arriver à rien sans l'abus de l'esprit, météore qui les guide et souvent les trompe. Moore est le plus spirituel de nos poètes ; Grattan, sentencieux et fleuri, vigoureux et étincelant n'accablait pas l'adversaire de raisons solides : il lançait les sarcasmes et les images comme autant de pointes aiguës. Il aiguillonnait ainsi le patriotisme découragé de ses compatriotes. La nationalité de ses défauts le servit : il rendit à l'Irlande le sentiment de l'individualité et de l'indépendance : il fut le Mirabeau de son pays!

Lorsqu'il entra, jeune, dans la carrière de la vie publique, le Parlement d'Irlande n'était qu'un bureau d'enregistrement pour les édits ministériels. Le monopole commercial appartenait à l'Angleterre : sans cesse restreint dans des limites plus étroites par la jalousie anglaise, il diminuait les ressources d'un pays toujours malheureux et paralysait son énergie. L'Irlande n'avait ni constitution, ni commerce : sa pauvreté se perpétuait avec sa dégradation. Pour faire couler du sang dans ces veines appauvries, Grattan prit le parti du commerce. Ses efforts furent heureux : ils annoncèrent ce que l'on pouvait tenter désormais en faveur d'une nation déshéritée depuis des siècles.

Bientôt l'Angleterre, privée de ses colonies américaines, tressaillit au faîte de sa grandeur. Cruellement punie de sa violence et de son despotisme, elle trembla pour elle-même. Le génie de la liberté s'élevait à l'horizon. Le temps était venu de secouer le joug : Grattan s'en aperçut. L'association volontaire des patriotes, précurseurs d'O'Connell, épouvanta les ministres. La parole mordante et audacieuse de Grattan vint secouer les passions. Fallait-il permettre à ce mouvement national de s'exhaler en vaines paroles? Grattan profita de son avantage : il employa toute son adresse et toute sa vigueur à concentrer les forces du parti patriote, à les diri-

ger. à les consolider, à les rendre utiles. Il réduisit d'abord ses réclamations à ce qu'elles avaient de positif et de matériellement desirable. Cette garantie première une fois donnée à l'Irlande, il exigea une garantie morale comme suite nécessaire et seul point d'appui qui pût soutenir l'autre et lui donner de la réalité. Il voulut qu'une déclaration des droits assurât les destinées futures du pays, non son existence actuelle, mais ses privilèges naturels et la justice des réclamations. C'était un pas immense. Neuf années avant que la voix de Mirabeau se fît entendre, le 19 avril 1780, Grattan s'écriait en plein parlement d'Irlande :

« Si j'ai desiré une convocation pour aujourd'hui, c'est que « j'ai voulu vous offrir l'occasion la plus solennelle de reconquérir vos droits ; arrachez au parlement anglais l'usurpation qu'il s'arroge : il ne peut faire des lois pour l'Irlande. « Que vos voix et vos mains unanimes s'élèvent contre ses « prétentions. Si j'avais vécu lorsque Guillaume nous enleva « nos fabriques de draps ou lorsque Georges Ier nous pro- « clama ses sujets, j'aurais saisi la première occasion favo- « rable d'inviter mon pays à secouer cette ignominie ; j'aurais « fait jurer à mes enfans d'acquitter cette dette contractée « par leur père. Depuis que j'existe, voici le premier moment « où cette réclamation peut avoir lieu sans danger pour « l'Irlande, sans aggravation probable de sa servitude. Je « demande donc la liberté, comme protection du commerce.

« En vain aurais-je obtenu le commerce si la liberté lui « manque : elle seule fait le commerce. Vous me parlez de « nécessités politiques. Mots de mauvais augure. C'est avec « cette parole fatale qu'on a perdu l'Amérique. Elle a coûté « des millions à l'Angleterre, des milliers d'hommes aux « colonies, qui ont été chercher la liberté à travers une mer « de sang.

« On nous fera des concessions, dit-on. A quoi servent des « concessions? à consacrer le droit. Quand ce droit est l'es- « clavage, la concession rive les chaînes. On les garde en

« réserve, ces chaînes; mais on les garde. Que le peuple illu-
« mine, que les courtisans remercient! Une société intelli-
« gente, libre, outragée, ne voit dans une concession qu'un
« outrage. Elle ne sait aucun gré de cette concession passa-
« gère, qui ne protège pas l'avenir et qui laisse tout dans
« le même état préalable. Rien n'est jugé : la question de-
« meure indécise.

« Que notre commerce soit donc libre, sous la charte de
« l'Irlande! S'il est libre sous la charte anglaise, demain peut
« détruire l'indépendance d'aujourd'hui. Le moment est
« venu, je le répète! voici l'heure! Si la nation, tout entière
« dans son angoisse, était tombée à genoux; qu'elle eût de-
« mandé à Dieu l'occasion de reconquérir ses droits perdus
« et de venger ses longues injures; jamais les plus ardentes
« prières; jamais la grâce suprême de Dieu n'auraient fait
« éclore une circonstance plus heureuse pour nous. »

Grattan ne réussit pas. Une majorité de trente-quatre voix repoussa sa proposition. Mais cette défaite était un triomphe. Ce qui avait eu force de loi redevenait question et problème. Les avocats s'armèrent en faveur de la couronne : mais les avocats déplaisaient à la masse : leurs argumens, tirés du greffe et des recueils d'arrêts, rendaient plus populaire encore la cause soutenue par Grattan. La constitution le condamnait; la loi était contre lui; le peuple était pour lui. L'esprit d'indépendance augmentait chaque jour. Bientôt l'orateur renouvela sa motion, qui contrariait les antécédens parlementaires. L'Irlande avait toujours été pays conquis : il fallut que Grattan s'entourât d'arguties et de sophismes : qu'il fît valoir un prétendu contrat des deux peuples signé sous Henri II, à une époque où personne ne soupçonnait l'importance que les Communes devaient acquérir un jour.

Grattan faisait arme de tout. On le vit appeler à son aide d'anciens actes politiques des puritains d'Angleterre qui, ardens à faire tomber la tête de Strafford, et ne voulant pas avouer leurs véritables motifs, prétendirent venger l'Irlande

et punir la mauvaise administration du vice-roi de ce pays. Certes les raisons de Grattan n'avaient rien d'admissible : dictées par les sentimens du plus noble patriotisme, mais fort mauvaises par elles-mêmes, elles n'étaient excusables que parce qu'elles combattaient l'iniquité. Il en déguisait la faiblesse à force de talent, d'éclat et de dextérité : tantôt entraînant l'auditeur dans l'impétueux ouragan de ses paroles magiques ; tantôt escamotant le raisonnement dans les subtilités. Mais qui ne sait ce que c'est que la politique ? La force et la ruse déguisées, tantôt au profit du peuple, tantôt au profit des rois. Grattan ne l'ignorait pas.

« Après tout, disait-il, quel est le droit de l'Angleterre ? « Une question de force, tout simplement. Swift l'a déjà dit : « c'est le droit du grenadier qui dépouille le soldat blessé, « étendu par terre. Mais ce blessé s'est relevé, il a repris « ses armes : il redemande ce qui lui appartient. Le peut- « il ? ici la question change d'aspect. Regardez, messieurs, « les difficultés vaincues et non les difficultés à vaincre. « Jetez les yeux derrière vous, non devant vous. L'*as-* « *sociation volontaire* existe. Vous avez une force im- « mense organisée : le cadre d'une force bien plus redou- « table est encore à vous. Depuis trois ans, le gouverne- « ment a retiré ses troupes ; c'est l'association qui défend son « pays, qui défend le gouvernement, qui se défend elle- « même. Elle a juré de maintenir la liberté de l'Irlande jus- « qu'à la dernière goutte de son sang. Voici les communes « d'Irlande debout ; vous êtes à leur tête. C'est un corps vaste « et homogène, puissant et varié, appartenant à des reli- « gions diverses, mais dont la foi politique est une. C'est plus « encore ; c'est la société en armes : c'est la propriété vigi- « lante. C'est l'âme du pays qui s'éveille et prend un corps.

« Dans l'été de 1780, l'association décide que la *Déclara-* « *tion de droits* sera faite. Dans l'été de 1781, elle apprend que « la flotte française fait voile vers les côtes d'Irlande ; son zèle « l'emporte : elle voit l'indépendance du pays attaquée. Les

« membres de l'association font taire leurs griefs; peut-être « même étouffent-ils l'instinct de leur propre conservation. Ils « forment leurs rangs, ils marchent, ils arrivent au château, « ils y pénètrent, ils s'avancent jusqu'au vice-roi. Là règne la « terreur. Tout le monde est hors de combat. Le courtisan « sagace a prévu le péril. Déjà il a abandonné son uniforme.

« Que la postérité admire et répète ceci! les délégués de « l'association irlandaise pénètrent dans le sanctuaire du « gouvernement dont ils se plaignent, montent les degrés, « sont reçus par le vice-roi, lui offrent leur vie et leur for-« tune. On les admire, on les accueille, on les loue, comme « si leur institution était anglaise, consacrée, établie, enra-« cinée dans la charte. Contraste digne d'un peintre! En voici « qui ont mis leur habit militaire à la réforme, détaché leurs « épaulettes, jeté leurs armes, rempli leurs poches de l'ar-« gent du public et opéré sans pudeur leur mouvement de « retraite : ce sont les Anglais oppresseurs, ce sont les gens de « cour : la nudité de la servitude leur reste seule. A côté d'eux, « voici l'Irlandais qui, s'armant de ses privilèges, s'empare « de ses armes, forme ses colonnes, discipline sa fougue, « réclame ses droits, offre au gouvernement le secours de son « bras; le voici, ce révolté, debout près du trône et prêt à le « défendre. Mourir côte à côte avec l'Angleterre, sa maî-« tresse, il le veut bien : mais que le titre de ses libertés soit « dans sa main mourante! »

La motion de Grattan fut encore *perdue*, comme on le dit en Angleterre; mais cette éloquence si active, si vivante, si rapide, avait fait son œuvre. Toute la nation était attentive. Quelques mois après, le ministère changea : le nouveau vice-roi, lord Portland déclara, dans un message adressé à la Chambre des communes irlandaises, « que le gouverne-« ment avait résolu de calmer par de nouvelles mesures aux-« quelles le parlement prendrait part, les sujets de méconten-« tement et de trouble qui s'étaient déjà révélés dans le « pays. » Un bill, rédigé par les ministres, donna force de

loi aux articles spéciaux proposés par le patriote Grattan. L'Irlande eut enfin sa législature indépendante. Triomphe complet! Avec quel tressaillement de joie et quelle exaltation Grattan accueillit son ouvrage! Voici de quelles paroles il le salua :

« Les hommes à qui je parle sont donc des hommes libres! « Des siècles, des siècles ont coulé et ne vous ont pas valu « ce grand nom. J'ai trouvé l'Irlande à genoux, j'ai veillé sur « elle avec une sollicitude incessante; je l'ai vue se soulever « doucement, péniblement et par degrés : outrages souf- « ferts, outrages ressentis; armes saisies, armes secouées; « la liberté naissante : j'ai tout vu! Génie de Swift! vous « l'emportez! l'Irlande est une nation! salut à elle! honneur « à elle! *esto perpetua !*

« Où est-elle, l'Irlande d'autrefois, la misérable colonie « qu'un gouverneur rançonnait et qui remerciait le gou- « verneur; qu'un roi opprimait et qui remerciait le roi? où « est-elle, la pauvre nation de sectaires fanatiques, vivant « dans les perplexités et les ambages d'une théologie sophis- « tique, bourrant ses lois de clauses de mort, et ne transmet- « tant à la postérité que l'insignifiance barbare de ses inutiles « fureurs? Où est-elle?

« Irlande, salue ton second baptême! Regardez le reste « de l'Europe; puis reportez vos regards sur vous-mêmes! « Soyez fiers! La Hollande vit sur ses souvenirs de « gloire; la Suède a perdu sa liberté; l'Angleterre, en es- « sayant d'asservir les colonies américaines, a souillé son « grand nom. Parmi toutes les nations d'Europe, j'en cherche « une qui commande l'admiration : je ne vois que vous! « Votre conduite dépasse les générations présentes, égale les « générations passées. Vous cherchez la liberté; mais vous la « cherchez dans la voie juste. La révolution de 1688 elle- « même fut ternie et mentit à son principe. Le grand libéra- « teur des anglais, Guillaume, dont les Irlandais seuls avaient « pris la défense, fut ingrat par politique. Forcé de consentir

« à votre oppression nationale et à votre néant commercial, il « oublia vos services. Pour vous seul, la liberté n'est pas « une contradiction : c'est une conséquence.

« Qu'on ne nous parle pas d'antécédens : les antécédens ne « sont rien; 1688 n'en a pas eu besoin. Ces mouvemens « qui changent la face du monde sortent des mains de « Dieu, pour réformer et corriger les antécédens mauvais. « Ils ne se moulent pas sur l'exemple du passé : ils de- « viennent exemple pour l'avenir. Le monde, qu'ils sau- « vent, s'étonne ; commence par douter; finit par adorer. « Que d'autres peuples se bercent dans les sophismes! « Nous avons fait notre cours de politique, nous, dans « les carrières d'un pouvoir oppresseur. La souffrance est « notre professeur : elle nous a enseigné le devoir des rois « et le droit des sujets. Que d'autres nations s'imaginent que « les citoyens sont faits pour le monarque; rois et parlemens « sont, à nos yeux, faits pour les citoyens. Chambre des « communes, telle honorable que vous la supposiez; Chambre « des lords, telle noble et telle éclatante qu'elle soit, ne « créent pas le pouvoir : elles le puisent tout fait. De session « en session, leur orbite périodique roule autour de la « nation, source de leur être ; et la majesté royale elle- « même, forcée d'accomplir sa course tributaire autour de « l'astre central, dont l'ardeur l'a créée, dont l'attraction la « soutient, s'incline respectueuse vers ce foyer originel, « sous peine de s'exiler du système.

« Les ministres nous croyaient vaincus : ils avaient acheté « les journaux, belle conquête; ils avaient payé quelques « faussaires de la vérité, bel achat ; nous étions des vision- « naires ; notre cause était chimérique. Nous retournâmes, « nous, pauvre minorité, dans nos forêts natales; là nous « attendîmes; là nous veillâmes ; là nous nous armâmes. « Aujourd'hui cette minorité, c'est l'Irlande!

« Vous dites qu'on a commis des violences et des excès. « Sans doute ; mais pesez l'immensité des moyens et la

« nouveauté de la situation. Les grands moteurs de la nature « n'agissent pas sans excès ; la mer a ses ravages que com- « pensent les immenses bénéfices qu'elle apporte.

« L'association irlandaise doit se dissoudre : il faut qu'elle « se retire et laisse la plage à sec. Nécessaire pour le mo- « ment ; fille du moment, elle marche avec lui ; elle doit « disparaître avec lui ; sur son tombeau, la gratitude de la « patrie inscrira cette épitaphe : — « Née dans un berceau « illégitime, justifiée par les circonstances, par les injures « que la patrie a souffertes, elle a terminé son œuvre, non sans « combat, non sans violence, non sans blesser la stricte jus- « tice. Mais, qui que vous soyez, si vous l'accusez dans son « tombeau, elle vous répondra : « L'Irlande me doit tout ce « que la loi et le temps lui avaient refusé. »

Tel fut le caractère impétueux et brillant que l'homme actif, éloquent et ardent, dont nous parlons, imprima aux débats des communes d'Irlande. La révolution irlandaise de 1782 est aujourd'hui fort oubliée : son mouvement est allé se perdre dans le grand cataclysme de la France en 1789. Et cependant les scènes de ce parlement de quelques années forcent l'historien de se rappeler les éclatans combats de Périclès et de Démosthène. Palais magique de la liberté irlandaise, structure splendide et fragile, que l'on vit surgir tout-à-coup à la voix de Grattan, qu'êtes-vous devenu ? Ce prodige était un rêve. Pour trace, il n'a laissé que la baguette de l'enchanteur, les vestiges de son éloquence. Merveilleux dans son apparition, le météore brilla et s'évanouit. Grattan, au lit de mort, s'écriait :

« Adieu, liberté de l'Irlande ! Je me suis penché sur ton « berceau ; j'ai suivi ton cercueil ! »

Bien jeune encore, Grattan s'était placé à la tête des hommes remarquables de son pays ; cependant les supériorités l'entouraient. Près de lui se groupent des noms historiques, auxquels il n'a manqué qu'une plus vaste arène. Grattan leur a rendu justice à tous. Voici quelques-uns de leurs

portraits, tracés par lui avec cette vigueur incisive qui le distingue :

« Laissez-moi, dit-il, soulever les pierres de ces tombes « amies ou ennemies, et converser avec ces honorables « morts. L'un, M. Malone, intelligence à part, si vaste et « si calme dans sa vieillesse, qu'un homme d'esprit le « comparait à l'océan en repos ; le second, lord Perry, « dont la calomnie a fait un martyr, mais dont la mort « n'a pas encore canonisé la vertu; esprit législatif, intel- « ligence d'une haute portée, personnellement inflexible « et inattaquable comme le diamant ; paisible et serein « comme Dieu. Je dois citer encore M. Burgh, homme « merveilleusement doué, qui combattit vaillamment pour la « liberté du commerce d'Irlande, et qui sacrifia toutes ses « chances d'avancement à sa conscience de citoyen. Il ferma « sur lui les portes de la faveur ; mais il s'ouvrit celles « d'une gloire pure. Daly, Forbes, Brownlow, Osborne, font « partie de cette pléiade irlandaise. Tous ils contribuèrent « à faire de l'Irlande un pays, du néant quelque chose. « N'oublions pas le duc de Charlemont, qui, à la flamme « sainte de la liberté, joignait le respect de l'ordre. Chez « lui s'unissaient les qualités de l'aristocratie et celles du « peuple; son exemple seul était civilisateur; l'ombre de « sa présence calmait la population irritée. Il sut ne pas « répandre une goutte de sang et prêter la main à une « grande révolution.

« Mais celui que je dois placer hors de ligne, c'est Flood, « mon rival, mon ennemi, comme on l'appelle. Si je man- « quais de justice envers sa tombe, je ne mériterais pas « le titre de son rival. Ses défauts, quels qu'ils fussent, « étaient balancés par une puissance redoutable. Faible dans « les occasions vulgaires, il s'élevait dans les grandes circon- « stances. Cette main, qui lançait la foudre comme Jupiter, « devenait inhabile à manier l'aiguille ou la navette. Il eut « tort de se transplanter dans le parlement d'Angleterre :

« oubliant qu'il avait cinquante ans et que le chêne antique « de la forêt ne doit pas quitter le sol natal. »

Ce dernier nom, Flood, occupe dans les annales confuses de la moderne Irlande un aussi grand espace que Grattan et O'Connell.

Flood était le rival jaloux de Grattan. La lutte acharnée des deux adversaires offrit un curieux spectacle. Doué d'une intelligence sagace, riche de souvenirs classiques et de pénétration; amoureux d'une dialectique sévère; n'atteignant la chaleur et même la déclamation que par artifice, Flood contrastait singulièrement avec l'imagination brillante et antithétique, avec l'éloquence d'orateur, avec les mouvemens de rhéteur, avec l'impétuosité étincelante qui distinguaient son rival. Dans ses plus beaux momens, Flood ressemblait à ces journées d'hiver, dont on avoue l'éclat et dont on redoute l'influence. Bientôt ces deux hommes, mus de la même ardeur patriotique, animés des mêmes sentimens, aspirant à la même gloire, luttèrent corps à corps. Dans l'esprit de Flood, homme politique très distingué, il y avait quelque chose d'envieux, d'étroit et de jaloux, qui ne pouvait s'accoutumer aux triomphes éblouissans de Grattan. A la première occasion qui s'offrit, il s'élança, pour arrêter dans sa course cette réputation qui l'offusquait, pour entraver l'essor d'un homme que l'Irlande adoptait trop exclusivement, selon lui.

« Grattan, dit-il au peuple, n'est qu'un patriote incomplet, « un sophiste qui vise au pouvoir, un orateur qui ne sait pas « comprendre les libertés du pays qu'il veut faire revivre. « Les priviléges réclamés par lui sont insuffisans; leur importance est nulle, à moins d'y joindre une autre sanction. « Ce n'est pas assez d'avoir un parlement qui nous appartienne; les communes anglaises, par un acte spécial, « doivent déclarer l'Angleterre inhabile à prendre part à la « législation de l'Irlande. »

Dans la situation respective des deux contrées, cette récla-

mation était sans but. Sous le rapport purement logique et légal, stricte et matériel, Flood avait raison sans doute; mais une telle demande ne pouvait qu'irriter, sans être obtenue : elle offrait une imprudence et un écueil. Grattan ne se contenta pas de la condamner : il vit dans cette proposition le desir de détruire sa popularité personnelle, de lui arracher les lauriers patriotiques qu'il avait si bien gagnés. La nation lui avait voté une pension de 1500 liv. sterl. Flood, dans son attaque, rappela cette récompense. Avec cette violence inique d'invectives que la passion politique explique et n'excuse pas, il désigna son adversaire comme « le « mendiant patriote, acheté à beaux deniers comptans par « le pays et revendant le pays à l'étranger, pour doubler la « somme. »

Alors se leva Grattan; terrible, ne ménageant contre celui qui l'avait provoqué ni le ridicule, ni la colère, livrant à la risée la physionomie sombre, le nez détruit, l'œil cave, la laideur repoussante de son antagoniste; couvrant l'expression de sa haine et de sa vindicte sous une phraséologie si brillante et si acérée, qu'il parvint à dissimuler l'odieuse iniquité des inculpations. Je doute qu'il y ait, dans les oraisons de Démosthène, rien de plus terrible et de plus poignant.

« Supposez, s'écria Grattan; supposez un homme qui, « après avoir voté l'esclavage de l'Amérique; après avoir en- « voyé dans nos malheureuses colonies quatre mille bouchers « irlandais (il avait le cœur de les nommer des *négociateurs* « *les armes à la main*), vînt aujourd'hui s'extasier sur la « conquête de la liberté américaine; supposez que cet « homme, la métaphore à la bouche et l'argent de la corrup- « tion dans la poche, la vie publique souillée d'improbités, « comme la vie privée de débauches, se donnât pour le « champion de notre indépendance; supposez qu'incapable « de résister à son penchant par le panégyrique de soi- « même, il nous fatiguât de ses propres éloges; je l'arrêterais « au milieu de son discours, et je lui dirais :

« Vous vous trompez, si vous croyez que votre capacité « intellectuelle égale votre capacité de vice. L'acrimonie « de vos discours ne pourrait avoir qu'une excuse : l'in- « tégrité. Vous ne l'avez pas. Après une opposition vio- « lente et indécente, pourquoi ce silence de sept années? « pourquoi ce silence, acheté par le ministère, succéda-t-il « tout-à-coup à vos déclamations ardentes? Alors vous ou- « bliâtes votre économie si vantée, vos lois projetées, vos ré- « clamations ébauchées. On ne vous vit plus à la Chambre des « communes. Qu'étiez-vous devenu, vous qui glissiez inaperçu « dans nos galeries, guettant le moment des votes, pour ne pas « voter? Quelquefois on vous découvrait comme une ombre, « aux bancs supérieurs ; oiseau de mauvais augure, à l'as- « pect sinistre, au cri funèbre, prêt à fondre sur le trésor « que le ministère avait en réserve pour vous! Vous l'atten- « diez et vous vous taisiez. Achat ou révolte, tel était votre « dilemme. Il s'agissait de vous vendre ou de vous insurger. « Vous fûtes vendu. Eternelle leçon pour les hommes de « duplicité et de ruse : on acheta votre silence, non vos « services; on vous donna de l'or et non la confiance. Vous « vous aperçûtes trop tard de votre humiliation. Vous vous « étiez déshonoré sans rien atteindre, si ce n'est quelque « argent. Il fallut changer de rôle. Le grand patriote nagea « entre deux eaux. Vous essayâtes l'intrigue avant l'incendie; « on vous vit rester en équilibre entre la liberté et le « pouvoir; ni l'un ni l'autre ne vous obtinrent, et vous fîtes « valoir comme un mérite l'impartialité de la trahison. Ingrat « envers le gouvernement, comme vous l'aviez été envers le « peuple; double déserteur et double traître, que venez-vous « chercher ici? que venez-vous nous parler de patriotisme? « Cet asile que vous demandez dans la révolte est le seul qui « reste à votre ambition mortifiée; et vous la parez d'héroïsme! « Vous nous apprenez que vos collègues ont ruiné la patrie; « pendant que, vous, coquettant avec le pouvoir, vous essayiez « tous les moyens de vous faire acheter plus cher. Voilà votre

« conduite. Tous vos concitoyens l'admirent. Négociant, pro-
« priétaire, prolétaire, chacun montre au doigt cet homme et
« lui dit : « Ce n'est pas un honnête homme ! »

Cette terrible philippique creusa un abîme entre les deux chefs de l'opposition irlandaise. Si leur inimitié ne se révéla plus par de grands éclats, la cicatrice ne se ferma qu'à leur mort.

L'Irlande avait conquis un parlement libre : elle n'avait pas encore conquis la liberté. Qu'est-ce que la liberté, sans l'art et la sagesse qui savent la mettre en œuvre ? Les plus grands bienfaits sont inutiles, privés de l'instrument qui les exploite. A voir l'Irlande s'emparer, joyeuse et étourdie, de sa conquête, vous eussiez dit non l'héritier qui reçoit sans étonnement la fortune qui lui était destinée, mais le sauvage qui saute de joie en se parant des habits européens. Il croit endosser la civilisation dont il n'a que la livrée. L'Irlande, comme la France, manquait des habitudes de la liberté. Son indépendance récente n'avait pas suivi la marche de son développement et de sa croissance sociale : ce n'était qu'une improvisation inattendue et soudaine, un jet puissant, imprévu et dangereux. Les législateurs irlandais prenaient pour une conquête définitive ce qui n'était qu'un instrument de conquête. Au lieu d'assurer le progrès de leur force nouvelle par une ferme et sage modération, les communes d'Irlande étaient aux aguets pour accomplir des envahissemens nouveaux. A peine émancipées, elles se posaient usurpatrices : elles prétendaient à toutes les libertés d'un commerce à part, et elles exigeaient que l'Angleterre, sans les faire participer à ses charges, les fît participer à ses propres bénéfices. Iniquité flagrante, qui devait rencontrer en Angleterre des résistances invincibles.

Cette absurde prétention ne fit qu'augmenter avec le temps. Les jalousies mutuelles s'envenimèrent. L'Irlande disait à l'Angleterre : « *Soyons associées et partageons les bénéfices.*
« — *Je le veux*, répondait l'Angleterre ; *mais partagez mes*

« *charges.* — *Nous nous y refusons*, répliquait le patriote « de 1782 ; *autant vaudrait renoncer à notre constitution* « *d'Irlande* ! »

Des sophismes servaient de canevas à l'éloquence de Grattan : qui s'étonnerait qu'elle ait été plus ardente que raisonnable, plus séduisante et plus impétueuse que vraie ! Créer deux parlemens dont l'action simultanée gouvernât deux contrées voisines, naturellement unies par leur proximité insulaire ; donner deux têtes à un même corps ; instituer deux parlemens indépendans l'un de l'autre et soumettre un empire indivis à une administration bicéphale : c'était une anomalie sans exemple et sans possibilité d'avenir. Bientôt une nouvelle collision prouva l'absurdité du plan de Grattan et la folie de prétendre faire agir régulièrement cette machine à deux ressorts contradictoires.

Lorsqu'il fut question de nommer le prince de Galles régent, la Chambre des communes d'Angleterre lui conféra des pouvoirs limités ; la Chambre des communes d'Irlande voulut lui accorder des pouvoirs sans limites. Une adresse, rédigée par cette dernière et envoyée au prince, l'invita à s'investir de tous les priviléges de la royauté. Le lord lieutenant la considéra comme une atteinte portée au parlement d'Angleterre et refusa de la présenter. Cette perpétuelle contradiction compromettait tous les mouvemens des deux royaumes, et bientôt l'indispensable nécessité de l'union législative fut évidente pour le ministère. Grattan s'était trompé en essayant de donner la vie et le mouvement à cette double âme d'un seul empire. Il se trompa encore lorsque, employant des généralités spécieuses, il s'éleva contre le système des dîmes et représenta le clergé protestant, comme dévorant la substance du peuple catholique. Homme d'honneur cependant, lorsqu'il vit des désordres sérieux s'élever à propos de ces dîmes ; il arrêta de sa propre main le torrent des concessions qu'on voulait faire, et déclara qu'il ne céderait pas à la révolte ce que l'on aurait pu donner à la raison.

Citons toutefois l'admirable éloquence qu'il dépensa à ce propos :

« Non-seulement, disait-il, la nature des choses, mais celle « de la religion chrétienne repousse la dîme. Si les apôtres « eussent dit aux juifs : *Donnez-nous le dixième de vos ri-* « *chesses* : une génération, même moins perverse, ne se fût « pas convertie à leur voix. Les apôtres, c'étaient des hom- « mes inspirés, humbles, pauvres, marchant pieds nus, « allant frapper à la porte de chaque citoyen et lui apporter « la vie de l'âme. Leur simplicité prévalut contre les poten- « tats. Sur les ruines de l'orgueil barbare et du luxe pon- « tifical, ils firent triompher la majesté nue et vierge de la « religion chrétienne. Leurs successeurs détruisirent leur « œuvre. Ce ne furent plus des pasteurs, mais des satrapes. « Leur troupeau les trouva tyranniques ; leur clergé impé- « rieux ; leur souverain, abject ; Dieu les trouva hypocrites. « L'autel sur lequel ils se dressèrent fut le marche-pied du « trône. Un tel pouvoir mourut de pléthore. Il achevait son « suicide, lorsqu'un pauvre réformateur, l'Évangile à la « main, rappela l'Eglise à ses principes. Ce que Luther a « fait pour les protestans, la philosophie moderne vient « de l'accomplir pour les catholiques. Le clergé a gagné en « piété ce qu'il a perdu en puissance. Même dans les régions « de sa domination la plus impérieuse, il se compose d'une « classe d'hommes inoffensive, de mœurs douces et amènes, « dont la moralité est éclairée par la science et s'exalte par « la religion. Tels sont, en Irlande même, la plupart des « prêtres de nos paroisses, et quelques chefs de l'É- « glise romaine ; l'ecclésiastique qui se trouve à la tête de « nos affaires religieuses, fermier d'un revenu considéra- « ble, pourrait imaginer, mais à tort, qu'il en est le posses- « seur : distributeur des biens qu'il doit partager entre tous « les malheureux, grand aumônier de la Providence ; il se « distingue aussi par l'aménité de ses mœurs.

« Vous laisserez-vous jeter hors de la droite route par

« l'orgueil, la superstition et le préjugé? Attaquerez-vous « Dieu et serez-vous impie en prétendant que l'exaction est « de droit divin ; le parlement, en affirmant que le droit de « réparer une offense lui est dénié ; la nature humaine, en « supposant que la réparation d'un tort est pour elle une in- « jure ; la propriété irlandaise, en la présentant comme « l'inflexible bourreau de la population laborieuse? Argu- « mens dictés par la calomnie, dictés par la cruauté! Vous « ne croirez pas davantage à ces mots que l'on a fait entrer de « force dans le discours du trône : l'*Église est en péril ;* comme « si la suppression d'un abus devait mettre l'Église en péril ; « comme si les temps du fanatisme triomphant étaient revenus : « comme si le Sot et le Tartufe pouvaient encore nous atte- « ler à leur char. Le parlement n'est pas un tartufe, il méprise « la superstition ; son œuvre est une œuvre d'union, non de « division, de charité non d'émeute. Répandre parmi les « hommes la confiance et l'amour fraternel ; voilà son œuvre : « l'esprit de famille est le véritable esprit d'un gouvernement « stable. Qu'on lise l'Écriture, et l'on y trouvera : Puissans, « étendez vos ailes et couvrez le peuple tout entier.

« Quel que soit le passé, réparez les torts du passé. Je vous « y invite, et je n'ai pas besoin de vous citer l'exemple des « autres peuples. Je vous offre en exemple à vous-mêmes : « soyez les objets de votre propre émulation. Vous rappelez- « vous ces nuits où vous donnâtes à votre pays la liberté du « commerce ; où de vos propres mains vous ouvrîtes vos « ports, où, pour lui créer une constitution, vous brisâtes « les chaînes d'un siècle? L'Angleterre pâlissait devant vous, « et votre île rayonnait de joie : elle s'élevait, resplendissante, « du lit des mers et se rapprochait de l'astre du jour, source « de liberté et de vie. En fait d'arts qui charment la vie civi- « lisée, d'inventions qui accroissent sa richesse, de manu- « factures qui multiplient ses ressources, d'autres nations « vous laisseront long-temps derrière elles. Protégez les pre- « miers pas d'un peuple qui se développe ; veillez sur la ma-

« turité progressive et sur l'ardente lutte de ses forces qui se « déploient au milieu des obstacles; pétrissez de vos mains, « inspirez, exaltez, affermissez, cette nation jeune : Voilà « vos barbares vertus; barbares si l'on veut ! Remerciez « Dieu de la part qu'il vous a faite.

« Si je vous parle ainsi, c'est que j'ai profondément étudié « votre caractère : tous les ressorts de vos âmes me sont « connus. Je livre ma motion, non-seulement à cette équité « froide que vous honorez, mais à ces germes de feu que vo« tre sein renferme : c'est leur explosion terrible en face de « l'iniquité qui, trahissant vos natures généreuses, a rejeté « dans la dégradation et l'impuissance, les agens du pou« voir. Je ne vous ai pas apporté la froide et algébrique « série des mesures que je vous propose : je vous découvre, « Irlandais, les blessures vivantes et saignantes du pays ! « vous les montrer suffit. Prenez pitié de ce peuple, allége « par vous de ses fers! Un tel spectacle, je le sais, fera « vibrer l'ardente susceptibilité qui est en vous et qui vous « fait législateurs. »

Toute la passion de l'Irlande respire chez ce spirituel et puissant orateur. Il saisit le cœur de l'Irlandais dans les serres de son éloquence et l'entraîne après lui. Le pays entier marcha dans le sillon tracé par Grattan; la grande conspiration des Irlandais unis (en 1790) fut l'œuvre de sa voix. D'une part, fureur impuissante; d'une autre, lutte acharnée contre un esclave dont la révolte met en danger les jours du maître : le spectacle est affreux. Comment juger un tel différend?

On a vu l'Irlande imprudente, à peine lancée sur la voie de la liberté, prétendre à l'envahissement du commerce anglais, puis une vaste conspiration menacer le trône britannique. Quel rôle jouera Grattan dans cette circonstance? On lui reproche d'avoir été l'instigateur et le conseiller secret de ces trames funestes. Hélas! il était Irlandais; voilà son crime, c'était là le préjugé, la folle espérance, la brillante erreur de

toutes les intelligences et de toutes les âmes que le sort de l'Irlande attristait! spectacle douloureux! luttes inégales! combat désespéré dont le dénoûment était prévu! Triste assaut de deux athlètes, dont l'un, renversé par son adversaire, se débattant sous une main puissante, redoublait de fureur inutile et de courage perdu, à mesure que sa défaite devenait plus complète et son adversaire plus inexorable!

En 1797, Grattan, qui voyait sa patrie marcher entre la rébellion et l'anéantissement; portant sur l'état des choses le même jugement que nous venons d'exprimer, se retira des affaires. En 1800, le bourg de Wicklow l'elut membre du parlement Il annonça hautement l'intention de repousser de toute sa force la réunion des deux pays, que les ministres se proposaient d'accomplir. M. Corry, garde-des-sceaux pour l'Irlande, espéra faire sa cour en attaquant l'ennemi des ministres : c'était une occasion brillante offerte à son talent. Il choisit Grattan pour adversaire et espéra l'écraser : mais Grattan le réduisit en poussière.

« Le gentilhomme a-t-il fini (s'écria-t-il)? a-t-il fini? chacun des mots qu'il a prononcés viole les privilèges de la « Chambre. Je ne l'ai pas rappelé à l'ordre. Pourquoi? J'excuse une incapacité profonde. Laisserai-je passer sous le « silence du mépris, comme à l'ordinaire, tout ce qui tombe « des levres de l'honorable orateur? Non! cette puérilité qui « le distingue est un outrage pour vous. Je suis *un traître*, « dit-il, et la *clémence de la loi me ménage*. Pourquoi ne pas « m'appeler traître simplement? Il ne l'ose! le lâche lève le « bras pour frapper, mais il ne sait pas frapper! Je ne l'appellerai pas misérable : il est conseiller de la cour; ce mot « ne serait pas parlementaire. Je ne l'apellerai pas sot : il « est chancelier de l'Echiquier.

« J'ai, dit-il, déserté une profession, où la fortune et la « considération sont les récompenses du talent et du travail. « Ou je me trompe, ou c'est à la même profession que l'honorable orateur demandait naguère cette considération, cette

« fortune! Il l'a désertée, non pour défendre son pays comme « moi, mais pour les professions plus nobles de parasite et « de complaisant. L'antichambre d'un grand seigneur est « moins fatigante que le travail du barreau, et la médiocrité « de l'homme politique gagne plus à vendre ses amis que la « médiocrité d'homme d'état à vendre ses cliens.

« Que les avocats m'accusent et me calomnient s'ils le « veulent, j'ai assez fait pour mon pays. Je ne crains aucune « attaque ; qu'ils cherchent des prétextes pour m'appeler « traître et déserteur : ils ne trouveront pas de raisons pour « m'appeler homme vendu.

« En 1782, au moment de l'émancipation irlandaise, je « pris une part majeure dans la formation de cette constitu- « tion que l'on veut détruire aujourd'hui. Cette constitution « est ma fille ; cette constitution fait ma gloire. Ma santé fût- « elle plus faible encore et plus chancelante, j'emploierais « mes derniers efforts à protester contre l'union de l'Irlande « et de l'Angleterre : union mortelle! On vous a dit qu'après « avoir soufflé la flamme, je m'étais sauvé ; puis que j'étais re- « venu pour la rallumer ensuite. Mensonge! Quand je quittai « le royaume, la guerre civile n'avait pas éclaté ; quand je « revins, prendre parti était impossible. Ici, le camp des « rebelles, là le camp des ministres, traîtres plus coupables « que les révoltés. La constitution n'avait plus de sanctuaire. « L'insurgé doit s'attendre à la mort, j'en conviens ; et j'ai « vu les échafauds se dresser, mais sur les échafauds il man- « quait un homme : c'est l'honorable orateur qui vient de « parler. Deux fractions frénétiques attaquaient la constitu- « tion irlandaise. L'honorable gentilhomme appartenait à « l'une des deux fractions, et méritait la mort. Je ne pou- « vais me joindre aux rebelles, ni me joindre au gouver- « nement ; devenir bourreau, ni devenir incendiaire ; égor- « ger judiciairement, ni assassiner illégalement. Je m'é- « loignai d'un drame dont je ne pouvais être acteur sans « remords, ni spectateur indifférent sans danger. Des hom-

« mes estimables pensent autrement que moi, je le sais. Je « respecte leur opinion; je garde la mienne. Je pense que « la haute trahison du ministre contre le peuple est plus « criminelle que la révolte du peuple contre le ministre.

« Me voici de retour, non comme vous l'a dit l'honorable « orateur pour susciter des orages nouveaux, mais pour « payer à ma patrie une honorable dette de reconnaissance : « elle a couronné mes services d'une récompense dont je « suis fier, et qui, je dois le dire, ne dépasse pas mes tra- « vaux et mes efforts. Me voici de retour, pour protéger la « constitution que j'ai créée et que l'honorable gentil- « homme, aidé de quelques malheureux, prétend égorger! « Ils sont corrompus; ils sont séditieux. Aujourd'hui même « ils conspirent. Ils m'ont calomnié. Qu'ils m'accusent; me « voici prêt. Que le procès commence! je brave leur attaque; « l'honorable gentilhomme, je le défie; toute sa phalange, « je la défie. Que les ennemis paraissent; mais, j'en préviens « les ministres je ne ferai pas de quartier : je n'en accepte- « rai pas. Me voici donc. Les derniers débris d'une consti- « tution épuisée, je les apporte, dans cette salle, au secours « des libertés de l'Irlande. »

Certes, si les anciens nous avaient légué un discours de ce genre, il ferait l'admiration des professeurs, et serait traduit par leurs élèves dans toutes les langues d'Europe. Le malheur de cette éloquence redoutable est d'avoir retenti dans un coin obscur d'un petit royaume européen. M. Corry s'aperçut un peu tard que le navire sur lequel il avait jeté son grappin d'abordage était un brûlot dangereux pour qui l'attaquait. Un duel, entre M. Corry et Grattan, fut la suite de cette double provocation oratoire. Deux fois les combattans firent feu l'un sur l'autre, sans se toucher; le shériff arriva sur le terrain et les sépara. Dès-lors on vit ce que c'était que de s'attaquer à Grattan. Lord Castlereagh lui-même refusa constamment de continuer les attaques de M. Corry.

La mesure de l'Union, mesure triste et indispensable,

dont tant d'évènemens avaient prouvé la nécessité, s'exécuta sous le feu croisé des patriotes irlandais et malgré l'opposition la plus violente. Telle était la ferveur de l'enthousiasme national, qu'un homme favorable à cette mesure aurait été lapidé dans les rues. Les hommes les plus fidèles au gouvernement la frappaient d'anathème. Tous pleuraient d'avance la mort de la patrie. Mais Pitt l'avait résolu : son énergie inflexible brava tous les obstacles. Il ne recula pas; il ne plia pas: il poursuivit son œuvre d'organisation et de consolidation au milieu des cris des patriotes d'Irlande, dont la fidélité désespérée s'attachait à une indépendance impossible, avec l'étreinte furieuse de l'agonie. Rien de plus profondément douloureux que les derniers regards dont Grattan suivait le fantôme lointain de la constitution mourante. Il embrassait encore ce cadavre, comme une mère désespérée presse sur son sein les débris mortels de son fils, qu'elle espère rappeler à la vie.

« Non, disait encore Grattan le 25 mai 1800, je ne tiens pas « l'Irlande pour morte. Elle est évanouie; mais elle respire. « La voici dans la tombe, sans mouvement et sans souffle! « Mais sur ses lèvres, sur ses joues rougissantes, la vie se « trahit encore : c'est l'héroïne endormie, qui n'appartient « pas à la mort et que la vie ne peut réclamer. Non, je ne « quitterai pas le navire tant que deux de ses planches « tiendront la mer! Je serai fidèle aux diverses fortunes de « mon pays, fidèle à son élévation, fidèle à sa chute! »

Une nouvelle carrière s'ouvrit à Grattan. L'union fut définitivement établie. Il entra au parlement d'Angleterre comme représentant le bourg de Malton. Il devint un nouvel homme. Au lieu de vouloir détruire ce qui était accompli, acceptant noblement la chose jugée, il devint Anglais des trois royaumes. Sans abjurer ses anciennes opinions, il sentit que, pour se faire écouter à côté des Fox et des Shéridan, il fallait s'élever à des pensées générales, être homme d'état, embrasser d'un coup-d'œil les intérêts de l'empire britan-

niques, l'intérêt des Trois Royaumes, et non une de ses subdivisions. Au milieu des communes anglaises, son triomphe fut d'autant plus brillant que sa position était défavorable. L'originalité de sa manière devait blesser; son dialecte déplaisait. Les talens les plus populaires l'environnaient. Il n'avait ni le bon sens sterling de Windham, ni la faculté d'exposition lucide et victorieuse de Pitt, ni la richesse philosophique de Burke, ni l'invention épigrammatique de Shéridan, ni la mâle vigueur de Fox. L'Irlandais Flood avait manqué son effet. Grattan, doué d'une éloquence passionnée, effrayait la sobriété de l'imagination anglaise. Il sut triompher de tous les périls, en parlant rarement, en choisissant ses occasions, et en adaptant la nature de son éloquence au tempérament de ses auditeurs.

Le premier jour où il fut admis à la Chambre des communes, on le vit se placer modestement sur un des bancs les plus reculés de l'opposition. Fox, qui se connaissait en hommes, alla vers lui et le prit par la main, en disant : « Le Démosthène de l'Irlande doit occuper une autre place. » Grattan justifia cette prophétie du chef populaire. Plus tard Curran expliqua le succès de son compatriote par un mot très spirituel : « Il a gardé, disait-il, sa massue irlandaise; mais « il a eu soin d'en raboter les nœuds. »

L'impartialité nouvelle de Grattan lui fit perdre quelques partisans dans son pays; elle lui valut l'estime des gens de bien. Tout en prenant la défense des catholiques opprimés, il se rangea du côté des hommes politiques qui voulaient arrêter l'insurrection. La situation critique de l'Angleterre, engagée dans une lutte à mort contre la France, l'épouvantait. L'Irlande était le seul point vulnérable des Iles-Britanniques : Grattan le sentit; il répudia ses lauriers et ses brandons d'agitateur. L'homme politique s'éleva au-dessus de l'homme de parti, le patriote britannique, au-dessus de l'Irlandais courroucé.

Fidèle toutefois à ses principes, il demanda, en 1807, l'é-

mancipation des catholiques, provoquée auparavant par Fox. A ce sujet, il rappela si heureusement, si noblement, avec tant de force, les qualités du grand homme, dont l'Angleterre pleurait le souvenir, que toute la chambre d'un mouvement spontané se leva pour rendre un double hommage à l'orateur qui prononçait le panégyrique, et à l'ombre majestueuse qui en était l'objet. « L'Irlande, s'écria-t-il, conser-
« vera la mémoire reconnaissante des services que ce grand
« homme lui a rendus ; elle pleure aujourd'hui la perte qu'elle
« a faite; elle se penche avec douleur sur sa tombe. Nous
« aimons à fixer notre pensée sur toutes ses grandes qualités
« disparues; sur son intégrité, ses intentions droites, la con-
« viction et l'empire de son éloquence, la bienveillante indul-
« gence de sa pensée et la grandeur négligée de son génie! »
A ces derniers mots qui peignaient si bien la facilité de caractère et la noblesse un peu sauvage de l'homme qui avait laissé un puissant souvenir au milieu du parlement, un cri d'admiration électrique parcourut tous les points de la salle.

Mais pour gagner du terrain en Angleterre, il en perdait dans l'opinion irlandaise. L'hostilité était irremédiable et profonde. On ne pouvait plaire à la masse irlandaise, qu'en isolant ses intérêts, et les opposant à ceux de la masse britannique. Confondre ce double mouvement, c'était blesser toutes les partialités, toutes les folies, toutes les fureurs nationales. Membre influent du parlement de Westminster, Grattan vit sa popularité d'Irlande subir une rapide décroissance. Déjà le météore d'O'Connell se levait à l'horizon; la nouvelle prospérité de l'Irlande, ou plutôt son réveil inattendu du sein de la léthargie qui l'avait accablée, encourageait l'insurrection. De 1807 à 1815, la conduite politique de Grattan fut anglaise. Elle parut une apostasie aux yeux de sa patrie frémissante.

Enfin en 1815, les catholiques l'abandonnèrent et confièrent leur défense à sir Henri Parnell. La violence, même sans espoir de succès, plaît aux partis extrêmes. Telle fut bientôt

l'exaspération populaire, que dans l'élection générale de 1818, à Dublin, la populace s'ameuta contre lui. On venait d'élire ce vieillard vénérable qui, selon l'usage, placé sur un fauteuil et soutenu par des mains amies, traversait la ville en triomphe. Les furieux résolurent de l'arrêter sur le pont de Carlisle, par où la procession devait passer, et de le précipiter dans le Liffey. Mais leur rage éclata avant le moment fixé par les conjurés. Une pierre lancée par un des membres du groupe vociférateur vint frapper Grattan et le blesser au visage. Il se leva, ramassa la pierre, et bravant cette populace effrénée, il rejeta avec mépris au milieu d'elle la pierre dont on l'avait blessé. Il fut ensuite admirable de calme et de gravité lorsqu'il répondit aux diverses députations qui lui furent adressées à ce sujet. Ses réponses prouvèrent que, pour se justifier, il ne croyait pas avoir besoin d'accuser sa patrie. « Quelques individus, dit-il ; — un mouvement subit et inex- « plicable ; — l'insanité d'une minute ; — tout si l'on veut, rien « si l'on veut ; voilà les causes de la violence dont vous vous « plaignez. Elle ne mérite pas votre attention : amis, électeurs, « je n'ai rien à vous dire. Je reçois avec honneur les expres- « sions de votre amitié ; je m'efforcerai sans cesse de la mé- « riter. »

Ainsi Grattan avait conquis toutes les habitudes parlementaires de son pays nouveau. Ses vrais compatriotes ne lui pardonnèrent pas ce qu'ils nommaient sa défection. En 1819, il remit sur le tapis la question catholique et ne perdit sa motion que de deux voix. Les évènemens mûrissaient ; tout était prêt pour que l'indépendance des catholiques d'Irlande couronnât enfin les tentatives multipliées et les longues espérances de Grattan. Il s'agissait de porter le dernier coup. Ses infirmités devenaient chaque jour plus graves et plus menaçantes ; ses amis voulaient le retenir en Irlande. Ils savaient qu'un dernier déploiement de son énergie suffirait pour entraîner sa mort. Mais sa résolution était inébranlable. Il partit pour Londres. A peine arrivé, il expira.

L'état reconnaissant se chargea du soin de ses funérailles, et le pied de son cercueil, déposé à Westminster, touche à la tête du cercueil de Fox. Si Grattan avait désigné lui-même le lieu de sa sépulture, certes il n'aurait pas fait d'autre choix. On vit ses adversaires politiques suivre son convoi, les yeux mouillés de larmes.

On a pu apprécier, d'après les nombreux extraits de ses discours, que nous avons reproduits, le caractère spécial de son éloquence. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une éloquence toute nerveuse, redoutable surtout dans l'attaque, écrasante dans l'invective, terrible par ses défauts, comme par ses qualités, peu propre à la discussion lumineuse et au détail des affaires; à-la-fois épigrammatique et ardente, à la manière de Tacite. Son élan, quand un adversaire digne de lui le provoquait, ressemblait à celui de la panthère qui bondit et tombe sur sa proie. Malheureux d'être né dans un pays dont la situation était fausse et la délivrance impossible; suspendu entre ses devoirs d'Anglais et son irritation irlandaise; exposé par la nature de son esprit et par sa naissance à toutes les splendides hallucinations qui font tant de mal aux peuples; comme homme d'état pratique, il se trouve rejeté bien au-dessous de sa position d'homme de parti et de son talent d'orateur. Si sa chimère s'était réalisée, l'Irlande serait devenue le point central des Trois Royaumes : chose impossible. Mais ses nobles efforts, quoique dirigés vers un but fantastique, ont servi les intérêts réels du genre humain : ainsi les expériences des alchimistes ont concouru au progrès de la science réelle. Les catholiques ont retrouvé leurs droits. Chaque jour, les points les plus obscurs de la politique s'éclaircissent, et les paroles prononcées par Grattan se représentent à nous comme des prophéties. C'était lui qui disait, en 1812 : « Il n'y a plus en Europe que deux puissances : l'*Angleterre* « et la *France*; entre elles roulent aujourd'hui les destinées « du monde. Le temps n'est plus, où une civilisation fraction- « naire semait sur le continent une foule de petits états qui se

« balançaient mutuellement. L'Angleterre et la France exis-
« tent seules, deux reines rivales. Il faut qu'elles se parta-
« gent le pouvoir, ou qu'elles se le disputent. »

(*Dublin's University Magazine.*)

Voyages.

VOYAGE DE LIMA A PARA

PAR LES ANDES, LES MISSIONS

ET LA RIVIERE DES AMAZONES.

Le voyage dont nous allons reproduire les principaux faits a été entrepris en 1834, par le capitaine Smyth, de la marine royale de Sa Majesté Britannique. Les explorations du capitaine avaient pour but, comme on le verra dans le cours de son récit, de chercher une voie de communication entre la mer du Sud et l'Océan atlantique, à l'aide des fleuves considérables qui sillonnent le continent de l'Amérique méridionale : entreprise immense qui n'a pas demandé moins de onze mois pour être accomplie. Une distance de plus de 30,000 milles en ligne droite sépare Lima de Para; distance qui à cause de la sinuosité des fleuves et des accidens de terrain, peut être évaluée au double. Il fallait franchir les Cordillières des Andes, le territoire des Missions, les immenses *Pampas del Sacramento,* puis reconnaître les rivières qui se jettent dans le Maragnon (Rivière des Amazones), et suivre ensuite le cours sinueux de ce fleuve jusqu'à son embouchure. Le voyage du capitaine Smyth n'a pas complètement résolu la question; mais les pays si divers et si peu connus qu'il a parcourus, et les descriptions qu'il leur consacre, donnent un grand intérêt à sa narration.

Au mois de juin 1834, j'arrivai, dit-il, à Callao sur le *Samarang,* vaisseau de la marine royale commandé par le capitaine Paget. Callao est à une faible distance de Lima; et les lettres de recommandation que j'avais pour cette capitale, me mirent bientôt en rapport avec ses habitans les plus recommandables. Le consul-général, M. Wilson, me présenta à un riche négociant anglais, M. John Thomas, qui m'invita à faire avec lui un petit voyage à Lunos, pour visiter les ruines de l'ancienne ville de Pachacamac, située dans une vallée fertile et pittoresque. Ce fut à cette occasion que M. Thomas me fit part, pour la première fois, de l'idée de pénétrer dans l'intérieur du pays, et d'avancer jusqu'à Mayro, où, d'après tous les rapports, devait se trouver une rivière grande et navigable, appelée la Pachitea, qui communiquant avec l'Ucayali, ouvrait une route directe par le fleuve des Amazones avec l'Océan atlantique. M. Thomas s'étendit longuement sur l'avantage qu'il y aurait à acquérir une connaissance parfaite du cours de cette rivière, qui promettait d'offrir un débouché commode pour les nombreuses productions du pays. A l'appui de ce qu'il disait, il me remit un numéro du *Mercurio Peruano,* journal rédigé par le père Plaza, dans lequel se trouvait le passage suivant :

« Ayant vécu trente-deux ans dans ces forêts, je sais, par expérience, combien leur situation est supérieure à celles du Maragnon; elles sont plus saines et moins exposées aux fièvres intermittentes et aux dysenteries qui, à différentes époques, ont fait périr tant de monde sur les bords de ce fleuve. Le terrain est excellent; il produit la yuca, le plantanier, la canne à sucre, le riz, etc. L'Ucayali abonde en poissons de qualités diverses, sans compter la tortue et le *manati,* et l'on trouve dans les bois une infinité d'oiseaux et d'animaux qui servent à la nourriture de l'homme. Les trois entrées de ce district sont : l'une par Huanuco et le port de Mayro, la seconde par Tarma et la rivière de Chanchamayo et la troisième par la Jauja et Andamarca,

en prenant la direction de Pangoa. C'est par là que pendant sept ans la mission a reçu toutes ses provisions. J'ai examiné tout ce qu'il y avait de remarquable depuis Sarayacu, qui est à quinze journées du Maragnon, en remontant ce fleuve; de là je suis parvenu en vingt jours, jusqu'à la rivière de Pachitea. Celle-ci est fort commode pour la navigation, puisqu'en huit jours seulement des canots peuvent être amenés de son embouchure au port de Mayro, et que, de là par terre, on peut se rendre en deux jours à l'ancienne ville de Pozuzu et en trois jours de plus à la ville d'Huanuco. Le principal obstacle qui s'oppose à la navigation de cette rivière, c'est que ses deux rives sont habitées par les sauvages Cashibos, qui sont cannibales et qui ne vivent en bonne amitié avec aucun de leurs voisins. Il serait facile néanmoins d'écarter cette difficulté et de faire servir cette importante rivière à l'exportation des produits de ces contrées. »

Je consultai M. Wilson et je le trouvai tout disposé à m'aider dans une entreprise qu'il se flattait devoir être utile au pays qu'il habitait, et, par suite, aux négocians anglais. Il me promit d'user de son influence auprès du gouvernement péruvien et de me faire faire la connaissance de quelques habitans de Lima qui seraient en état de me donner d'utiles renseignemens. Dans le nombre se trouvaient surtout le docteur Manuel Valdizan et don José Manuel Villaran, curé de Panao. Voici une note que le premier me remit à ce sujet.

« L'exploration de l'Ucayali, par la route de Mayro et de la Pachitea, est sans contredit une entreprise d'un haut intérêt pour l'humanité. Les missionnaires qui se sont occupés de la propagation de la foi parmi les naturels du pays ont éprouvé de grands obstacles; il n'y a pas même de sentiers à mulets de Pozuzu à Mayro; on n'a pas jeté de pont sur la rivière de Huancabamba qui est entre Pozuzu et Mayro; enfin, cette dernière ville n'est protégée par aucune citadelle. Le gouvernement espagnol envoya bien l'ordre de faire disparaître ces obstacles; mais la protection du vice-roi ayant

été retirée aux missionnaires, qui perdirent en même temps l'assistance et le crédit du père Sobreviela, leur directeur, et du père Girbal, rien ne s'accomplit, et les habitans de l'immense territoire de la Montana furent abandonnés à l'ignorance et à la barbarie. Ni la visite faite en 1783, par ordre du gouvernement et par des personnes parties de Huanuco, Panao, Chaglia, Mugua et Pozuzu, ni le célèbre traité conclu par le père Sobreviela avec les habitans de Panao, pour percer une route de Pozuzu à Mayro, n'eurent de résultat. La garnison destinée à occuper la forteresse de Mayro se retira à Huanuco, emportant avec elle ses quatre pièces de campagne et ses bagages. La crainte d'une attaque de la part des sauvages fut cause de l'abandon de l'entreprise, dont le but n'était rien moins que de raccourcir et de faciliter les communications entre l'ancien et le nouveau monde. Quelle faiblesse! quelle perte! Mais si, sous les auspices de notre gouvernement et par l'intervention de Belford Hinton Wilson, consul général de S. M. Britannique, l'examen de ces rivières doit se faire maintenant, les principales difficultés à surmonter sont : le voyage à pied de Pozuzu à Mayro, et la navigation de la Pachitea, dont les deux rives sont habitées par des cannibales, appelés Cashibos, pendant un espace de soixante-dix lieues, espace qui ne peut être parcouru qu'en trois jours. S'il y avait assez de temps pour prévenir le préfet de Junin de l'expédition, on pourrait préparer pour elle la route qui existait autrefois de Pozuzu à Mayro. La population de Pozuzu était jadis nombreuse; mais elle a été presque entièrement détruite par la petite-vérole, et ceux qui ont échappé se sont retirés à Chaglia et à Panao. Il faudra aussi envoyer des ordres à Sarayacu, afin que l'on expédie de là des canots pour Mayro. »

Don Matias Leon, ministre des affaires étrangères, et le général Villa Riestra, ministre de la guerre, convaincus de l'avantage que la république retirerait d'une pareille expédition, me promirent leur protection auprès du président, le général don Louis Obregoso, pour qu'il nous accordât la per-

mission d'entreprendre le voyage; ce qu'il fit sans la moindre difficulté.

En soumettant au capitaine Paget le plan de mon voyage, il m'exhorta vivement à y persévérer, et, quand mon projet fut connu à bord du vaisseau, plusieurs officiers s'offrirent volontairement pour m'accompagner. Je choisis parmi eux M. Frédéric Lowe, jeune homme actif, instruit et d'un zèle infatigable. Le 24 août, le vaisseau de sa majesté *la Blonde*, commodore Mason, qui commandait la station, arriva à Callao, et je sollicitai de lui une permission qu'il s'empressa de m'accorder. Le président Obregoso s'étant rendu le lendemain à bord du *Samarang*, le commodore lui parla de notre expédition, et il promit de nous assister par tous les moyens que le gouvernement avait en son pouvoir. *Le Samarang* allait mettre à la voile, et nous n'eûmes que le temps de réunir quelques objets d'une indispensable nécessité et de quitter le vaisseau.

Nous devînmes, après cela, les commensaux du consul qui eut toutes sortes de bontés pour nous. Il nous procura une somme de 300 piastres (1500 fr.), produit d'une souscription faite par les négocians anglais, et dont M. Thomas employa une partie à acheter divers objets, dont il prévoyait que nous aurions besoin dans nos échanges avec les Indiens.

Le consul tenait beaucoup à ce que le gouvernement péruvien prît part à l'entreprise; c'était pour nous un gage de sécurité. Le gouvernement entra en effet dans nos vues et nomma le colonel du génie Clément Althaus, directeur du voyage, jusqu'à notre embarquement au port de Mayro; il chargea, en outre, le major Beltran, ainsi que le lieutenant de marine Ramon Azcarate, de nous accompagner jusqu'à notre arrivée au confluent de l'Ucayali et du Maragnon. Le gouvernement promit aussi que nous serions rejoints à Huanuco par un détachement militaire, qui devait nous servir d'escorte pour traverser le pays des Cashibos; enfin il s'engagea à nous fournir les mulets nécessaires pour nous

et pour nos bagages. Plusieurs jours s'écoulèrent cependant sans que nous les vissions paraître, et on finit par nous avouer que la pénurie du trésor était telle que le gouvernement péruvien ne pouvait absolument rien faire pour nous. Ne voulant point abandonner l'entreprise, nous résolûmes de la continuer à nos frais; mais nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer des mulets, et nous ne pûmes nous mettre en route qu'après avoir dépensé près de 1000 piastres pour lesquelles nous tirâmes des lettres de change sur l'Angleterre.

L'archevêque de Lima nous donna une lettre de recommandation pour le père Plaza à Sarayacu, et, le 17 septembre, ayant reçu nos passeports du gouvernement et du consul général, rédigés en trois langues: en anglais, en espagnol et en portugais, nous quittâmes enfin Lima, le 20 septembre, à une heure et demie.

Nous avions cinq mulets de bât et deux muletiers. Ces animaux ne font presque jamais plus d'une lieue à l'heure; aussi, eûmes-nous tout le temps nécessaire pour faire nos observations. Dès que nous fûmes hors des portes de la ville, nous commençâmes à tracer un plan de la route, en nous rendant compte de la direction de chaque détour, au moyen d'une boussole de poche, et en prenant sur les villages, par lesquels nous passions, toutes les notes que nous crûmes pouvoir être utiles à ceux qui à l'avenir feraient le même voyage.

En sortant de Lima, la route se dirige d'abord vers l'ouest; puis, tournant brusquement vers le nord, elle serpente autour du pied des montagnes qui règnent entre la grande chaîne des Andes et la mer Pacifique. Sur notre gauche, nous avions la riche vallée de Carabello, arrosée par la rivière de Chillon, qui a sa source dans la montagne de la Viuda. Nous arrivâmes ensuite aux ruines d'une ancienne ville des Incas, appelée Concon, dont les murs, qui sont encore debout, ont en quelques endroits neuf à dix pieds de haut, et sont construits comme ceux de Pachacamac, en *adobe*, c'est-à-dire en briques cuites au soleil et d'une épaisseur considérable.

Nous couchâmes à Panchanca, petite *tambo* ou auberge, où, pour nous refaire de nos fatigues, nous trouvâmes des lits de pierre, quelques vieux meubles et une détestable soupe aux légumes, appelée par les naturels du pays *chupe*. Il était sept heures du soir; je desirais faire des observations astronomiques; mais l'état du ciel m'en empêcha. Le lendemain nous commençâmes à gravir les montagnes et nous parvînmes à Santa-Rosa de Quibe, petite ferme appartenant à notre principal muletier et située à 3766 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous passâmes la nuit suivante à Huarimayo, situé à 2000 pieds plus haut, et le lendemain à Obragillo, qui se trouve à 8937 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le pays est cultivé et la route bonne. Avant d'entrer dans la ville, nous passâmes sur un pont, presque entièrement formé par la nature : il consiste en deux rochers suspendus au-dessus de la rivière et si rapprochés par leurs sommets, qu'il a suffi de quelques planches pour les réunir. Obragillo renferme environ cinquante familles. Les maisons sont toutes construites en terre glaise, couvertes de chaume, sans fenêtres ou cheminées, de sorte que la porte est la seule ouverture par laquelle la lumière puisse entrer et la fumée sortir. Les habitans sont Indiens et métis : ils parlent également le castillan et le quichua, l'ancienne langue des Incas. Les pâturages sont excellens dans ce district; aussi en profite-t-on pour élever des mulets.

Le 25, comme nous allions partir pour Cerro-Pasco, nous eûmes le plaisir de voir arriver le docteur Valdizan avec le major Beltran et le lieutenant Azcarate, qui nous apprirent que le colonel Althaus avait été obligé de se rendre à Canta, mais qu'il nous rejoindrait plus tard. En quittant Obragillo, comme nous allions entrer dans les hautes régions, nous mîmes des vêtemens plus chauds, ce qui ne nous empêcha pas de ressentir vivement le changement de température. Nous éprouvâmes ce que l'on appelle vulgairement la *veta* ou *marea* (le mal de mer); c'est une douleur aiguë qui traverse les

tempes et va rejoindre le bas de la tête par derrière : elle est si vive que les personnes qui en sont atteintes ne sont plus en état de rien faire. Nous passâmes la nuit à Culluay, à 11,991 pieds de hauteur. Le colonel nous rejoignit le lendemain matin, et, pour la première fois enfin depuis notre départ de Lima, nous nous trouvâmes tous réunis. Pleins d'ardeur et d'espérance, nous continuâmes notre route vers cette chaîne des Andes, ouvrage sublime et terrible du créateur de l'univers.

En quittant la petite vallée de Culluay, notre route, qui continuait à monter, suivait le bord de la rivière, et, après avoir passé le second pont, nous vîmes devant nous les Cordillières, c'est-à-dire la plus haute chaîne des Andes. Le point de vue était magnifique. La Viuda se montrait couverte de neige. Nous montâmes après cela bien plus haut que le lit de la rivière et nous nous dirigeâmes vers le sommet de la chaîne. Le colonel Althaus nous quitta ici et nous donna rendez-vous à Cerro-Pasco. Nous souffrions beaucoup du froid, le thermomètre ne montait pas au-dessus de 64° (17,5 cent.) et descendait jusqu'à 54° (12,25 cent.) : il baissa même, pendant une ondée de grêle jusqu'à 39° (4° cent.). Nous approchions du sommet, et notre chemin était escarpé, rocailleux et incommode. Enfin, à trois heures moins un quart, nous arrivâmes au point culminant, appelé le Portachuelo de la Viuda, situé à une élévation de 15,500 pieds au-dessus de la mer. Là nous vîmes à nos pieds des montagnes entourant un lac d'une admirable transparence, à la surface duquel un vent violent poussait de grandes masses de nuages. Nous nous arrêtâmes un moment pour admirer ce magnifique spectacle, et, après avoir pris un peu de repos et déjeuné de bon appétit, nous commençâmes à descendre au milieu d'une tempête et d'une neige épaisse; le thermomètre était à 31° (0,5 au-dessous du zéro centigrade). Nous nous rapprochions des mines de Lanta et nous parvînmes bientôt à une région plus douce. Nous passâmes la nuit à Casacancha, qu'on nous avait dépeint comme un village; mais ce

n'était qu'une misérable cabane, située à 14,381 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La nuit du 27 septembre, nous couchâmes à Diezmo, et le lendemain matin nous allâmes voir un endroit appelé Muschapuquio, où l'on nous dit que les Incas avaient coutume de se baigner les pieds. C'est une source de bonne eau, entourée de quelques pierres, rangées en forme de siège et avec un trou, ayant à-peu-près la forme d'un pied. Dans le cours de cette journée, nous passâmes devant les ruines d'une ville indienne, appelée Tamboinca : on y voyait les restes d'une espèce de temple carré, ayant sur deux des côtés un perron d'une douzaine de marches.

Un peu plus tard, nous trouvâmes les mines de Colquijilca, situées sur une montagne, à gauche de la route. Ce sont les premières qui aient été exploitées dans le Cerro. On dit que ces mines furent découvertes par un berger, qui, en gardant ses troupeaux, fit du feu pendant la nuit et vit le matin plusieurs petits morceaux d'argent, séparés du minerai par l'ardeur de la flamme. L'argent de cette mine se trouve en grains, mêlés avec la terre de la surface. A deux milles à-peu-près, sur la droite, est le petit village de Bico, qui était autrefois le dépôt royal des mines. En continuant notre route, nous rencontrâmes plusieurs troupes de lamas qui portaient du minerai; leur charge est de 130 livres, la moitié de celle d'un mulet; mais il faut traiter ces animaux avec beaucoup de douceur; lorsqu'ils sont fatigués, ils se couchent, et rien au monde ne peut les faire relever.

Cerro-Pasco, district très riche en minéraux de toute espèce, est situé sur le versant occidental de la chaîne orientale des Andes. Son élévation, au-dessus du niveau de la mer, est, d'après ce que m'a dit don Mariano de Rivero, directeur du musée de Lima, de 14,278 pieds. Nous y arrivâmes par une pluie froide, et la première impression que nous y reçûmes fut loin d'être favorable. Il était dimanche : les habitans couraient çà et là dans leurs rues boueuses, vêtus d'habits de

toutes les couleurs. La ville ressemble beaucoup à un village du Pays de Galles; elle est irrégulièrement bâtie sur un terrain très inégal. Les maisons sont blanchies extérieurement, et quelques-unes ont, indépendamment de la porte, une petite fenêtre garnie de carreaux de vitres. Les maisons distinguées ont des cheminées, objets de luxe dont les habitans de Cerro doivent la connaissance à nos compatriotes; car, avant l'arrivée des Anglais dans le pays, ils ne se chauffaient qu'au moyen de *braseros*. Cerro-Pasco est divisé en trois districts: Cheupimarka, Yanacancha et Santa-Rosa. Chacun a son église et son pasteur. La population varie d'après l'état des mines; car, aussitôt qu'une filière productive est découverte, les Indiens arrivent de tous côtés pour y travailler. Le nombre moyen des habitans peut être évalué à 12 ou 16,000 âmes. Il y a deux places publiques, Cheupimarka et la place du Commerce, où se tient le marché, qui est bien fourni de viande, de fruits et de légumes. Sur la place de Cheupimarka se trouve la cathédrale, qui ressemble beaucoup à une grange anglaise; l'intérieur est seulement orné de quelques images de saints dorées. Les rues de la ville sont sales et irrégulières, et les faubourgs ne sont qu'un assemblage confus de cabanes de boue, érigées à la hâte pour la commodité des mineurs, partout où une nouvelle veine est découverte, tandis que celles qui étaient construites autour des anciennes veines sont abandonnées, d'où il suit que la ville change perpétuellement d'aspect. Les bouches des mines s'ouvrent fréquemment au milieu des rues, et, comme il n'y a ni garde-fous, ni lanternes pour les indiquer, il devient fort dangereux de parcourir les rues de Cerro-Pasco la nuit. Quelquefois, ces ouvertures sont renfermées dans les cours des maisons. Pendant toute la durée de notre séjour, le temps fut très humide; et la quantité de boue, dont les rues étaient encombrées passe toute expression. Les habitans sont obligés de porter des claques de bois, dont la semelle a près de trois pouces d'épaisseur; sans cette chaus-

sure, il y a des endroits où il serait absolument impossible de passer.

Les mineurs des trois districts vivent dans un état d'hostilité permanent; souvent le lendemain d'un jour de fête, il leur arrive de se réunir au haut d'une montagne et de se battre à coups de bâtons et de pierres. Nous fûmes témoins d'un de ces combats, qui dura plus de trois heures. L'autorité n'est pas assez forte pour mettre un terme à ces rixes; car la garnison, à l'époque de notre visite, ne se composait que de vingt-trois hommes; d'ailleurs, si les militaires paraissent vouloir intervenir, tous les partis se réunissent contre eux. La justice se trouve absolument paralysée, et les meurtres les plus horribles se commettent avec impunité.

Les réunions à Cerro-Pasco ne sont ni nombreuses ni brillantes, tant il est difficile de communiquer d'une maison à l'autre. Les étrangers y éprouvent en arrivant une grande difficulté à respirer, accompagnée d'un sentiment de constriction dans la poitrine. Il faut plusieurs mois de résidence pour s'accoutumer à la rareté de l'atmosphère qui entoure cette ville. Cependant la vie y est facile, la viande excellente, les légumes délicieux, et la houille très abondante. Voici quel est le prix des provisions: un quartier de bœuf, de quatre-vingts à cent livres, coûte 2 piastres 4 réaux (13 fr.); un mouton de trente à quarante livres, 1 piastre (5 fr. 50 c.); une poule, 4 réaux (2 fr. 40 c.); cinq œufs, 1 réal (60 c.); cent trente livres de pommes de terre, 12 réaux (7 fr. 50 c.); cinq choux, quatre yucas, six laitues, deux patates, huit oranges, une livre de fromage, chaque lot: 1 réal. Le pain est deux fois aussi cher qu'en Angleterre; cent trente livres de maïs valent 5 piastres (27 fr.); la livre de beurre, 4 réaux, et vingt-cinq livres de sucre, 4 piastres; le thé, de 14 à 20 réaux la livre; le café, 2 réaux la livre; six bananes, 1 réal; les ananas, de 2 à 4 réaux pièce. Les vins sont très chers; le vin ordinaire de France vaut 12 réaux (7 fr. 50 c.) la bouteille, et celui de Pisco, 4 réaux. Les loyers

sont aussi très élevés. Tous les fruits, les légumes et le froment viennent de Huanuco et de Lima.

Le soir même de notre arrivée, nous allâmes présenter nos respects au préfet, don Francisco Quiros, qui nous reçut avec bienveillance, et promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour contribuer au succès de l'entreprise, mais il nous avoua qu'il n'avait pas reçu du gouvernement des ordres assez précis pour nous fournir ce dont nous avions besoin. Cette déclaration augmenta l'impatience que nous éprouvions de voir arriver le colonel Althaus.

Le 29 septembre, fête de la Saint-Michel, fut célébré avec beaucoup de pompe. Sur la place, en face de la cathédrale, on éleva deux constructions en perches couvertes de drap bleu; l'intérieur était orné de toutes sortes de tableaux, distribués sans ordre et sans goût. Ainsi l'on avait placé une Vénus nue, entre notre Seigneur et une Madonne, le tout surmonté d'une grande figure de saint Michel. Le dehors était décoré de plats d'argent, d'une grande quantité de piastres et de quelques doublons, et au-dessus flottaient, à la manière chinoise, des pavillons de toutes les couleurs. L'intérieur de l'église offrait une forêt épaisse de cierges et de bâtons dorés. Les frais de la cérémonie sont faits chaque année par quelque habitant généreux, qui profite de cette occasion pour déployer sa piété et ses richesses. La place était remplie de personnes venues de tous les lieux environnans. Après la messe on vit paraître deux enfans, bizarrement vêtus, à cheval et tenant des épées nues dans les mains. Ils étaient conduits par des masques grotesques qui s'avançaient en dansant. Ils traversèrent la foule jusqu'à la porte de l'église, où ils prononcèrent une longue harangue qu'ils répétèrent devant chacune des deux constructions; puis, étant revenus à l'église, ils se mirent à la tête d'une procession, accompagnée de feux d'artifice, et au passage de laquelle tout le monde se mettait à genoux.

Le lendemain de cette fête nous allâmes visiter les mines.

En arrivant à l'entrée de la mine de Dolores, nous quittâmes nos chevaux, nouâmes nos mouchoirs autour de nos têtes, et, prenant en main une torche allumée, nous descendîmes, précédés par le majordomo, un puits perpendiculaire de 40 pieds de profondeur. Nous suivîmes ensuite plusieurs directions différentes, et nous arrivâmes enfin à la *socavon* ou grande tranchée qui communique à trente-trois mines différentes, dont elle épuise l'eau. Les *canones* (passages) ont rarement plus de cinq pieds de haut et dans plusieurs endroits leur hauteur n'est que de trois pieds : ils suivent tous la direction du métal. Nous remarquâmes que le sol était de différentes couleurs : bleu-clair, vert ou jaune ; on nous indiqua un filon, comme le plus riche, dont la teinte ressemblait à celle de l'ocre romaine ; il était très friable. En d'autres endroits, au contraire, les particules de métal brillaient au milieu du roc solide. Les mineurs déterminent les limites de leur propriété avec tant d'exactitude qu'il est rare que la moindre dispute s'élève entre eux à ce sujet. Beaucoup de jeunes garçons étaient occupés à monter le minerai et assistaient dans leurs opérations les ouvriers plus âgés. Les mineurs nous parurent contens ; ils étaient assis dans leurs niches mâchant du coca (*erytroxylum peruvianum*), et nous regardaient avec beaucoup d'indifférence, tout en nous demandant des cigares. A l'extrémité d'une galerie, nous trouvâmes une petite chapelle, ornée de figures dorées et consacrée au patron de la mine.

Après avoir passé deux heures et demie sous terre, nous remontâmes, et fûmes heureux de respirer de nouveau un air pur. Nous allâmes voir marquer l'argent, opération qui se fait d'une manière très peu exacte. Le lingot que nous vîmes marquer portait le n° 819 ; chiffre qui indiquait le nombre de ceux qui avaient été extraits de la mine depuis le commencement de l'année. Chaque lingot pèse ordinairement 239 marcs ou 160 livres d'Angleterre. De là, nous allâmes voir faire l'amalgame. Lorsque le minerai a été moulu,

opération qui, dans les *boliches* ou petites usines, se fait par des hommes et dans les *haciendas* ou grandes fabriques par des moulins à eau, on le mêle avec du vif-argent et du sel; puis on foule le tout ensemble jusqu'à ce que l'amalgame soit parfait. Le métal est extrait par le lavage, et l'argent pur en est séparé par le feu; enfin, cet argent est fondu et coulé en lingots, qui sont pesés, évalués, enregistrés. Quand une mine est en exploitation, surtout si elle est riche, on dit qu'elle est en *bolla;* l'entrée en est entourée de chaumières, construites à la hâte et habitées par des femmes qui vendent de la *chicha,* et qui achètent tout le minerai que les mineurs trouvent moyen de cacher en montant. Ces trafiquantes attendent les mineurs au lieu où ils déposent leurs fardeaux, les entourent en leur offrant leurs *cantaros* pleins d'eau, et reçoivent, en échange, une ou deux poignées de minerai. On regarde comme un bon signe cette agglomération de chaumières autour d'une mine; mais elle exige alors un redoublement de vigilance de la part du propriétaire; car presque toutes ces chaumières sont pourvues de pierres pour moudre le minerai, et les mineurs trouvent facilement à s'y défaire de celui qu'ils ont volé.

La personne qui découvre une nouveau filon jouit de certains privilèges assez considérables. Les anciennes lois espagnoles sont encore en vigueur et encouragent beaucoup le travail des mines: ainsi l'on peut ouvrir une mine nouvelle partout où l'on veut, même sur la propriété d'autrui et jusque sur l'emplacement d'une église, pourvu que l'on puisse donner une caution valable que la mine sera réellement exploitée; enfin si l'on emprunte de l'argent pour cette exploitation, c'est le dernier prêteur qui a le droit d'être payé le premier, ce qui donne lieu naturellement à beaucoup de fraudes. La compagnie anglaise qui, en 1827 et 1828, avait commencé à exploiter ici des mines, a complètement échoué. Une des machines à vapeur qu'elle avait élevées est détruite, et l'autre est tout-à-fait hors de service.

Le 7 octobre, nous quittâmes Cerro-Pasco sans avoir obtenu aucun secours du gouvernement. Nous commencions à entrevoir ce qu'il y avait à attendre dans un pays où les ordres supérieurs sont exprimés d'une manière si vague et inspirent si peu de respect aux subalternes. Nous continuâmes notre route dans la direction du nord, et passâmes devant plusieurs *haciendas* destinées à moudre et à amalgamer l'argent. A mesure que nous descendions la vallée, sa fertilité augmentait et la rivière s'élargissait. La route était mauvaise, mais agréable par sa verdure et son ombrage. Dans le ravin d'Atochuarco, l'un des sites les plus pittoresques que nous eussions vus, nous remarquâmes la manière de cultiver les côtes de la montagne : les pentes y sont si rapides que la charrue ne peut être employée. Les seuls instrumens dont on se sert sont une longue perche avec une bêche au bout et un petit sarcloir à main.

Nous passâmes successivement par la petite ville de Huariaca, assez régulièrement construite, et qui jouit d'un climat fort tempéré, par celle de Pallanchacra où l'on trouve cent sources thermales, par Huaracallo, remarquable par une végétation d'une grande richesse, et enfin le 11 octobre, à cinq heures du soir, nous arrivâmes à Huanuco, petite ville qui est à 74 lieues de Lima.

Huanuco est situé dans une superbe vallée, sur le versant oriental de la grande chaîne des Andes, à 6300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette ville, dont la fondation remonte à l'an 1542, a un évêché. Elle est construite au confluent de la Higuera et de la Huallaga, et l'on y arrive par un pont en pierre, grossièrement fait et sans parapets. Le plan de la ville a été tracé avec beaucoup de régularité : toutes les rues sont de même largeur et se coupent à angles droits ; dans la rue principale les maisons ont peu d'apparence, et dans les rues de traverse on ne voit que des murs de jardin, avec une porte de distance en distance. La plupart des rues sont pavées en petites pierres aiguës qui déchirent les pieds ; les

autres sont couvertes de broussailles et d'herbe, au milieu desquelles court un étroit sentier. Huanuco possède 14 églises, y compris la cathédrale, mais celle de Saint-Augustin est la seule qui mérite quelque attention. On trouve aussi dans cette ville un collège avec deux professeurs; la fondation est pour 30 élèves, mais ce nombre n'est jamais complet. Les maisons sont vastes, mal meublées, et on y voit rarement des chaises. Des bancs de bois règnent le long des murs, qui sont blanchis à la chaux; mais, pour que les vêtemens des personnes qui s'asseoient sur ces bancs ne soient passalis, des étoffes de coton imprimées, d'un mètre de largeur, sont tendues autour de la pièce. Les tables sont si lourdes que le ménage entier serait obligé de se réunir s'il fallait les changer de place. Les plus belles maisons de Huanuco se louent 200 piastres (1000 francs) par an; les petites rapportent de 25 à 75 piastres. Les locataires paient au gouvernement un impôt de 4 p. % sur le loyer; les chevaux et les mulets valent de 100 à 200 piastres; les provisions sont chères et le marché est mal pourvu, excepté en légumes et en fruits. La poste part de Lima tous les lundis, arrive à Cerro-Pasco le vendredi, le lundi suivant à Huanuco; les lettres sont portées par un messager monté sur un mulet. Il n'y a point de garnison dans la ville. Les hommes se réunissent tous les soirs pour jouer dans une boutique, où l'on trouve de l'eau-de-vie, du café et des glaces. Ces dernières, quoique très mal faites, sont d'une grande ressource. Le soir de notre arrivée, nous nous présentâmes dans cette espèce de café, et nous y fûmes entourés avec au moins autant de curiosité que les Osages le furent en Europe. La population de Huanuco, Huascar et Valle est évaluée à 12,000 habitans : Espagnols, métis et Indiens. La langue usuelle est le Quichua. Le climat de Huanuco est sec, mais la chaleur y est tempérée par une brise constante venant du nord. Les goîtres y sont fréquens.

Dans une entrevue que nous eûmes le soir avec le sous-

préfet, nous apprîmes que les ordres du gouvernement ne lui paraissaient pas assez clairs pour qu'il put nous aider efficacement dans nos projets. Nous fûmes ensuite visités par tous les jeunes gens de la ville, qui venaient célébrer le retour de leur député, le docteur Valdizan. Après avoir chanté et dansé pendant plusieurs heures, et avoir bu quelques bouteilles de pisco, ils se retirèrent dans le calme le plus parfait.

Le lendemain matin, des ordres furent envoyés à Panao pour que tous les Indiens qui connaissaient la route vinssent immédiatement à Huanuco. On chargea aussi une personne de tuer et de sécher du bœuf pour notre consommation pendant que nous serions sur la Pachitea, et l'on prit en outre des mesures pour nous procurer du biscuit et tout ce qui nous était nécessaire. Enfin nous fûmes rejoints par le lieutenant Bruset et neuf fantassins qui devaient nous servir d'escorte jusqu'à Sarayacu. C'était là une preuve nouvelle du peu de cas que nous devions faire des promesses qu'on nous avait faites à Lima; on nous avait assuré que nous aurions au moins deux cents hommes d'escorte, or ces deux cents hommes se réduisaient à neuf, misérablement habiliés et armés.

Quand les Indiens arrivèrent de Panao, ils ne négligèrent rien pour nous dissuader de notre projet, en alléguant mille difficultés. Mais notre résolution était irrévocablement prise. Nous ne pùmes partir que le 20 octobre, faute de mulets; notre escorte était réduite à sept hommes; car deux avaient déjà déserté. Le lendemain, nous arrivâmes à Panao, petite ville exclusivement habitée par des Indiens; elle est située dans une vallée agréable et fertile, et jouit du plus délicieux climat. Il y a deux places publiques, une église et plusieurs petites chapelles. Le pain y est fort rare; on ne le cuit qu'une fois par semaine. Nous éprouvâmes à Panao une forte secousse de tremblement de terre. Les Indiens parurent assez disposés à nous accompagner jusqu'à Pozuzu, mais quand ils apprirent que nous avions absolument besoin de leur secours jusqu'à Mayro, ils commencèrent à quitter la ville. Cependant

le curé les ayant rassemblés après la messe et leur ayant fait un discours pour essayer de les convaincre, ils se laissèrent persuader et nous partîmes. Le 3 novembre, nous arrivâmes à Pozuzu. Mais là, de plus grandes difficultés nous attendaient encore.

La ville de Pozuzu, que l'on appelle aujourd'hui Yanahuanca, fut fondée en 1712 et habitée dans l'origine par la tribu des Amages que les missionnaires rassemblèrent dans cette ville et à Tilingo. En 1790, le père Sobreviela fit un arrangement avec certains habitans de Huanuco pour la construction d'un pont sur la rivière de Pozuzu et le percement d'une route de mulets jusqu'à Mayro, qui aurait coûté 4000 piastres. Le pont fut la seule chose que l'on acheva, mais il avait été si mal construit qu'il ne tarda pas à s'écrouler; la route ne fut même pas commencée. Ce sont là les dernières tentatives que l'on ait faites pour établir une communication avec Sarayacu par Mayro. Bientôt après la petite-vérole emporta presque tous les habitans; le petit nombre des survivans se retirèrent à Mugna, Chaglia et Panao. L'église, dont les ruines sont les seules traces de la population qui existait autrefois à Pozuzu, est toute couverte de plantes rampantes; cette ville se réduit aujourd'hui à une misérable cabane isolée, habitée par un vieil Indien infirme et sa famille. Ces gens avaient défriché un petit coin de terre, où ils avaient semé des courges. Ce fut là toute la culture que nous vîmes à Pozuzu. La canne à sucre, les ananas et le coton y croissent spontanément en grande abondance et sont d'une qualité supérieure, mais les Indiens y font peu d'attention.

J'ai dit que les plus grandes difficultés nous attendaient à Pozuzu; en effet, lorsque nous eûmes passé plusieurs jours à faire de vains efforts pour obtenir des Indiens une escorte jusqu'à Mayro, ils finirent par nous abandonner tous. Ne pouvant avancer sans eux et voyant nos provisions diminuer chaque jour, nous nous vîmes hors d'état de poursuivre notre voyage dans la direction que nous avions d'abord projetée.

Bien déterminés toutefois à ne pas abandonner l'entreprise, nous résolûmes de retourner à Huanuco, de nous embarquer à Cocheros sur la Huallaga, de descendre cette rivière jusqu'au confluent de la Chiprana, de remonter ensuite celle-ci et sa tributaire la Yanayacu, tant qu'elle serait navigable, de traverser ensuite par terre la Pampa del Sacramento et de nous rendre à Sarayacu par la rivière de Santa Catalina. Une fois là, nous espérions que le père Plaza, pour qui nous avions des lettres de recommandation, nous procurerait les moyens d'arriver à Mayro en remontant l'Ucayali et la Pachitea, itinéraire tout différent de celui que nous nous étions tracé. On conçoit que ce ne fut pas sans regret que nous nous décidâmes à changer ainsi nos plans, car nous allions mettre deux ou trois mois à nous rendre à Mayro, dont nous n'étions éloignés que de dix ou douze journées par la route directe.

En repassant par Panao, j'eus l'occasion de faire encore quelques observations sur les habitans. Ils sont en général de petite taille, trapus et bien proportionnés; ils ont le teint foncé, les os des joues proéminens, le nez aquilin, de grands yeux noirs et de belles dents. Ils laissent croître leurs cheveux par derrière, et les tressent sous la forme de deux longues queues. Leurs vêtemens consistent d'ordinaire en un vieux chapeau de feutre blanc et une chemise de coton blanc sans col; ils portent aussi quelquefois une jaquette bleue, mais le plus souvent ils la suppriment. Un pantalon court ou une culotte bleue et des brodequins de peau non tannée, très grossièrement faits, complètent leur costume. Ils portent une ceinture de coton de diverses couleurs, semblable à celles que l'on trouve dans les tombeaux des anciens Péruviens. A cette ceinture pend un sac de coca et une petite gourde. Les habitans de Panao sont moroses et silencieux; mais, une fois ivres, ils deviennent loquaces à l'excès. Leurs ancêtres leur ayant appris à n'avoir aucune confiance dans

les blancs, ils se montrent très méfians à leur égard; et plus on leur témoigne de l'indulgence et de la bonté, plus ils manifestent de la répulsion. Ceci vient sans doute de ce que leurs anciens maîtres, les Espagnols, les traitaient avec beaucoup de sévérité ; peu accoutumés à la douceur, ils l'attribuent à des motifs sinistres. Leur occupation est l'agriculture. Ils se marient de dix-huit à vingt-six ans, et chaque couple n'a guère plus de quatre enfans. Il est rare que les enfans apprennent à lire, de sorte que jusqu'à ce qu'ils soient en âge de travailler, ils mènent une vie absolument oisive. La femme prend soin de la cabane, de quelques poules, et quelquefois d'une vache, d'un cochon et d'une couple de moutons. Le mari est tantôt ouvrier et travaille pour un salaire de deux réaux par jour, tantôt il cultive pour son propre compte une petite ferme, qui produit du maïs, du coca et une espèce d'herbe, appelée *alfalfa*, qui ressemble au trèfle. Le coca leur fournit de quoi payer les impôts et la dîme. Les premiers se composent d'une capitation de 3 piastres par individu ayant plus de vingt ans et moins de soixante. La dîme appartenait autrefois à l'église; maintenant c'est l'état qui la perçoit et qui n'en donne au clergé qu'une fort petite partie, appelée *premissia*. Les droits que la loi permet de percevoir sur les baptêmes, les mariages et les enterremens sont de 2 piastres pour les premiers, de 28 piastres et plus pour les seconds, et de 34 pour les derniers. Les pauvres qui sont hors d'état de payer ne peuvent être ni baptisés, ni mariés, ni enterrés, et il arrive souvent qu'un corps reste sans sépulture jusqu'à ce que l'infection qu'il répand force le peuple à le jeter dans un fossé et à le couvrir de terre. Les divertissemens des habitans de Panao sont : la danse, les bouffonneries, les cartes et les dés. On nous parla d'une coutume superstitieuse assez bizarre qui a beaucoup de crédit parmi les habitans de cette ville : quand un homme est obligé de faire un voyage un peu long, et qu'il ne peut emmener sa femme avec lui, pour s'assurer si elle lui garde sa foi

pendant son absence, il met une certaine herbe dans le creux d'un rocher, à l'insu, bien entendu, de son épouse, et si à son retour il trouve l'herbe fanée, l'infidélité de l'épouse est regardée comme flagrante, et est sévèrement punie. Les Panaotiens se lèvent de grand matin et mangent une portion de *chupe* ou de *masancora*, espèce de bouillie de maïs, ou du gruau et des pommes de terre fortement épicées. Ce déjeuner fini, ils s'asseoient et mâchent du coca pendant une demi-heure; après quoi ils se mettent à l'ouvrage. Leur nourriture, quand ils travaillent dans les *haciendas* ou fermes, consiste exclusivement en fèves et en maïs rôti, appelé *cancha*. Ils sont en état de faire de très longs voyages à pied, et paraissent insensibles à la fatigue; ils ne s'arrêtent que quelques instans, toutes les heures, pour mâcher du coca. Leur charge ordinaire est de 3 arrobes ou 75 livres, plus un gros paquet de vêtemens et de manteaux pour coucher, qui peut peser environ 25 livres. Les pluies les gênent peu, et ils dorment au grand air sans en être incommodés. En général pourtant ils ne parviennent pas à un âge avancé. L'ivrognerie est leur vice de prédilection, et ils s'y livrent toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Le 1er décembre, nous quittâmes enfin Huanuco, et le 21 janvier, nous arrivâmes à Santa Catalina, petit village qui contient trente familles au plus. Les hommes s'adonnent à la chasse et à la pêche; les femmes filent, tissent et cultivent les plantations. Sur la place du village, nous trouvâmes un grand nombre d'habitans qui nous attendaient pour nous conduire au *convento*, espèce de caravansérail. A peine y fûmes-nous arrivés, nous reçûmes la visite du gouverneur, des alcaldes et des *fiscales* de l'église, accompagnés de plusieurs habitans notables. Nous ne pouvions nous expliquer le respect avec lequel nous étions traités; mais notre maréchal-des-logis, Ruiz, nous apprit que pour nous assu-

rer un accueil favorable, il avait dit au gouverneur que trois personnages célèbres se rendaient à Sarayacu : un saint, un général et un prêtre, avec un aide-de-camp du général. Notre premier mouvement fut de nous fâcher; mais notre courroux se calma quand nous vîmes notre table chargée de plantanes, de poules et de poissons, que sans ce stratagème nous n'aurions sans doute pas obtenus en si grande abondance. Nous apprîmes de Ruiz, que la veille il avait trouvé le gouverneur et toutes les autorités de Santa Catalina plongées dans une ivresse profonde.

Nous envoyâmes Ruiz en avant, pour annoncer au père Plaza notre arrivée. Le 30 janvier, nous reçûmes une lettre de ce missionnaire, qui nous annonçait l'envoi des seuls canots qui fussent en état de naviguer sur la rivière. Le 5 février, nous apprîmes avec plaisir que le père Plaza était venu lui-même au-devant de nous et que nous le trouverions le lendemain au village de Yapaya. On peut juger de notre joie : toutes nos espérances reposaient sur le père Plaza. Elle ne pouvait être surpassée que par notre impatience de le voir. Tout-à-coup le son du tambour et des cris joyeux, qui retentirent de la rive opposée d'un petit lac, attirèrent notre attention. Nous poussâmes en avant, et, en arrivant près du rivage, nous sautâmes à terre, au milieu d'une salve de pétards. Le révérend père, qui s'y tenait entouré des habitans du village, nous embrassa cordialement et nous parut, par son accueil, aussi charmé de notre rencontre que nous l'étions nous-mêmes de le voir.

Le père Plaza est un homme petit et gros, âgé de soixante à soixante-dix ans : sa physionomie est franche et aimable. A peine nous fûmes-nous dégagés de ses bras, les femmes indiennes se mirent à nous faire le même salut, mais avec plus de ferveur encore. Non contentes de nous serrer avec effusion dans leurs bras, elles nous entraînèrent dans leurs maisons, exprimant le bonheur qu'elles éprouvaient à nous voir, par le seul mot espagnol qu'elles sussent,

celui d'*amigo*. Arrivés au village, une nouvelle scène nous y attendait : là il s'agit de conclure un pacte d'amitié avec les hommes. Il paraît qu'à l'instar des naturels des îles de la mer Pacifique, ces peuples attachent au titre d'ami la plus haute importance. Le pacte d'amitié, une fois conclu, devient à leurs yeux un lien indestructible. Chacun d'eux choisit parmi nous son ami, et le prêtre fut prié de ratifier le traité, ce qu'il fit en nous expliquant le but de cette alliance. La cérémonie consiste à s'embrasser mutuellement, et à prononcer à plusieurs reprises le mot *amigo*. Notre amitié ainsi cimentée, nous nous assîmes par terre où nous fîmes un très bon déjeuner de tortue, de vaca marina, de poules, que le bon père Plaza avait apportés. Nous lui offrîmes à notre tour un petit pot de pizco, excellente liqueur qui se fait à Pizco, près de Lima, et que nous avions achetée exprès pour lui.

Dès que nous nous trouvâmes seuls avec le père Plaza, nous entamâmes le sujet qui nous tenait le plus à cœur, et nous lui demandâmes s'il pouvait nous faciliter les moyens d'exécuter notre projet. Il nous parut d'abord fort bien disposé ; mais il nous demanda à son tour si nous apportions beaucoup d'argent, « car le voyage que vous vous proposez de faire, ajouta-t-il, sera fort coûteux ». Sur notre réponse négative, il se refroidit singulièrement ; toutefois il nous dit qu'il examinerait nos effets et qu'il verrait si leur valeur pouvait suffire aux frais de la route. L'examen une fois fait, il fut reconnu que tout ce que nous possédions ne monterait guère qu'à la moitié de la somme nécessaire. En vain cherchâmes-nous tous les moyens possibles de remédier à ce désespérant contre-temps, nous n'en pûmes trouver aucun, et nous fûmes ainsi, pour la seconde fois, obligés de renoncer à un projet que nous regardions comme devant être de la plus grande utilité pour les relations sociales et commerciales des états de l'Amérique du Sud et peut-être du monde entier. Une fois notre parti pris, nous

ne songeâmes plus qu'à abréger notre séjour à Sarayacu.

Le père Plaza avait fait sa récolte de salsepareille et de tucuyu, qu'il se disposait à envoyer par eau à San Pablo, ainsi que quelques jarres d'huile de tortue. L'occasion était favorable, et nous en profitâmes pour notre départ. Nous échangeâmes à Sarayacu nos marchandises contre de la salsepareille et du tucuyu, objets d'un débouché facile sur toutes les rives du Maragnon, et que nous réunîmes sur le navire que venait d'équiper le père Plaza. C'était un canot d'une physionomie assez bizarre, appelé *garretea* dans le pays. Cette espèce de navire avait quarante-cinq pieds de long et six dans sa partie la plus large; il était plus resserré vers la poupe qu'à la proue et prenait peu d'eau. La coque était d'une seule pièce, formée par un tronc d'arbre creusé, dont on avait augmenté la capacité, en y rapportant des plats-bords, calfatés avec de la poix, de la cire et de la mousse. Notre équipage se composait de onze hommes et d'un jeune garçon, neveu du père Plaza, qui remplissait les fonctions de subrécargue. Les Indiens, qui devaient se nourrir à leurs frais, avaient embarqué des provisions en abondance, et surtout six jarres de *mesata* d'une énorme dimension: leurs bagages, leurs armes, leurs provisions, se trouvaient abrités sous une couverture, basse et cintrée, qui ne laissait de chaque côté du navire qu'un très petit espace où ils s'asseyaient pour ramer: à la poupe se trouvait une façon de cabine où nous réussissions tant bien que mal à nous abriter contre la chaleur excessive qu'il faisait. Nos rameurs et les deux timoniers étaient nus et supportaient sans effort l'ardeur du soleil. Tous les quarts d'heure, vous les eussiez vus donner simultanément d'une manière nonchalante leurs coups de pagaie, petite rame ovale qui imprimait une vitesse suffisante à l'embarcation. Nos poules, nos tortues, nos provisions de toute espèce, des perroquets, des singes, dont le père Plaza nous avait fait cadeau, se trouvaient jetés pêle mêle sur le navire, assemblage confus qui donnait à notre embarcation un aspect assez

pittoresque que je m'amusai à esquisser durant cette longue et monotone navigation. (1)

Nous partîmes de Sarayacu le 6 mars, voile déployée et le pavillon britannique arboré à notre grand mât, au milieu des applaudissemens et des bénédictions des habitans et du père Plaza. Nous descendîmes l'Ucayali; nous entrâmes dans le Maragnon, le 15 mars; le 13 mai, nous arrivâmes à Santarem, que nous quittâmes dans la nuit du 16, et, le 29 du même mois, nous descendîmes à Para, où nous nous embarquâmes pour retourner en Europe. Peu d'évènemens remarquables s'offrirent à nous durant cette longue navigation. Toujours une nature grandiose, des alligators sans nombre; de temps en temps des Indiens qui nous assaillaient de leurs fleches formidables; mais nous n'avions pas assez de liberté d'esprit pour observer attentivement et recueillir toutes ces scenes. Je me bornerai seulement à rapporter ici quelques détails que j'ai appris du pere Plaza sur les Missions Espagnoles et sur leurs habitans.

Les premieres tentatives pour convertir les Indiens qui habitent les contrées arrosées par l'Huallaga et l'Ucayali furent faites, en 1631, par le frère Felipe Luyendo: il se rendit de Huanuco dans la vallée de Chinchao, y rassembla les habitans épars de six bourgs et les détermina à recevoir le baptême. Dans le cours des cinquante années qui suivirent, d'autres missionnaires renouvelèrent ces essais, qui réussirent dans quelques endroits; mais, sur d'autres points, ces hommes pieux et vénérables furent victimes de leur zele. Le père Antonio Vital fut le premier qui, en 1687, pénétra, dans un canot, par l'Apurimac et l'Ucayali, dans le Maragnon. En 1712, le collège d'Ocopa fut fondé par le frère Francisco de San Josef, pour l'éducation des missionnaires. Une colonie fut établie à Mayro en 1735, et, en 1791,

(1) Nous avons fidèlement reproduit cette esquisse dans la planche qui se trouve placée en tête de ce numéro.

le père Girbal découvrit la route qui traverse la partie septentrionale de la Pampa del Sacramento, par les rivières de Chipurana et de Santa Catalina, et fonda la mission de Sarayacu. Le père Plaza, missionnaire actuel, y réside depuis trente-quatre ans, et exerce une sorte d'autorité patriarcale sur tous les établissemens qui longent l'Ucayali, dont il a été lui-même le fondateur. Depuis 1815, aucun nouvel établissement de ce genre n'a été formé. C'est à cette époque que l'Amérique espagnole se sépara de la mère-patrie. Plusieurs missionnaires abandonnèrent leurs stations, et un grand nombre d'Indiens sont en conséquence retombés dans leur ancien état de barbarie.

La Pampa del Sacramento a été ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte par quelques Indiens, nouvellement convertis, le jour de la Fête-Dieu de l'an 1726. Cette contrée, éminemment fertile, peut avoir cent vingt lieues du nord au midi, sur une largeur qui varie entre seize et quarante lieues. Deux des rivières qui la bornent, le Maragnon et l'Ucayali, sont en tout temps navigables pour de grands vaisseaux et les deux autres pour des bateaux. La terre y produit assez de végétaux pour la consommation des habitans, et les rivières fournissent des quantités inépuisables de poissons délicieux de tout genre. On y trouve aussi une variété infinie de superbes oiseaux, dont plusieurs sont fort bons à manger. Le père Valentin de Arrieta écrivait de Pozuzu, en 1777, que, près de Mayro, se trouvait une riche mine d'or; mais cela paraît douteux; car les Indiens, qui aiment à se parer, n'ont jamais été vus avec des ornemens de ce métal. La véritable richesse du pays est la salsepareille, qu'il produit en abondance, et dont il exporte des quantités considérables. Le climat paraît avoir beaucoup d'analogie avec celui de l'île de Madère. Pendant notre séjour, le thermomètre s'élevait journellement, dans son maximum, à 85° (29°, 5 cent.), et descendait à 75° (23°, 9) : c'était l'époque de l'année où le soleil passait au zénith. Le père Plaza nous dit que,

dans la saison sèche, aux mois de juin, juillet et août, la température y est égale et très douce. En décembre, janvier et février, il règne quelquefois des fièvres intermittentes, mais qui n'ont pas de suites fâcheuses, si on les soigne d'une manière convenable.

Ce fertile jardin de la nature est habité par dix tribus d'Indiens, qui diffèrent notablement les unes des autres par leurs mœurs et par leurs coutumes. La seule mission qui existe maintenant parmi eux est celle de Sarayacu. C'est au zèle et à l'activité du père Plaza, que cette ville doit l'état florissant dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Quand il y arriva en 1801, il n'y trouva ni église ni couvent. Il bâtit l'un et l'autre, et, en 1822, Sarayacu contenait déjà deux mille habitans, composés de cinq tribus différentes et qui demeurent dans des quartiers séparés, auxquels elles ont donné leur nom. Tout le soin du ménage est abandonné aux femmes. Les meubles et les ustensiles sont rares dans leurs maisons : on y trouve ordinairement des grandes jarres de terre, dans lesquelles l'eau, la chicha et les tortues sont conservées ; des vases, faits avec des calebasses ; une hache, deux ou trois couteaux, des arcs, des flèches, des bancs et des sarbacanes. Dans quelques habitations seulement on voit des blocs de bois un peu creusés, pour servir de sièges, des morceaux d'écorce battue pour coucher, un rideau à moustiques, fait de tucuyu et assez grand pour couvrir toute la famille ; quelques marmites en terre ; de grandes auges en bois, pour faire du *masata ;* une échelle pour monter aux plantaniers, et des paniers pour garder le coton brut et filé.

Les habitans les plus aisés de la ville possèdent des métiers à tisser grossièrement faits et quelques petites boîtes en jonc, contenant les bijoux de la maîtresse, du fil, des aiguilles, etc. Tous ces meubles sont jetés çà et là dans le plus grand désordre. Les maisons sont mal tenues, quoique ces Indiens soient propres et qu'ils se baignent fréquemment. Quand le mari revient de la chasse ou de la pêche, la femme lui

prépare son souper, qui consiste en poissons ou en tortues, bouillis ou grillés avec des bananes. Toute la famille mange ensemble, assise par terre, et plonge les doigts dans la gamelle. Parfois l'on se sert de l'ecaille d'une espèce d'huître, qui remplace assez bien les cuillers. L'occupation la plus ennuyeuse du mari est de construire les canots, qui ont jusqu'à quarante pieds de long et trois à cinq de large. Autrefois il leur fallait une année pour en achever un ; mais, depuis que les missionnaires ont introduit parmi eux l'usage du fer, cette opération se fait beaucoup plus vite.

Quelques Indiens qui habitent Sarayacu ont le teint un peu moins foncé que les autres: mais ils sont en général remarquablement bien faits, ce que l'on peut attribuer en partie à l'horreur qu'ils ont d'élever des enfans difformes. Les femmes elles-mêmes font mourir sans pitié tous ceux qui naissent avec quelque défaut physique: ce sont, d'ailleurs, d'excellentes mères, pleines de sollicitude pour leurs nourrissons, quoique un peu coquettes. Il est assez amusant de voir une belle Indienne à sa toilette avec sa petite boîte de bijoux, son petit miroir, ses pots de rouge et de bleu, et un petit morceau de jonc en guise de brosse : elles teignent leurs dents en bleu et se mettent du rouge sur la pommette des joues et au front. Les manières de ces Indiens sont franches et naturelles : ils se regardent tous comme frères et égaux, à l'exception du pere Plaza, pour qui ils témoignent le plus profond respect. Les deux sexes sont fort adonnés à l'ivrognerie, et se réunissent pour danser et s'enivrer de compagnie. Les hommes et les femmes se marient entre douze et quinze ans, et le nombre moyen des enfans est de quatre par ménage. Ils assistent tous les matins au service divin et s'y conduisent avec beaucoup de convenance. Ce service se célèbre au point du jour, afin de leur laisser le temps de se rendre à leurs divers travaux, qui souvent les forcent de s'éloigner à une grande distance de la

ville. Le service se fait partie en latin et partie dans la langue indienne.

Le dimanche gras, après la messe, le père leur fit une exhortation morale sur la conduite qu'ils devaient tenir pendant le carnaval, et s'efforça de leur faire sentir combien ils auraient tort de s'enivrer et de faire du tapage; mais son discours ne parut pas faire beaucoup d'impression sur la multitude. Le lendemain, deux grands choux palmistes furent coupés et apportés en face du convento. On suspendit aux branches de la bimbelotterie et des mouchoirs; des trous furent ensuite creusés pour y planter ces arbres, et au moyen de cordes, on les éleva l'un devant le convento, et l'autre devant la maison du gouverneur. Les habitans se retirerent après cette opération chez eux, et la nuit se passa dans une ivresse générale. Le mardi, on vit des groupes traversant les places avec des tambours et des fifres, les uns portant des drapeaux, et les autres vêtus de costumes bizarres. Ces groupes se succédaient rapidement, et à mesure que le jour avançait, ils s'enivraient et devenaient plus bruyans. Vers quatre heures, tout le village s'assembla devant le convento; chaque habitant portait à la main des fruits, des oiseaux rares ou des coquillages précieux. Le père Plaza se présenta alors sur le balcon, où il s'assit, ayant à côté de lui un grand panier, et tous les jeunes gens de la mission debout derrière lui. Dès que la foule l'aperçut, elle s'approcha en dansant, et chaque personne, après lui avoir baisé la main, suspendit à une ficelle qui était passée autour de son cou, le présent qui lui était destiné. Ces présens furent si nombreux, que le vieillard était comme accablé sôus leur poids. Ceux qui ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui mettaient leurs dons dans le panier. Cette cérémonie un peu féodale étant accomplie, le père Plaza prononça un second discours sur l'abstinence, qui ne parut pas faire plus d'effet que le premier. La harangue finie, on abattit l'un après l'autre les deux palmistes. Une lutte fort amusante s'engagea alors pour s'emparer des miroirs et des mouchoirs qui y

étaient suspendus. Tout le monde, après cela, se dispersa, et la nuit se passa dans une orgie complète.

Le gouverneur et douze alcaldes, qui consultent le père dans les cas très épineux, administrent la justice. Pendant notre séjour, une femme fut punie pour avoir commis le crime d'adultère. La peine fut la bastonnade, et l'un des juges se chargea de l'administrer. Le gouverneur était un jeune Indien actif et intelligent, choisi par le père. Tous les matins il se rendait chez le prêtre avec son bâton de commandement, lui baisait la main, recevait sa bénédiction et discutait avec lui les affaires de l'état. Quoique ces Indiens soient très peu avancés dans la civilisation, l'obéissance qu'ils montrent pour le père, et l'attention avec laquelle ils suivent le culte qu'ils ont embrassé, font beaucoup d'honneur à leur digne pasteur.

Le père Plaza dit que la petite-vérole exerçait les plus grands ravages sur la population de Sarayacu : le gouvernement du Pérou acquerrait de grands titres à la reconnaissance de ces Indiens, s'il leur procurait les moyens de se faire vacciner.

Le père nous donna beaucoup de renseignemens sur les diverses tribus indiennes qui habitent la Pampa del Sacramento, dont quelques-unes sont antropophages. Je rapporterai ici un seul exemple qui dénote toute leur férocité. Un jeune garçon de la tribu de Cachibos, que le père Plaza élevait dans le convento, exprima un jour un grand desir de manger un de ses camarades, et se préparait déjà à le frapper avec un couteau. Heureusement on se hâta de lui ôter le couteau, et, comme on lui faisait de vifs reproches de l'atrocité de son action, il répondit : « Pourquoi ne le mangerais-je pas ? Ce serait, je vous assure, un très bon manger. » Le père, saisi d'horreur, s'empressa de le renvoyer de la mission.

(*Traveller's Magazine.*)

Journal d'un Médecin.[1]

N° I.

LA FILLE DU MARCHAND.

Une pluie violente battait les toits et bondissait sur les pavés de Londres : c'était vers le milieu du mois de mars 1827. J'attendais dans mon cabinet plusieurs consultations ; mais personne ne venait. Sans doute les plus souffrans de mes malades n'avaient pas le courage de s'aventurer dans ces rues inondées et de compromettre de nouveau les dernières lueurs de leur santé chancelante. J'étais encore un jeune médecin. Le calus de l'habitude ne s'était pas formé sur mon cœur ; je savais encore sentir et souffrir pour mes semblables. Cet endurcissement, que l'expérience entraîne toujours, n'avait pas fermé mon âme à toutes les émotions, et, seul dans mon cabinet d'étude, les coudes appuyés sur le manteau de la

(1) NOTE DU TRAD. Nos lecteurs n'ont pas oublié ces admirables tableaux de la vie privée anglaise, que nous avons publiés dans nos séries de 1830 à 1834, qui, sous le titre de *Journal d'un Médecin*, ont eu autant de succès en France qu'en Angleterre. Nos traductions de ces petits chefs-d'œuvre d'observation ont été retraduites en italien et en espagnol ; à Madrid et à Florence, la même vogue, le même intérêt de larmes les a récemment accueillies. Nous sommes heureux d'en offrir la suite à nos lecteurs. Ici, comme dans la série précédente, la vérité la plus exacte se mêle au pathétique le plus profond, et le roman de la vie privée s'offre dans toute sa poignante réalité.

cheminée, les yeux fixés sur le ciel, d'où s'échappaient des torrens de pluie; je réfléchissais tristement à l'impuissance de la médecine comme à celle de la législation, quand elles veulent guérir les maux du corps et de l'âme.

Il y avait surtout, dans la liste de mes malades, un pauvre maçon, qui m'amenait ordinairement chaque matin un enfant scrofuleux et dont la femme tombait du haut mal; cette misérable famille me faisait grand'pitié. Une visite à lui rendre, me disais-je, ne me coûtera rien: quelques tours de roue de plus, et je me disposais à faire cette bonne action en me rendant dans le triste asile de ces souffrances obscures; mon cabriolet m'attendait à la porte, et la pluie continuait à tomber avec plus de violence que jamais, lorsque je vis entrer dans mon cabinet une jeune personne d'environ vingt ans, dont la physionomie révélait une grande agitation et dont la tournure annonçait des habitudes distinguées. Elle était mince, svelte, d'une taille bien prise; sa démarche avait de la grâce; les plis de sa robe, humectés par la pluie, dessinaient nettement des formes élégantes.

« Je vous retiendrai peu de temps, monsieur, me dit-elle: je vois que vous allez sortir.

— Madame, veuillez vous asseoir. »

Et je la conduisis vers un fauteuil, sur lequel elle se laissa tomber.

« Jean, ranimez le feu..... Cette pluie, madame, vous a traversée; quelques gouttes de vin de Bordeaux vous feraient du bien; approchez-vous un peu de la cheminée. Nous causerons quelque temps, bien que mes momens, je dois vous en avertir, soient comptés aujourd'hui.

— Oh! monsieur, je n'abuserai pas de vos instans! Je chaufferai seulement un peu mes pieds..... Il ne s'agit pas de moi, mais d'une amie qui m'est bien chère et sur la santé de laquelle j'ai les renseignemens les plus précis à vous demander. Elle est malade, elle craint qu'on ne la trompe sur sa situation réelle, et elle m'écrit de la campagne pour me

prier de consulter un médecin habile. Vous me direz, j'espère, toute la vérité.

— Mais, madame, sans avoir vu la malade, cela est bien difficile. Le meilleur médecin ne peut, dans ce cas, donner ses observations que pour des conjectures.

— Je vous communiquerai, monsieur, toutes les particularités nécessaires. Je la connais beaucoup : il y a très peu de temps que je l'ai quittée.

— Fort bien, madame, je suis à vous ; je vous écoute. »

Et je m'assis devant elle, en jetant sur ma montre, que je tenais à la main, un de ces regards *avertisseurs* dont le médecin et l'avocat font un si fréquent usage.

« La personne dont je veux vous parler, monsieur, a quelques années de plus que moi, trente ans ou à-peu-près. Des chagrins récens et cruels l'ont fort agitée et ont contribué à déranger complètement sa santé. Elle a vraiment bien souffert.

— Votre amie, madame, aura sans doute été déçue dans quelques espérances qui lui étaient chères. Je crois deviner : des peines de cœur, peut-être ?

— C'est à-peu-près cela..... En effet, mon amie avait un attachement très tendre, assez ancien..... et fort honorable..... Elle devait se marier : plusieurs obstacles, qu'il paraissait difficile de surmonter, s'opposaient à l'accomplissement de ses desirs. Que vous dirai-je ? Cette histoire est longue, et je ne voudrais pas sacrifier notre entrevue à un récit touchant, mais romanesque..... Ma pauvre amie a senti sa poitrine s'embarrasser. On a craint que la consomption ne s'annonçât..... Enfin le plus affreux accident vint compliquer sa situation. »

Je m'étais levé d'abord et j'étais resté debout devant la cheminée, la montre à la main, croyant qu'il s'agissait de l'une de ces consultations pour rire auxquelles les jeunes femmes exposent souvent les médecins et qui leur enlèvent le temps précieux réclamé par de véritables maladies. Mais, à

ce mot *accident,* je commençai à croire qu'il s'agissait de quelque chose de réel, que je pourrais être utile, et je m'assis. L'embarras de la jeune personne m'étonnait. Il y avait cependant peu de suite dans sa narration, et l'intérêt avec lequel elle me parlait de la malade me semblait bien tendre et bien profond pour une amie.

« Quel *accident,* madame, lui demandai-je?

— Une chute, après laquelle la personne dont je parle est restée étendue sur le pavé. Un cabriolet a passé sur sa poitrine : on l'a crue morte pendant quelques heures.

— Les côtes ont-elles été endommagées?

— Non, monsieur le docteur; mais elle a beaucoup souffert.

— Crache-t-elle le sang?

— Oui; je le crois du moins..... »

Elle eut l'air de chercher une lettre, dans laquelle se trouvaient des détails plus circonstanciés; mais, en l'observant plus attentivement, je vis que des larmes obscurcissaient ses yeux. J'avais peine à concilier une émotion si vive avec les premières paroles prononcées par la jeune personne.

« Permettez-moi, lui demandai-je, de jeter un coup-d'œil sur la lettre où se trouvent les renseignemens qui vous sont envoyés sur la santé de votre amie.

— Pardon, monsieur, reprit-elle. Quelques affaires particulières s'y trouvent consignées. Je l'ai vue assez récemment, et je puis vous rendre un compte très précis de sa situation.

— Sent-elle une douleur à la poitrine?

— Oui, du côté droit.

— Éprouve-t-elle un mouvement de fièvre la nuit et le matin?

— Oui, monsieur le docteur; ses mains sont très chaudes alors. Elle éprouve de la gêne et une inquiétude générale.

— Est-elle incommodée par une transpiration abondante?

— Oui, la nuit surtout.

— Et elle tousse?

— D'une manière très douloureuse, à ce qu'elle dit.

— Depuis combien de temps a-t-elle cette toux? Avant ou après l'accident?

— Mais..... si je me le rappelle bien, c'était un an après son mariage.

— Son mariage! m'écriai-je. »

Elle avait oublié qu'elle m'avait présenté son amie comme n'ayant pas pu se marier selon ses desirs. Elle s'aperçut qu'elle venait de se *couper,* comme dit le peuple; et une vive rougeur colora tout-à-coup son pâle visage.

« Je me suis trompée..... j'ai voulu dire : un an après l'époque où ce mariage devait avoir lieu.

— De quelle nature est cette toux? Une toux sèche, fréquemment répétée?

— D'abord cela n'a pas été très pénible : mais ensuite elle a horriblement souffert. »

Je voyais la pâleur de la jeune personne augmenter à chaque instant; un soupçon traversa mon esprit comme l'éclair traverse le ciel.

« Allons, un peu de franchise, madame! est-ce que cette amie ne serait pas *vous*, par hasard? Vous semblez vraiment indisposée. Répondez-moi, je vous en supplie. »

Tout son corps frissonnait, et son embarras augmentait d'une manière visible. Elle essaya de me cacher ce trouble, et balbutia même une nouvelle question qui n'avait pas trop le sens commun. Bientôt la voix lui manqua; elle tenta de dérober à mes regards le trouble dont elle était agitée, ou du moins d'en déguiser la cause.

« Si vous saviez, me dit-elle, combien sa situation me fait de peine et m'inspire de craintes! Ah! monsieur, des qualités si rares! une personne si distinguée! Et si je vous disais combien je l'aime.....

— Calmez-vous, madame! reprenez vos sens, continuez de me donner des explications qui puissent m'aider à servir,

d'une manière efficace, la personne qui vous intéresse ! Voyons, un peu de courage.

— Eh bien ! reprit-elle, et sa voix tremblait encore, veuillez me dire franchement, docteur, ce que vous pensez ? Avez-vous des espérances ? Est-ce sans remède ?

— Tous les symptômes que vous venez de développer sont graves..... et dangereux.

— Il n'y a pas d'espoir, demanda-t-elle d'une voix si faible qu'à peine pouvais-je l'entendre ?

— Je ne puis vous répondre sans la voir, sans lui parler, sans l'interroger sur mille petits faits significatifs. Sans doute elle a un médecin.

— Elle en a eu un...... sans doute..... »

Son hésitation durait toujours ; et je l'attribuais à cette difficulté de prononcer et de soutenir le mensonge, qui est inhérente aux natures bonnes et généreuses.

« Son état de fortune lui permet-il de voyager, madame, de visiter l'Italie ou le midi de la France ? Ce serait là le conseil le plus utile à lui donner.

— Je crains bien que des circonstances particulières ne s'y opposent.

— Mais sa famille ne pourrait-elle lui être utile ?

— Sa famille ne fera rien.... rien pour la sauver. »

Alors une convulsion assez vive agita ses membres ; elle voulut se relever de son siège, y retomba, et s'écria en pleurant :

« Je le vois bien, nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Oh ! mon pauvre mari ! Tout est donc fini, plus d'espoir ! »

La contraction de ses traits augmenta, et après quelques spasmes violens, ses yeux se fermèrent ; elle tomba dans un évanouissement dont j'eus peine à la faire sortir. Je compris alors l'innocent artifice employé par elle pour s'assurer de la situation véritable où son mari se trouvait. Elle ne revint à elle-même que pour verser des larmes et pousser des gémissemens dont mon cœur était brisé.

« Pardon, pardon, monsieur, me dit-elle! Je vous ai trompé : je ne suis pas accoutumée au mensonge, voyez-vous. Mais ayez pitié de moi; je suis si malheureuse! Pourquoi, folle que je suis, vous ai-je demandé tous ces détails? J'aurais mieux fait de conserver mon ignorance qui me laissait un vague espoir. O mon Dieu! mon Dieu! tout est donc perdu; mon mari, mon mari! »

Les convulsions recommencèrent, et comme elle se débattait entre les bras de mon domestique, qui était accouru au bruit, son mouchoir tomba par terre, et une guinée, proprement enveloppée de papier, roula sur le plancher. Quelques détails de sa toilette, quelques reprises dans son mouchoir, quelques paroles de sa conversation, m'avaient laissé entrevoir une pauvreté réelle, cachée sous une apparence élégante. Je rattachai dans un coin du mouchoir cette guinée qui était évidemment le prix destiné à la consultation médicale, prix arraché peut-être aux longues et douloureuses économies de la jeune femme. Je la priai de monter dans mon cabriolet et de me conduire chez elle à l'instant même. Elle s'y refusa : elle craignait, disait-elle, que l'apparition d'un médecin n fût dangereuse pour son mari, qui se faisait encore illusion sur son état. Fort ému de cette scène, je lui fis promettre au moins de venir bientôt me voir, et je la priai de remettre à une autre fois le paiement de ma consultation qu'elle voulait absolument me payer.

Allons, me dis-je, en fermant la porte sur la jeune femme qui se retirait d'un pas chancelant : voici encore une page sombre que la vie humaine va ouvrir devant moi! La douleur du corps et de l'âme, unie au dévoûment inutile et à la vertu ignorée : toujours la continuation du grand chapitre social; toujours les mêmes misères et la même injustice, passées en coutume et en loi.

Quelques jours après, une de ces grandes averses qui occupèrent tout le mois de mars de cette année me surprit aux environs de Chancery-Lane. Une carte de visite tombée du

mouchoir de la jeune femme, étant restée chez moi, m'avait appris qu'elle se nommait madame Elliott et qu'elle habitait le nº 4 de Took's Court, petite rue qui débouche dans Chancery-Lane. Je n'avais pas de cabriolet : la violence de l'ondée commençait à traverser tous mes habits. Je pensai à me réfugier dans une boutique où peut-être pourrais-je obtenir quelques renseignemens sur la situation d'une personne qui m'avait intéressé, et qui devait être connue dans le voisinage. Un grand écriteau rouge, chargé de lettres noires, attira mes regards et m'apprit que *William Farren* avait patente pour vendre à-peu-près tous les objets de commerce, depuis le taffetas jusqu'à la ficelle inclusivement. Je poussai la porte de la petite boutique obscure, encombrée d'objets d'épicerie curieusement rangés, et dont le maître, petit homme au pied boiteux, à la face narquoise et ridée, achevait de ficeler curieusement quelques paquets. Il aurait été impossible de discerner le tabac et la bougie qui se coudoyaient dans ce réceptacle ténébreux, si deux chandelles posées sur le comptoir ne l'avaient éclairé en l'enfumant. Mon homme avait tout-à-fait l'air d'un vieux rat, au milieu de ses provisions souterraines. Je lui demandai la permission de m'asseoir sur un petit banc qui se trouvait là, jusqu'à ce que la pluie fût passée. Il y consentit poliment. Il était causeur et ne tarissait pas sur ses voisins et ses voisines, pourvu qu'on lui permît de *faire l'article* à toutes les phrases et de développer l'excellence de ses bougies et la qualité supérieure de ses cafés. Quand je l'eus mis sur le chapitre des *Elliott :*

« Ah! me dit-il, je les connais, Took's Court, nº 4; il n'y a que deux ou trois mois qu'ils sont là. Le mari n'est pas d'une bonne santé, et celle de la petite femme ne vaut guère mieux.

—Savez-vous ce qu'ils font, et quel est leur état?

—Pour cela, reprit le vieil épicier, en ramassant sa lèvre inférieure et reportant ses lunettes sur la sommité de son front chauve, comme s'il eût voulu éclaircir sa pensée; je ne saurais trop vous le dire exactement. Le jeune homme a été

dans le commerce, je crois; il a aussi enseigné la musique, et sa femme travaille à l'aiguille. »

Dans ma poche se trouvait la carte de visite sur laquelle madame Elliott avait tracé son nom; c'était une de ces petites écritures menues et élégantes dont le moindre trait annonce une éducation soignée. Que la même main qui avait formé ces caractères fût celle d'une ouvrière en linge ou d'une brodeuse, rien ne m'étonnait davantage.

« Ils ne sont pas heureux à ce qu'il paraît, repris-je? ils ont de mauvaises affaires?

— Monsieur est homme de loi? reprit le vieillard en clignant de l'œil, et trahissant par l'inflexion de sa voix l'horreur involontaire qu'inspire l'huissier, même à l'avare qui l'emploie.

— Non vraiment: c'est par intérêt pour les Elliott que je vous adresse ces questions. Je les connais fort peu : ne disiez-vous pas qu'ils étaient gênés?

— Je ne les crois pas à leur aise, à vous dire la vérité..... bonne paie... jamais de crédit... Il faut leur rendre justice. Mais ce qu'ils dépensent est bien peu de chose, bien peu de chose. Autrefois une demi-once de thé, troisième qualité, et une livre de sucre tous les deux jours : maintenant, tous les quatre jours seulement et de qualité inférieure..... Mais ils paient comptant..... et j'aime mieux cela. D'ailleurs ma dernière qualité de thé vaut les qualités supérieures : permettez-moi de vous en faire juge. »

Le petit homme avec une dextérité étonnante pour un boiteux, mais naturelle pour un épicier, sauta sur un escabeau, déplaça une petite boîte vernie, dont le couvercle disparut sous son index expérimenté et fit tomber dans le creux de sa main gauche un détestable mélange de feuilles de vigne et de prunelles sauvages, qui simulaient du thé. Cette qualité supérieure de thé me sembla digne d'un brevet d'invention, et je laissai l'honorable fabricant la transvaser dans la boîte tout en continuant ses commentaires

magnifiques sur les propriétés medicales de cette étrange composition.

« Mes prix sont si raisonnables, continua-t-il, que je ne comprends pas que madame Elliott ne vienne pas plus souvent se fournir chez moi; il faut que l'homme et la femme vivent bien économiquement! bien économiquement, monsieur.

« Parbleu, continua-t-il, voici une demi-heure que la pauvre petite femme était ici. Il fallait un peu de tapioca et de sagou pour son mari; et malheureusement il ne m'en restait pas un grain; je fais un très grand débit, monsieur, très grand malgré la petitesse de ma boutique; mes riz sont d'une espèce particulièrement utile à la santé. Je vous montrerai mon riz première qualité?

— Tout-à-l'heure. A propos, ne m'avez-vous pas dit que M. Elliott avait donné des leçons de musique?

— Oui, il est assez fort sur la flûte; j'ai même eu la complaisance de recevoir ses lettres, quand il se faisait annoncer dans les journaux. J'ai eu cette bonté-là; c'était une annonce pour ma maison, ajouta l'épicier en se rengorgeant et se redressant. Je ne lui ai jamais connu qu'un seul écolier.

— Et maintenant?

— L'écolier est parti, monsieur, et la flûte aussi; une belle flûte noire avec des clefs d'argent. La pareille existe, ma foi, si ce n'est pas la même, chez M. Broking, le prêteur sur gages et le revendeur, en tournant la rue, à main gauche. Cent contre un à parier que c'est la même, dont le jeune homme aura obtenu cinq pour cent peut-être; mauvaises affaires que ces prêts sur gages!

— Oui, vous avez raison, mauvaises affaires!

— Au surplus, continua l'épicier bavard, la perte n'était pas grande; la flûte ruine la poitrine, comme monsieur le sait bien, et le jeune homme n'est pas vigoureux, tant s'en faut. La jeune femme lui disait, avec sa petite voix douce : « Mon cher Eugène, ne jouez plus de cette maudite flute! n'en jouez plus! » Madame Elliott a la voix d'une duchesse ou d'une can-

tatrice qui joue les grands rôles à Drury-Lane. J'ai toujours envie de voir si sa voiture l'attend à la porte : chose impossible, car elle achète un sou de ficelle..., elle-même!

L'entrée d'un nouveau chaland occupa bientôt toute l'attention et absorba les vénales politesses du vieil épicier qui rejeta ses lunettes sur la courbe osseuse de son nez. Enfin la pluie cessa, et je pris congé de lui, en le remerciant de l'abri que sa boutique m'avait offert. Il se passa une semaine avant que j'entendisse parler de madame Elliott. Un vendredi soir, en rentrant, je trouvai sur ma table un billet qu'elle avait tracé fort à la hâte sur le dos d'une ancienne lettre; elle me priait de vouloir bien passer chez elle, Took's Court, n. 4, et de ne pas dire à son mari qu'elle fût venue me consulter une première fois. Ce fut ma première visite le lendemain. Une boutique de mercier occupait le rez-de-chaussée; un escalier fort étroit conduisait au second étage habité par M. Elliott : arrivé sur le pallier, je trouvai la porte ouverte, et je m'arrêtai quelques momens.

Presque en face de la porte, devant une table chargée de gros registres verts, à fermoirs de cuivre, un homme encore jeune était assis et endormi; la plume, qui venait d'échapper à ses doigts faibles et amaigris, se trouvait par terre. On voyait que cette arme, destinée à combattre la misère, ne l'avait quitté qu'à la dernière extrémité, et que la fatigue du travail la lui avait arrachée. Sur la table même, en face de lui, entre deux énormes cahiers, un jeune enfant en blouse verte jouait avec une autre plume qui occupait toute son attention. Le jeune homme endormi pouvait avoir trente ans; c'était une de ces têtes expressives dont la beauté physique est éclipsée par une beauté morale et intérieure, qui fait naître l'intérêt, sans qu'on puisse s'expliquer la cause de cet intérêt. Ses joues étaient caves, et pour ainsi dire transparentes; ses cheveux noirs, rejetés sur le côté, laissaient paraître, dans tout son développement, un front large et élevé; le bras, qui avait laissé tomber la plume, touchait

presque à terre. Malgré la rigueur de la saison, il n'y avait pas de feu dans la chambre; M. Elliott (ce ne pouvait être que lui) avait boutonné son habit noir jusqu'au menton, apparemment pour se garantir du froid. La chambre n'était garnie que des meubles absolument nécessaires, très propres, et en bois blanc. Le bruit que je fis en entrant frappa le petit enfant qui se retourna, et qui éveilla son père.

« Veuillez entrer, me dit-il, encore assoupi....; je n'ai pas complètement terminé....; la balance de compte est assez longue à établir.... Je n'ai cependant pas perdu de temps; j'ai travaillé presque toute la journée.....

— Je suis le docteur W...., lui dis-je, en l'interrompant!

— Ah! pardon, pardon, monsieur, soyez assis, je vous prie. Ma femme vient de sortir; je regrette infiniment qu'elle ne soit pas ici.

— J'aurais été charmé de la voir. Mais c'était à vous, monsieur, que s'adressait ma visite. Votre santé n'est pas bonne, m'a-t-on dit : me voici prêt à vous donner tous les conseils et tous les secours que mes études peuvent me fournir.

— En effet, je souffre, monsieur; il y a déjà long-temps que je ne me sens pas bien; mais la tendresse de ma femme exagère sans doute le danger que je cours. »

Ses réponses à mes questions médicales furent exprimées avec une précision, une netteté, une simplicité qui faisait honneur à son esprit et même, il faut le dire, à son courage. Une maladie de foie s'était annoncée depuis long-temps; et une vie trop sédentaire et trop laborieuse n'avait fait qu'en aggraver le péril. Il me raconta l'accident dont madame Elliott m'avait parlé, et dont il me donna tous les détails. Hélas! le malheureux jeune homme marchait d'un pas rapide vers la phthisie hépathique, et quoique sa situation de fortune semblât devoir rendre impossible ou du moins très difficile l'exécution de l'avis que je donnais; je lui conseillai le changement d'air et les voyages, comme le seul re-

mède vraiment applicable dans sa situation. Alors madame Elliott rentra.

« Voyager en Italie, s'écria-t-elle! »

Le mari et la femme se regardèrent, et la femme changea de couleur. Dans ce double regard, je lisais toute l'amertume de leur situation, tout ce qu'ils souffraient l'un pour l'autre, tout ce que leur causaient d'angoisses la cruelle nécessité, la maladie et la pénurie. Ce qui me touchait le plus, c'était la pudeur souffrante du malheureux jeune homme qui voulait encore déguiser sa pauvreté; la pauvreté, le plus grand des crimes parmi nous. Ce petit enfant blond et riant, qui arrêtait sur moi ses grands yeux noirs; cet enfant, le seul objet de consolation et d'avenir, jeté dans une vie sombre et sans espoir; ces deux destinées, hors de leur place, chose commune, hélas! à notre époque; cette vertu perdue, à laquelle personne ne faisait attention; ce dévoûment que la puissance ignore; cette grandeur plus belle et plus courageuse que celle du champ de bataille; cette tragédie domestique sans larmes presque sans parole, dont les acteurs étaient une femme aimante, patiente, douce, un enfant qui sourit et un jeune homme malade. La fierté pauvre, mais sans orgueil; la mort qui s'avançait terrible au milieu de la pauvreté; tout cela composait un spectacle affreux pour l'âme : scène paisible sans cris, sans violences. Comment aurais-je osé accepter le paiement de ma visite? Mais comment aussi le refuser? Rien de plus fier que l'honnêteté malheureuse. Fallait-il les blesser par un refus? N'était-il pas doublement cruel d'offenser la délicatesse et la susceptibilité de l'honneur? La veille même, un homme fort riche du comté d'Essex m'avait presque mendié la guinée qu'il me devait. Il la laissait tomber dans mes mains avec plus de douleur, plus de peine qu'il n'y eût versé une goutte du sang de son cœur. J'avais été honteux pour cet homme; aujourd'hui j'étais embarrassé de repousser l'argent d'Elliott. Je craignais d'avoir l'air de lui faire l'aumône. Heureusement le petit enfant vint

à moi en jouant : je le pris sur mes genoux et je plaçai dans sa petite main, que je refermai, la guinée brillante dont il s'amusa. M. Elliott pâlit et voulut parler; une larme vint mouiller les yeux de sa femme. Je partis plus brusquement que je ne l'aurais fait dans toute autre circonstance : elle me suivit du regard. Annales de la pauvreté, annales de la douleur, qui vous écrira jamais comme vous méritez d'être écrites!

Mes visites devinrent assez fréquentes. J'eus de la peine toutefois à arracher M. Elliott et sa femme à la réserve qu'ils s'étaient imposée : un travail constant minait la santé du jeune homme, travail qui ne me semblait pas recevoir une récompense équivalente. Devais-je lui recommander le repos? c'était le condamner à la mort; travailler ou mourir, voilà pour lui le dilemme de la vie. Souvent je voyais madame Elliott sa femme s'occuper avec un zèle et une assiduité extrême à des ouvrages de broderie, beaucoup trop riches pour qu'elle pût les destiner à son propre usage.

Un jour, qu'elle était ainsi occupée, je lui dis :

« Dans les premières années de notre mariage, ma femme travaillait aussi comme vous, madame! »

Elle releva la tête, quitta son aiguille, fixa sur moi pendant quelques momens un regard étonné; puis fondit en larmes. Notre intimité n'était pas encore assez familière pour qu'elle me laissât pénétrer dans le détail circonstancié de ses malheurs. Au bout d'un mois seulement, lorsque la santé de son mari déclina visiblement, j'obtins d'elle ou plutôt je surpris les aveux que l'on retrouvera dans le récit suivant. Ne les lisez pas, qui que vous soyez, si vous méprisez les détails de la vie privée, les chagrins de tous les jours, les petites misères qui sont, hélas! les grandes misères de l'humanité.

Les fautes des pères écrasent la destinée des enfans. C'est une injustice du destin, mais une injustice éternelle, inévitable. M. Henri Elliott, colonel de cavalerie, homme brave, distingué, mais joueur de profession, se suicida en 1812, après avoir fait une perte considérable. Le seul héritage que

recueillit son fils Eugène Elliott, élevé à Cambridge, se composait de dettes énormes et d'un nom flétri. Sa mère était morte dans un grenier, six mois avant le suicide du père : Eugène ressemblait à sa mère, dont il avait toute la délicatesse, toute la résignation, toute la distinction et cette force d'âme pleine de douceur, que les hommes prennent souvent pour de la timidité. A vingt ans, il lui fallut vendre ses livres, renoncer à ses études, quitter ses compagnons de classe, abdiquer ses habitudes élégantes, pour entrer en qualité de commis d'écritures dans la maison de commerce de Frédéric Hallory et Cie, près de Ludgate. Des recommandations assez puissantes furent nécessaires pour lui procurer cette pauvre place qui ne lui laissait dans toute la journée qu'une seule heure de repos, consacrée à ses repas. Une vaste correspondance à soulever; des livres de comptes à tenir; de nombreuses courses à faire; soixante guinées par an; une petite chambre au troisième étage dans un faubourg; des repas d'ouvrier; point d'amis, car il était pauvre; une santé qui, toujours faible, s'altérait encore par la multiplicité et la fatigue de ses travaux; cette misérable tyrannie, qui descendant des hauteurs de la société, accumule sa vitesse et son poids par le nombre des degrés qu'elle parcourt; le dédain, l'indifférence, le mépris de tous les employés de la maison de commerce pour un nouveau-venu, qui avait été élevé pour le monde et qui apportait parmi eux d'autres habitudes et d'autres mœurs : telle fut, pendant un an, l'existence d'Elliott. Il ne se découragea pas, il essaya de vaincre l'indifférence par le travail, et la haine par la bienveillance. En effet, comme il était plus utile qu'un autre, on le paya un peu davantage : c'est ainsi qu'on nourrit mieux un cheval dont le labeur profite au maître. Son salaire augmenta progressivement et finit par être porté à 90 livres sterling par an, somme qu'il ne dépassa plus.

M. Hallory, le maître de la maison de banque, n'était pas assez sot pour s'intéresser à qui que ce fût : c'était une de ces

bonnes têtes commerciales, pour qui les hommes ne sont pas des hommes, mais des ressorts, qu'il s'agit de faire jouer, aux moindres frais possibles. Aussi n'avait-il pas donné un moment d'attention à Eugène Elliott. Le portrait de M. Hallory est celui de toute une race : imaginez un gros corps, carré par les extrémités, rond et proéminent par la ceinture; aux cheveux crépus et blancs, au front bas et arrondi : une tête osseuse sur laquelle on lisait écrit, en gros caractères, LE GAIN. Il n'était pas sans mérite comme négociant; il savait attendre, choisir et exploiter. Il savait être insolent dans le succès, souple dans l'adversité, flatteur pour ceux dont il avait besoin, tyrannique pour ceux qui avaient besoin de lui. D'abord garçon de courses, puis garçon de caisse, sa prudence entreprenante n'avait pas tardé à le mettre hors de ligne. Devenu capitaliste, il avait fini par épouser la veuve de son patron : et cette veuve en mourant lui avait laissé une fille unique fort intéressante. Sa prétention était d'exploiter encore cette fille unique en faveur de son orgueil, et de la marier à un membre de l'aristocratie, qui apporterait dans la famille des Hallory le majorat de la pairie et l'illustration des aïeux. Aussi avait-il donné beaucoup de soins à l'éducation de Marie.

Un jour, ce grand homme, objet d'envie pour tous, descendait de sa voiture en face de la Bourse : son pied portant à faux, il tomba sur le pavé et reçut plusieurs blessures graves. Les médecins le condamnèrent à garder le lit pendant plus de neuf mois : grand supplice pour un homme actif, ardent, âpre à la curée, incapable d'étude ou de rêveries, qui craignait de se voir dépasser dans la route du lucre par ses compétiteurs, et de laisser aux employés de sa maison l'occasion de se relâcher dans leurs devoirs ou celle de le voler impunément. Sa fille lui servit de garde-malade. Elliott, le plus actif et le plus laborieux des commis, fut chargé de venir prendre les ordres du maître, tous les matins, à huit heures, de faire ses commissions dans la Cité et lui rap-

porter son *livre de banque*, dûment enveloppé. C'était doubler la fatigue du jeune homme sans augmenter son bénéfice. Il s'exposait aussi de plus près à l'irascible et intolérable âpreté du malade, que sa situation irritait et qui ne voyait aucun motif pour ménager un homme qui dépendait entièrement de lui, et qui gagnait quatre-vingt-dix malheureuses livres sterling par an.

Par un étrange hasard, le jeune homme et la jeune personne s'étaient connus à une époque où Eugène devait tenir un rang dans le monde et où le bonheur et la fortune l'attendaient. Quelques fêtes de campagne avaient vu Eugène être l'un des danseurs les plus assidus de la jeune Marie. Il ne lui rappela pas cette circonstance; il savait que la fortune et la pauvreté sont séparées par un gouffre infranchissable. Mais Marie le reconnut. Le ton brusque, dur, impérieux, les ordres brutaux, dont M. Hallory écrasait son commis, firent naître chez la jeune personne une commisération naturelle. C'est un des bons sentimens des femmes, que cette vive révolte qu'elles ressentent contre les iniquités que le monde respecte. Ce pauvre commis, maigre, pâle, exténué, se tenant debout en face du grand seigneur pécuniaire, tourmenté par ses mille questions, en butte à ses insolences, silencieux sous le feu de ses brutalités, parut d'autant plus digne d'intérêt à Marie, qu'il avait été destiné à un rang élevé. Infiniment supérieur à son bourreau par l'éducation et les qualités de l'âme, il avait la figure la plus noble, et s'armait de la résignation la plus héroïque : Marie s'en aperçut.

Comme le père ne voulait être servi que par sa fille, elle était toujours là quand il donnait ses ordres au commis; et le traitement qu'il lui faisait subir frappait le cœur de Marie. Elle n'avait plus de mère; une vieille tante, chargée autrefois des affaires de la maison, était tombée en paralysie. Non-seulement M. Hallory se montrait dur envers elle comme envers tout le monde; mais elle sentait qu'il n'avait pas droit

à son estime; triste et douloureux instinct du mépris filial; affreux sentiment qui, la privant d'affections légitimes et la condamnant au simple devoir, augmentait la tendresse naturelle d'un cœur qui demandait un aliment et un appui. La pauvre jeune fille n'avait pas lu de romans, elle allait peu au théâtre; elle ne savait pas que son cœur s'attachait à son insu; ce commis qu'elle croyait plaindre et estimer, elle l'aimait déjà. Avec ses sentimens grossiers, sa volonté de fer et la conscience de la force brute que donne l'argent, Hallory était parfaitement aveugle. L'espèce de danger qu'il faisait courir aux jeunes gens lui était inconnu. Il fallait que sa fille restât là, toujours là, pour entendre les rapports modestes du commis, sa voix douce et mâle, les imprécations du père, enfin pour mesurer toute la distance qui séparait l'un de l'autre. Elliott ne soupçonnait pas que Marie pût s'intéresser à lui, encore moins l'aimer. Lui si pauvre! Elle si riche! Mais une entrevue de deux heures par jour rapprochait ces deux personnes, aussi semblables par le caractère et l'éducation qu'éloignées par la fortune et le sort; et le père n'avait pas calculé les résultats d'un tel rapprochement.

Un jour, Elliott apportait à son patron des lettres que Hallory lui arracha violemment des mains. Le jeune homme resta debout devant lui, soldat à son poste, le visage pâle, les jambes fatiguées et chancelantes.

« Vraiment, mon père, dit Marie, M. Elliott a l'air très souffrant! puis-je lui offrir un verre de vin?

— Oui, » dit machinalement Hallory, qui dévorait des yeux une lettre dont l'intérêt était pour lui puissant et douloureux : il s'agissait de l'arrivée d'une forte partie de gomme arabique qui détruisait un monopole lucratif et préparé par lui à grands frais. Une trentaine de mille livres sterling de plus ou de moins dépendaient de cette circonstance. Le verre de vin que sa fille offrait d'une main tremblante à Eugène Elliott ne lui causa pas une distraction. Elliott se pencha pour prendre le verre en saluant la jeune fille; alors des

yeux bleus de Marie jaillit l'éclair magnétique qui décida de toute leur vie; deux destinées furent fixées. Marie baissa les yeux, effrayée elle-même Elle alla se replacer devant la fenêtre, en tournant le dos à Eugène. Elliott resta perdu dans ses rêveries; le trouble de l'un, l'étonnement de l'autre, échappèrent également à M. Hallory, menacé dans le sang de ses veines, dans la pléthore de sa caisse, dans une partie de ses gains. Il s'écria d'une voix de tonnerre :

« Mon pupitre, Marie; apportez mon pupitre !

— Mais, mon père vous ne m'avez pas dit... »

Marie ne savait ce qu'elle disait; du sein des nuages où elle était plongée, elle n'avait pas compris la demande fort simple de son père.

« Etes-vous folle, êtes-vous sourde, hurla le vieux Hallory ! Mon pupitre, vous dis-je ! »

Il ne se doutait pas que ces cinq minutes, pendant lesquelles son esprit s'était occupé de livres sterling, de primes et de monopoles, avaient commencé un drame qui engageait toute sa vie et renversait ses desseins. Il écrivit rapidement plusieurs lettres, se pencha à l'oreille d'Elliott, le chargea d'un nombre de commissions qu'il était difficile d'accomplir en un seul jour et le poussa par les épaules en lui recommandant la promptitude, et le menaçant de sa colère en cas d'oubli ou de lenteur.

Lorsque les médecins permirent à M. Hallory de ne plus garder la chambre, le mal était fait. La timidité et la pudeur naturelle de la jeune fille avaient été vaincues par l'intérêt profond que lui inspirait la situation du jeune homme. Ce ne fut point, à vrai dire, une intrigue amoureuse : il n'y eut ni séduction de la part d'Elliott, ni entraînement romanesque de la part de Marie. Chaque jour, la position même où tous les deux se trouvaient, l'isolement de Marie, l'intimité à laquelle l'imprudence de M. Hallory les exposait, les rendaient plus nécecsaires l'un à l'autre : leur vie se trouvait mystérieusement enchaînée. Victimes de la même dureté,

associés dans les souffrances qu'un caractère impérieux inflige à ce qui l'entoure; voisins à l'église, lorsque M. Hallory, se retirant sous les ombrages de sa campagne d'Hampstead, laissait sa fille à Londres, chargée de régler quelques comptes, et de tenir la maison; ils cédèrent insensiblement, involontairement, à la fatalité qui les unissait. Il naquit, de cette circonstance, un de ces liens énergiques, indissolubles, que le sort ne peut détruire, et que la volonté des hommes n'a pas créés. Un dimanche, Eugène Elliott, voyant mademoiselle Hallory sortir seule de l'église, s'approcha d'elle, lui offrit le bras, la reconduisit jusque chez son père qui, certes, aurait fait gronder le tonnerre de son courroux, si un tel spectacle eût frappé ses yeux; et leurs cœurs, depuis long-temps complices, s'entendirent enfin.

Ce ne fut pas sans combats, sans reproches intérieurs, sans crainte et sans repentir, que les deux jeunes gens se livrèrent à la fatalité qui les pressait. Un an s'était écoulé. Les rapports journaliers de Marie et d'Eugène se trouvant tout-à-coup rompus par la convalescence du père, l'amertume de cet éloignement subit précipita les confidences mutuelles qui, jusque alors, avaient été incomplètes ou timides. Enfin, avant que M. Hallory eût conçu le moindre soupçon, une correspondance active avait lieu entre les jeunes gens. Un mardi soir, le pas du gros M. Hallory était plus élastique qu'à l'ordinaire; la grimace d'un sourire joyeux était visible sur ses lèvres. Il s'assit à table, près de sa fille, d'un air rayonnant. De temps à autre, son œil faux et louche clignotait en la regardant avec amour. Toute cette pantomime n'échappait point à Marie, qui l'expliquait, en supposant quelque heureuse spéculation, accomplie selon les desirs de l'avide marchand. Mais au dessert, comme la jeune fille allait se retirer, le père, tenant élevée près de ses lèvres une rasade de vin de Porto :

« J'ai une fameuse nouvelle, Marie! fameuse! Il a été question de toi à la Bourse. »

La rasade fut engloutie, et les lèvres de l'heureux commerçant résonnèrent, comme si la double saveur du vin et de la nouvelle dont il voulait parler l'eussent pénétré d'une joie indicible !

« Parler de moi à la Bourse, répliqua Marie.....? qu'ai-je de commun avec la Bourse, mon père?

— *Qu'ai-je de commun, qu'ai-je de commun?* répéta le père, en faisant la petite voix !.... Être jeune fille et prendre mari, c'est très commun, je crois; c'est très naturel, j'espère.

— Vous aimez bien à plaisanter, mon père, s'écria Marie ! qui, sans trop savoir ce qu'elle faisait, porta le verre à ses lèvres et le but d'un seul trait.

— Plaisanter? parbleu non! L'affaire est trop engagée pour que je m'amuse à te la cacher.

— Trop engagée!

— Eh oui! engagée, conclue, finie, terminée. Un marché est un marché; une parole est une parole : il n'y a pas à se dédire. Vous êtes ma fille, ou vous ne l'êtes pas! Depuis longtemps je cherche pour vous un bon mariage. Le voilà trouvé, ma foi, un excellent parti, je t'assure !.... Tu seras vicomtesse, Marie.....! Et le jour où je verrai des armes briller sur les panneaux de ta voiture, je ferme boutique; adieu au négoce, c'est fini, je me repose. Eh ! qu'en dis-tu?

— Ce que j'en dis, répéta machinalement la jeune fille, dont les doigts tremblans jouaient depuis trois minutes avec les coins de son mouchoir de batiste!

Sa figure était blanche comme la neige; elle frissonnait de tout son corps.

« Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? si pâle? si épouvantée! Pourquoi as-tu peur? J'ai peut-être été un peu trop brusque, comme le disait feu ta mère. J'aurai dit trop rondement la chose; mais l'affaire est faite; il n'y a pas à revenir. »

Marie essaya de se lever de sa chaise, mais elle était si faible qu'elle retomba en pâlissant davantage. Le père approcha la

sienne, et, passant une main sous le menton de Marie; de l'autre, prenant les petites mains de sa fille :

« Eh! mais, comme tes mains sont froides! Allons donc, quel enfantillage!.... Marie! c'est absurde! eh bien! tu ne réponds pas!.... Allons donc, petite sotte! est-ce qu'on s'effraie ainsi d'une plaisanterie? peut-être la mienne a-t-elle été trop loin!

— Ah! mon cher père..... c'était donc une plaisanterie! » s'écria la jeune fille en se relevant, et arrêtant sur lui un regard fixe qui étincelait.

Puis, se laissant aller sur son siège, elle subit un évanouissement complet. La voix forte du père retentit dans la maison : une armée de domestiques accourut à ses cris, on emporta la jeune fille dans sa chambre, et le père prit à sa santé d'autant plus d'intérêt, qu'il voyait en elle une vicomtesse future. Au fond, cependant, il regardait toutes ces simagrées comme fort inutiles, et intérieurement il envoyait au diable toutes les grimaces des petites filles. Avait-il le droit, ou non, de placer sa fille au plus haut intérêt possible? cette question ne s'était pas offerte à sa pensée; autant aurait valu lui demander s'il avait le droit de tirer à vue sur son banquier de Lombard-street.

Toute la nuit, Marie Hallory fut fort agitée : elle ne parut pas à déjeuner; à dîner, elle ne mangea pas. Elle avait trouvé moyen d'écrire à Elliott une lettre fort incohérente; mais qui contenait à-peu-près le récit de ce qui lui était arrivé la veille. L'humeur du père, déjà fort âpre le matin, n'avait fait qu'augmenter pendant le jour.

« Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire, s'écria-t-il, vers la fin du dessert? que signifie tout cet embarras que vous faites? qu'avez-vous depuis hier?

— Vous savez, mon père, répondit-elle en tremblant, que vous m'avez dit hier des choses qui m'ont bien étonnée.

— Étonnée! allons donc! vous allez vous marier; une fille n'est faite que pour cela. Voyons, causons un peu, continua-

t-il, d'un ton plus doux, et résolu à employer, cette fois, une tactique savante.

— Cela m'a étonnée, mon père, en vérité; je suis si heureuse auprès de vous! »

La pauvre fille faisait, à son tour, un peu d'innocente diplomatie.

« On ne vit pas toujours, ma chère. Il faut s'établir : un mariage, c'est un réglement de compte en parties doubles. Qu'aurais-tu à m'opposer, quand même j'aurais parlé sérieusement l'autre jour?

— Mais mon père.

— *Mais mon père, mais mon père!* Je n'entends rien à toutes ces grimaces-là; je ne veux pas que vous fassiez la mijaurée. »

Il s'arrêta et but lentement un verre de vin de Madère, avant de reprendre la parole.

« Avez-vous entendu parler du vicomte Géraldin Scamplett?

— J'ai lu son nom une ou deux fois dans les journaux; un joueur déterminé, n'est-ce pas? »

Cette question de la diplomate était accompagnée du regard le plus fixe et le plus calme : elle porta coup.

« Allons donc, reprit le père furieux, en faisant rouler entre son index et son pouce les breloques de sa montre! C'est un mensonge, un mensonge infâme : les journaux ne font que mentir. Lord Scamplett est un homme du monde; un jeune homme de bonne famille; un charmant garçon qui dîne chez moi dimanche prochain.

— Chez vous?

— Oui, chez moi! Est-ce que je ne suis pas libre d'inviter un vicomte à ma table, si cela me convient....., et d'en acheter une demi-douzaine, si je veux, ajouta-t-il, en mettant ses mains dans ses poches, comme s'il avait dû y trouver tous les vicomtes de l'univers.

— Encore faudrait-il, mon cher père, répondit la jeune

personne, en se levant, s'appuyant sur son épaule et le baisant, encore faudrait-il qu'ils valussent la peine d'être achetés. Tenez, j'aimerais mieux un négociant estimé, que cent vicomtes méprisés et qui nous méprisent... nous autres, pauvres gens de comptoir.

— Pauvres gens de comptoir! pauvres gens de comptoir! c'est vrai. Après tout, la petite n'a pas tort!»

Et le marchand, en achevant son verre de vin de Madère, avait l'air aussi magnifique et aussi solennel que s'il eût été doge de Venise.

Toute l'adresse diplomatique de la jeune fille alla se briser contre la résolution du père : il fallut que Jenny, la femme-de-chambre, s'occupât sérieusement de la parure de Marie, et la fît aussi belle que possible. Prouvons, disait le père, que nous avons aussi de jolies filles, nous autres *gens de comptoir!* Le vicomte Scamplett, noble ruiné par la roulette et l'écarté avait résolu la conquête de Marie; il trouvait fort commode d'acquérir, avec une jeune personne bien élevée et jolie, cent mille livres sterling comptant, destinées à soutenir ses trente-deux ans perdus de vices, sa pénurie actuelle et ses dettes anciennes: aussi fut-il exact au rendez-vous. Il fit la cour à Marie, comme on fait une affaire, comme on s'acquitte d'une formalité. Le dîner du dimanche se passa tristement : aux galanteries fades qui tombaient de ses lèvres, la jeune fille répondait par le plus froid silence; à ses politesses maniérées, par une indifférence impassible. Le vicomte séducteur, l'homme du monde, fut complètement battu dans cette joute par une petite fille de bourgeois : l'espoir d'une haute conquête pécuniaire put seule mitiger l'ennui que lui causait la défaite de son amour-propre. Son courage fut héroïque : il continua sans broncher ses assiduités inutiles; bravant le mépris dont un léger voile de politesse transparente lui cachait à peine l'outrage. Il ne se découragea pas. Le père, que cette tactique de sa fille embarrassait et qui craignait avant tout de voir la couronne vicomtale échapper à

ses desirs, se mettait en frais énormes auprès de lord Scamplett, pour lui dérober une partie de la vérité. Il lui prouvait de son mieux que sa fille était fort timide et que *c'étaient là de ces niaiseries de demoiselles auxquelles il ne fallait pas s'arrêter*. De guerre lasse, la pauvre Marie allait finir par avouer à son père la vérité entière, afin d'échapper à la torture que le vicomte lui faisait éprouver, lorsqu'un évènement bien autrement dramatique lui épargna cette confidence.

Sur les midi, au moment où Marie, accompagnée de sa femme-de-chambre choisissait des étoffes dans un magasin de Holborn, M. Hallory, escorté de son avoué M. Jeffrey, homme grave et honorable, rentra chez lui à l'improviste. Jamais on ne l'avait vu, à une telle heure, quitter l'enceinte de la Cité. Il était furieux; son sourcil abaissé; son front contracté, ses lèvres tordues par la colère. Il marcha droit à la chambre de sa fille, y prit un pupître, le porta chez lui, le brisa et remit à l'avoué un paquet de lettres qui s'y trouvait. M. Jeffrey mit ses lunettes, parcourut ce paquet de papiers, et lut gravement avec le ton posé d'un homme de loi la correspondance intime des deux amans, car c'était là le secret que le père de Marie avait découvert. M. Hallory l'écoutait, les poings fermés, les nerfs tendus, les cheveux hérissés, l'œil fixe. La porte s'ouvre, c'est Marie qui rentre. Il l'aperçoit, et tremblant de fureur, mais sans ouvrir les lèvres, il lui montre les papiers répandus sur la table et le pupître qui les avait contenus. La jeune fille poussa un grand cri et tomba sur le parquet. L'avoué Jeffrey était humain, il secourut Marie et la calma de son mieux; on l'emporta. Mais il ne put apaiser le courroux du père, qui reconnaissait trop tard sa sottise. Rapprocher deux personnes du même âge! Préparer de sa main cette catastrophe!

Comment le secret de la correspondance d'Elliott et de Marie avait-il été découvert? Toutes les conjectures des jeunes gens furent inutiles; ce qu'il y avait de plus probable, c'est que la femme-de-chambre, qui avait protégé les amours

d'Elliott, trouva bon de se mettre à couvert elle-même en trahissant ceux qu'elle avait servis.

Le lendemain, Elliott reçut l'ordre de se présenter chez son patron à midi précis. Il ne soupçonnait pas ce qui l'attendait. Cependant, l'air sombre et farouche du concierge, l'accueil glacé du domestique, lui semblèrent de mauvais augure. Ces gens-là sont des télégraphes véridiques et vous annoncent la bienveillance ou la malveillance du maître. Introduit dans le cabinet de M. Hallory, il y vit ce respectable personnage, assis devant une grande table couverte de papiers. Près de lui se trouvait l'avoué.

« Ah ! s'écria le marchand, en fixant sur Elliott un œil enflammé ! Vos artifices sont découverts; vos perfidies sont connues!

— Perfidies! s'écria Elliott, qui pâlit!

— Oui, misérable! oui!... et de son poing fermé il menaçait Elliott.

— Au nom du ciel calmez-vous, lui dit tout bas Jeffrey; puis se retournant vers Elliott et d'un ton sévère : vous n'ignorez pas, monsieur, le motif trop juste du trouble qui se manifeste chez M. Hallory. »

Elliott baissa la tête sans répondre et parut attendre une explication.

« Oh! l'infâme! oh! le brigand! continuait Hallory! Ton père était un scélérat avant toi! Il s'est tué..... fais de même! »

La pâleur d'Elliott devint cadavéreuse; sa prunelle se dilata; puis dirigeant son regard sur Jeffrey, il sembla lui demander en grâce que ce supplice atroce eût un terme. En effet, l'avoué murmura quelques paroles à l'oreille de M. Hallory qui se tut, comme effrayé lui-même des paroles qu'il venait de prononcer.

—Voulez-vous vous asseoir, monsieur Elliott, reprit Jeffrey avec douceur. »

Elliott, dont les deux mains tenaient son chapeau serré avec une étreinte convulsive, resta debout.

« Veuillez ne pas oublier, monsieur, reprit l'avoué, que M. Hallory se trouve dans une situation toute spéciale, et que c'est vous, monsieur, vous qui l'y avez placé. »

« Ah! tu as osé penser que ma fille serait pour toi! pour toi! reprit M. Hallory, en se soulevant sur son fauteuil. Bien, bien! mais, mille tonnerres! je suis là pour gâter vos plaisirs et déranger vos affaires!

« Vous ne pouvez penser sérieusement, monsieur, reprit l'avoué avec la même gravité calme, que mademoiselle Hallory puisse et doive s'allier à vous: cela tombe sous le sens.

— Que signifient toutes ces questions, et la manière extraordinaire dont on les prononce? Qu'ai-je dit qui puisse autoriser.....?

— Oh! épargnez-vous la peine de déguiser la vérité, monsieur! Voici des lettres de votre main, qui expriment vos sentimens beaucoup mieux que vous ne pourriez le faire. Tout est connu.

— Eh bien, monsieur! ces lettres, je le suppose du moins, sont écrites par moi et s'adressent à mademoiselle Hallory. Quelle que soit la malheureuse situation où je me trouve, et bien que j'avoue ne pas devoir prétendre à la main de cette jeune personne, j'ai voué à mademoiselle Hallory un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

— Ah! l'entendez-vous? le monstre! l'infâme! »

Et M. Hallory se levant, se mit à se promener entre la table et le jeune homme d'un pas rapide et furieux, en lançant une volée d'exécrations et d'imprécations dont la grossièreté ne peut trouver place ici. L'avoué, se penchant à son oreille, lui adressa avec fermeté quelques mots qui le firent retomber sur son siège. Il croisa les bras, et s'enfonça dans le dossier, en murmurant je ne sais quelles imprécations sourdes et profondes!

« Vous voyez, monsieur, reprit Jeffrey, à quelle misère

et à quelle douleur est condamné mon client par votre conduite, plus qu'étourdie, et que je ne qualifie pas autrement. Je desire qu'il soit temps encore d'abandonner vos projets insensés. Nous avons lieu de craindre, d'après les expressions contenues dans vos lettres, que la fille de monsieur n'ait écouté avec quelque complaisance les expressions d'un amour présomptueux et d'une espérance que rien ne justifie; non rien, monsieur, vous devez en convenir: ni votre âge, ni votre position, ni votre fortune, ni votre avenir, ni votre éducation, ni votre naissance.

— Supprimez ces deux derniers mots, interrompit avec force Elliott.

— Ah!... vous! (s'écria le père qui ne put se contenir alors) Vous! mon salarié! vous, à mes gages! mon valet! vous, mendiant! »

Elliott se tut. L'avoué, un peu piqué peut-être par le sang-froid extrême et le calme presque insultant du jeune homme, reprit, avec un peu plus d'aigreur:

« Ne disputons pas sur les mots. L'affaire qui nous intéresse est trop grave, pour admettre ce genre d'altercation. Le bon sens et l'honneur vous défendent, monsieur, de continuer une entreprise condamnable, injuste, folle, ridicule sous tous les rapports et impossible à mener à fin. De toute manière, M. Hallory est déterminé, résolu à ce que les choses, n'aillent pas plus loin.

— Certes, certes! j'y suis déterminé, j'en jure Dieu! »

M. Hallory dévorait du regard le jeune homme. M. Jeffrey contemplait avec étonnement la fermeté calme dont il s'armait.

« Eh bien! dit ce dernier; parlez! Que voulez-vous que je fasse?

— Renoncez immédiatement et absolument à toute espèce de prétentions. Remettez à mademoiselle Hallory les lettres qu'elle vous a écrites; engagez-vous à cesser toute correspondance et à n'avoir plus aucun rapport avec elle. Nous vous

offrons une place à l'étranger, place excellente, assurée ; et de plus cinq cents livres sterling de rente sur l'état.

— C'est vrai, reprit le père ; c'est cela ! je le promets ! »

Et quelque chose de suppliant se mêlait à sa vive colère.

Mais comme Elliott ne bougeait pas et ne desserrait pas les lèvres, l'avoué, avec plus d'adresse encore, fit valoir à ses yeux la situation précaire où se trouverait mademoiselle Hallory, dans le cas d'un mariage avec Eugène : l'insuffisance de ses ressources personnelles qui ne s'élevaient pas à plus de six cents livres sterling en tout : l'affreuse perspective de misère qui s'offrait à tous deux, comme châtiment de l'ingratitude de la fille et de l'audace du jeune homme ; enfin la ruine certaine de l'un et de l'autre.

Elliott, après une de ces aspirations profondes qui semblent destinées à réparer les forces vitales et à donner à l'homme toute l'énergie dont il est susceptible, prit la parole d'un ton triste et résolu. M. Hallory se pencha vers lui, la bouche béante, le cou tendu, pour saisir au passage toutes les paroles qui lui échapperaient.

« J'ai peu de chose à répondre, dit-il, à toutes vos imputations. De quelque manière que vous puissiez interpréter mon caractère et noircir ma conduite ; quelle que soit la défaveur que ces circonstances jettent sur moi ; jamais une pensée déshonorante n'est entrée dans mon cœur. Je suis votre commis, cela est vrai ; à vos gages, cela est vrai. Mon père a été malheureux, cela est vrai encore..... trop vrai !..... »

Il s'arrêta quelques momens ; les gouttes de sueur ruisselaient sur le front de M. Hallory ; et les larmes, des yeux d'Elliott : après s'être armé d'un nouveau courage, le jeune homme reprit :

« Peu importe !... vos reproches amers, je les mérite : vous ne me les avez pas épargnés : j'ai long-temps combattu, mais en vain la passion qui m'absorbait. Mademoiselle Hallory connaissait mon dénùment : elle savait qui j'étais : elle a pu

m'observer avec attention. Elle s'est intéressée à moi, avec imprudence sans doute, mais avec héroïsme. Ses sentimens, je les ai partagés. J'ai mal fait, j'ai eu tort; je le sais, je le sens. Accusez-moi, blâmez-moi : je me soumets. Si elle me retire son affection, je me soumets encore. Mais si elle me juge digne de son amour (et son œil étincela), je ne suis pas assez lâche, monsieur, ni assez vil pour sacrifier cet amour à un intérêt quelconque, et je ne manquerai pas à la parole que je lui ai donnée.

— Voilà, voilà, hurla le père! »

Un paroxysme de colère suivit cette exclamation. Les imprécations les plus affreuses retentirent pendant dix minutes sur la tête du jeune homme. Le vieillard pantelant, à peine capable de prononcer les mots que lui dictait la rage, s'arrêtait de seconde en seconde, faute de pouvoir respirer : dans ses phrases brisées, toutes les épithètes et toutes les images épouvantables s'entassaient; toutes les malédictions que renferme le dictionnaire de la vengeance s'y pressaient confusément.

« Ah! dit-il enfin! misérable!... infâme!... faire la cour... la cour à ma fille!... l'épouser!... la tuer!... la voler!... lui... qu'il essaie! qu'il essaie! nous verrons! ah! ah! voler un vieillard, le voler!... Bravez-moi tous les deux, et mon avoué va rédiger mon testament, mes dernières volontés... et si tu me prends ma fille, si tu me la prends, vous mourrez à l'hôpital ou sur la borne. Rien pour elle! rien pour vos enfans! vous n'aurez pas le quart d'un penny dans ma succession.. tu verras, tu verras, misérable! »

Et riant d'un rire convulsif, faisant jouer avec un bruit ironique le pouce et l'index de sa main, qui retentissaient comme un fouet de poste : « Va-t'en! va-t'en! et, si tu veux, épouse-la, je te le conseille. »

Le pauvre Elliott atterré, sortit sans savoir où il allait, et fut presque renversé par le cabriolet de lord Scamplett. On ne le renvoya pas comme il s'y attendait : il ne perdit pas

sa place. Mais quinze jours après, une somme de quinze livres sterling, appartenant à la maison Hallory, disparut de la caisse. Tous les commis furent en rumeur, toutes les portes furent fermées, la justice appelée ; on chercha dans les pupitres des commis; celui d'Eugène Elliott renfermait les quinze livres sterling. Accusé de vol domestique et de fraude (*embezzlement*), le malheureux fut conduit d'abord devant le magistrat, qui l'interrogea et ensuite en prison.

Nous le retrouverons bientôt à Newgate, au milieu des rebuts de la société, compagnon de tous les vices incurables et de tous les crimes vieillis dans la débauche et l'opprobre.

(*Blackwood's Magazine.*)

(1) Avis de l'éditeur. Les divers articles du *Journal d'un Médecin*, si pathétiques et si attachans dans leurs péripéties, que nous avons publiés dans la seconde et la troisième séries de la Revue Britannique, ayant été très recherchés à l'époque de leur publication, nous avons pensé qu'il serait agréable pour ceux de nos lecteurs qui voudraient encore les parcourir, de retrouver ici leur titre et l'indication des volumes qui les renferment. En attendant que nos tables analytiques décennales, destinées à relier entre elles les différentes parties de notre Recueil, soient publiées; nous nous empressons de remplir cette lacune.

1	Le Docteur (2e *série*). . .	Tome	Ier	2e	livraison	août	1830.
2	Le Cancer.	—	II	4e	—	octob.	—
3	Le Duel.	—	II	4e	—	octob.	—
4	L'Hypocondre.	—	III	5e	—	nov.	—
5	L'Agonie d'un Sage . . .	—	III	6e	—	décem.	—
6	Le Faussaire	—	IV	7e	—	janv.	1831:
7	L'Homme politique . . .	—	IV	8e	—	févr.	—
8	Le Riche et le Pauvre . .	—	V	9e	—	mars.	—
9	Le Négociant ruiné . . .	—	VI	11e	—	mai.	—
10	La Cantatrice.	—	VIII	15e	—	septem.	—

11	Le Boxeur.	Tome XII	24e	—	juin	1832.
12	La jeune fille.	— XII	24e	—	juin.	—
13	Faute et Repentir (3e *série*).	— I	2e	—	févr.	1833.
14	La Consomption. . . .	— II	4e	—	avril.	—
15	Les Escrocs du Grand Monde.	— IV	7e	—	juillet.	—
16	Elle est Folle.	— VIII	15e	—	mars	1834.

Miscellanées.

UN HIVER EN STYRIE. (1)

Vers la fin d'avril 1834, par une brillante matinée et sous le plus beau soleil, je quittai Rome pour Naples. Ma femme et mes enfans m'accompagnaient, affligés de la décadence de ma santé. La beauté perfide du climat romain, sa séduction qui tue, son charme fatal, tenaient mon âme affaissée et mes esprits abattus. Mon observation indifférente commençait à voir d'un œil froid les ruines sans fin de l'ancienne Rome, les prodiges de son Vatican, sa forêt d'églises, ses palais somptueux et même son Colisée-géant. L'intérêt de chaque objet s'effaçait tour-à-tour : une attaque de rhumatisme vint compléter ma misère, et ne laissa plus à mon excellent docteur, le docteur Gloag, qu'une seule ressource, une seule réponse : *changez d'air*.

Jamais prévision de la faculté ne fut appuyée par une métamorphose aussi rapide et aussi complète. Tant que je me trou-

(1) Note du Trad. Tous les lecteurs de voyages connaissent ce spirituel et élégant conteur, ce couriste qui fait partager à l'Europe entière les plaisirs de sa vie errante. Jamais coloris plus frais n'a chargé aucune palette ; jamais personne n'a porté plus loin l'art de prêter à des riens tous les charmes de la sensibilité et de l'imagination. Un des plus jolis volumes qu'il a publiés est assurément son *Château d'Hainfeld ou un Hiver en Styrie ;* nous offrons à nos lecteurs dans toute leur nouveauté quelques-unes des plus brillantes pages que contient ce volume.

vai dans le voisinage immédiat de Rome, le démon s'acharna sur sa proie. Harmonie des couleurs, chaleur enivrante du soleil, vivacité de l'air, pureté du ciel, rien n'y faisait : mes sensations tristes et sombres défiaient la magnificence du paysage : je ne commençai à revivre qu'au moment où ma voiture gravit les flancs volcaniques et doucement inclinés de l'antique montagne d'Albano. A cent pieds au-dessus de Saint-Pierre, le poids qui m'oppressait me laissa libre ; je respirai enfin ; la flamme de la vie se réveilla en moi et le jeu du soufflet qui l'excite et l'anime devint plus vif et plus pressé.

Alors revenu à la vie, j'admirai avec délices le bleu du ciel, les ombres tranchées et les fortes lumières du paysage. C'était une renaissance. Souvent, étendant mes bras hors de la voiture, j'essayais d'aspirer, avec les bouffées de vent, la vigueur, la fraîcheur et la santé. A cent pieds au-dessus du niveau du Tibre, l'appétit et le bonheur me furent rendus totalement. Je me sentis si heureux et si affamé que, sans une épreinte légère de rhumatisme, je me serais infailliblement élancé de la voiture pour aller commander notre repas.

Voici Albano. Voyageant en *vetturino*, il faut nous y arrêter deux heures. De nos croisées nous voyons la vaste mer, la noble Méditerranée, si riche de grands souvenirs. Entre nous et la plage, un espace de dix ou douze milles forme une ceinture de terrains marécageux, semée de quelques cabanes blanches qui apparaissaient sous le soleil, comme des points brillans. Le caractère du paysage devient plus fertile et plus riche, à mesure qu'il se rapproche du foyer volcanique : la lave bizarrement contournée ; les rochers déplacés et roulés par les tremblemens de terre, se couvrent de jardins, de villas, de champs d'oliviers, de beaux vignobles et étalent tout le luxe dont se pare un printemps italien. La masse mobile d'une verdure sombre se soulève de temps à autre et laisse apercevoir les débris caractéristiques des anciens monumens : arches triomphales et tours bien

conservées; amas de briques accumulées; blocs de marbre, sculptés jadis par les hommes et retouchés par le temps; à gauche vers le sud-est, l'île de Ponzo apparaissant comme un point noir. On prétend que dans les jours où l'atmosphère est parfaitement limpide l'île d'Ischia se montre à l'œil nu.

Nous nous arrêtâmes avec bonheur devant cette nature, dont la magie est sans égale. Bientôt cependant il fallut nous occuper des préparatifs du départ. D'autres voitures, amenant des voyageurs ou les ramenant, fixèrent notre attention; l'une entre autres, contenait une dame polonaise, dont l'amabilité nous était connue et dont vous prononcerez le nom si vous pouvez : *la princesse Rzewuska*. Elle revenait de Naples; nous y allions.

« Ah! nous dit-elle, dès qu'elle nous eut aperçus, voici le hasard le plus étrange. J'ai pour vous des lettres intéressantes, et je ne savais où vous trouver. Il est probable que, sans cette rencontre, les lettres de votre correspondante (c'est une correspondante) seraient revenues avec moi en Pologne, sauf à les faire ensevelir dans mon cercueil. Le paquet qui vous est destiné vient de la comtesse Purgstall, dame écossaise, dont la maturité touche de près à la décrépitude, et qui, après avoir épousé un officier autrichien, s'est établie dans le château d'Hainfeld, en Styrie. Je suis spécialement chargée de vous inviter à venir la voir dans cette vieille forteresse qu'elle habite, et il m'est difficile de vous exprimer combien elle s'intéresse à vous, à votre famille et surtout à votre père, sir James Hall, dont elle m'a souvent demandé avec inquiétude si vous étiez le fils. »

Je trouvai la proposition fort agréable et à propos. Nous voyagions sans autre but que de voyager, sans préméditation, sans plan, sans arrangemens préalables. Voici enfin une direction : voici un but. Le séjour dans un vieux château styrien n'était pas chose méprisable et vulgaire, que doive dédaigner le touriste anglais. J'écrivis à la comtesse, qui, par parenthèse, était sœur de Mrs Dugald Stewart, et qui se

rattachait ainsi à l'Ecosse d'une manière assez étroite. C'était la seule particularité de sa vie que je connusse ; il me semblait bien avoir entendu parler d'elle, dans ma famille, comme d'une personne originale, spirituelle, qui avait épousé un comte allemand : mais j'étais loin de soupçonner les singularités de son caractère et les bizarreries intéressantes qui se rattachaient à sa vie. Bientôt quelques lueurs révélatrices me firent deviner cette âme peu commune et cet esprit distingué, lorsque je reçus, coup sur coup, deux lettres signées d'elle, et dont voici les fragmens. La seconde, beaucoup plus détaillée que la première, était destinée à remplacer celle que ma correspondante croyait égarée. Elles contiennent des faits intéressans pour l'observateur et le voyageur ; le philosophe y trouvera l'empreinte native d'un caractère original, auquel le monde n'a pas fait perdre sa primeur.

7 mai Hainfeld.

Je viens de recevoir à l'instant, mon cher monsieur, votre lettre datée d'Albano, 21 avril. Une sensation agréable est chose si neuve et si étrange pour moi, que je tremble en vous écrivant que je regarderais, comme une grande faveur, votre visite et celle de madame Hall. Vos chers enfans doivent avoir besoin de repos : que mon château d'Hainfeld leur serve d'asile. Ma maison est vaste : nous avons trente-neuf chambres au rez-de-chaussée, toutes meublées, à la mode du siècle dernier, il est vrai : bon air, l'eau excellente, un pays bien cultivé, assez varié pour qu'on s'y plaise. Je ne vous promets pas de plaisir. Celle qui vous invite est veuve ; une branche sèche et stérile détachée de l'arbre de vie. Mais si l'accueil le plus cordial peut rendre la solitude supportable, vous trouverez cet accueil parmi nous. Trois heures seulement nous séparent de la Hongrie : pays fort peu connu. Mes voisins de la frontière vous recevront bien, et vous trouverez là une race distincte du reste de l'Europe.

Traversez la Styrie pour vous rendre en Allemagne : c'est une route excellente, je vous assure, et préférable sous tous les rapports à celle du Tyrol. Le hasard a voulu que les premiers voya-

geurs anglais, venant d'Italie, traversassent le Tyrol : tous leurs camarades, prenant leur essor dans la même direction les ont suivis comme un essaim d'abeilles. Gratz vaut bien Inspruck : nos Alpes et nos lacs ne le cèdent pas à ceux du Tyrol. La route que je vous indique offre aussi un avantage que vous apprécierez, j'en suis sûre : celui de faire la connaissance de l'archiduc Jean, qui vit en bourgeois paisible au milieu de ses usines et de ses forges. La grâce de ses manières, l'étendue de ses connaissances, celle de son expérience pratique, vous étonneront assurément. Comme homme, il a peu d'égaux : comme prince, c'est un phénomène.

Je n'ose pas vous parler de ma première patrie. L'absence est une cruelle éponge qui nous efface du souvenir de nos proches. Mais si vous êtes assez bon pour venir me voir, votre main bienveillante soulevera un coin du voile et laissera pénétrer mon regard avide jusqu'à des objets trop éloignés hélas ! et qui me sont toujours chers.

Ma première lettre vous est-elle parvenue ? Je ne sais. Je l'avais mal adressée : toutes mes idées se confondent et se brouillent lorsque je suis en proie à la maladie cruelle qui déchire mes nerfs par lambeaux, et qu'il plaît aux médecins de nommer le *tic douloureux*. Je vous priais instamment de venir. Je vous répète cette prière. Amenez, non-seulement votre famille, mais les amis qui peuvent vous accompagner : la place ne nous manque pas. Vous trouverez un bon pays, très sain ; des hommes laborieux et dociles comme leurs bœufs ; peu de voisins, excepté en Hongrie, pays mal connu, et bien digne de l'être. La Styrie est aussi fort inconnue des Anglais qui s'obstinent à ne pas la visiter. Je ne prétends pas avec Kotzebue, que le bagage d'un Anglais se compose nécessairement de ses préjugés et de sa théière ; mais, quant à la route qu'il choisit pour se rendre de l'Italie en Allemagne, Kotzebue a raison.

Nos routes ne sont pas mauvaises. L'*eilwagen*, grosse diligence, va en cinquante-cinq heures de Trieste à Gratz, et en vingt-cinq heures de Gratz à Vienne. En Autriche, hommes et bêtes marchent d'un pas fort tranquille ; ce qui peut vous faire juger que nos routes sont passables.

Je serais bien aise d'exciter votre curiosité, et je vous dirai tout ce qui peut vous intéresser sur la Styrie. Nos propriétés sont ré-

gies par des lois qui ne ressemblent à celles d'aucune nation. Vous qui avez étudié la constitution des Etats-Unis, vous vous intéresserez à la nôtre. Le pays est divisé en cercles. Mon cercle est de 4200 âmes; mon bailli, collecteur des taxes, se charge de la conscription, de la police, de la justice criminelle en première instance, protège les biens des mineurs. Il est tenu d'avoir fait ses cours de droit et subi ses examens. Je paie ses secrétaires ou ce qu'on intitule ma chancellerie. Trouvez une administration qui coûte moins cher. Il touche mes redevances ou ce qu'on appelle la dominicale, et administre mes biens que nous gérons nous-mêmes, sans fermiers, comme en Ecosse. Nous avons rentré hier nos premiers foins; si vous voyagez avec vos chevaux, leur nourriture est toute prête. Après la récolte du seigle et du froment nous semons le sarrasin qui germe même sous la neige, et dont nos montagnards se nourrissent comme les paysans écossais se nourrissaient autrefois de farine d'avoine; nous vendons nos meilleurs produits pour payer des taxes très élevées. Mais nous n'avons pas de pauvres : notez bien cela, vous autres Anglais! Le peuple est en général docile et bon : ruinée par la guerre, la noblesse vit d'épargnes. Pour avoir le droit de se marier, il faut prouver qu'on a le moyen de soutenir une femme et des enfans. Cette loi, celle du célibat des prêtres, et celle qui exige de tout officier qui veut se marier le dépôt d'un cautionnement, opposent à l'accroissement de la population trois digues formidables qui feraient tressaillir d'admiration Malthus et mademoiselle Martineau. Le résultat de ces belles lois est la complète démoralisation du peuple. En vain essaie-t-on d'y remédier par des momeries religieuses qui ne servent à rien. Dans la paroisse la plus voisine, le dernier jour du grand jubilé vit s'approcher de l'autel soixante-dix-sept jeunes vierges dont les chastes fronts se couronnaient de roses blanches et dont la ceinture était enlacée de guirlandes blanches, symbole de pureté complète. Huit mois après, quarante quatre de ces jeunes personnes donnaient la mamelle à un fruit de leurs amours. Dame nature n'est pas une économiste politique.

Vous faut-il un autre motif d'intérêt et de curiosité? Nous avons près d'ici un médecin qui fait à-peu-près tous les miracles possibles; il ne ressuscite pas cependant, je crois, les morts. Si je n'étais résignée à mon état de morte je le consulterais. C'est un

homéopathe ; depuis le mois de novembre, 40,200 malades ont été le visiter et tous sont restés convaincus de l'infaillibilité de ses oracles. Les Allopathes font des efforts inouïs pour étouffer Hahneman et son école, mais ces efforts sont inutiles. Venez donc sur les lieux : cette question intéressante pour la race humaine a besoin d'être décidée par vous.

A ces lettres remplies d'originalités piquantes et de bienveillance naturelle, je répondis de Naples, le 7 juillet 1834, une lettre de remercîmens, dont voici quelques passages.

« . . . . . Je ne puis tarder davantage, madame, à vous offrir les remercîmens de madame Hall et les miens pour l'aimable invitation que vous m'adressez. Il est bien difficile de fixer l'époque où nous nous trouverons dans votre voisinage et où nous pourrons profiter enfin de l'hospitalité de votre château. Naples nous occupe aujourd'hui : j'espère qu'à la fin de juillet nous aurons achevé de dévorer ses magnifiques environs, ses spectacles sans rivaux, et que vers le milieu du mois de septembre, nous nous rapprocherons de vos domaines. Sur les trois douzaines d'appartemens que vous nous annoncez, trois ou quatre de vos chambres seulement nous seront nécessaires, et je ne doute pas un instant du plaisir que notre visite vous procurera.

« Je vous remercie vivement de vos avis, quant à la route de Styrie et du Tyrol. Le Tyrol n'a jamais été pour moi un objet d'affection spéciale. Je ne me serais engagé dans ses montagnes que pour suivre l'ornière tracée par les aimables badauds, mes compatriotes. Il faut le dire, les susdits badauds, quelque bêtes qu'ils soient, ont en général l'instinct de découvrir les plus curieuses routes et les singularités les plus intéressantes. Je m'en remets d'ailleurs à votre connaissance des lieux ; je conviens que c'est quelque chose d'admirable qu'un pays *neuf* en Europe. Je me suis dis souvent : « O qui me donnera un pouce de terrain qui n'ait pas été sillonné dans tous les sens par la plume des voyageurs qui m'ont précédé! Voyez cette pauvre Italie! Poètes, érudits, archéologues, protestans et catholiques ; peintres et musiciens ; femmes bleues et hommes de toutes les nuances, l'ont si bien exploitée, fatiguée, moissonnée, glanée, épuisée, qu'à peine y reste-t-il une tige de *gramen* ver-

doyante, un pauvre chardon qui puisse chatouiller l'appétit du plus modeste quadrupède voyageur. Ce que vous me dites de la Styrie éveille ma curiosité et remue les profondeurs de mon écritoire; si je n'en fais pas un in-4°, ce sera ma faute. Quel bonheur, madame, après le pénible plaisir que nous causent les mille curiosités à explorer dans cette Italie du sud, de trouver un asile et une station dans vos domaines; de comparer les mœurs nouvelles de la Styrie aux mœurs de nos Italiens, et vos épaisses forêts au vieux Vésuve dont j'aperçois aujourd'hui la tête enflammée sillonnée de lanières de feu et vomissant au loin des fleuves brûlans! »

La réplique ne se fit pas attendre : on y trouvera, mêlée aux traits caractéristiques de la comtesse Purgstall, l'expression de l'ardente anxiété avec laquelle elle attendait ses compatriotes et cherchait à nous attirer par toutes les séductions imaginables.

12 août.

Cher monsieur, vos lettres du 7 et du 26 me sont bien arrivées : la crainte de vous ennuyer de mes griffonnages a seule pu m'empêcher de vous répondre à l'instant même. Vous ne doutez pas, madame Hall et vous, du bonheur que me causeront les accens de ce langage que je n'ai pas entendu depuis si long-temps et qui est celui de mon cœur. J'espère que vous trouverez ici un repos agréable : vous devez en avoir besoin. La santé de vos petits enfans m'inquiète; les chaleurs extrêmes leur sont dangereuses. Même ici, le thermomètre de Réaumur marque 31° à l'ombre ou 102° de Fahrenheit.

Je ne prétends pas que le Tyrol soit méprisable. C'est très beau à visiter, lorsque de sa vie on n'a vu une montagne. Comment vos badauds auraient-ils pu préférer cette route à celle de Styrie qu'ils n'ont jamais parcourue? Gratz, ville de peu d'importance, a les plus beaux environs du monde; je ne connais que Florence qui rivalise avec elle sous ce rapport. Heureusement pour la ville, les Anglais qui font de l'économie, ne savent pas que, de toutes les villes d'Europe, c'est celle où l'on vit à meilleur marché.

L'archiduc Jean a fondé à Gratz un Musée géologique rempli d'échantillons choisis par lui-même : cela vous donnera quelque idée des vieux ossemens terrestres contenus dans le sol que nous foulons. Mes chevaux vous attendront : ce sont eux qui vous conduiront sains et saufs dans ma triste et veuve solitude d'Hainfeld, vous et ceux de vos amis que vous voudrez nous amener; ils peuvent s'attendre à un accueil cordial; préparez-les seulement à la vie demi sauvage qu'ils devront subir ici. De bons alimens, fort simples; voilà tout ce que je leur promets, rien de plus. A trois postes de distance de Trieste, du côté de la Styrie, ne manquez pas d'aller voir la caverne d'Adelsberg, qui offre un coup-d'œil magnifique lorsqu'on l'éclaire. Dans le ruisseau qui la traverse vivent des poissons d'une singulière espèce; leur tête est ornée d'une crète de coq (1) : ils n'ont pas d'yeux et cependant ils paraissent souffrir quand on les expose aux rayons du soleil. Le Cirknitzerisee, grand lac, voisin d'Adelsberg, mérite aussi votre attention. Par le moyen de cinq ou six tunnels, l'eau quitte, une fois par an, le bassin qui la contenait. Alors on chasse, on laboure, on fait la moisson dans le même endroit où tout-à-l'heure on pêchait à la ligne. L'eau, à son retour, entraîne avec elle une grande quantité de poissons qu'elle vient d'arracher à leurs cavernes souterraines et dont quelques-uns pèsent de six à huit livres. De Laybach à Gratz, deux routes se présentent, toutes deux également bonnes. L'une par Cilly est de douze lieues de poste; l'autre par Klagenfurt, en a dix-neuf; mais cette dernière vous offrira de belles montagnes, sœurs jumelles des Alpes Tyroliennes : tout amateur de montagnes peut fort bien s'en contenter. Hélas! vous venez trop tard. Vous n'apercevrez plus qu'un paysage desséché, sur lequel l'automne, comme disait Walter Scott, *laisse tomber les plis de son manteau rougeâtre*. Nous n'aurons à vous offrir en compensation des magnificences de l'été italien, que nos forêts diaprées des couleurs automnales, *comme une étoffe sombre à la broderie d'or*. Mais tout passe, vous le savez.

Trente-six ans de séjour dans ce pays-ci m'ont fait oublier mon anglais et je vous prie d'excuser cette longue et fatigante

(1) *Voyez* la description de ces reptiles dans les *Nouvelles des sciences* de ce numéro, d'après sir Humphry Davy.

lettre. On m'a prêté récemment une *Revue*, imprimée à Londres, dans laquelle j'ai trouvé tant de mots nouveaux et inconnus que je ne savais plus où j'en étais. Chose affreuse ! survivre à tout ce qui donne du prix à la vie, survivre à son propre idiome ! J'avoue qu'aujourd'hui la force et le courage m'abandonnent. Adieu.

Nous ne savions pourquoi, au milieu des détails circonstanciés, dont ces lettres sont remplies, la comtesse Purgstall ne faisait aucune mention du phénomène particulier à la Styrie : de ces mines de vif-argent, les secondes du monde entier, et qui signalent Idria à la curiosité des voyageurs. Je cherchai long-temps en vain le motif de cette réticence, et je finis par apprendre, que notre bonne comtesse, instruite des dangers et des maladies qui s'attachent à l'exploitation des mines de vif-argent, avait craint que les mêmes dangers ne devinssent redoutables aux simples visiteurs tels que nous ; aussi avait-elle essayé de nous prémunir en les passant sous silence. Bientôt, notre correspondance devint active, et je trouvai un plaisir réel à recevoir les charmantes lettres de cette intéressante vieille et à lui répondre. Dans une autre lettre qu'elle m'écrivait le 6 septembre, on remarquera le soin avec lequel mon honorable hôtesse excitait et piquait de mille manières ma curiosité de voyageur :

« Cher monsieur, Le thermomètre de Réaumur marque ici 27°. Pas une goutte de pluie ; tout est brûlé, l'eau manque partout excepté ici où nous l'avons fort bonne.

Je ne puis vous exprimer quel plaisir ce serait pour moi si je pouvais vous décider à venir explorer nos terres australes ; j'ai fait fabriquer pour vous par mon bailli une carte routière, contenant non-seulement le nom de toutes les maisons de poste, mais l'indication des endroits où vous devez coucher. On vous a donné pour première station, Adelsberg, dont vous serez curieux de voir la grande caverne et les petits poissons. C'est ici le pays aux cavernes et aux grottes ; partout des profondeurs inconnues ; partout des fleuves souterrains. Près de Laybach, un fleuve grand comme

le Danube sort de terre tout-à-coup. Ne savez-vous pas que Jason et ses Argonautes ont passé l'hiver dans nos cantons? Si vous l'ignorez je vous l'apprends, et nos antiquaires vous prouveront ce que j'avance par des témoignages irréfragables.

Faites bien attention aux douanes : elles sont une de nos plaies nationales. Prenez avec vous des pièces de vingt kreutzers, puis ce qu'on appelle *le bon papier-monnaie* et *le mauvais papier-monnaie ;* 25 florins de mauvais papier-monnaie équivalent à 10 florins de bon papier. En Allemagne comme en Italie, l'argent anglais est de bonne prise, surtout dans les auberges. Faites donc prix d'avance : nos aubergistes ne se croient pas obligés, comme les aubergistes italiens, de disputer à haute voix avec leurs pratiques et de faire marchander les chalans; ils ne rabattent pas d'un sou. Le postillon est toujours payé comme un cheval. Si vous ne le satisfaites pas, il vous mènera si doucement que la lenteur de la route et les frais d'auberge établiront une balance à votre désavantage.

Hainfeld est à six heures de chemin de Gratz. Votre petite famille sera bien surprise quand elle trouvera ici, non la magnifique résidence qu'elle espère sans doute, mais un bâtiment qui ressemble à une manufacture bien plus qu'à un château. Les épis viennent se balancer jusqu'à notre porte, et la chambre à coucher des vaches est à quelques pas de la nôtre. Je ferai d'abord peur à vos enfans; je ne ressemble à rien de ce qu'ils ont jamais vu, excepté peut-être à mademoiselle Eudor la pythonisse, dans quelque vieille Bible à gravures. Hélas! les ravages du temps sont également visibles sur le pauvre château d'Hainfeld et sur celle qui le possède. »

Malgré cette spirituelle correspondance, nous ne pouvions nous faire aucune idée nette du *schloss* ou château d'Hainfeld. Quelques gravures représentant ce *schloss* avaient été mises sous nos yeux; mais nous n'y comprenions rien, et nous y ajoutions peu de foi : le premier devoir d'une gravure est de ne jamais ressembler à ce qu'elle représente. L'infidélité embellie ou enlaidie est le premier article de la confession de foi des artistes. Notre imagination nous repré-

sentait le château allemand, environné de terreurs, juché sur un roc, suspendu au-dessus d'un abîme, menaçant la plaine, entouré de chênes séculaires et chenus. Notre chimère favorite ne voulait pas s'accommoder de la manufacture dont parlait la comtesse. Lorsque nous approchâmes du château, et que, suivant les indications du cocher, nous portâmes nos regards dans la direction d'Hainfeld, rien ne nous fit soupçonner l'existence de l'édifice que nous cherchions. La vallée était belle et fertile ; un petit ruisseau, le Raab, la traversait lentement, et une double ligne sinueuse d'arbres verts qui penchaient dans l'eau leurs branches altérées, indiquait le cours du Raab. L'économie du cultivateur avait exploité tout le terrain, et la fécondité de la culture était le seul embellissement du paysage. Enfin, quatre petites tourelles aiguës pointèrent modestement vers le ciel et nous révélèrent le *schloss* sous la forme d'un bâtiment carré. La comtesse avait raison : c'était une manufacture plutôt qu'un château. Toits plats, formes équilatérales, cheminées pointues, terrain sans accidens ; tout était bourgeois.

Notre voiture roula sous une sombre voûte ; et il ne tenait qu'à nous de croire que nous entrions dans un couvent portugais. A peine une faible clarté nous laissait entrevoir le quadruple corridor dont la cour était entourée ; sur ce corridor ouvraient les portes des chambres que dans un couvent nous aurions appelées des cellules, mais qui se nommaient appartemens. L'architecture était en contradiction complète avec le climat ; des portiques laissaient circuler l'air ; des cours spacieuses et percées à jour ; des galeries aérées ; contraste absurde avec une température froide ou variable ! Malheureusement un architecte italien, traversant la contrée pendant les chaleurs de l'été, avait été chargé de la construction du schloss. Il prit pour modèle ses villas italiennes, et les bons habitans se soumirent avec résignation à la volonté de l'artiste.

Deux des angles du quadrilatère étaient occupés par de

vastes escaliers qui donnaient sur le corridor et aboutissaient aux appartemens supérieurs. Au pied de l'un de ces escaliers se tenait debout le chef des domestiques, qui, d'un air de politesse cordiale et s'exprimant plutôt comme un seigneur châtelain que comme un subalterne, nous reprocha la lenteur de notre voyage et la longue attente que nous avions causée à toute la maison.

« Enfin, s'écria-t-il, vaut mieux tard que jamais! »

C'était un Piémontais qui avait servi dans les troupes françaises ; soldat de Napoléon, il avait couru le monde et parlait à-peu-près toutes les langues modernes, qu'il confondait d'une manière inouïe dans le cours de la même phrase. Sur la demande qu'il nous fit, si nous aimions mieux rendre nos devoirs à sa maîtresse que de nous laisser conduire dans le logement préparé pour nous, nous répondîmes que nous desirions voir la comtesse ; et tout couverts de la poudre de la route, vêtus d'habits fort endommagés par les chances ordinaires des voyages, nous nous présentâmes devant elle.

Si le mystérieux *schloss* avait excité notre curiosité ; la propriétaire elle-même nous semblait un monument plus digne d'observation que son château. Nous avions essayé de faire causer plusieurs personnes qui l'avaient connue, ou qui étaient en relation avec elle : c'était, nous disait-on, une personne de l'autre monde, plongée dans une souffrance éternelle et une agonie permanente ; une espèce de pyramide écossaise, chargée d'anciens hiéroglyphes et transplantée dans un canton ignoré d'Allemagne ; une momie égyptienne, enveloppée de bandelettes, et simulant la vie.

Au premier aspect, tout cela ne manquait pas d'une certaine vérité. Dans un énorme lit antique, sous l'ombrage feuillu d'immenses rideaux en damas fané ; au milieu d'une chambre éclairée d'un faible demi-jour et meublée comme on se meublait il y a cent cinquante ans, se trouvait une vieille malade, enfoncée dans des coussins de toutes les dimensions et de toutes les espèces ; une être faible, décrépit, mourant

ou plutôt mort, et autour duquel tout parlait de douleur et de peine. Sa voix cependant, sa physionomie, ses manières bravaient la décadence universelle de son être, et se soutenaient encore avec une animation puissante. Rien de plus cordial et de plus animé que son accueil; rien de plus vigoureux et de plus énergiquement gracieux que les premières paroles qu'elle prononça quand elle nous vit entrer. Elle nous serra les mains comme à d'anciennes connaissances et nous exprima de la manière la plus vive, la joie que lui causait notre arrivée. Bientôt sous la direction de Joseph, le majordome polyglotte, nous allâmes visiter les appartemens qui nous étaient réservés.

On avait eu soin de faire chauffer trois fois plus d'appartemens que notre petite garnison n'en pouvait occuper. Au lieu de ces chambres incommodes et malsaines que l'on rencontre dans presque tous les vieux châteaux, Hainfeld nous étonna par sa spacieuse et excellente distribution. Son mobilier antique, aux formes lourdes, massives, passées de mode, ne manquait ni d'une certaine grâce, ni d'un luxe de bon goût. Dans la chambre principale, un immense lit s'élevait, édifice d'ébène, décrépit, chancelant, autour duquel flottaient d'amples rideaux de soie cramoisie, bordés de franges d'argent de trois pouces au moins. Au-dessus régnait une corniche curieusement sculptée et garnie d'une épaisse broderie d'argent qui correspondait aux ornemens de même métal, répandus avec luxe sur la couverture. Une tenture de satin rouge donnait à toute la chambre un aspect solennel et pompeux. Partout, de vieux sophas, aux dos renversés, aux pieds étrangement contournés, aux bras en queue de dauphin, aux coussins élastiques, semés de fleurs brochées. Çà et là de petites tables baroques, soutenues par des pieds en zigzag, incrustées de laque, d'or, d'argent et d'écaille : le caprice de l'artiste paraissait y avoir épuisé toutes ses ressources. Des toilettes colossales, d'une forme extravagante, gémissaient sous le poids de miroirs plus gigantesques en-

core : ovales, triangulaires, losangés. Les fauteuils et les chaises, entassés dans cette chambre curieuse, y pressaient leurs sièges hauts de quatre pieds, bien rembourrés, leurs dossiers de jonc et les évolutions multipliées de leurs spirales. Les faire mouvoir n'était pas facile. Parlerai-je des mille ornemens grotesques, en ronde-bosse, coulés en plâtre, ou sculptés en bois, qui couraient le long des corniches; dirai-je les vieilles peintures, représentant des chasses et des combats, et tous ces portraits antédiluviens, qui fixaient sur le voyageur leurs grands yeux ternes et effarés?

N'oublions pas de signaler cet autre monument indispensable, le grand meuble de l'Allemagne : le *poêle!* Chacune des chambres avait le sien : énorme bâtiment de porcelaine à plusieurs étages, de formes et de grosseurs différentes, un amas de pagodes superposées. Nous appelons cela *poêle*, et les Allemands *four:* ils ont raison. La bouche du four ne donne pas dans la chambre, qu'il doit échauffer; mais bien dans le couloir qui y conduit : chaque matin et chaque soir, on allume ce poêle pyramidal, qui conserve long-temps sa chaleur et qui vous environne d'une atmosphère épaisse, chaude, malsaine. Madame de Staël disait avec raison que les *trois fléaux auxquels on n'échappe pas en Allemagne sont : la bière, les poêles et le tabac.* Ces trois atmosphères combinées forment un air vital de singulière espèce et auquel on s'accoutume difficilement.

Quelques jours passés auprès de la comtesse nous inspirèrent pour cette femme extraordinaire un attachement et même un enthousiasme que le temps augmenta, au lieu de le diminuer. C'était une de ces nobles et singulières âmes, égarées dans le monde et battues par le sort. Walter Scott, qui l'avait connue dans sa jeunesse, pensait comme moi : il fit d'elle le type de l'un de ses plus admirables personnages, Diana Vernon. Jane Anne Craustoune, née en 1760, fille d'un père et d'une mère nobles, alliée à Dugald-Stewart,

qui épousa sa sœur, se maria, en 1797, à un gentilhomme autrichien, le comte Purgstall, qui possédait de riches domaines en Styrie, où elle l'accompagna. Bientôt, les guerres de Napoléon, venant fondre sur l'Allemagne, arrachèrent le comte à sa famille, le jetèrent sur tous les champs de bataille, où se décidaient les destinées de l'Europe, et lui firent subir une captivité si douloureuse que sa santé, profondément altérée, ne put jamais se rétablir. Il mourut en Italie, laissant à sa femme un fils d'une santé très délicate, et une fortune sur laquelle des collatéraux avides se précipitèrent. D'interminables procès auraient enlevé à la veuve le dernier débris de sa fortune, si, pendant plusieurs années, elle n'avait opposé à tant de traverses un indomptable courage. Lord Ashburton, son parent, vint d'Ecosse pour l'aider et la soutenir. A peine échappée à ce naufrage domestique, elle perdit son fils, qui n'était pas moins remarquable que sa mère. Veuve, isolée, sans ami, sans espoir, n'ayant plus rien à faire au monde, que de pleurer (comme elle me le dit elle-même), elle s'enferma dans son château de Hainfeld, pour n'en jamais sortir. Elle voulut que tout restât à la même place, dans le même état où tout se trouvait à la mort de son fils. Vieux meubles, vieux usages, vieux serviteurs, tout fut conservé. Pas un arbre abattu dans le parc, pas une fleur renouvelée, pas un sentier auquel on donnât une direction nouvelle. Les pulsations de la vie s'arrêtèrent au château de Hainfeld. La comtesse ne regarda plus son existence que comme un mémorial perpétuel de sa douleur.

Aussi cette constitution robuste et cet esprit plein de sève et de gaîté, succombèrent-ils bientôt au régime fatal que la comtesse s'imposait. Le peu de soin qu'elle prenait d'une vie qui lui était devenue odieuse, accumula sur elle toutes les souffrances. La goutte et le rhumatisme, le tic douloureux et la fièvre l'accablèrent. Son horreur profonde pour la médecine la livra sans défense à l'agonie de sa situation. Résolue à souffrir, il semblait qu'elle acceptât ou augmentât à plaisir

ses tortures. Rien n'était plus étrange et plus touchant que la suavité constante de son caractère au milieu de ce supplice perpétuel; que la grâce de ses manières, l'affabilité de son accueil et l'intérêt vif que cette âme active prenait en dépit d'elle-même aux affaires du monde extérieur. Cette gaîté naturelle tranchait bizarrement sur le fond sombre de sa vie, et rendait sa conversation si attachante que nos heures les plus agréables furent celles que nous passions auprès de la vieille malade.

Depuis trois ans qu'elle s'était couchée pour ne jamais se relever, elle ne sortait pas de son grand lit. L'usage des yeux et de la main lui restait : elle avait l'ouïe excellente, la parole facile et la voix claire. Son élocution présentait un phénomène singulier. Les idées les plus lucides, les mieux classées, les mieux liées, idées aussi justes que spirituelles, se trouvaient revêtues d'un langage expressif, mais extraordinaire, et que je me contenterai d'appeler le langage spécial de la comtesse Purgstall. La base en était écossaise; la phraséologie anglaise; les épithètes allemandes, et presque tous les adverbes français. La pensée de la comtesse rencontrait-elle dans le dictionnaire d'une de ces nations son expression la plus facile et la plus énergique? la comtesse ne faisait aucune difficulté de s'en emparer, sans faire attention aux mots dont se composait le reste de la période. C'était un bariolage de couleurs étranges; et souvent l'énigme était si indéchiffrable, que nous cherchions en vain ce que notre parente avait voulu dire.

D'ailleurs, ce désordre apparent s'harmonisait dès que la comtesse prenait la peine de nous expliquer ses pensées. Personne ne causait mieux, n'avait à sa disposition un plus vaste trésor d'anecdotes, ne les plaçait plus à propos, et ne savait mieux économiser dans l'occasion les ressources d'un esprit fécond, brillant et facile. Elle avait connu le monde entier; elle savait par cœur tous les hommes, depuis Bonaparte et l'empereur Alexandre, jusqu'au paysan styrien ou au

sergent de la garde impériale. Le bon Mozart à son piano, Walter Scott au milieu de ses forêts, renaissaient dans sa causerie. On voyait que son sujet l'entraînait toujours, mais qu'elle ne le choisissait et ne le développait pas pour faire parade d'esprit et de savoir. Excellente et charmante vieille dont les préjugés même avaient leur séduction! Nos âmes écossaises trouvaient là le spectacle le plus intéressant : nos qualités nationales non-seulement s'étaient conservées intactes sur un sol étranger ; mais, développées et nourries par l'âge, le malheur et la lutte contre le sort, elles étaient devenues presque sublimes.

Jetée au milieu d'étrangers, qui ne pouvaient comprendre ni ses souffrances, ni ses émotions, ni ses desirs, elle avait subi avec courage son isolement. Attirer chez elle une famille anglaise, surtout une famille originaire d'Écosse, qui la comprît, qui l'aimât, qui lui rendît un fragment de sa jeunesse; c'était une chimère qu'elle avait long-temps caressée et dont elle osait à peine se promettre la réalité. On voit maintenant pourquoi elle nous avait si vivement desirés, si impatiemment attendus, entourés de tant de soins, reçus avec tant de bonheur. Tout notre plaisir, toute notre inquiétude, furent d'augmenter un peu la faible somme de bien-être, dont la maladie laissait jouir notre intéressante compatriote. J'inventai un moyen de tirer la sonnette suspendue au-dessus de son lit, sans qu'elle soulevât son bras rhumatisé ; ce qui lui causait des douleurs inouïes. Le mécanisme, fruit de mon imagination, était fort simple : un fil de fer s'attachait, d'une part, au mouvement de la sonnette; de l'autre, au parquet, ou il était retenu par un clou. Un second autre fil de fer horizontal se trouvait fixé vers le milieu du fil de fer vertical, et se terminait par un cordon, qui, allant se perdre dans le lit même de la comtesse, était toujours à la portée de sa main. La même fatalité et la même angoisse s'attachaient à la recherche du mouchoir de poche, mouchoir toujours égaré, toujours nécessaire et que j'attachai tout sim-

plement au cordon de la sonnette. Peindrai-je la gratitude profonde, expansive, exaltée de la pauvre comtesse, et l'étonnement de la jeune femme de chambre allemande, Pepi Bossi, qui, accoutumée à répondre douze fois par nuit au coup de la malheureuse sonnette, passa la nuit entière dans son lit pour la première fois depuis trois ans! Le matin elle accourut tout effrayée; elle craignait que la comtesse ne fût morte.

Nous fîmes assaut avec la comtesse d'amitié, de grâce, de cordialité, de politesse et de petits soins. La liberté complète de nos mouvemens dans le château, la présence et la conversation de la vieille comtesse firent de ce lieu qu'on aurait pu regarder comme désolé et désert, un vrai séjour de féerie. Il nous fut permis de styler les domestiques et de les accoutumer à toute l'exigence de la personnalité anglaise. Quelque temps se passa avant de parvenir à leur apprendre, par exemple, que l'eau chaude et le thé ont une corrélation intime. Nous obtînmes de Joseph, non-seulement la quantité de couteaux et de fourchettes nécessaires, mais l'administration et l'organisation de la théière à-peu-près complète : c'est chose inconnue en Styrie. Je me souviens que le garçon de l'auberge de Gratz, après nous avoir soutenu qu'il savait parfaitement bien faire le thé, entra dans notre chambre armé de six petites cuillères, d'une demi-tasse et d'un grand bol d'eau chaude.

Après avoir choisi nos chambres à coucher, nous nous mîmes à la découverte de l'appartement qui nous manquait; de cette petite *snuggery* ou parloir, si nécessaire à l'existence anglaise et où on se réunit le soir pour prendre le thé. La snuggery faisait face à la chambre de la comtesse, chambre située à l'autre extrémité du quadrangle et qui se trouvant au-dessus de la porte d'entrée s'ébranlait au roulis de toutes les voitures qui pénétraient dans le château. Le fils de la comtesse y était mort et cette raison suffisait pour empêcher lady Purgstall de jamais déménager. La seule idée d'un

déplacement la faisait frémir. La bibliothèque, garnie de livres dans le goût du dix-huitième siècle conduisait à notre *snuggery*, remarquable par un objet phénoménal en Styrie, une cheminée à la Franklin, la seule dont tout le pays pût se vanter. Lord Ashburton l'avait apportée avec lui : passer l'hiver en Styrie sans apercevoir le feu d'une cheminée, lui avait semblé chose tout-à-fait impossible.

Ces petits arrangemens du comfort anglais, une fois achevés, nous songeâmes à visiter les environs : le premier but de nos promenades fut le château antique de Riegesburg, siège de la grandeur passée des Purgstall, forteresse nichée sur une hauteur et que les Turcs n'osèrent pas attaquer lorsque leurs armées inondèrent le territoire autrichien. On le voit s'élever, menaçant, au milieu des capricieuses ondulations du terrain le plus accidenté que l'on puisse imaginer. Sur ce sol qui, par l'agitation et le mouvement de ses plans, ressemble aux lames d'une mer glacée, pas un pouce de terrain qui ne soit couvert, ou de la plus riche moisson ou d'énormes chênes, dont la pousse vigoureuse annonce que la main de l'homme n'est pour rien dans leur croissance. L'œil s'arrête avec délices sur ces golfes de verdure épaisse, qui, vus d'en haut, semblent former un parquet solide ; aux jours d'automne elle emprunte toutes les nuances de l'arc-en-ciel pour les confondre dans un inimitable mélange. Le château, taillé en partie dans le roc, cédait à l'action terrible du temps : et pendant que le rajeunissement perpétuel de la nature prêtait aux forêts un plus vaste manteau de feuilles, aux rochers un lit plus dense d'humus : l'œuvre de l'homme, l'œuvre qu'il avait fondée pour l'éternité, s'en allait en débris. Il est douloureux de comparer cette jeunesse éternelle et toujours renouvelée de la nature avec la décadence de l'œuvre des hommes : ornemens sans but, richesses inutiles, tapisseries qui s'en vont en lambeaux ; dorures fanées, mêlées de places noires et dont le luxe trahit une profonde indigence. L'ébène du grand lit de cérémonie tombait en poussière sous

la dent des insectes; les grands rideaux de damas à frange d'or terni faisaient vaciller les longues lanières de leurs débris décolorés. Au-dessus de ces ruines s'étendait un plafond magnifique, dont les incrustations d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène, avaient résisté au cours des années et semblaient attendre l'ameublement et la présence d'une petite maîtresse aristocratique.

Nous jetâmes un coup-d'œil mélancolique sur cette magnificence éclipsée : mais ce qui nous affligea le plus, ce furent les modernes utilités auxquels le château a été condamné par ses nouveaux possesseurs, incapables de soutenir le poids de sa grandeur féodale. Ici, du linge suspendu et séchant au soleil sur les balustrades de marbre; là, du maïs empilé jusqu'au plafond cachait les vénérables figures des ancêtres recouvertes d'une épaisse couche de poussière et de fumée. Nous aperçûmes une magnifique porte battante, toute chargée de sculptures en demi-relief, et nous vîmes qu'au lieu de s'ouvrir sur un perron, sur un parc, sur la salle de banquet, elle donnait sur les débris d'un petit escalier extérieur qui avait serpenté autour de ces murailles ardues. En face était le précipice béant et sans fond.

« Vous ignorez, sans doute (nous dit Joseph notre guide), la tradition relative à ce petit escalier. Deux frères possédèrent en commun le château qu'ils se partagèrent et dont l'aîné se réserva les étages inférieurs, laissant au cadet les étages supérieurs. Ils se brouillèrent. L'aîné interdit à son frère toute communication avec le dehors, et l'aurait réduit à mourir de faim, si ce dernier n'avait pris le parti de suspendre à la haute muraille l'escalier volant dont vous apercevez les ruines. »

Nous passâmes, à notre retour, par le petit village construit à l'ombre protectrice de la forteresse, dont la chapelle, embellie et enrichie par la comtesse, doit un jour posséder ses restes mortels qui seront déposés à côté de ceux de son mari et de leur fils. Je m'étonnai d'abord de la tolérance des prêtres ca-

tholiques, qui permettent à une protestante de mettre le pied dans leur sanctuaire et d'y élever un monument. Mon étonnement cessa, lorsque j'appris que de nombreuses aumônes et les clauses d'un testament favorable aux personnes intéressées avaient aplani la route et fait taire les scrupules ecclésiastiques.

« Au surplus, me dit-elle, j'ai tout prévu, et si ces mes-
« sieurs voulaient me déranger après ma mort, je me suis
« fait faire un logement solide et d'une très belle architec-
« ture; Joseph faites apporter....... »

Joseph ne lui permit pas d'achever et revint au bout de quelques instans, accompagné de trois grands gaillards, qui déposèrent un cercueil, non de bois ou de plomb, mais de fer, au milieu de la chambre. Le travail en était délicat et curieux. Vous eussiez dit plutôt les belles grilles ouvragées de l'abbaye de Westminster, que le cercueil d'une comtesse styrienne. Après avoir ouvert trois cadenas de formes bizarres, nous soulevâmes le couvercle et nous aperçûmes à l'intérieur plusieurs liasses de papiers, sur lesquels ces mots étaient écrits de la main de la comtesse :

Nos lettres. — J. A. PURGSTALL.

Cette âme profonde et singulière donnait à toutes ses pensées, à tous ses sentimens, à toutes ses actions, le même caractère de durée.

Bientôt, la plupart des châteaux nombreux dont toute la contrée est semée furent tour-à-tour visités par nous. Ici, une forteresse dilapidée, dont un noble, ruiné comme elle, occupait un petit coin; laissant le reste à de nouveaux propriétaires, qui lui servaient dans son dernier asile une petite rente de pain et de vin; là, une Viennoise encore jolie, la fleur de l'élégance et de la politesse, consacrait toute sa vie à soigner une fille aussi belle que sa mère, mais privée de raison. Toutes ces misères d'une aristocratie ruinée faisaient peine à l'âme.

Une singulière relique du château de Steinberg mérite d'être connue : c'est un masque de fer d'une construction fort délicate et compliquée. Un baron de Steinberg, effrayé jadis de la dangereuse beauté de sa femme, et trop convaincu de sa fragilité, imagina d'envelopper dans une boîte solide le visage de cette épouse dangereuse et de se réserver la clef de la boîte. Ce singulier remède ne réussit pas. La tradition prétend que de doux murmures, trop encourageans pour l'amour, se glissaient encore à travers les barreaux de la cage. Les adorateurs, faute de contempler ce beau visage, n'ont-ils pas trouvé des compensations dangereuses?

Nous poussâmes, d'après le conseil de la bonne comtesse, nos excursions jusqu'à cette Hongrie demi sauvage, que nous étions curieux d'explorer. La limite qui la sépare de la Styrie est imaginaire ; à peine nos guides purent-ils nous indiquer, d'une manière bien exacte, la haie qui sert de barrière aux deux contrées. En dépit de cette confusion apparente, le paysan hongrois diffère essentiellement, et pour le langage et pour le costume, du paysan styrien. Les trois quarts des sujets hongrois sont nobles ou se disent nobles : bouchers, charcutiers, menuisiers, prétendent à la noblesse, et le très petit nombre des vassaux est écrasé par cette population d'aristocrates.

Les Hongrois sont très fiers de leur prétendue constitution, qui ressemble beaucoup, à ce qu'ils prétendent, à la constitution anglaise; ressemblance exacte et dont on reconnaîtra toute la justesse, si l'on pense que les deux chambres hongroises sont héréditaires et non électives, et que les trois cent mille nobles hongrois, exerçant le monopole le plus arbitraire, sont exempts de tous les impôts, et font peser les charges de l'état sur leurs malheureux concitoyens. Un dîner hongrois vaut une constitution hongroise. Je ne puis exprimer quelle voracité d'appétit balayait la table, surchargée de mets, ni quelle boue noire et semi-liquide usurpait le nom de potage, ni par quelle étrange interprétation de la politesse

et de l'hospitalité le maître de la maison réservait à son usage particulier une bouteille de vin de Tokai, qu'il ne communiquait à personne. Dieu me préserve aussi de commenter les saveurs et les odeurs dont se trouvaient précédées et suivies les pièces de venaison et les poissons de cette malheureuse table hongroise! Qu'il nous suffise de rappeler un moment, pour les chasser aussitôt, ces douloureux souvenirs!

Plus nos observations cherchaient pâture au-dehors, plus elles nous ramenaient heureux auprès du lit de la comtesse: c'était là, dans ce château de Styrie, loin de toutes les distractions de la vie civilisée, qu'un paradis s'ouvrait à nous. Bientôt de nombreux visiteurs affluèrent, attirés sans doute par la bienveillance et le charme de notre hôtesse; mais aussi par le desir d'apercevoir ces étranges Anglais, qui, après avoir couru le monde, venaient séjourner dans un de ses recoins les plus ignorés. La vie de château abonde en observations fines, délicates, perpétuelles; je ferais un volume si je voulais détailler les caractères de nos visiteurs et de nos visiteuses. Nous eûmes pour jouets, de petites envies, de petits amusemens, de petites rivalités. Une poétesse (chose terrible) apparut sur l'horizon. Hélas! c'était une Allemande, qui faisait des vers anglais; terreur profonde! J'employai plus de détours, je fis plus de diplomatie pour échapper aux vers anglais de l'Allemande, qu'il n'en faut à Metternich, pour conquérir trois provinces; puis arrivèrent deux ou trois jeunes personnes de Vienne, reléguées dans ces solitudes par le sort et dignes de tenir leur place dans les plus élégans salons de Paris ou de Londres. Fleurs ignorées dont les parfums inutiles s'exhalent dans l'isolement, elles ne tardèrent pas à monopoliser les hommages du château. La poétesse et ses compagnes, saisies d'un accès de jalousie furieuse, quittèrent la place sans tambour ni trompette, et ce fut pour notre petit comité une excellente scène de comédie. Enfin, pour compléter ce drame de la

vie intérieure, qui ne manque jamais de se nouer lorsque cinq personnes se trouvent réunies, le hasard nous envoya ce personnage indispensable, dont tout le monde se moque et que personne ne peut supporter, qui s'épuise en efforts pour plaire, et qui parvient à déplaire à tous, que l'on se rejette comme une balle, et qui rebondit de l'un à l'autre; acteur que l'on trouve dans tous les châteaux et dans toutes les sociétés, qui nous charma d'abord et qui, au bout de huit jours, avait lassé la patience et l'ironie.

Ce fut alors que notre aimable hôtesse nous proposa d'échapper à l'ennuyeux, en rendant visite à l'archiduc Jean, frère de l'empereur d'Autriche; visite que les relations amicales de la comtesse avec l'archiduc rendirent plus facile et plus agréable. Il habitait alors son vignoble, près de Marburg, au pied des monts Bacher, l'une des prolongations des Alpes Juliennes, sur la rive droite de la Drave. La villa de l'archiduc est située au milieu d'une colline si élevée, que nous fûmes obligés de quitter notre voiture pour la gravir : nous trouvâmes l'archiduc lui-même, tête nue, qui nous attendait pour nous accueillir. C'est un homme de cinquante-cinq ans, le front haut et chauve, l'air affable et naturel, dénué de morgue comme d'affectation, près duquel on se sent à l'aise dès qu'on se trouve en rapport avec lui. Sa conversation prouvait des connaissances fort étendues, une complète franchise, une habituelle bienveillance, toutes les qualités que l'on estime et que l'on aime dans la vie privée, et qui, chez un homme de son rang, semblent dignes d'admiration et de respect. Après avoir commandé des armées et fait bravement son devoir de militaire, il s'est condamné à cette honorable retraite et ne révèle son existence que par le bien qu'il répand. Le hasard voulut que trompés deux fois, par les coutumes allemandes, que nous connaissions imparfaitement, nous ayions absorbé le repas, préparé par ses ordres pour des voisins de campagne, qu'il avait invités. Aussi avons-nous souvent ri de la méprise qui nous fit regarder comme un dîner

la collation froide dont la table était chargée quand nous arrivâmes. Jamais nous n'avions pensé que tant de jambons et de langues de bœuf fumées pussent convenir à un seul dîner de quatre personnes ; et, pendant que nous dévorions le festin préparé pour d'autres, les véritables convives, se promenant dans le parc, attendaient vainement l'heure du festin que nous mangions.

On regrette que l'archiduc Jean ne soit pas nommé gouverneur de Styrie, et que la modeste place de directeur en chef du génie soit la seule qu'il occupe. Empereur d'Autriche, s'il le devenait, ce qui est impossible, ces contrées lui devraient beaucoup : mais toutes les chances sont contre lui. Simple gentilhomme, la Styrie est son œuvre. Il a fondé plusieurs sociétés agricoles qui ont perfectionné les méthodes de culture, établi un magnifique musée à Gratz, institué des cours de diverse nature, étudié les mœurs, les habitudes et les intérêts de ses compatriotes, et encouragé de toutes ses forces leurs progrès vers le bien-être et l'amélioration sociale : efforts d'autant plus désintéressés qu'une grande partie des domaines dont il protège ainsi le bien-être ne lui appartiennent pas.

Pendant le printemps de 1835, nous allâmes visiter ses mines de fer de Vordernberg dans les montagnes de la haute Styrie supérieure. Nous achetâmes par les fatigues d'une longue route le spectacle que nous allions chercher, et qui, je l'avoue, mérite bien de coûter quelque peine au voyageur. Le fer en fusion est un Vésuve en miniature : c'est la reproduction en petit du plus terrible des phénomènes terrestres. L'archiduc nous donna sur la fonte et la fabrication des fers, les renseignemens les plus détaillés et les plus complets ; et il confirma par tous ses discours l'opinion favorable qu'il nous avait laissée ; ses manières sont celles d'un paysan styrien qui aurait reçu de l'éducation. Vous prendriez ce général d'armée qui a lutté contre Bonaparte pour un ouvrier des mines qu'il fait exploiter. Au lieu d'épouser, comme c'est la

coutume des princes allemands, quelque altesse empesée, orgueilleuse et laide, il a sagement choisi sa compagne dans les rangs de ceux avec lesquels il doit passer sa vie. C'est lui qui a étouffé les anciennes animosités des mineurs, qui depuis long-temps se livraient entre eux à des hostilités sanglantes. On l'adore, et j'ai vu le peuple qui se pressait sur son passage, baiser sa main avec une cordialité et une expression de reconnaissance qui n'avait rien de servile; il ne se montre à Vienne que pendant de courts intervalles, pour satisfaire à l'étiquette de la cour la plus formaliste de l'univers. Son principal amusement est la chasse aux chamois, et son habileté dans ce genre est égale à la passion que cet exercice lui inspire.

On sait que les fers de Vordernberg, non-seulement sont employés sur le continent, mais qu'on les exporte en Amérique où ils sont fort demandés. L'archiduc nous apprit que malgré la concurrence anglaise, les fers du Vordernberg se soutenaient sur le marché, grâce à l'excellence naturelle de ces produits : il est vrai que pour l'affinage du fer et pour la trempe de certains aciers, mais spécialement pour la fabrication de la coutellerie et des instrumens, l'avantage reste encore à l'Angleterre. En somme il y avait chez le prince un mélange de simplicité, d'énergie et de bon ton, qui nous rendait sa présence singulièrement agréable.

Le croirait-on? Les prestiges de la comtesse, ses admirables anecdotes; l'étude de la langue allemande, véritable science qu'elle nous facilitait, l'affection qu'elle nous portait, la présence momentanée d'un homéopathe admirable qui luttait de toute sa force contre la profonde incrédulité de notre hôtesse, les fêtes de village et même les accidens singuliers qui diversifiaient notre vie; tous ces motifs qui s'entrelaçaient et s'enchaînaient, pour ainsi dire, nous retinrent captifs pendant l'espace de six mois entiers.

Au moment où la nécessité d'échapper à l'Armide styrienne, moins jeune et non moins puissante que l'Armide du

Tasse, se faisait vivement sentir, la comtesse Purgstall tomba dangereusement malade : ou plutôt, son état habituel de souffrance empira d'une manière sensible. Comment la quitter alors? Deux mois se passèrent dans une alternative de bien et de malaise. Mais (ce qui est étrange et ce que j'atteste de la manière la plus positive), c'est qu'après nous avoir priés de ne pas la quitter avant l'équinoxe de mars et avoir indiqué le 22 de ce mois, jour de la mort de son mari, comme devant être l'époque de son décès, cette excellente vieille expira dans nos bras, le 23 mars, à une heure. Elle ne s'était trompée dans sa prophétie que d'une demi-journée. Nous vîmes expirer doucement et pleine de reconnaissance pour ses compatriotes qui ne l'avaient pas abandonnée au lit de mort, l'ancienne amie de Walter Scott, la souveraine inconnue du château d'Hainfeld, le vrai type de Diane Vernon dans Rob-Roy, un des êtres des plus remarquables et des plus singuliers que j'aie jamais vus, une héroïne originale, plus bizarre peut-être et plus spirituelle encore que celle que Walter Scott a modelée à son image.

(Tait's Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De la formation de la glace au fond des eaux courantes. — Le phénomène de la formation de la glace au fond des eaux courantes a attiré depuis quelques années l'attention de MM. Knight et Keever. De son côté M. Arago, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* pour 1833, a fait connaître un nombre considérable de faits basés sur des observations qui ont eu lieu en Allemagne, et qui peuvent servir à résoudre en partie la question. Néanmoins il n'a formulé aucune conclusion; il s'est borné à signaler trois circonstances qui peuvent donner l'explication de la formation de la glace au fond des eaux : 1° Le renversement de l'ordre hydrostatique par le mouvement du courant; en effet, par suite de l'action mécanique du courant, l'eau de la surface, quand elle est refroidie par l'air extérieur à une température au-dessous de 4° C., au lieu de continuer à flotter à la surface, comme cela arriverait dans une eau tranquille, est mélangée avec l'eau plus chaude inférieure, circonstance qui refroidit également jusqu'au fond toute la masse aqueuse; 2° l'aptitude des cristaux de glace à se former sur les pierres et les aspérités du fond dans une eau refroidie à 0° aptitude qui paraît être la même que celle des cristaux des autres substances à se former sur les corps pointus ou rugueux dans une solution saline; 3° l'existence d'un obstacle moindre à la formation des

cristaux dans le mouvement ralenti des eaux du fond que dans les parties où ce mouvement est plus rapide, soit près de la surface, soit à cette surface elle-même.

M. Farquharson pense que ces trois propositions, soit séparées, soit combinées, ne peuvent présenter une explica-cation satisfaisante du phénomène, et croit que la question doit être simplement posée ainsi : pourquoi la glace se forme-t-elle quelquefois à la surface des eaux courantes et quelquefois au fond?

La glace qui se forme au fond des eaux courantes est appelée par les allemands *grundeis* et dans l'Aberdenshire *grund-gru; gru* étant un terme qui sert à exprimer la neige saturée d'eau flottant sur celle-ci. L'auteur a vu cette glace se former seulement quand la température de toute la masse d'eau était descendue à environ 32° F. (0° C.), et lorsque celle de l'air était de plusieurs degrés au-dessous de ce point; il a constamment remarqué que cette formation était précédée, pendant quelque temps, par un jour clair ou à-peu-près tel. Il rapporte de nombreuses observations qu'il a faites et qui sont en opposition avec les explications de M. Arago. En voici une entre autres.

Un jour, au lever du soleil, sur les rivières de Léochal et de Don, la température de l'eau étant de 32° F. (0° C.) et celle de l'air 23° F. (—5° C.) : il observa une grande quantité de *ground-gru* au fond des eaux; à dix heures du matin, un nuage vint obscurcir le soleil, et, à deux heures de l'après-midi, l'air étant à 40° F. (4°,44 C.), une grande quantité de *gru* s'éleva à la surface et flotta au cours de l'eau. Avant le coucher du soleil, le thermomètre descendit à 31° F. (—0°, 50 C.). Les deux jours suivans, la température fut plus basse et le ciel découvert; le fond des rivières fut alors encombré de *gru*, et, ce qui est digne de remarque, les endroits du fond qui étaient ombragés par les piles et les culées du pont sur le Don, en restèrent parfaitement exempts, tandis que ceux qui étaient à découvert en étaient chargés. Le lendemain il y eut

dégel, et le thermomètre monta à 47° F. (8°, 53 C.); la rivière dégela, et la glace, ainsi que le *ground-gru*, se mirent à flotter. Le surlendemain la température étant de 29° F. (—1°, 67 C.), il tomba de la neige qui encombra une partie du cours des eaux; mais, dans aucun endroit, on n'observa la formation symétrique en choufleur du *ground gru*. Le même soir et les jours suivans, la température tomba à 23° et 21° F. (—5° et —6° C.); le ciel était couvert; les rivières gelèrent en plusieurs endroits, mais sans formation de *ground-gru*. La neige, qui était tombée dans les eaux, disparut en très grande partie, emportée par les eaux courantes. Les plantes toutefois qui végétaient au fond du lit étaient couvertes de *gru*; mais il n'y en avait nulle trace sur le fond même. Les parties ombragées des eaux étaient exemptes de *gru*, tandis qu'il abondait dans celles découvertes.

D'après ces faits, l'auteur croit pouvoir répondre ainsi à la question qu'il s'est posée. La glace se forme quelquefois à la surface et quelquefois au fond des eaux courantes, parce que la gelée a lieu, tantôt par un ciel couvert, qui s'oppose au rayonnement du calorique du courant, et tantôt par un ciel découvert; dans ce cas, le rayonnement a lieu à travers l'eau, de la même manière qu'à travers l'air. Le fond est alors refroidi jusqu'au point de la congélation de l'eau, avant l'eau elle-même; la glace s'y forme alors et ne peut s'en détacher par suite de l'absence de toute communication du calorique des couches du terrain, communication qui ne saurait avoir lieu tant que le rayonnement continue.

Il y a toutefois un point important à éclaircir. Pourquoi la formation de cette glace n'a-t-elle pas lieu dans une eau tranquille plutôt que dans l'eau courante, puisque le rayonnement paraît plus facile dans la première que dans la seconde? A cela je répondrai que, dans une eau tranquille, l'ordre hydrostatique, que M. Arago a démontré comme étant un état des eaux dans les cas ordinaires à la tempéra-

ture de 4° C., a toute liberté pour s'établir alors, et n'est pas troublé par l'action mécanique du courant; quand la température d'un fluide, en effet, est au-dessous de 4° C., les portions les plus froides sont les plus légères, et s'élèvent alors naturellement à la surface. Lorsque, dans un lac tranquille, l'eau, près du fond, a été refroidie au-dessous de la température générale par le contact avec des matières solides et refroidies elles-mêmes par rayonnement, elle est déplacée par celle plus pesante et plus chaude qui se trouve au-dessus. La glace se forme donc dans ce cas à la surface, tant par le concours du froid provenant du rayonnement que par celui que produit le contact de l'air froid superposé. Dans les courans, l'ordre hydrostatique est renversé, et l'eau la plus froide, qui est en même temps la plus légère, ne se mêle plus avec celle du fond, qui est plus chaude; mais, dans les endroits tournoyans du courant, elle est amenée tout-à-coup sans se mêler en contact direct avec le fond refroidi déjà à une température plus basse que la sienne par le rayonnement. Si l'eau est à la température de 0° C., elle ne peut communiquer aucune portion de chaleur au fond, sans qu'une portion se convertisse en glace, dont les aiguilles et les cristaux s'attachent aux corps solides et aux points même auxquels ils ont cédé en partie leur chaleur.

Description du Proteus Anguinus. — Sir Humphry Davy, dont les sciences déplorent la perte récente, a laissé un ouvrage posthume qu'il avait intitulé : *Les derniers Jours d'un Philosophe*, dans lequel il a consigné une multitude de faits relatifs à la science qu'il cultivait. On y trouve la description d'un animal remarquable dont l'existence se prête à des considérations du plus curieux intérêt. On ne l'a encore rencontré que dans une seule partie du globe : c'est en Illyrie et seulement sur un ou deux points de cette contrée. On pense généralement que son séjour habituel n'est

point à la surface de la terre, mais qu'il y est amené, dans des circonstances forcées, des profondeurs d'un lac souterrain, à travers les crevasses des masses calcaires qui sont si abondantes dans cette région. Nous allons donner à nos lecteurs la description que le célèbre chimiste a laissée de l'animal et du lieu où on le trouve.

« Après avoir contemplé les lacs romantiques et les hautes montagnes de la Styrie, après avoir visité les glaciers du Tyrol, nous nous arrêtâmes, dit-il, pendant plusieurs jours dans les deux magnifiques vallées qui donnent naissance à la Save. Nous vîmes ce fleuve s'élancer de ses réservoirs souterrains, puis rouler en bondissant sur les montagnes neigeuses de Terglou et de Manhardt, se précipiter en effroyables cataractes au travers des rochers et des bois, et se perdre enfin dans les lacs azurés et profonds de Wochain et de Wurzen. De là il reprend son cours paisible, à travers les prairies couvertes de troupeaux, d'arbres et de plantes, qui donnent à cette contrée l'aspect d'un jardin éternel. Les stratifications de cette partie de l'Illyrie sont entièrement calcaires et remplies de cavernes souterraines. Sur chaque pente on aperçoit de larges cavités en forme d'entonnoirs, semblables à des cratères de volcans et dans lesquelles les eaux du ciel tombent et vont se perdre. Il n'y a presque pas de lac ni de rivière qui n'ait ou sa source ou quelque issue souterraine. La rivière de Laybach sourd deux fois des flancs d'une roche calcaire, et deux fois la terre la reçoit dans ses gouffres avant qu'elle fasse son apparition finale pour aller se perdre dans la Save. Le lac, ou autrement dit la mer de Zirknitz, est une masse d'eau qui ne s'alimente et ne se décharge que par des canaux souterrains; mais son histoire naturelle, quoique remarquable, n'offre rien de merveilleux. La grotte de la *Maddalena,* à Adelsberg, fixa davantage notre attention.

« Je n'ai jamais vu de souterrain qui réunît un pareil caractère de beauté et de grandeur! Les anfractuosités de ses pa-

rois, la puissance des masses brisées qui forment ses flancs, et qui semblent avoir été refoulées en désordre du sein de la montagne, par quelque grande convulsion de la nature, leur couleur noire, le sombre aspect de leurs ombres, tout cela fait un étonnant contraste avec le symétrie et la grâce des blanches stalactites suspendues à la voûte! Le feu de nos torches qui pénétrait ces diamans calcaires, et qui se jouait en mille brillans reflets, rehaussait encore la pompe de cette scène. Un poète eût pu placer ici le palais des Gnomes; il eût même pu reconnaître les marques de la puissance créatrice dans le petit lac, qui réfléchissait la flamme de nos torches; car c'est là que je devais trouver quelques-uns de ces êtres extraordinaires qui faisaient depuis si long-temps l'objet de mes recherches.

« En effet, après quelques instans de silence, je vis le *Proteus Anguinus* glisser à la surface de l'eau. Au premier aspect on eût pris cet animal pour un lézard, mais ses mouvemens étaient ceux d'un poisson. Sa tête, la partie inférieure de son corps, ainsi que sa queue, ressemblaient beaucoup à celles de l'anguille; mais il n'a point de nageoires, et les organes curieux qui constituent ses branchies ne ressemblent aucunement aux ouïes des poissons; ils affectent une structure vasculaire remarquable autour de la gorge, et que l'on peut enlever sans occasioner la mort de l'animal qui est aussi muni de poumons. Grâce à ce double appareil, il peut vivre indifféremment au-dessous et au-dessus de la surface de l'eau. Ses pieds de devant ressemblent à des pattes, mais elles n'ont que trois espèces de doigts, qui sont trop faibles pour pouvoir saisir les objets, ou pour supporter le poids du corps. Les pattes de derrière n'ont que deux espèces d'orteils, et chez les plus grands individus on les trouve dans un tel état d'imperfection qu'on les dirait oblitérés. A la place des yeux, on n'aperçoit que deux petits points qu'on ne croirait là que pour sauver les analogies de la nature. Dans son état ordinaire le *Proteus* a la chair blanchâtre et transparente,

mais lorsqu'il est exposé à la lumière sa peau noircit graduellement et finit par prendre une teinte olivâtre. Les organes de ses narines paraissent assez grands; il est abondamment garni de dents, d'où l'on peut conclure que c'est un animal de proie; néanmoins dans son état d'isolement on ne l'a jamais vu manger, et on a pu le conserver vivant pendant plusieurs années, en ne prenant d'autre soin que celui de renouveler de temps en temps l'eau dans laquelle on l'avait mis. C'est le baron Zöis qui le premier en a fait la découverte dans la grotte d'Adelsberg; mais depuis on en a rencontré, quoique rarement, à *Sittich* qui est à environ trente milles d'ici. Ils avaient été amenés par les eaux d'une cavité souterraine, et j'ai ouï dire que la présence de quelques individus de la même espèce avait été reconnue dans les couches calcaires de la Sicile.

« Dans les temps de sécheresse on ne les rencontre presque jamais; mais après de grandes pluies on les voit souvent en abondance. Selon moi, il est hors de doute qu'ils ont pour résidence native un lac souterrain étendu et profond, d'où ils sont entraînés par les grandes eaux, à travers les fentes des rochers, jusque dans les réservoirs où on les trouve. Il ne me paraît même pas impossible, en considérant la structure du pays où nous sommes, que ce ne soit le même grand bassin qui fournisse à-la-fois les individus que l'on trouve à Adelsberg et ceux que l'on voit à Sittich.

« D'un autre côté, je ne puis supposer que ces animaux soient des larves. Pour ces sortes de métamorphoses, il n'existe pas, je crois, dans la nature, d'exemple qui montre la transition d'une organisation plus parfaite à une autre qui le soit moins. Le têtard ressemble à un poisson avant de devenir grenouille; les chenilles acquièrent, non-seulement des moyens de locomotion plus puissans dans leur nouvelle transformation, mais aussi des organes qui leur permettent d'habiter un nouvel élément. Cet animal est, j'oserais l'affirmer, beaucoup plus grand que nous ne le voyons ici, lors-

qu'il prend ses développemens dans le lieu même que la nature lui a assigné. Mais son anatomie comparée surtout, se refuse complètement à l'idée que ce soit là un être à l'état de transition. On a pu s'en procurer de différentes grandeurs : depuis la grosseur d'une plume jusqu'à celle du pouce, et la forme de ses organes a toujours été trouvée la même. C'est assurément un animal complet d'une espèce particulière. Son existence ajoute un exemple de plus à ceux déjà connus de la manière vraiment merveilleuse avec laquelle la vie se produit et se perpétue dans toutes les parties de notre globe; même dans les lieux qui paraissent le moins propres à des êtres organisés. Le même pouvoir infini, la même sagesse qui a formé le chameau et l'autruche pour les déserts de l'Afrique; la baleine pour les mers polaires; le veau-marin et l'ours blanc pour les glaces des régions arctiques, a donné le Protée aux lacs souterrains, obscurs et profonds de l'Illyrie, animal à qui la présence de la lumière n'est pas nécessaire, et qui peut vivre indifféremment dans l'air et dans l'eau, à la surface des rochers et au fond de la vase. »

Littérature.

Les romanciers français du dix-neuvième siècle, défendus par le London and Westminster Review.—Nous avons publié récemment un article fort remarquable dans lequel le *Quarterly Review* soumettait à la critique la plus acerbe les productions des modernes romanciers français. Nous croyons que l'équité nous fait un devoir de reproduire aussi l'article qu'une Revue radicale vient de publier en réponse à la Revue tory.

« La *Revue Trimestrielle*, qui n'est pas célèbre assurément sous le rapport de l'équité, encore moins sous celui de la clémence littéraire, a donné récemment au public l'analyse un peu exagérée des romans et des drames français contem-

porains. Elle y a cherché une galerie d'horreurs épouvantables, qu'elle a offerte à l'effroi de ceux qui la lisent. Sans discuter la justesse de ces appréciations, nous lui demanderons s'il est bien vrai que les couleurs adoptées par un romancier soient exactement et nécessairement celles du siècle dans lequel il écrit?

« Walter Scott n'a fait qu'un seul roman de mœurs: appliquerons-nous à la noblesse écossaise, les peintures odieuses et ridicules dont *les Eaux de saint Ronan* sont remplies? Tous les gentilshommes écossais sont-ils, comme ceux qui apparaissent dans cet ouvrage, buveurs, menteurs, lâches, fripons? *Adam Blair*, ministre presbytérien, qui se livre à la séduction d'une femme, sans réserve et sans pudeur; *Mathieu Wald*, autre monstre tracé de main de maître par le même écrivain, ont-ils une ressemblance absolument exacte avec la majorité du clergé écossais, auquel ils appartiennent l'un et l'autre? Écoutez *mistriss Gore*: elle s'est constituée peintre des femmes de la haute société: quelles sont ses héroïnes? Toujours des êtres sans cœur et sans principes; avides, blasées, corrompues; mères effrénées qui vont à la chasse de gendres imaginaires; filles perdues avant d'être séduites, et qui ont renoncé, dès le berceau, à la virginité de l'âme et de l'esprit.

« Vous faut-il des monstres exécrables; des aristocrates oppresseurs et donnant l'exemple de tous les crimes? Ouvrez *les Chroniques de Waltham*, et *le Jeune Duc*, d'un de nos plus nobles auteurs. Si la société se composait de personnages semblables à ceux que jettent sur leurs théâtres les écrivains dont nous parlons, elle ne pourrait subsister trois ans de suite. Sans doute il y a dans le monde quelques germes qui peuvent donner l'idée de ces horreurs: la société possède la base, le fond de ces anomalies; l'écrivain les condense, les exalte, les exagère, les présente revêtues d'une lumière si vive et si ardente, que leur réalité paraît non-seulement exacte, mais gigantesque. Là est le mensonge.

« Le groupe social : le père, la mère, les enfans, la famille ; ce groupe fondamental auquel toute morale se rapporte, est fréquemment attaquée (disent les rédacteurs du *Quarterly*) par les romanciers français : ils portent atteinte à la solidité de ce groupe, en ornant de nuances qui séduisent, l'adultère, l'inceste, le parricide, l'infanticide. Mais quoi ! si vous condamnez toutes les attaques à la famille, vous ferez le procès à toute espèce de drame ; vous répudierez tout ce qui excite la terreur et la pitié. La souffrance, l'iniquité, l'angoisse, ont seules droit de faire naître la sympathie et la commisération : or, il n'y a pas de victime sans bourreau, comme il n'y a pas de vertu sans crime. Les dramaturges anglais du seizième siècle : *Ford, Messinger, Dekker,* comprirent tout le parti qu'on pouvait tirer de ces outrages à la famille, l'intérêt de ces orages domestiques, le pathétique de ces désordres. Aussi, leurs pages sont-elles souillées de mille forfaits domestiques qui ne les empêchent pas d'être des hommes du plus grand talent. Ils les ont choisis avec prédilection, parce que la société dans laquelle ils vivaient était confuse et chancelante. La muse cherchait volontiers ses sujets parmi les crimes qui achevaient de l'ébranler ; elle puisait son inspiration dans cette irrégularité même, condamnable aux yeux du moraliste, et contre laquelle les lois sévissaient avec raison.

« Telle est la situation des écrivains français. Dans la société qui les environne, ne voit-on pas régner la confusion ? N'échappe-t-elle pas aujourd'hui à un état de crise terrible, pendant laquelle les réalités ont acquis un intérêt sanglant, violent, atroce, de nature à faire pâlir toutes les fictions imaginables ? En France, comment la fiction se soutiendrait-elle au niveau de l'histoire contemporaine, si elle était purement morale, si elle se renfermait dans les limites de la décence et de la stricte convenance ?

« J'avoue que les grands génies de tous les âges savent se garantir de cette influence, et que Shakspeare, au milieu des fa-

bricans d'horreurs dont nous avons parlé, a fait prédominer les émotions douces et morales; mais ce privilège n'appartient qu'à de rares esprits. *Ben Jonson, Massinger* révoltent continuellement le lecteur. Que l'on juge de leur moralité par l'analyse rapide de l'une des plus belles pièces de *Massinger*. Un mari, qui veut se débarrasser de sa femme, l'empoisonne, et en épouse une seconde. Le fils qu'il a eu de sa première femme, connaît le crime du père, veut le tuer et est tué par lui. La seconde femme de ce monstre lui donne une fille, dont il devient amoureux. Un ami intime, auquel il confie le secret de sa passion incestueuse, profite de ce secret, et viole la fille. Elle meurt par suite des mauvais traitemens qu'elle a éprouvés, et le père expire frappé de la foudre céleste.

« Citerons-nous le drame célèbre intitulé : l'*Honnête fille publique,* drame auquel l'ancien éditeur du *Quarterly* (Gifford) a prodigué des éloges; le *Triomphe de la débauche,* par Marlowe; et cette autre pièce du même auteur, qui commence par un dialogue plus qu'obscène, entre Jupiter et Ganimède? A mesure que le flot de la société anglaise coula plus tranquille dans un lit mieux nivelé, la littérature se montra moins féroce et moins impudente. Cependant, en 1703, on lisait encore, dans l'ouvrage intitulé : *Cathécisme des dames du monde ,* ces paroles étranges :

Demande. « Quels livres lisez-vous? »

Réponse. « Des drames libertins , et des contes larmoyans.»

« Ce n'a guère été que vers le commencement du dix-neuvième siècle que les ouvrages de fiction en Angleterre se sont dépouillés de leur grossièreté originelle.

« On ne peut d'ailleurs trop admirer combien les nations sont, en général, sévères pour les vices des nations voisines, implacables pour l'immoralité étrangère, et aveugles sur leurs propres folies, sur leurs propres immoralités. Le dictionnaire, les locutions proverbiales de l'Angleterre et de la France, attestent cet aveuglement bizarre. Chacun des deux peuples a l'air de penser que son rival est le pire des peuples.

Un homme a-t-il pris honteusement la fuite ; nous dirons qu'il s'est esquivé *à la française* (he takes french leave). En France, les mots *politesse anglaise* sont équivalens de grossièreté. L'observateur de la nature humaine retrouve partout cette trace d'iniquité flagrante, ce mépris et cette méconnaissance de l'étranger, dont les éditeurs du *Quarterly* viennent de donner une preuve si éclatante. »

Beaux-Arts.

Des révolutions des arts en Italie. — Dans la foule presque infinie des voyageurs qui parlent beaux-arts, et qui, après avoir visité l'Italie, prétendent différencier les écoles, à peine en est-il quelques-uns qui connaissent l'histoire et les variations de la peinture et de la musique dans les temps modernes. Bien plus rarement encore, en trouve-t-on quelques-uns qui rapportent ces variations aux révolutions historiques et qui y voient une révolution survenue dans la pensée de l'homme. Ainsi, l'on confond en général, sous la vague dénomination d'école italienne, et les Pérugin, et les Raphaël, et les Carrache. Rien de moins semblable. La première époque avec ses *Cimabue* et ses *Giotto*, représente le moyen-âge s'élevant par la dévotion jusqu'à l'idéal de l'art. La seconde école, celle de Raphaël et de Michel-Ange, offre la perfection de la pensée catholique dans l'art. La troisième époque, celle des *Carrache* et des *Guerchin*, est déjà empreinte d'une tristesse et d'une austérité qui s'éloignent de la véritable pensée catholique.

L'adversité est une grande maîtresse d'école. Léon X meurt. On est forcé de quitter le demi-paganisme auquel les arts avaient prêté tant d'éclat. La réaction protestante se fait sentir même à Rome. Sévérité, gravité, profondeur des sentimens religieux pénètrent dans la sphère de la poésie et des arts. Sixte-Quint s'enveloppe d'une majesté sombre. La prudence et le calcul président aux entreprises

de la cour romaine. Les cérémonies du Vatican acquièrent un caractère nouveau. Les cardinaux sont les hommes politiques les plus profonds de l'Europe. Cette renaissance de la catholicité a pour symboles, l'*École de Bologne;* les *Carrache* avec leurs *Pietas* et leurs *Ecce Homo;* le *Guide* avec ses vierges mélancoliques; le *Dominicain* avec ses saints majestueux et fiers; le *Guerchin* avec ses *Martyrs* terribles et sanglans; *Palestrina,* qui renouvelle la musique d'église, et isole à jamais ses accords solennels des accens voluptueux qui enivrent les théâtres.

L'art antique, après avoir dominé sous Léon X, s'efface devant la tristesse de l'art chrétien: les apôtres dominent la ville Papale et l'on voit leurs statues s'élever au sommet des colonnes Trajane et Antonine. Les recherches des savans, même les études archéologiques, sont imprégnées du génie ecclésiastique. Le Vatican devient le théâtre d'une ambition insatiable, l'école universelle d'une intrigue immense, dont le but ennoblit les moyens. On avait vu briller et se faire craindre, le fils d'un berger, Sixte-Quint, possesseur de la souveraineté catholique : qui donc pouvait se croire banni de la route des honneurs et de la fortune? Etrange démocratie théocratique! Dirigée avec une grande habileté, elle ne s'est pas écroulée sous le choc des siècles, au milieu des commotions des empires.

Biographie.

Daniel Shea. — Charles Wilkins. — James Horsburgh. — Dans l'intervalle de quelques jours, la mort vient de frapper trois hommes devenus célèbres par leurs travaux sur l'Orient : *M. Daniel Shea,* le traducteur de *Mirkhond,* et l'un des professeurs de langues orientales au collège d'Hayleybury; *M. Charles Wilkins,* que l'on peut mettre au rang des plus savans orientalistes de notre époque; et le capitaine *James Horsburgh,* hydrographe de la Compagnie des Indes

aux nombreux travaux duquel les marins de tous les pays devront la collection de cartes la plus exacte et la plus complète qui existe sur les mers de l'Inde. Le premier est mort le 10, le second le 13, le troisième le 14 mai dernier. Nous allons donner à nos lecteurs quelques renseignemens succincts sur les travaux de ces trois savans. Nous pourrions réunir à ces noms celui de Mill, mort récemment, et que des travaux sur l'Orient recommandent aussi; mais nous réservons à cet économiste une notice particulière.

M. *Daniel Shea* est né à Dublin; très jeune encore il entra dans l'Université d'Irlande, où par son application il mérita bientôt le titre d'élève. Mais n'ayant pas voulu dénoncer quelques-uns de ses camarades qui faisaient partie de la société des *Irlandais-Unis,* à laquelle il était lui-même étranger, il fut obligé de quitter le collège et vint en Angleterre. Là, sans argent, sans amis, il finit, après bien des traverses, par obtenir un petit emploi dans une institution particulière. Il fut ensuite recommandé à un négociant qui avait besoin d'un jeune homme sachant l'italien, et fut envoyé par lui à Malte en qualité de premier commis. A Malte, M. Shea s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de l'arabe, qu'il parvint bientôt à connaître, non-seulement la langue classique, mais encore ses principaux dialectes. Ses chefs avaient l'intention d'ouvrir un comptoir sur le bord oriental de la mer Noire, et M. Shea commença à s'occuper de l'étude du persan; mais les circonstances ayant obligé la maison qu'il employait à discontinuer le commerce de la Méditerranée et du Levant, il retourna en Angleterre, où il obtint une place de précepteur. Le docteur Adam Clarke, ayant entendu parler des connaissances de M. Shea dans les langues orientales, voulut le connaître, et lui fit obtenir une chaire de professeur suppléant à Hayleybury. C'est de cette époque que date la carrière scientifique de M. Shea.

Lorsque la société asiatique eut réuni les fonds nécessaires pour la traduction des ouvrages orientaux, M. Shea fut

nommé membre du comité, et s'appliqua lui-même avec activité à traduire l'histoire des premiers rois de Perse par Mirkhond, ouvrage qui a été publié il y a deux ans; et qui fut accueilli avec distinction, non-seulement par les orientalistes de la Grande-Bretagne, mais par tous ceux du continent. Nous ajouterons, nous, qu'il n'existe pas de livre qui soit à-la-fois plus utile à ceux qui se livrent à l'étude du persan, et plus intéressant pour la généralité des lecteurs. M. Shea avait, depuis, entrepris une tâche plus importante encore : la traduction du *Dabistan*; travail qui était déjà fort avancé au moment où la mort est venue l'arrêter. On assure que M. Shea a prescrit à ses exécuteurs testamentaires de détruire ses manuscrits; nous espérons qu'on fera au moins une exception en faveur du *Dabistan*, car il serait difficile de trouver quelqu'un qui réunit à-la-fois le courage, la patience et l'habileté qui sont indispensables pour traduire cet intéressant mais bien difficile ouvrage.

Sir Charles Wilkins naquit, en 1750, dans le *Somersetshire*. En 1770, il alla au Bengale, où il fut employé dans le service civil de la Compagnie. Tout en prenant une part active à la surintendance des comptoirs établis à Malda, dans le Bengale proprement dit, il eut le courage de commencer, et le mérite de continuer avec succès l'étude du sanskrit, qui, non-seulement était alors complètement ignoré, mais que l'on regardait comme inabordable pour des Européens. Sa célèbre traduction en anglais du *Bhagavad-Géta* fut envoyée à la Cour des Directeurs par le gouverneur-général Warren Hastings qui écrivit lui-même, à cette occasion, une élegante dissertation qui sert de préface à l'ouvrage. La Cour des Directeurs les fit imprimer l'une et l'autre, et répandre à ses frais en 1785. Cet ouvrage obtint le plus grand succès. M. Wilkins s'occupa ensuite de tailler et de graver de ses propres mains le premier assortiment de types persans et bengalis, dont aient fait usage les presses du Bengale. Ce sont ces caractères bengalis qui ont servi à imprimer l'élé-

gante *Grammaire Bengali* de M. Halhed; avec ces mêmes types on composa la collection des lettres persannes intitulées : *Les formes d'Herkeru,* par Balfour; recueil destiné à fournir des modèles pour la correspondance; et c'est encore avec ces caractères que les lois et réglemens de la Compagnie traduits en persan, par M. Edmonstone, continuent à être imprimés.

Sir Charles Wilkins resta dans l'Inde pendant environ seize ans; à son retour en Angleterre, en 1786, il établit sa résidence à Bath, et peu de temps après il publia sa traduction de l'*Hitopadésa.* En 1800, la Cour des Directeurs le nomma bibliothécaire de sa riche collection de manuscrits dont une partie était tombée au pouvoir de la Compagnie lors de la conquête de Séringapatam. Il a conservé cet emploi jusqu'à sa mort. Après la formation du collège d'*Hayleybury,* dit *des Indes orientales*, M. Wilkins fut nommé inspecteur des études, et rédigea, pour les besoins du collège, une grammaire sanskrite, qui parut en 1808; c'est un modèle de clarté et de s'implicité qui n'a certainement pas peu contribué à répandre en Europe l'étude de cette langue primitive. La dernière édition du *Dictionnaire arabe et persan* de Richardson étant épuisée, M. Wilkins fut invité par les libraires à vouloir bien se charger d'en surveiller une nouvelle édition, et il l'enrichit de plusieurs milliers de mots. Il publia aussi, en 1815, une *Table des racines de la langue sanskrite.* Pendant son séjour au Bengale, M. Wilkins s'était occupé de la traduction des *Lois de Menou;* mais à la prière de sir Jones, il lui remit sa traduction encore informe, et lui céda l'honneur de publier cette œuvre antique. La réputation de M. Wilkins s'étendait bien au-delà de l'Angleterre : il n'y a pas un orientaliste du continent qui ne soit familiarisé avec son nom. Depuis quelques années l'Institut de France l'avait admis au nombre de ses correspondans; plusieurs autres corps savans, nationaux et étrangers, parmi lesquels on distingue l'Université d'Oxford, l'avaient comblé de distinctions honori-

fiques. En 1825, la Société royale de Littérature lui décerna la grande médaille royale avec le titre de *Prince de la Littérature sanskrite*. Il faisait, en outre, partie de la Société royale, et était membre du club littéraire, fondé par le docteur Johnson et immortalisé par Goldsmith. Il suffit d'une seule boule noire pour être exclus de cette société, qui est ordinairement composée des hommes les plus distingués choisis dans chacune des branches de la littérature et des sciences.

Le *capitaine James Horsburgh* naquit, en 1762, dans le petit village d'Élie, sur la côte sud-est du Fifeshire, de parens pauvres, mais respectables surtout par leur piété. Élevé au milieu des rudes travaux de la campagne, son bonheur consistait à gravir les rochers escarpés qui entourent son village, pour aller y dénicher des aigles. Ce goût à demi sauvage développa de bonne heure, en lui, cet esprit d'entreprise et d'audace qui le distingua. Sir James débuta dans la carrière navale, en qualité de coq et de mousse. Après avoir passé une grande partie de ses jeunes années à étudier et à remplir tous les devoirs de sa profession, après de continuels voyages dans les mers orientales, et l'acquisition de toutes les connaissances théoriques et pratiques qui avaient rapport à l'hydrographie de l'Océan indien; après avoir donné, enfin, des preuves d'une expérience et d'un mérite incontestables, il obtint le commandement de l'*Anna*, goëlette attachée au service des Indes. Il fit voile d'Angleterre, sur ce navire, en 1802, aborda à Bombay, côtoya la presque île de l'Inde pendant deux ans; visita Canton, parcourut les mers de la Chine, celles de l'Archipel indien, et, après avoir rempli différentes missions, il retourna en Angleterre en 1805. A son arrivée, il présenta à la Société royale, dans une lettre adressée à l'honorable Henry Cavendish, les résultats de ses observations météorologiques faites pendant ses voyages. Dans cet écrit, qui fut inséré dans les *Transactions philosophiques*, il expose en détail les progrès de cette régularité remar-

quable avec laquelle le baromètre s'élève et descend dans les régions tropicales, et qui s'altère ou disparaît à mesure que l'observateur avance en latitude. Il y discute la nature des circonstances sous lesquelles ce phénomène se manifeste, et diminue graduellement selon que le navire s'approche ou s'éloigne de la ligne, ou qu'il progresse, soit vers les latitudes boréales, soit vers les latitudes australes. Peu de temps après, le capitaine Horsburgh publia les mémoires de son voyage. En 1806, il commença à recueillir les matériaux de son *Guide du navigateur dans les mers de l'Inde;* recueil important qui rendit bientôt son nom familier à tous les navigateurs du globe. Il fut le résultat de cinq années d'infatigables recherches et d'un relevé fait avec le plus grand soin dans tous les journaux et documens dont la Compagnie des Indes était en possession.

En 1810, il fut appelé à remplir le poste important d'hydrographe de la Compagnie des Indes Orientales; et, depuis, il s'est voué sans relâche aux travaux journaliers que lui imposaient ses nouvelles obligations. Le nombre considérable de cartes qui ont été construites par ses soins, et successivement publiées par l'ordre de la Cour des Directeurs, sont la meilleure preuve de son zèle. En 1816, il publia son *Registre atmosphérique* où se trouvent les indications qui précèdent les tempêtes en mer. En 1819, il en publia une nouvelle édition, avec des corrections, et fit un supplément au Traité bien connu de Mackensie, sur les relèvemens maritimes. Il publia ensuite sa *Table des Vents,* et fit, en commun avec M. Arrowsmith, le *Pilote des Indes Orientales,* composé de cartes générales et particulières, construites sur la plus grande échelle, et indiquant la route d'Angleterre au Cap de Bonne-Espérance, à Bombay, à Madras, et à la Chine.

En 1830, il lut à la Société royale, un Mémoire intitulé : *Remarques sur plusieurs bancs de glace qui ont été rencontrés dans l'hémisphère austral.* Ce Mémoire a été inséré dans les *Transactions philosophiques* de la même année.

En faisant le dépouillement des journaux de la Compagnie des Indes, de tout le siècle précédent, le capitaine Horsburgh remarque qu'il n'y était fait nulle part mention de bancs de glace, quoique des navires se fussent avancés jusqu'au 42e parallèle sud, tandis que, dans les années 1828 et 1829, plusieurs navires en avaient aperçu non loin du cap de Bonne-Espérance, entre le 36e et le 39e de latitude. L'exemple le plus remarquable, mentionné par le capitaine Horsburgh, est celui dans lequel le brick l'*Elisa* tomba, au milieu de cinq bancs de glace, en 1828, par 37° 31' de latitude sud, et 18° 17' de longitude est méridien de Londres. C'était d'énormes masses de 250 à 300 pieds de haut, s'offrant sous la forme de clochers. Il attribue leur apparition sur ce point, à l'existence d'une grande étendue de terre auprès du cercle polaire antarctique, située entre le méridien de Londres et le 20° degré de longitude orientale. Il explique la descente de ces glaces, jusque alors sans exemple, par quelque violente secousse ou tremblement de terre, ou par l'effet de quelque volcan qui les auront brisées et détachées du lieu où elles s'étaient formées. Il appelle ensuite l'attention sur ce fait remarquable, que les bancs de glace sont toujours rencontrés dans la même période de l'année, savoir : en avril et en mai, soit dans l'hémisphère nord, soit dans l'hémisphère sud, quoique les saisons aient alors, dans les deux hémisphères, un caractère tout opposé.

Industrie.

Éclairage des vaisseaux par le gaz.—La préparation du gaz fait tous les jours de nouveaux progrès, et l'application de ce système d'éclairage s'étend aussi chaque jour davantage. On construit dans ce moment à Lamb-Lane un gazomètre, qui contiendra 152,681 pieds cubes de gaz; et, sur la Tamise, on arme un bateau à vapeur, qui sera éclairé au gaz d'après le système du lieutenant Engledue. Un appareil, composé de deux retortes, sera adapté au foyer de la machine

à vapeur deux heures avant la nuit, et fournira assez de gaz pour éclairer le pont, la cabine, la chambre des machines et les entreponts. Cette amélioration, qui était vivement desirée, préviendra bien des accidens.

Statistique.

Trésor impérial de Maroc. — Ce qui partout ailleurs onstitue les fonds de l'état, est au contraire à Maroc la propriété personnelle et absolue du monarque régnant. Ce trésor appelé *Beit-ut-mell*, c'est-à-dire la *chambre du capital ou de la richesse,* ne fournit point aux dépenses publiques, mais demeure entassé en un lieu secret, dans l'intérieur d'un édifice, construit à cet effet, dans la ville de Mekinès, et confié à la garde de deux mille soldats nègres. On estime qu'il y a actuellement là ensevelie la valeur de cinquante millions de piastres d'Espagne au moins, consistant en pierreries et lingots d'or et d'argent, et en numéraire. Le bâtiment qui renferme ce précieux magot est entouré d'un mur d'enceinte très épais, très massif, recouvert d'une toiture dont toutes les parties sont liées au mur par des barres de fer et solidement scellées et entrelacées. Ce fer provient des mines de la Scandinavie et de la Biscaye. Dans l'intérieur de ce premier ouvrage de défense est un autre mur tout semblable, également recouvert d'un toit, liés aussi l'un à l'autre par un même système de barreaux entrelacés. Pour arriver aux chambres il faut ouvrir cinq portes de fer munies chacune d'autant de serrures dont les clefs sont sous la garde personnelle du sultan ou de la sultane favorite. Autrefois, lorsqu'on allait déposer quelque nouvelle somme dans ce lieu de difficile accès, on était dans l'usage de mettre immédiatement à mort les malheureux qui avaient servi à la transporter; par cette cruelle mesure on était assuré que le secret sur le lieu où le dépôt avait été fait, dans l'intérieur, ne serait point divulgué. Il paraît qu'aujourd'hui on prend des précautions moins barbares.

Nous réunirons à ces faits, quelques renseignemens sur les finances de l'empire de Maroc, qui ne sont pas sans intérêt. Les tableaux suivans résultent de renseignemens obtenus en 1827 à l'époque où Mulaï Soliman vint faire, avec sa cour, un séjour de plus de deux mois à Tanger; ils donnent une idée approximative des recettes et des dépenses de l'empire.

RECETTES.

	Piastres.
1. L'*A Sciura* ou la dime	450,000
2. Le *Naiba* ou la taxe directe.	280,000
3. Le *Djazia* et autres impôts sur les juifs.	30,000
4. L'*Elankès* ou l'impôt réuni.	950,000
5. Le *Kesb-ed-dpubb* ou taxe sur les monnaies	50,000
6. L'*A'naïd-el-gumrùg* ou la douane	400,000
7. Le *Tahhuit* ou le monopole	25,000
8. Le *Kerá* ou l'impôt sur les maisons	40,000
9. Le *Deiat* ou droits fiscaux	150,000
10. Le *Hadècá* ou les dons volontaires des sujets, etc. . .	225,000
TOTAL.	2,600,000
	(13,780,000 fr.)

DÉPENSES.

1. Maison impériale, harems, apanages, salaires, etc. .	110,000
2. Réparations et embellissemens des résidences de l'empereur, des jardins, forteresses, etc.	65,000
3. Munificences impériales, présens à la Mecque, aux sheriffs de Tafilett, aux aux mosquées, etc.	65,000
4. Emolumens des gouverneurs-généraux et des caïds . .	60,000
5. Solde, équippement approvisionnement des troupes. .	650,000
6. Entretien des forces navales.	30,000
7. Honoraires des consuls résidant en Europe, dans les régences de Barbarie et dans le Levant.	15,000
8. Pour courriers, estafettes, messages, etc.	5,000
TOTAL. . . .	999,000
	(5,247,000 fr.)

On voit par cet état comparatif qu'il est enterré annuellement dans le Beit-ul-Mell de Mekines un excédant de plus de 1,600,000 piastres. En faisant abstraction des quatre dernières années du règne de Mulaï Soliman, tant à cause des pertes que des dépenses extraordinaires dont elles furent grevées et sur lesquelles, au reste, nous manquons de renseignement, on peut évaluer que dans les trente-quatre années qui se sont écoulées depuis son avènement au trône en 1793 jusqu'en 1827, il a été enseveli dans cette espèce de tombeau, l'énorme somme d'au moins 50 millions de piastres! L'empereur actuel est aussi très économe, il n'est certainement pas homme à souffrir qu'il soit porté la moindre atteinte soit à ce qui est déjà amassé, soit à l'excédant annuel des recettes sur les dépenses, excédant toujours destiné à grossir le tas.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

MAI ET JUIN 1836. — 4e SÉRIE.

